This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~25208~~
J 15

La
Bibliothèque
Bleue
N° 1-3 (-1)

Le Privilége est à l'Histoire
de Robert-le-Diable.

HISTOIRE
DE PIERRE
DE
PROVENCE,
ET DE LA
BELLE MAGUELONNE.

A PARIS,

Chez COSTARD, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, la première porte cochère au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INS
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

IL paroîtra ſans doute bien ſingulier qu'on ait pris la peine de rajeunir des ouvrages, qui, depuis plus de deux ſiécles, ſont abandonnés au Peuple; des Romans que la plus mince Bourgeoiſe n'oſeroit ſe vanter d'avoir lus, non pas à cauſe du ſtyle & du langage, qui les lui rendent auſſi inintelligibles, que le jargon alambiqué de Marianne l'eſt quelquefois pour nos Petites-Maitreſſes, mais préciſément parce qu'ils ont fait l'amuſement de la plus vile Populace, qui commence à ne plus les entendre. Ce n'eſt aujourd'hui ni la manière d'écrire des Auteurs, ni les ſujets qu'ils traitent, ni le deſir de s'inſtruire, ni même celui de s'amuſer, qui déterminent à lire; c'eſt l'ennui, le caprice ou la mode; c'eſt auſſi par ces motifs, que la plupart des Ecrivains ſont entraînés. Mais ce n'eſt rien de tout cela qui a donné lieu à l'idée de refondre quelques-uns des ouvrages qui compoſent ce qu'on appelle la *Bibliotheque Bleue* *.

On venoit de publier un Roman que tout le monde s'arrachoit, parce qu'il portoit le titre de *Philoſophique*: les femmes le liſoient avec fureur ſans y rien comprendre, les

* Quelques perſonnes attribuent le nom de *Bibliotheque Bleue*, qu'on donne à la collection immenſe de brochures qu'on étale ſur les quais, à leur modeſte couverture de papier bleu. Tout au contraire on donne, dans certaines Provinces, le nom de *Papiers bleus*, aux membres d'un Corps qui éblouit tous les autres, pour les diſtinguer des Gens d'Affaires d'un autre genre.

Petits-Maîtres le vantoient beaucoup ſans l'avoir lu, & les gens raiſonnables convenoient qu'il auroit été paſſable, ſi l'Auteur l'eût réduit au quart du volume. Un homme de lettres, qui lit peu de Romans, eut la curioſité de parcourir le nouveau chef-d'œuvre. Il étoit à la campagne chez Madame de *** : Eh bien! lui dit-elle, lorſqu'il eut achevé de lire, jugerez-vous toujours d'un ouvrage ſans le connoître; n'eſt-il pas vrai que celui-ci eſt charmant? Quelle connoiſſance du monde! Quelle imagination! Que d'eſprit! L'homme de lettres, pour toute réponſe, lui rendit le livre, & la remercia. Enfin, preſſé de dire ſon ſentiment, je ne puis diſconvenir, dit-il, que l'Auteur n'ait beaucoup d'eſprit; ſon ouvrage en eſt rempli, & c'eſt ce qui m'en a le plus ennuyé. Madame de *** ouvroit de grands yeux, prenoit cet homme pour un fou, & alloit ſe fâcher. Alors il prit le livre, chercha l'endroit le plus intéreſſant, & le relut avec toute la chaleur que la ſituation du Héros du Roman lui inſpiroit. Madame de *** triomphoit, lorſque le Lecteur reprenant le même endroit, l'examina phraſe par phraſe, & fit voir qu'il n'y avoit pas un mot qui convînt à l'état du perſonnage. Madame de *** étoit toute étonnée, & ne ſe pardonnoit pas de s'être laiſſé attendrir : c'eſt, lui dit l'homme de lettres, que votre cœur, entraîné par la ſituation, a ſuppléé au ſentiment qui manque à l'Auteur. Combien à nos pièces de théâtre, ne voit-on pas des ſpectateurs verſer des larmes, qui ſont auſſi ſurpris que vous, lorſqu'à la lecture ils ne trouvent que des mots vuides de ſentiment, des expreſſions recherchées, un ſtyle empoulé & toujours hors du vrai! Quant à cette connoiſſance du monde, je ne vois pas pourquoi on en fait tant de cas dans un Ecrivain : eſt-il donc ſi difficile d'en ſaiſir le jargon, les uſages, les mœurs? Et quand on a ſaiſi tout cela, que tient-on? Je conviens qu'un Auteur eſt blâmable de manquer de ce qu'on

appelle urbanité; mais il n'y a pas un grand mérite à la poſſéder chez une Nation, où le plaiſir eſt le premier lien de la ſociété. Une connoiſſance plus eſſentielle, plus difficile, & malheureuſement plus négligée, eſt celle du cœur humain: c'eſt faute de cette connoiſſance que nos Romanciers, & nos Auteurs dramatiques mettent l'eſprit à la place du ſentiment, font parler aux paſſions un langage étranger, raiſonnent quand il faudroit toucher, amuſent l'eſprit ou cherchent à lui en impoſer par des expreſſions ſingulières, quand il faudroit porter dans l'âme les coups les plus ſenſibles. Madame de ** ſentoit la vérité de tout ce que diſoit le critique; mais elle ne vouloit pas abandonner l'Auteur du Roman nouveau; elle ſe retrancha ſur le ſtyle & ſur l'imagination. Qu'entendez-vous par ſtyle? reprit l'homme de lettres: n'eſt-ce pas ce ton, cette couleur, que doit donner à la diction la choſe qu'on peint ou le ſentiment qu'on exprime? Madame de ** convint que cette définition rendoit à-peu-près l'idée qu'elle ſe faiſoit du ſtyle. Le ſtyle eſt donc mauvais, reprit-il, toutes les fois qu'il n'eſt pas d'accord avec le fond des choſes? Or vous convenez que l'Auteur s'exprime avec eſprit, lorſqu'il devroit mettre dans la bouche & dans les actions de ſes perſonnages, le langage ſimple & les mouvemens impétueux des paſſions; qu'il rend avec véhémence des événemens ordinaires; qu'il peint avec pompe les choſes les plus communes. Votre Auteur n'a donc point de ſtyle, ou ſi vous l'aimez mieux, n'a qu'un ſtyle faux & menteur. Quant à cette imagination, que vous trouvez ſi brillante, il n'y a pas un de ces anciens Romans, qu'on ne lit plus, qui n'en offre mille fois davantage, je n'en excepte aucun. Madame de ** l'accuſa de prévention. Il ſoutint ſon avis avec une modeſte opiniâtreté, & alla ſi loin, qu'il mit les Romans de la *Bibliothèque Bleue* au-deſſus de la plupart de ceux qui compoſoient la ſienne, du moins pour l'imagination. Elle fut in-

dignée, humiliée même de la comparaiſon. Suſpendez encore votre colère, lui dit-il; je n'ai rien avancé que je ne puiſſe prouver : je ſais bien que dans l'état où ſont ces ouvrages, il n'eſt guères poſſible d'en juger : outre qu'ils ne ſont preſque tous que des traductions informes, ils ſont écrits d'une manière ſi barbare, que vous auriez de la peine à les entendre; ce ſont de vieux tableaux qu'il faut raccommoder apres les avoir bien lavés, & à pluſieurs deſquels il faut mettre des fonds. Madame de** qui vouloit des preuves, ſonna ſa Femme-de-chambre, & lui demanda *l'Hiſtoire de Pierre de Provence*, &c. La Soubrette étonnée ſe fit répéter juſqu'à trois fois, & reçut avec dédain cet ordre bizarre : il fallut pourtant obéir; elle deſcendit à la cuiſine, & rapporta la brochure en rougiſſant. Sa maîtreſſe eut la force d'en lire deux pages & la remit au Critique, en le défiant d'en tirer parti. Il accepta le défi, ſe mit à l'ouvrage; & comme il étoit fort preſſé de ſe juſtifier, il n'y mit pas toute la correction dont il étoit capable. Madame de ** reçut ſa rédaction avec peu d'eſpoir de s'en amuſer, la lut avec plaiſir & exhorta l'Auteur à continuer.

Ces eſſais ſont tombés entre mes mains; je les donne tels qu'ils ſont ſortis de la plume de cet homme de lettres. S'ils plaiſent au Public, je puis lui donner une ſuite de Romans anciens, plus intéreſſans, qui ſont devenus fort rares, après avoir fait les délices de leur ſiécle. L'Auteur ne s'eſt pas contenté de les rajeunir, il a tâché de les rendres dignes de toutes ſortes de Lecteurs, en les refondant entièrement, & en y ajoutant des ſituations & des épiſodes nouveaux.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
PIERRE DE PROVENCE,
ET
DE LA BELLE MAGUELONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Éducation de PIERRE; *ſes exercices; préſomption punie; combat du pere & du fils.*

LA tyrannie de quelques Seigneurs, qui opprimèrent le peuple ſous le nom de Rodolphe III, avoit occaſionné la diſſolution du royaume d'Arles. Ce Prince, foible & pareſſeux, s'étoit démis d'une ſouveraineté, dont il n'avoit conſervé qu'un titre vague. Alors ces ſeigneurs ſe réunirent pour ſe partager ſes dépouilles; chacun ſous le nom de duc, comte, marquis, ſe fit un petit état; mais bientôt, ſe trouvant fruſtrés dans leur partage, ils commencèrent entr'eux des guerres auſſi ſanglantes que celles qui déſolèrent la Provence, lorſque les Wiſigots & les Bourguignons, attirés par la beauté de ſon climat & par la fertilité de ſes campagnes, ſe la diſputoient par le fer & par la flamme. Enfin, lorſque les plus forts eurent fait taire les réclamations de ceux qui n'avoient pour eux que la juſtice, la paix ramena dans ces belles contrées les Arts & la Poëſie, qui ne s'en éloignèrent jamais qu'à regret.

Jean de Provence, un des deſcendans des Seigneurs vaincus, avoit recueilli de ſes pères une fortune conſidérable; il avoit un aſſez grand nombre d'amis pour diſputer la ſouveraineté au Comte régnant; mais il eût fallu faire couler encore le ſang des Provençaux; il préféra une obſcurité tranquille à une gloire meurtriere; il conſerva le titre de comte, ſe retira à Cavaillon. & y jouit paiſiblement de ſa vertu. Il avoit épouſé la fille de Don Alvarès, comte de Barcelone; le plaiſir d'être aimé d'une femme auſſi belle & auſſi vertueuſe lui tenoit lieu de l'empire du monde. Ils n'avoient que les mêmes deſirs & les mêmes goûts. Si elle l'eût exigé, Jean eût peut-être eu la foibleſſe de conquérir ſes états; & s'il en avoit eu l'ambition, elle auroit eu aſſez de pouvoir pour enchaîner ſon courage. Pierre étoit l'unique fruit de leur amour. Leur tendreſſe mutuelle ſe chargea ſeule de ſon éducation. Leur premier ſoin fut de l'inſtruire dans la religion de ſes pères; il ſuça avec le lait les premiers élémens d'une morale d'autant plus douce, que les plaiſirs de l'hymen le plus fortuné en tempéroient la rigueur; il apprit, par leur exemple, que de quelques couleurs odieuſes que le libertinage nous peigne la régularité des mœurs, elle a plus de charmes pour qui en ſait jouir, que le ſyſtême de volupté le mieux combiné ne peut en procurer.

La Provence ſemble avoir été de tout tems le ſéjour de la Poëſie, ſoit qu'un ſoleil plus pur & plus vif y rende l'imagination plus féconde & plus active; ſoit que, ces contrées offrant une nature toujours vivante, que n'attriſte preſque jamais le froid des hivers, l'eſprit n'ait beſoin d'aucun effort pour en ſaiſir les tableaux les plus riants. Les Druides, Chefs, Prêtres & Légiſlateurs de la nation, avoient fait connoître cet art ſublime aux autres peuples de la terre. L'Hercule des Gaulois, qui chez eux n'étoit que le ſymbole de l'éloquence, devança l'Hercule des Grecs: les Bardes ſuccédèrent aux Druides; & lorſque les Barbares du Nord, après avoir déſolé l'Italie & les Gaules pour y former des établiſſemens, eurent impoſé ſilence aux chanſons des Bardes, les Muſes de Provence inſpirèrent les Troubadours.

Le Comte Jean & Iſabelle en avoient toujours auprès d'eux : ces époux, amans, leur donnoient le ſujet de leurs vers, & diſputoient aux plus habiles le prix du chant & de la poëſie : quoiqu'ils fuſſent juges & parties, ils avoient la bonne-foi de s'avouer vaincus, lorſque les Troubadours avoient mieux réuſſi qu'eux. Lorſqu'ils craignoient quelque ſurpriſe de leur amour propre, Jean raſſembloit ſes vaſſaux, les concurrens chantoient, & l'on jugeoit du degré du mérite de leurs airs, par l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur les auditeurs. Les maximes les plus ſages, miſes en action par des fictions ingénieuſes, exprimées par les images les plus vraies, ou les ſentimens les plus ſublimes, faiſoient toute leur poëſie. Ils n'avoient pas encore imaginé la diſtinction bizarre de cet art, en poëſie d'images, poëſie de ſentiment & poëſie du *Philoſophe* * ; ils ne connoiſſoient qu'un ſeul genre, celui d'exprimer le ſentiment par des images, au profit de la vertu. Leurs chanſons inſpiroient l'enthouſiaſme de la ſageſſe, ſans avoir rien de triſte ou d'auſtère. C'étoit par cette méthode agréable qu'Iſabelle & ſon Epoux faiſoient goûter leurs leçons à Pierre, & qu'ils les gravoient dans ſon âme ; ce qui n'étoit qu'un amuſement pour eux, devenoit pour lui une inſtruction ſolide ; ſon cœur & ſon eſprit ſe rempliſſoient d'excellens principes, d'autant plus ineffaçables, qu'ils y étoient introduits par le plaiſir.

Ces jeux de l'eſprit étoient toujours accompagnés des exercices du corps ; quelque pénibles qu'ils fuſſent, on ſavoit les adoucir en les rendant amuſans. Pierre n'avoit jamais entendu prononcer le mot rebutant de *devoir*. Des Jongleurs, aux ordres du Comte, venoient tantôt le matin, tantôt l'après-midi, preſque jamais à la même heure, former des danſes dans les cours ou dans les jardins du Château ; la curioſité, ou quelqu'autre prétexte, engageoit Iſabelle à les voir ; ſon mari la ſuivoit, & Pierre étoit toujours de la partie. Iſabelle ſe mêloit à leurs danſes, elle prenoit Jean, & Pierre eût été bien fâché de ne pas danſer avec eux. On donnoit des récompenſes à celui

* Voyez un *Eſſai ſur la Poëſie*, lu à l'Académie Françoiſe en 1760.

qui avoit mieux danſé; Pierre parvint à en obtenir, & bientôt à les mériter. * La courſe, la paume & tous les autres exercices, ſe faiſoient à peu près de la même manière; les arts, les ſciences, l'hiſtoire, Pierre apprenoit tout, ſans qu'on eût l'air de lui rien enſeigner. Dès ſa plus tendre enfance, il étoit accoutumé aux exercices militaires. Son père donnoit des courſes de bague, il entroit en lice. Les enfans aiment à imiter. Pierre examinoit tout, raſſembloit quelques enfans de ſon âge, les dreſſoit aux combats de la lance & de l'épée, & couroit avec eux; ſon pere le défioit, ils couroient enſemble, & Jean étoit ſouvent vaincu.

Lorſque l'âge & l'expérience eurent mûri ces principes, Pierre fut un des plus redoutables Paladins. Il oſa défier les Chevaliers les plus renommés, aucun ne put le vaincre, ni à la lute, ni à la courſe, ni à l'épée, ni à la lance. Les Troubadours les plus célèbres, les Jongleurs les plus agiles & les plus adroits lui cédoient la victoire. Pierre parvenu à ſa vingtième année, faiſoit les délices de ſes parens, & dans toute la Provence on ne parloit que de lui. Sa réputation parvint au Comte régnant; il fut allarmé de tant de mérite: il craignit qu'un jour ce jeune homme ne fît valoir les prétentions de ſon père. Il communiqua ſes alarmes au jeune Robert, couſin germain de Pierre, & fils de Jacques de Provence, frere de Jean. Robert étoit beau, mais rempli de préſomption: il fut irrité qu'un homme qui n'avoit jamais paru à la Cour, eût une réputation plus brillante que lui: il pro-

---

* Note ſavante de l'Editeur.

C'eſt à cette occaſion & à cette ancienneté qu'il faut rapporter la chanſon ſuivante, faite par un Troubadour, qui avoit beaucoup de gaieté.

Jean danſe mieux que Pierre,
Pierre danſe mieux que Jean;
Ils danſent bien tous deux,
Mais Pierre danſe mieux.
Jean danſe mieux que Pierre;
Pierre danſe mieux, &c.

Elle ſe danſoit en rond.

mit au Comte que, quels que fuſſent les triomphes de Pierre, il trouveroit le moyen de l'humilier. En effet, au premier tournois que Jean fit publier, Robert, couvert de toutes pièces, ſe rendit à Cavaillon : ſon père : qui l'aimoit beaucoup & qui n'étoit pas moins préſomptueux que lui, voulut être témoin de ſa victoire ; il s'arma auſſi de toutes pièces, & partit le lendemain, ſans que Robert pût s'en douter ; il eut grand ſoin de ne ſe nommer à perſonne, & l'armure dont il s'étoit couvert étoit inconnue à Jean & à ſon fils.

Chacun ſe rendit de ſon côté ſur le champ de bataille. Robert fit un défi à ſon couſin, qui accepta ſans le connoître ; ils font le tour du champ. La taille majeſtueuſe de Robert, ſon air fier & intrépide étonnèrent les Juges & les Spectateurs. Enfin, le ſignal eſt donné, chacun court de ſon côté ; Pierre part comme un éclair, baiſſe la tête ſur le col du cheval, & la lance de Robert ne frappe que l'air. Pierre lui donne le temps de ſe remettre ; Robert revient une ſeconde fois ; Pierre l'évite, fait une volte, & le jette ſur la pouſſière. Ils en viennent à l'épée, le combat fut opiniâtre ; mais Pierre le terraſſe, & le force de s'avouer vaincu : il le prie de lever la viſière de ſon caſque ; Robert, furieux, y conſent, ſi Pierre veut commencer un combat à outrance. Ils demandent des armes offenſives ; Iſabelle & ſon mari s'y oppoſent, & les Juges refuſent le combat. Alors le père de Robert ſe préſente, & fait un défi à Pierre ; il veut que ſi le nouveau combattant eſt déclaré vainqueur, Pierre & le Chevalier vaincu reſtent en ſon pouvoir ; & que ſi, au contraire, la victoire demeure à Pierre, il ſoit le maître de diſpoſer de l'un & de l'autre. Pierre accepta les conditions. Robert ne peut ſouffrir qu'un inconnu, qui n'étoit pour rien dans leur querelle, vienne lui impoſer des loix. S'il m'avoit vaincu, diſoit-il, ce ſeroit tout ce qu'il oſeroit propoſer ; qu'il ſe découvre, qu'il combatte ; & ſi la fortune lui eſt favorable, ce que j'ai bien de la peine à croire, je verrai ce que je dois faire. Le Comte Jacques fut piqué de l'orgueil de ſon fils ; il ſaiſit l'occaſion de l'humilier. Jacques avoit brillé dans toute eſpèce d'exercices, & depuis peu

il avoit remporté le prix ſur un grand nombre de Chevaliers, dans un carrouſel célèbre que le Roi d'Eſpagne avoit donné pour les noces de ſa fille. Il ne douta point qu'il ne vînt à bout de Robert; & dans ce cas, ſans ſe découvrir, il ſe ſeroit contenté d'exiger du vaincu que devant tout le monde il ſe fît reconnoître. Puiſque ce jeune téméraire, dit-il, en déguiſant toujours ſa voix, refuſe mes conditions, je le forcerai d'en recevoir de plus dures. Je demande aux Juges qu'on lui permette, quoique vaincu, de rompre une lance avec moi. Pierre auſſi-tôt remet la ſienne à Robert, qui s'élance ſur ſon cheval. Malgré la fureur qui l'anime, Robert ſent palpiter ſon cœur; Jacques, de ſon côté, dompte ſa tendreſſe. Les Spectateurs prennent ces divers ſentimens pour une crainte mutuelle. Robert s'approche de ſon rival, & demande à lui parler.

Chevalier, lui dit-il, je ſuis fâché d'avoir à combattre contre vous; je ſuis réſolu de me venger ſur vous de la honte de ma défaite; ainſi vous devez vous attendre que je ne vous ménagerai point. Je ne ſais pourtant quel penchant ſecret m'intéreſſe à vous: croyez-moi, il en eſt temps encore, découvrez-vous à moi; & ſi mes preſſentimens ne me trompent point, je ne puis vous épargner, non la honte d'être vaincu, mais des coups que je ferois au déſeſpoir d'avoir portés. Inſenſé, lui répondit le Chevalier inconnu, je n'ai engagé ce combat que pour t'apprendre que, ſans la modeſtie, la valeur n'eſt qu'un don funeſte: ſi tu avois moins compté ſur toi-même, Pierre ne t'eût point terraſſé: défends-toi. Auſſi-tôt les deux combattans ſe ſéparent, & reviennent l'un contre l'autre, comme des flots pouſſés par des vents contraires. Au premier choc, leurs armes ſe briſent en éclats, leurs chevaux reculent, & les Chevaliers ſont déſarçonnés: ils ne ſe donnent pas le temps de ſe remettre; ils mettent pied à terre, prennent leurs épées, & ſe portent les plus rudes coups; leur adreſſe à les parer eſt égale, leurs bras ſont plus infatigables que leur fer, qui s'émouſſe & ſe briſe dans leurs mains. Alors ils s'accolent, Robert terraſſe ſon rival, qui enfin, ſans que perſonne l'entende, a le temps de ſe faire connoître

à ſon fils. Aſſi-tôt Robert ſe dégage, le relève, & tombe à ſes pieds : ciel! s'écrie-t'il, qui? moi! j'aurois pu? ah! je lui cède la victoire! les ſpectateurs demeurent confondus. Le Comte Jean & ſon fils s'approchent; Robert les prie de faire retirer tout le monde : il prend ſon père par la main, & le préſente au Comte Jean, comme le Chevalier le plus généreux & le plus brave. Le Comte Jacques préſente à ſon tour Robert à Iſabelle; mais ils ne veulent ſe faire connoître que lorſqu'ils ſeront arrivés au Château. On les y conduit, à peine peuvent-ils ſe ſoutenir par les coups qu'ils ſe ſont portés. Quelle fut la ſurpriſe du Comte Jean, lorſqu'il reconnut ſon frère; Robert n'oſoit ſe découvrir; Iſabelle & Pierre paroiſſoient indignés contre un inconnu, qui pour s'être battu avec courage & loyauté, n'en avoit pas moins mal mené leur parent. Jacques lui ordonne de lever la viſière de ſon caſque; il obéit, & ſa vue produit ſur toute la famille, l'effet de la tête de Méduſe. Robert ne conçoit pas par quel évènement il a combattu contre ſon père. Jacques leur explique une énigme auſſi ſurprenante, & ajoute qu'il n'a eu d'autre motif que de confondre l'orgueil de ſon fils. Il fait le plus grand éloge de ſon neveu, & lui perſuade de voyager. Ce n'eſt pas que Jacques ne vît avec des yeux auſſi jaloux que ceux de Robert, le mérite de Pierre; mais il crut que dans cette occaſion il ne pouvoit ſans injuſtice, lui refuſer ſon approbation, ſoit afin de mortifier encore plus ſon fils, ſoit pour l'écarter du Comte de Provence régnant. Iſabelle & Jean vouloient retenir Robert & ſon père; ils refusèrent, de crainte que le ſecret de leur combat ne fût connu. Ils partirent dans la nuit, ſans Page & ſans Écuyer, comme ils étoient venus. On ſut dans la Cour du Comte de Provence, que Robert avoit été vaincu par Pierre, & l'on ignora toujours le combat du Père & du Fils.

CHAPITRE II.

Premières aventures de Pierre à la Cour du Roi de Naples; ſon entrevue avec Maguelonne; premiers effets de leurs amours; modeſtie de Pierre de Provence.

PIERRE s'étoit fait une ſi grande réputation, que les Seigneurs les plus renommés venoient de toutes parts féliciter ſon père, & prendre part à ſa joie. Jean réſolut de l'armer Chevalier. Il fit publier dans toute la Provence un tournois général, pour que cette cérémonie ſe fît avec plus de ſolemnité. Le jour fixé, il arriva des Chevaliers de tous les pays. Jean les reçut avec une magnificence digne d'un Souverain. Robert l'envieux ni ſon père ne s'y trouvèrent point; ils envoyèrent un Écuyer pour s'excuſer. Pierre gagna bien ſes éperons: il remporta le prix à tous les exercices, & ſur tous les Chevaliers. Il fut armé & déclaré un des plus vaillans qui eût encore paru. Un feſtin ſplendide ſuivit la cérémonie: chacun buvoit à ſa dame; & Pierre, qui n'en avoit pas encore, buvoit triſtement à celle qu'il auroit. Il étoit dans l'âge heureux, où le beſoin d'aimer donne à l'ame une nouvelle exiſtence, fait d'un caractère heureux un caractère excellent, ou d'un naturel vicieux un naturel atroce. Il ſentoit ſe développer dans ſon cœur des mouvemens inconnus, qui le plongeoient dans une ivreſſe délicieuſe; quelquefois ces mouvemens devenoient impétueux; & dans ces inſtans, ſa tendreſſe pour ſes parens, ſa complaiſance pour ſes amis, ſa douceur envers tout le monde, ſembloient augmenter; la nature lui paroiſſoit plus riante & plus belle; tout ce qu'elle lui offroit l'attendriſſoit. Généreux & compatiſſant, il étoit alors mille fois plus ſenſible aux plaintes des malheureux, & plus ardent à les ſoulager. Il ne manquoit à Pierre, pour devenir plus parfait, qu'un objet qui pût fixer ſes deſirs.

Pierre étoit dans ces diſpoſitions, lorſqu'à la fin du repas on vint à parler de Maguelonne, fille du Roi de

Naples, dont la beauté attiroit à la Cour de ſon père tous les Chevaliers, qui, pour la mériter, tentoient les faits d'armes les plus inouis. On parla beaucoup de ſes charmes & de la bonté de ſon caractère. On traça ſon portrait, que Pierre ſe fit répéter vingt fois. Un des Chevaliers lui demanda s'il ne comptoit pas aller courir un peu le monde, & toutes les aventures. Pierre ne répondit rien, & demeura confus & penſif.

La beauté de Maguelonnè étoit empreinte dans ſon cœur : il brûloit d'ailleurs de voir les Cours des Princes, & d'acquérir de la gloire. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit comment en obtenir la permiſſion de ſes parens. Il craignoit non-ſeulement de les affliger, mais il ſentoit combien cette ſéparation lui coûteroit à lui-même; ſon cœur étoit déchiré par mille paſſions différentes. La confiance qu'il avoit dans ſa mère, le portoit à s'adreſſer d'abord à elle; & quand il étoit ſur le point de lui ouvrir ſon cœur, il étoit arrêté par la crainte de lui déplaire. Enfin, s'armant un jour de courage, il va ſe jeter aux genoux de ſon père; il lui témoigne la plus vive reconnoiſſance de tous les ſoins qu'il a pris de ſon éducation; il lui rappelle avec modeſtie les avantages qu'il en a recueillis, la réputation qu'il s'eſt faite; mais à quoi, ajouta-t-il, aboutiront, & les principes que vous m'avez donnés, & le peu de talens que je puis avoir acquis, ſi je paſſe ma vie dans l'inaction? Ce n'eſt pas pour ſoi, c'eſt pour être l'exemple du monde, le défenſeur des opprimés, le vengeur des injures, le protecteur des malheureux, qu'un Chevalier doit vivre. J'ai formé le deſſein de remplir les devoirs que ce titre m'impoſe : daignez conſentir que j'aille publier vos bontés, & mettre en pratique vos ſages préceptes. Jean ne put entendre ce projet ſans frémir, quoiqu'il en ſentît la néceſſité; il fit venir Iſabelle, & le lui communiqua. Cette tendre mère reſta comme frappée de la foudre. Ah! mon fils, dit-elle, mon cher fils, nous n'avons que vous ſeul, vous faites toute notre conſolation, & vous auriez la cruauté de nous quitter! Et pourquoi iriez-vous chercher de contrée en contrée, à travers mille travaux & mille périls, une gloire qui vient au-devant de vous? Vous jouiſſez de la réputation la

mieux établie; ſi c'eſt aux dons de la fortune que vous aſpirez, à moins d'une couronne, que pouvez-vous deſirer de plus? Nous ſommes bien éloignés de vous ſuppoſer cette eſpèce d'ambition: ſi vous voulez remplir les devoirs de la Chevalerie, où le pouvez-vous mieux que dans votre pays? Croyez-vous qu'il ne vous offre pas aſſez d'injuſtices à réparer, aſſez de malheureux à ſecourir, & de bienfaits à répandre? Non, mon fils, nous ne conſentons point à votre départ; la ſeule idée m'en fait horreur: voulez-vous appeſantir les maux que la vieilleſſe commence de raſſembler ſur nos têtes? Lorſqu'au milieu de vos triomphes, vous vous rappellerez le chagrin où vous nous plongez, comment votre âme pourra-t-elle s'ouvrir à la joie? Oh! ma mère, s'écria Pierre, ce n'étoit que pour combler vos jours de gloire & de félicité, que j'avois deſiré de me faire connoître; l'honneur que les pères acquièrent ne produit aux enfans que de l'honneur; les pères recueillent des actions glorieuſes de leurs enfans, l'honneur & la volupté la plus pure. Si ma vie offre quelque trait digne d'être imité, pour qui la jouiſſance de l'éclat qu'il fera dans le monde ſera-t-elle plus douce? Sera-ce pour moi, qui aurai ſatisfait mon ambition, & peut-être le penchant de mon cœur? ou pour vous, qui verrez le fruit des bons principes que vous m'avez donnés? Balancez le plaiſir que vous trouverez à me voir languir auprès de vous dans une obſcure oiſiveté, & la ſatisfaction que pourra vous procurer la réputation à laquelle j'aſpire; & lorſque vous aurez bien peſé l'un & l'autre, ſi vous trouvez plus avantageux de me retenir, je renonce à mon projet; mais, ſur-tout, compenſez la peine que vous fera mon départ, avec le chagrin que j'aurai à me ſéparer de vous, & qui m'a empêché juſqu'à ce moment de vous demander la permiſſion que je vous demande encore malgré moi.

Le Comte Jean & Iſabelle fondoient en larmes, & ne pouvoient blâmer Pierre, qui paroiſſoit auſſi affligé qu'eux. Enfin, ils l'embraſſèrent, & lui accordèrent ce qu'il demandoit. Ils exigèrent ſeulement de lui qu'en quelque lieu de la terre qu'il allât, il leur donnât de ſes nouvelles autant qu'il le pourroit. Dès ce moment le Comte ne

s'occupa plus que du ſoin des équipages de ſon fils, & lui rappella tous les bons principes qu'il lui avoit donnés : il lui choiſit des domeſtiques fidèles & ſages, & lui fit préſent de ſes meilleurs chevaux. Iſabelle l'accabla de dons & de careſſes, & lui recommanda ſur-tout trois riches anneaux qu'elle lui remit.

Pierre partit enfin, & dirigea ſa marche vers l'Italie : il arriva à Naples, où régnoit le père de la belle Maguelonne. Quoiqu'il eût une ſuite brillante, il ne voulut point être connu ; il défendit à ſes gens de prononcer ſon nom dans l'hôtellerie. Il prit des informations ſur le caractère du Roi, ſur les coutumes & les uſages du pays, & ſur les Chevaliers qui étoient alors dans Naples. Son hôte, qui l'inſtruiſoit de tout, lui apprit que depuis peu, il étoit arrivé un Chevalier, d'une valeur & d'un courage à toute épreuve, à qui le Roi témoignoit beaucoup d'eſtime, & en faveur duquel il avoit ordonné des joûtes pour le Dimanche ſuivant, & que la Princeſſe devoit les honorer de ſa préſence.

Pierre attendit ce jour avec la plus vive impatience ; il prit deux clefs pour ſa deviſe, il les fit broder ſur ſes habits & ſur les harnois de ſes chevaux. Dès le point du jour, paré de tout ce qu'il avoit de plus précieux, il ſe rendit au camp ; il attendit l'heure marquée pour les joûtes. Le Roi & la Reine, accompagnés de Maguelonne & de toute la Cour, arrivèrent enfin. Pierre reconnut aiſément la Princeſſe au portrait qu'on lui en avoit fait, & trouva qu'elle étoit au-deſſus de tout ce qu'on lui en avoit dit. Suivi d'un Écuyer & d'un Page, il ſe plaça modeſtement dans l'endroit le plus éloigné, & néanmoins à portée de conſidérer Maguelonne.

Le Héraut cria que les Chevaliers qui voudroient combattre en l'honneur des Dames, pouvoient ſe préſenter. Henri de Caprara parut auſſi-tôt, & un des Chevaliers du Roi marcha contre lui ; mais Caprara d'un coup de ſa lance, qui ſe rompit, le renverſa lui & ſon cheval ; celle du Chevalier lui échappa des mains, & tomba entre les jambes du cheval de Caprara, qui fut renverſé à ſon tour. Quelques amis du Chevalier publièrent que Caprara avoit eu du déſavantage ; ce ſoupçon l'indigna,

il ne voulut point combattre. Pierre ſe diſoit tout bas ; l'orgueil eſt une paſſion bien inconſéquente ; un ſecond combat eût bien mieux juſtifié Caprara, que ſa retraite.

Le Chevalier qui avoit renverſé Caprara, étoit le tenant : le Héraut cria que s'il y avoit quelque Chevalier qui voulût combattre, il pouvoit ſe préſenter. Pierre s'avance avec une modeſte fermeté, défie le Chevalier, & lui porte un ſi rude coup, qu'il le jette à dix pas de ſon cheval. Les ſpectateurs ſont étonnés ; le Roi veut ſavoir quel eſt ce brave étranger ; un Héraut vient le lui demander de ſa part. Dites au Roi, répondit Pierre, que je ſuis un pauvre Chevalier François, qui ne cherche que l'honneur, qui a fait vœu de ne dire ſon nom à perſonne, & qu'il le ſupplie de ne pas exiger qu'il le lui diſe. Le Roi, loin de lui ſavoir mauvais gré de cette réponſe, loua ſa modeſtie ; il admira bien plus ſon courage, lorſqu'il lui vit abattre tous les Chevaliers qui ſe préſentèrent, pouſſant vigoureuſement les uns de ſa lance, frappant les autres de ſon épée, évitant avec une légéreté ſurprenante tous les coups qu'on lui adreſſoit, ſoit en voltigeant, ſoit en les parant ; ſon agilité n'étoit pas moins redoutable que ſa force. Le Roi ne put s'empêcher de convenir que jamais il n'avoit vu un Chevalier auſſi vaillant, & qui eût autant de graces. Maguelonne enchériſſoit ſur les éloges. Les Chevaliers même qu'il avoit vaincus, prenoient part à ſa gloire ; Caprara ſur-tout devint dès ce moment ſon meilleur ami. Maguelonne étoit ſi charmée de le voir combattre, qu'à ſa priere, le Roi ordonna pluſieurs autres tournois ; il en ſortit toujours avec le même éclat, & la Princeſſe ne le voyoit jamais qu'elle ne ſentît augmenter ſon eſtime. Elle avoit vu bien des Chevaliers, aucun n'avoit fait ſur elle la même impreſſion. Elle juſtifia le deſir de ſavoir ſon nom, par l'envie que ſon père en avoit témoignée le premier ; il avoit répété pluſieurs fois que l'inconnu avoit des manières trop nobles, un courage trop ſupérieur, pour n'être pas d'une illuſtre origine, & elle en concluoit qu'il falloit le traiter en conſéquence, & prendre tous les moyens de découvrir ſon nom. Maguelonne réuniſſoit la douceur & la vivacité ; elle avoit toutes les vertus d'une âme tendre, & toutes les

qualités d'un esprit actif & pénétrant; mais dans ce moment, le sentiment qui la dominoit, étoit la crainte que son père ne manquât aux bienséances. Elle eût desiré de pouvoir dire à son père d'attirer l'étranger à sa Cour; elle n'osoit lui tracer les moyens sûrs qu'elle croyoit avoir pour satisfaire la curiosité de son père, car elle mettoit tout sur le compte du Roi.

Tandis qu'elle rouloit dans sa tête mille desseins, qu'elle voyoit par-tout des obstacles, qu'elle accusoit en secret le peu d'égards qu'on avoit pour l'inconnu, qu'elle s'en prenoit à son père si l'on ne savoit pas encore qui il étoit, le Roi, sans recourir à aucun des projets inutiles que sa fille formoit, envoya retenir le Chevalier, avec plusieurs de ceux qui avoient combattu contre lui, à dîner pour le lendemain dans son palais.

Si Maguelonne fut charmée de cette invitation, quel plaisir en ressentit Pierre, qui brûloit de la voir de plus près! le Roi le plaça à côté de sa fille pour lui témoigner plus particulièrement le cas qu'il faisoit de lui. Les repas des Rois ne sont pas toujours les festins des Dieux; le cérémonial incommode, la contrainte & le respect en bannissent souvent le plaisir & la gaieté. Pierre, sans oublier qu'il étoit assis à côté du Roi, ne fit attention qu'à la beauté de sa fille; il dévoroit ses soupirs, & son cœur étoit déchiré par la passion la plus vive. Maguelonne éprouvoit les mêmes sentimens, & n'en vouloit rien croire; elle prenoit ses transports pour de simples mouvemens d'une admiration légitime, & sa tendresse pour une estime qu'on ne pouvoit refuser à tant de vertus. Lorsque le dîner fut fini, la conversation devenant plus générale, Maguelonne, après avoir dit quelques mots, qu'elle crut très-flatteurs, aux autres Chevaliers, s'adressa à Pierre d'un ton qu'elle croyoit marquer beaucoup d'indifférence. L'impression que votre valeur & votre sagesse, lui dit-elle, ont faite sur le Roi & sur la Reine, est si forte, que si elle a échappé à votre amour propre, il faut que vous soyez l'homme le plus modeste qu'il y ait sur la terre. Ils vous regardent comme le plus bel ornement de leur Cour; & ce qui prouve la solidité du jugement qu'ils ont fait de vous, c'est que ceux qui auroient le plus d'intérêt à vous porter

envie, ne peuvent s'empêcher de vous aimer. Le plus grand plaiſir du Roi, de la Reine & des Dames, eſt de vous voir ici le plus ſouvent que vous pourrez. C'eſt la ſeule marque de reconnoiſſance qu'ils exigent de vous; & vous êtes trop courageux, pour être ingrat.

Pierre étoit moins pénétré des marques de la bonté du Roi, que de celle de la Princeſſe; après l'avoir priée de les remercier, il ajouta que ce qui le flattoit le plus, étoit l'honneur qu'elle daignoit lui faire, de lui expliquer les intentions du Roi, n'ayant rien fait encore pour mériter qu'elle ne le vît point avec répugnance à la Cour; il s'obligea, ſi elle ne le déſapprouvoit point, de ſe conſacrer tout entier à ſon ſervice : le déſapprouver, dit-elle, non, non; je vous retiens dès ce moment pour mon Chevalier. Elle alloit continuer, lorſque la Reine ſortit; la Princeſſe ſe vit à regret obligée de la ſuivre; mais avant de ſe ſéparer de Pierre : Brave Chevalier, lui dit-elle, venez le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible. Vous êtes François, j'ai toujours deſiré de connoître les mœurs & les uſages de votre nation; je ſuis fâchée de ne pouvoir vous mettre ſur cette matière; j'eſpère que je ſerai plus heureuſe une autre fois. La Princeſſe ſortit auſſi-tôt avec ſa mère, & Pierre reſta avec les autres courtiſans auprès du Roi, qui l'interrogea encore ſur ſon pays & ſur ſon nom; il lui répéta qu'il étoit François & Chevalier; qu'il n'avoit qu'une fortune médiocre & un grand deſir d'acquérir de l'honneur, & qu'il le ſupplioit encore de ne pas exiger qu'il dît ſon nom. S'il étoit connu, ajouta-t-il, par les actions de mes ancêtres, j'aurois à craindre, ſi je ne les égalois point, de faire tort à un nom illuſtre; je craindrois encore, ce qui n'arrive que trop ſouvent, que ceux qui ſeroient témoins de mes faits, ne les honoraſſent à cauſe du nom que mes ayeux m'auroient tranſmis, & je ne veux rien devoir qu'à moi-même. Si par hazard j'étois d'une naiſſance obſcure, ou du moins ſimple gentilhomme, je ne voudrois faire connoître mon nom, que lorſque je l'aurois illuſtré. Le Roi approuva l'étranger, il lui promit de ne plus lui marquer aucune curioſité à ce ſujet, & de ne conſidérer en lui que lui-même.

CHAPITRE III.

Converſation intéreſſante de Maguelonne & de Nicé; manière de philoſopher de la Princeſſe ſur le préjugé de la naiſſance; meſſage de Nicé; ſes remontrances inutiles.

PIERRE voulut en vain ſe rendre compte des ſentimens qu'il éprouvoit; il les comparoit à tous ceux qui l'avoient agité juſqu'à ce moment; ſon cœur n'avoit encore connu que ceux de l'amitié, de la tendreſſe pour ſes parens & de la gloire; Maguelonne avoit quelque choſe de plus ſéduiſant; ſon idée ſeule le jetoit dans une rêverie profonde, ſon nom le faiſoit treſſaillir; il paſſoit malgré lui de la joie à la triſteſſe, du reſpect au deſir, de l'eſpérance à la crainte. Le ſon de voix de Maguelonne retentit ſans ceſſe au fond de ſon cœur, ſon image eſt toujours préſente à ſes yeux; il ne conçoit point quelle eſt cette paſſion, ſi douce & ſi impérieuſe. La gloire l'avoit tyranniſé & le dominoit encore, mais elle n'enflammoit pas ſon ſang dans ſes veines.

Maguelonne de ſon côté n'étoit guère moins agitée; elle avoit vu avec indifférence une foule de Chevaliers s'efforcer à lui plaire, & Pierre, ſans aucun effort, s'étoit rendu le maître de toutes les facultés de ſon ame. Elle ne penſoit qu'à lui, elle ne voyoit que lui; elle ſe le repréſentoit aux priſes avec ſes rivaux; la crainte lui rendoit tous ſes dangers préſens; les grâces qu'elle avoit admirées en lui, lui paroiſſoient plus touchantes dans le ſilence & la retraite; la modeſtie avec laquelle il s'étoit defendu de dire ſon nom, exagéroit ſes vertus aux yeux de ſon amante; l'imagination prêtoit les mêmes charmes à ce qu'il avoit dit & à ce qu'il n'avoit pas voulu dire. Le cœur de Maguelonne ne pouvoit ſuffire aux mouvemens qui l'agitoient. Juſqu'alors elle avoit partagé ſa tendreſſe entre ſon père, ſa mère & Nicé ſa nourrice; Nicé venoit d'entrer dans ſon ſeptième luſtre; elle aimoit Maguelonne comme ſa fille; l'amour l'avoit unie dès ſes plus

jeunes ans, au fils d'un vieux Écuyer, dont le Roi de Naples avoit négligé de récompenſer les ſervices. L'amant de Nicé trouva un obſtacle à ſes feux dans la médiocrité de la fortune de ſon père; il alla ſe jeter aux genoux du Roi, il lui préſenta Nicé; le Roi les unit, & accorda une penſion au vieux Écuyer, & donna de l'emploi à ſon fils. Nicé donna bientôt à ſon mari un gage de ſa tendreſſe; la Reine ſe chargea de l'enfant, & fit nourrir Maguelonne ſous ſes yeux par Nicé. Les mères, les Reines même, doivent s'attendre, ſi les enfans qu'elles nourriſſent d'un lait étranger ne ſont pas des ingrats, qu'ils partageront tout au moins leur affection entr'elles & leurs nourrices. Maguelonne avoit pour la Reine le plus grand reſpect, & la plus vive tendreſſe; mais elle avoit conſervé pour Nicé la confiance la plus aveugle.

Depuis que Maguelonne avoit vu Pierre, le ſommeil avoit fui de ſes yeux; une inquiétude inconnue & nouvelle ne permettoit plus à ſes ſens de ſe livrer au repos. Les ſoucis s'allègent en ſe communiquant, & ceux que l'amour cauſe deviennent des tyrans, quand on les force au ſilence. Sur la fin d'une nuit que Maguelonne avoit paſſée dans le trouble & l'agitation, elle forma le deſſein d'ouvrir ſon cœur à Nicé. A peine eut-elle pris cette réſolution, qu'elle ſe trouve plus tranquille; elle s'aſſoupit & retrouva Pierre dans le ſommeil; à peine l'aurore eut-elle montré ſes premiers rayons, qu'elle alla trouver ſa nourrice, qui couchoit auprès de ſon appartement, & dont elle ſavoit que le mari étoit abſent pour le ſervice du Roi.

O ma chère Nicé, lui dit-elle en l'embraſſant, prends pitié de ta fille; ſi jamais elle eut beſoin de ton ſecours, c'eſt dans ce moment. Nicé, à demi éveillée, craignit que quelque malheur ne fût arrivé à Maguelonne; elle la preſſe de la tirer d'inquiétude : dis-moi, reprit la jeune amante, tu as vu ce Chevalier qui depuis trois jours remplit Naples du bruit de ſes exploits, as-tu quelque moyen de découvrir qui il eſt, quelle eſt ſon origine? Si j'en crois mon cœur, il eſt au-deſſus des héros & des Rois; je ne ſais, mais depuis que je l'ai vu, je ne ſuis plus à moi; je t'ai entendu raconter les amours de ton mari pour toi, tes premiers feux pour lui; Nicé, quand je

compare

compare ce que tu disois alors à ce que je ressens aujourd'hui, certainement ce que j'éprouve doit être de l'amour; mais qu'il est différent du tien! A peine me paroissois-tu émue, & moi, & moi! Nicé.... Maguelonne les yeux humides & étincelans embrassoit sa nourrice, & commençoit vingt propos qu'elle n'achevoit pas; faisoit mille questions, dont elle n'attendoit pas les réponses.

L'aurore avoit chassé les ombres de la nuit; dans ces momens si terribles aux amans, & si délicieux pour les époux, il ne fut pas si difficile à Maguelonne d'attendrir Nicé. Ah, ma fille! dit-elle, que je vous plains! il n'est que trop vrai que vous aimez, & malheureusement celui que vous aimez est un étranger qui n'est connu de personne: tout ce dont il convient, c'est qu'il est sans fortune; il ne dit rien sur sa naissance; s'il étoit d'une illustre origine, pourquoi se cacheroit-il? Sa valeur & ses graces ont, je l'avoue, de quoi flatter les desirs d'une femme; mais est-ce assez pour vous? Née du sang des Rois, fille d'un Roi puissant, seule héritière d'un des plus beaux trônes du monde, est-ce sur un avanturier que va se fixer votre choix? Nicé, reprit Maguelonne, tu me parles de trônes, de grandeurs, de fortune, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'amour? Tu me ferois détester mon rang, s'il me défendoit d'être sensible aux vertus d'un honnête homme, parce qu'il n'est ni riche, ni puissant. Les grandeurs devroient être le prix de la valeur & non de la naissance; mais cruelle Nicé, qui t'a dit que celle de l'étranger étoit vile? Ce n'est que parce que tu le crains, que tu t'opposes à mes desirs; eh bien! va, emploie toute ton adresse pour découvrir quel est son pays, quels sont ses parens: ce n'est pas que je doute de rien, je veux seulement me justifier auprès de toi. Je veux que tu puisses m'aider de tes conseils sans avoir à rougir. La nourrice reprit, & si par malheur mes découvertes m'apprenoient que cet inconnu est né dans un rang indigne de vous!.... Alors, répondit Maguelonne, alors, je regarderai comme une folie le préjugé qui décore un fat du mérite de ses ayeux, & qui avilit l'homme de mérite, parce que ses ayeux n'en avoient point. Ah, ma pauvre fille! s'écria la bonne nourrice, l'amour la rend folle, il la fait raisonner comme un

des ſept Sages de la Grèce. Ma chere amie, reprit Maguelonne, tu m'as tenu lieu de mère, ne m'abandonne pas dans cette occaſion; ah! ſans toi, que vais-je devenir? Victime des préjugés, il faudra que je meure. Je ſais ce que je dois à mon père, & comme père, & comme ſouverain; bientôt forcé par je ne ſais quelle politique, il diſpoſera de ma main en faveur de quelque prince que je n'aurai jamais vû, & qui croira me faire grace en l'acceptant. Nicé, cette penſée me fait frémir plus que jamais. Si tu découvres que l'étranger eſt d'un état tel que le mien, alors, Nicé, je profiterai de l'aſcendant que ma tendreſſe me donne ſur mes parens, pour les diſpoſer en ſa faveur. S'il n'eſt pas né prince, ſans déſobéir à mon père, je trouverai aſſez de prétextes pour éloigner tous les mariages qu'on propoſera. Je connois aſſez l'eſprit flexible des courtiſans pour les mettre tous dans mes intérêts quand j'aurai beſoin d'eux, contre les intérêts même de la politique. Ils tiennent tout de moi, ils me ſeconderont; mon père eſt d'un âge avancé, tu ſais que je donnerois ma vie pour prolonger la ſienne; mais ſelon l'ordre commun de la nature, je dois lui ſurvivre; quand ce ne ſeroit que d'un jour, ce jour ſera à l'étranger; quel qu'il ſoit, je ſaurai bien l'élever juſqu'à moi!... Il eſt tard, lève-toi, ma chère amie, va, cours, pénètre juſques chez l'inconnu; interroge, preſſe, & s'il le faut, dis-lui tout ce que je ſens pour lui, je n'en rougirai point; l'amour ceſſe d'être une foibleſſe, quand il s'attache à la vertu. Adieu, tu connois l'état de mon cœur, ma vie eſt entre tes mains.

Maguelonne plus tranquille rentra dans ſon appartement, & ſe remit dans ſon lit, juſqu'à ce que ſes femmes entrèrent. Pour Nicé, elle s'habilla à la hâte, s'etourdiſſant tant qu'elle pouvoit ſur les ſuites de la démarche qu'elle alloit faire.

Pierre, non moins ſenſible, mais plus timide que Maguelonne, n'oſoit ſe flatter de lui avoir plû; quoiqu'elle lui eût parlé avec trop de bonté, pour craindre de lui être tout-à-fait indifférent, il étoit bien éloigné de croire qu'il eût fait une impreſſion auſſi vive ſur elle; il eût voulu lui faire connoître ſes ſentimens, il étoit retenu

par ſa timidité; il crut qu'il valoit mieux attendre que le temps & ſes ſervices euſſent préparé l'ame de Maguelonne à recevoir l'aveu de ſon amour. Il étoit occupé de ces différentes idées, lorſque Nicé entra chez lui. Pierre courut au-devant d'elle; il ſavoit qu'elle étoit la confidente de la Princeſſe, & il n'oſoit lui demander à quelle occaſion elle étoit venue. Votre ſurpriſe m'étonne, lui dit Nicé; beau, jeune, brave & vainqueur de tous nos Chevaliers, devez-vous trouver extraordinaire de voir une femme à cette heure dans votre appartement? Tout Chevalier eſt le protecteur des belles; peut-être ſuis-je la première qui viens réclamer votre ſecours, mais certainement je ne ſerai pas la dernière; Qui? moi! s'écria Pierre, je ſerai aſſez heureux pour vous être de quelque utilité? Parlez, Madame, diſpoſez de mon bras. Non, dit Nicé, ce n'eſt pas de votre valeur dont j'ai beſoin, c'eſt de votre confiance. Chevalier, vous aurez pour amis tous ceux qui vous connoîtront; le Roi & la Reine vous aiment déja comme leur fils; la Princeſſe a pour vous les ſentimens que vous méritez; ils n'ont pas beſoin de ſavoir votre nom, pour être perſuadés que votre naiſſance répond à votre mérite; mais ils craignent, & la Princeſſe plus que perſonne, que des courtiſans méchans & jaloux ne ſe ſervent du prétexte de votre ſilence pour vous nuire. L'intérêt qu'elle prend à vous, la rend inquiète; elle deſire que vous lui donniez la ſatisfaction de ſavoir qui vous êtes, afin que dans l'occaſion, elle puiſſe prendre votre défenſe: elle vous promet le ſecret le plus inviolable, & je puis vous aſſurer qu'elle vous ſaura gré de votre confiance.

Pierre, après un moment de réflexion, dit a Nicé que ni la crainte des intrigues de la Cour, ni celle de paſſer pour un homme ſans parens, ne le détermineroient jamais à déclarer ſon nom; que le ſeul deſir de plaire à la Princeſſe le forçoit d'avouer qu'il étoit né d'une famille illuſtre & connue en France; qu'il n'attachoit quelque valeur à ce titre, que parce que la Princeſſe ſembloit en faire quelque cas: elle en fait auſſi peu que vous, dit Nicé; mais telle eſt l'empire du préjugé, que

les Grands ne s'eſtiment qu'autant qu'ils peuvent compter un certain nombre d'ayeux, & que dans leurs alliances ils ne donnent pas ſeulement au vice ennobli la préférence ſur la vertu roturière, mais qu'ils la regardent comme une flétriſſure. Maguelonne ne vous en eût pas moins eſtimé, ſi vous n'euſſiez été qu'un homme de mérite. Elle veut que le courtiſan vous honore & vous reſpecte, & ce que je vais lui apprendre lui fera le plus grand plaiſir.

Pierre étoit au comble de la joie; il donna à Nicé une bague dont la Comteſſe de Provence lui avoit fait préſent; je n'oſerois, dit-il, l'offrir à la Princeſſe : de quelque prix que cet anneau ſoit à mes yeux, il n'eſt pas digne d'elle. Nicé voulut ſavoir de qui il le tenoit; c'eſt de ma mère, dit le Chevalier, elle me le recommanda quand je me ſéparai d'elle; je ſerai trop heureux, puiſqu'il ne m'eſt pas permis de le lui préſenter, qu'il appartienne à la perſonne que Maguelonne aime le plus. Eh bien, reprit Nicé, pour vous récompenſer de votre confiance, je m'engage à le faire accepter à Maguelonne. Adieu, venez à la Cour, on vous y attend avec impatience.

La Princeſſe attendoit Nicé, qui lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé; elle ne lui cacha point que le Chevalier avoit pour elle les mêmes ſentimens qu'elle éprouvoit pour lui; elle ajoûta, voilà un anneau qu'il m'a donné, le prix qu'il y attache le rend ineſtimable à ſes yeux; il le tient de ſa mère, & c'eſt par rapport à vous qu'il m'en a fait le ſacrifice; à toi, ma chère Nicé, reprit Maguelonne? je ne te l'envie pas; cependant tu peux y mettre le prix que tu voudras, & cède-le moi. Nicé ſe mit à rire, apprit à Maguelonne la délicateſſe du Chevalier, & lui donna l'anneau.

Maguelonne, au comble de la joie, ne ceſſoit de parler du Chevalier; elle vouloit que Nicé pouſsât la complaiſance juſqu'à lui faire ſavoir tout ce qu'elle ſentoit pour lui; Nicé qui voyoit avec plus de ſang froid les ſuites de cet amour, voulut en repréſenter les dangers à la Princeſſe; ſongez-vous, lui dit-elle, que ce ſeroit vous compromettre, que vous attireriez ſur lui la colère

du Roi, & qu'enfin à votre âge il ne vous eſt pas permis de diſpoſer de votre main ? Que les amans ſont injuſtes quand on contrarie leurs paſſions ! Maguelonne s'emporta contre Nicé, proteſta qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que le Chevalier, & la menaça d'aller elle-même tout déclarer à ſon père; enfin elle finit par ſe jeter aux pieds de ſa nourrice, en la ſuppliant d'avoir pitié d'elle. Nicé ſe laiſſa fléchir; ſeulement elle exigea qu'elle ſe laiſſât conduire par ſes avis. La nourrice eſpéroit qu'elle pourroit détruire peu à peu ces premières impreſſions, mais elle s'apperçut que Maguelonne étoit ſans ceſſe occupée de ſon objet; mille ſonges le lui retraçoient dans le ſommeil, pendant lequel elle lui avouoit ſa foibleſſe, & le forçoit de lui apprendre ſon nom & ſon origine, afin du moins qu'elle ſût quel étoit celui à qui elle avoit donné ſon cœur; la pauvre Nicé jugea que ſa fille ne guériroit jamais de la bleſſure qu'elle nourriſſoit, & ne s'attacha plus qu'à l'aider de ſes conſeils.

CHAPITRE IV.

Inquiétude ſatisfaite; ſecret confié; mariage promis & commencé; gages donnés & reçus.

PIERRE étoit dans l'inquiétude de ſavoir quel avoit été l'effet du meſſage de Nicé; dans la crainte qu'il n'eût déplu à Maguelonne, il n'oſoit paroître à la Cour. Il eut recours à la nourrice; elle le raſſura & lui promit de s'intéreſſer pour lui, à condition que ſon amour n'auroit que des vues honnêtes. Pierre jura qu'il aimeroit mieux mourir que de penſer autrement. Aimer, ſervir & reſpecter Maguelonne, étoit le ſeul but qu'il ſe propoſoit; tout autre lui paroiſſoit indigne d'un Chevalier. Il s'éleva avec une force qui enchanta Nicé, contre les vils corrupteurs qui ſe font un jeu de la ſéduction : puiſſé-je périr à vos yeux, s'écria-t-il, ſi entraîné par une paſſion aviliſſante, il m'arrive jamais de porter un regard

téméraire ſur l'objet de ma tendreſſe! J'adore Maguelonne; je donnerois ma vie pour elle, & s'il falloit conquérir ſa main, il n'eſt point de péril où je ne m'expoſaſſe; mais aſſurez-la que mes inclinations ſeront toujours auſſi honnêtes que vives & ſinceres. Eh bien, lui dit Nicé, puiſque vos intentions ſont ſi pures, apprenez que la Princeſſe a pour vous l'amour le plus tendre; pourquoi donc vous obſtiner à cacher votre nom? Car s'il eſt tel qu'elle le deſire, il ne ſeroit pas impoſſible que vous fuſſiez unis. Pierre promit de ſe déclarer à la Princeſſe, & pria Nicé de lui remettre une autre bague plus riche que la première, & de lui procurer le moyen de la voir.

Nicé revint auprès de Maguelonne, & lui rapporta la converſation qu'elle venoit d'avoir avec le Chevalier; la Princeſſe fut touchée de la délicateſſe des ſentimens de ſon amant; elle le trouvoit tel qu'elle le deſiroit, honnête, franc, ſincère; elle ne put s'empêcher de rougir en recevant l'anneau qu'il lui envoyoit; elle chargea Nicé de lui dire qu'elle le verroit en ſecret, & la pria de lui en faciliter le moyen. La bonne Nicé, après s'être bien aſſurée de l'honnêteté des deux amans, remit leur entrevue ſecrete au lendemain. Elle avertit Pierre de ſe trouver à la porte du jardin vers les trois heures de l'après-midi, lorſque tout le monde repoſeroit, ſuivant la coutume d'Italie.

Au moment & à l'heure indiqués, Pierre ne manqua pas de venir au rendez-vous; la porte étoit entr'ouverte, & Nicé le conduiſit dans la chambre de Maguelonne. La Princeſſe rougit à la vue du Chevalier; ils reſtèrent comme immobiles l'un & l'autre; également timides & embarraſſés, leurs regards s'évitoient & ſe rencontroient ſucceſſivement; emportés par l'amour, retenus par la décence & le reſpect, ils n'oſoient ni ſe parler, ni ſe taire. Pierre mit fin le premier à cet embarras délicieux; entraîné par un mouvement auquel il lui eût été impoſſible de réſiſter, il ſe précipite aux pieds de Maguelonne, qui, par un mouvement auſſi prompt, ſe lève, le prend par la main & l'oblige de ſe placer à côté d'elle. Nicé ſe retire, & leur embarras augmente encore. Après quel-

ques momens de silence, Maguelonne eut la force d'adresser ainsi la parole à Pierre : généreux Chevalier, lui dit-elle, j'ai une trop grande opinion de la noblesse de votre ame, pour craindre que vous tiriez quelque conséquence désavantageuse du desir que j'ai témoigné de vous voir en secret ; je sais que cette démarche, aux yeux de personnes moins sages que vous, pourroit paroître irrégulière ; mais la pureté de mes intentions & la connoissance que j'ai de vos vertus, suffisent pour me rassurer. Je vous ai fait dire par Nicé quels étoient les sentimens que vous m'avez inspirés, & si elle ne m'a point trompée, je juge que les vôtres sont entiérement conformes aux miens. Pierre alloit l'interrompre, pour lui confirmer par les protestations les plus tendres, le rapport de la nourrice : Maguelonne l'arrêta. Nous nous aimions, continua-t-elle, avant de songer à nous en faire l'aveu : jamais le ciel n'a uni deux cœurs par un si bel accord ; cependant, Chevalier, la confiance que j'ai eue en vous jusqu'aujourd'hui, méritoit que la vôtre, à mon égard, fût sans réserve. Ah, Princesse ! s'écria Pierre, en tombant une seconde fois à ses genoux, pardonnez-moi un secret qui doit justifier le motif qui me l'a fait garder. Je vous jure par votre candeur & par votre beauté, que le desir de la gloire ne m'a point attiré à votre Cour ; que j'y suis venu dans le dessein de vous plaire, & que ne voulant devoir cet avantage qu'à moi-même, j'étois résolu de me retirer sans me faire connoître, si je n'avois pu y réussir. C'est ce que j'avois résolu de faire en quittant la maison paternelle : c'est à vous à présent à décider si je puis me permettre de rompre le silence ; Maguelonne, en rougissant, ne put s'empêcher de sourire : elle tendit la main au Chevalier, le fit relever, & le conjura plus vivement que jamais de se déclarer. Il la pria à son tour de ne dire à personne ni son nom, ni son origine. Si le Comte de Provence vous est connu, ajouta-t-il, vous savez qu'il a un frère qui préféra la tranquillité des états qu'il pouvoit revendiquer, à la gloire cruelle de s'asseoir sur un trône ensanglanté. Je suis le fils de ce Prince généreux, le neveu du Comte regnant, & petit neveu, par ma mère, du Roi de France.

Si le préjugé de la naiſſance en étoit un pour vous, jamais vous n'auriez ſu mon ſecret. Quoi! Prince, reprit Maguelonne, vous pourriez d'un ſeul mot partager avec mon père, l'amour & les hommages de ſes ſujets, & vous refuſez de vous faire connoître. Vous pourriez peut-être exiger de lui qu'il vous accordât ſa fille, & vous négligez ce moyen! Ah! Princeſſe, s'écria Pierre, que ce moyen nous ſeroit funeſte à l'un & à l'autre! Le Comte de Provence, mon oncle, peu jaloux de la gloire que je puis acquérir par les armes, ne prendra jamais aucun ombrage de mes exploits, lorſqu'ils ſe borneront à remporter le prix des tournois, à vaincre des Chevaliers, à défendre les opprimés, enfin à remplir tous les devoirs de la Chevalerie; au contraire, il ſe glorifiera d'être mon oncle; mais s'il ſoupçonnoit qu'en épouſant l'héritière d'un empire, je pourrois me faire un parti redoutable, alors craignant que je ne fiſſe valoir mes droits & que je ne remiſſe mon père ſur un trône uſurpé, il emploieroit les reſſorts les plus ſecrets de ſa politique, pour empêcher notre union, & peut-être des trames plus odieuſes encore pour me priver du jour : un uſurpateur ſe croit tout permis pour ſe maintenir ſur le trône. Vous voyez l'intérêt que j'ai non-ſeulement de cacher mon nom, mais de dérober notre intelligence à tous les yeux.

Maguelonne frémit des dangers auxquels ſon indiſcrétion pourroit expoſer ſon amant, elle jura bien de renfermer ce ſecret dans le fond de ſon cœur. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne regardât la naiſſance que comme un effet du haſard, elle ſe félicitoit de ce qu'il venoit de lui découvrir; que ſi le Roi de Naples, ſon pere, le connoiſſoit, & s'il ſavoit leur inclination mutuelle, il n'héſiteroit pas à les unir, & qu'ainſi elle étoit aſſurée de ne pas manquer à ce qu'elle devoit à ſon père, en donnant ſon cœur & ſa foi à un Chevalier brave & du ſang des Rois; en conſéquence, elle lui jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui, & pour gage de ſa promeſſe, elle ôta de ſon cou une chaîne d'or qu'elle portoit, & la paſſa au cou du Chevalier, comme pour lui marquer qu'elle l'uniſſoit à elle; de ſon côté, Pierre à

ſes genoux, promit de n'avoir jamais d'autre épouſe, ni d'autre maîtreſſe; & prenant une de ſes mains, après l'avoir tendrement baiſée, il lui paſſa au doigt le troiſieme anneau qu'il avoit reçu de ſa mere. Ils cimenterent leur union par les ſermens les plus ſolemnels, & prirent enſemble des arrangemens pour ſe voir à l'avenir.

Maguelonne, après cet entretien, appella Nicé qu'elle préſenta à ſon amant; elle lui certifia que Pierre étoit de la plus illuſtre origine; qu'il étoit de la plus grande importance, & qu'il y alloit de ſa vie de cacher ſon nom; elle pria Nicé de ne pas s'en informer davantage; elle lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux; Pierre, après avoir prié la Nourrice de favoriſer leurs entretiens ſecrets, & lui avoir certifié, foi de Chevalier, qu'ils ne ſeroient unis que par l'amitié la plus pure, juſqu'à ce qu'il leur fût permis de ſerrer leurs liens au pied des autels, lui fit préſent d'un bracelet garni de diamans, & ſe retira chez lui.

Maguelonne, le cœur rempli de ſon amant, ne ceſſoit d'en parler à ſa Nourrice; elle eût voulu que Nicé l'eût vanté avec les mêmes tranſports. Nicé, qui craignoit les ſuites de leurs engagemens, dit à la Princeſſe: je ne puis déſapprouver votre choix, c'eſt le Chevalier le plus aimable qui ait paru à la Cour; & ſi ce que vous me dites de ſon origine eſt vrai, je ne déſeſpère pas qu'avec le temps & par ſes ſoins, il ne vienne à bout de tous les obſtacles qui vous empêchent d'être véritablement époux; mais de grace, madame, contraignez-vous, gardez-vous de laiſſer appercevoir votre intelligence, lorſque vous vous trouverez avec votre amant devant le Roi ou la Reine, & les courtiſans. Je ſais, par ma propre expérience, combien il eſt difficile à l'amour de ſe déguiſer, & vous ſavez combien l'œil des courtiſans eſt pénétrant. Voyez à quels dangers vous expoſeroit la moindre indiſcrétion. Votre père, juſtement irrité, vous priveroit non-ſeulement de ſa tendreſſe, mais il ſe croiroit intéreſſé à perdre votre amant; enfin, comme vous ne pouvez diſpoſer de vous ſans le conſentement du Roi votre père, le Chevalier ne peut pas non plus ſans injuſtice, recevoir de vous un don qui ne vous

appartient pas; ainſi la vengeance de votre père contre vous & contre lui, ſeroit fondée ſur les loix divines & humaines; pour moi j'en ſerai ſans doute la première victime. Chere Nicé, s'écria la Princeſſe en l'embraſſant, ô ma ſeconde mère, je ne me conduirai que par tes conſeils, ſois toujours auprès de moi; & ſi tu t'apperçois que je m'oublie un moment, il ſuffira que tu m'en faſſes appercevoir, pour que l'idée du danger auquel j'expoſerois mon amant & toi, me faſſe frémir & rentrer en moi-même. Parle-moi quelquefois de Pierre, & flatte-moi de l'eſpérance qu'un jour nous ſerons l'un à l'autre. Ciel! n'eſt-il donc permis qu'aux derniers de nos ſujets de ſe faire leur deſtinée; à quoi ſert le trône, ſi les Souverains ſont forcés de faire des ſacrifices! ſi, ſans ceſſe accablés par leurs chaînes politiques, ils ne peuvent diſpoſer de leur cœur! Quelles contrariétés! Si Pierre régnoit, & qu'il fût un tyran déteſté, mais puiſſant, Pierre n'auroit qu'à vouloir, & il ſeroit mon époux. S'il n'étoit que le fils d'un berger, eût-il le courage des plus grands héros, & la ſageſſe des meilleurs Rois, on le puniroit d'oſer aſpirer au cœur d'une Princeſſe. Oui, Nicé, tel eſt le ſort de mon amant; comme Prince, il eſt proſcrit, s'il eſt connu; comme ſimple particulier, ſon amour ſeroit un crime, s'il étoit ſu.... Que de raiſons pour vous contraindre, répliqua la Nourrice! vous devez tout attendre du temps & de votre prudence.

CHAPITRE V.

Récompenſe inattendue d'un Troubadour; Tournoi mémorable, combats, triomphe de Pierre.

PIERRE qui s'étoit abſenté de la Cour tout le temps qu'il avoit été incertain des progrès qu'il avoit faits ſur le cœur de Maguelonne, y reparut plus ſéduiſant que jamais. Son obſtination à cacher ſon nom & ſon pays, donna lieu à mille contes; les moins vraiſemblables furent les mieux reçus; les politiques s'en méfioient, les Cour-

tisans lui portoient envie & faisoient semblant de croire qu'il gagnoit à ne pas se faire connoître; & les femmes qui voyoient en lui la valeur d'Hercule, sous les traits d'Adonis, disoient par-tout que c'étoit un Souverain qui voyageoit incognitò; les Troubadours le louoient à tout hasard, sur son origine qu'ils faisoient remonter à Teutatès*, sur sa beauté qu'ils comparoient à celle d'Apollon, & sur sa force qu'il tenoit, disoient-ils, du dieu Mars. Pierre n'étoit touché que des éloges qu'il recevoit en secret de sa maîtresse; mais pour n'être pas en reste avec les Troubadours, il leur répondoit par des vers qui valoient mieux que ceux qui lui étoient adressés, ce qui pensa produire un très-mauvais effet; car outre que les Troubadours ne s'attendoient pas à cette récompense, ils furent jaloux que leur héros fît mieux des vers qu'eux; ils firent une satyre sanglante contre lui; l'auteur fut découvert, & Pierre, qui en eût ri le premier, si l'éloge n'eût pas précédé la satyre, demanda qu'il fût puni ou comme un vil adulateur, ou comme un calomniateur infame : le Troubadour fut forcé de convenir qu'il le méritoit à ce double titre, & Pierre obtint sa grace.

Maguelonne étoit trop belle pour n'avoir pas des adorateurs; ce qui augmentoit sur-tout la foule & l'assiduité des prétendans, étoit le trône de son pere dont son époux devoit hériter; parmi ces amans, celui qu'elle aimoit le moins & qui l'obsédoit le plus, étoit un Chevalier de la famille des Ducs de Normandie, homme fier & dédaigneux, aussi brave qu'il étoit puissant & riche. Il avoit entendu parler de la force d'un étranger que personne ne connoissoit, & auquel le Roi de Naples prodiguoit ses faveurs. Le silence que cet inconnu gardoit sur son nom fit soupçonner au Normand, Ferrier de la Couronne, que ce ne pouvoit être qu'un aventurier envoyé par quelqu'un des Princes d'Italie, pour observer ce qui se passoit à la Cour du Roi de Naples, afin d'en tirer quelqu'avantage. Maguelonne, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour que son intelligence avec Pierre ne parût pas, n'avoit pu s'empêcher de marquer quelque préférence

* Ancien Dieu des Gaulois.

en ſa faveur. Elle lui avoit donné le nom du Chevalier des Clefs, à cauſe de celles qu'il avoit priſes pour ſa deviſe, & qu'elle avoit brodées ſur une écharpe dont elle lui avoit fait préſent dans un combat où il avoit été vainqueur peu de jours auparavant.

La réputation de Pierre, les marques de diſtinction que le Roi lui donnoit, & les bontés de Maguelonne, exaltèrent à tel point la colère de Ferrier, qu'il eût attaqué ſon rival, ſi ſon orgueil, qui lui faiſoit craindre de ſe compromettre avec un étranger ſans aveu, ne l'en eût empêché.

Ferrier prit pour ſe venger un moyen plus indirect. Il demanda au Roi de faire publier un Tournoi; il indiqua le jour, & le Roi fit ſavoir par ſes hérauts à tous les Chevaliers du Royaume, de ſe trouver à tel jour en la ville de Naples, pour joûter & combattre en l'honneur des Dames. Il en vint une grande quantité, & comme on ſavoit que Ferrier devoit être le principal tenant, les plus diſtingués ne manquèrent pas de s'y rendre. On avoit élevé deux théâtres, l'un où ſe trouva le Roi avec toute ſa Cour, & l'autre deſtiné pour la Reine & pour Maguelonne avec toutes les Dames.

Les Chevaliers firent leur monte: à leur tête paroiſſoit l'orgueilleux Ferrier; il étoit ſuivi d'Antoine de Savoie & de cinquante autres, décorés d'armes étincelantes. Pierre, peu jaloux de l'avantage du pas, marchoit le dernier, & lorſqu'il paſſa, tous les ſpectateurs applaudirent des mains & de la voix: Ferrier en frémiſſoit & n'oſoit en témoigner ſa jalouſie. Quand la monte fut faite & qu'on eût préludé par des joûtes, Ferrier dit à haute voix, que c'étoit en l'honneur de Maguelonne qu'il vouloit ſe battre, & montrer ſon courage & ſon adreſſe: Henri d'Angleterre, qui ne cédoit à Ferrier ni en valeur, ni en beauté, le défie; ils piquent en même temps leurs chevaux, partent comme un éclair, & ſe frappent avec tant d'impétuoſité, que les éclats de leurs lances volèrent juſqn'à l'échafaud du Roi. Ferrier demeura ferme ſur ſon cheval; mais Henri dont le caſque alla frapper la croupe du ſien, ſeroit tombé ſi on ne l'eût ſecouru à propos. Ferrier en ſouriant d'une manière dédaigneuſe, regarda Maguelonne dont les yeux étoient fixés ſur Pierre; il lui tardoit d'en venir aux mains

avec lui, mais il n'eut pas même l'avantage de le combattre, car Lancelot de Valois, qui prit la place d'Henri d'Angleterre, déſarçonna Ferrier & l'abattit du premier coup de lance.

Pierre fut au déſeſpoir que ſa proie lui échappât; il eût deſiré que ſon rival eût été vainqueur, afin d'avoir la ſatisfaction de l'humilier; cependant ne pouvant plus attendre, & jugeant Lancelot digne de lui, le Chevalier des Clefs embraſſe ſon écu & baiſe ſa lance. Leur eſſor fut ſi prompt, & leurs coups furent adreſſés avec tant de juſteſſe, que leurs lances qui ſe briſèrent, leurs armures qui ſe choquèrent, & leurs chevaux qui ſe frappèrent, ne firent qu'un ſeul & même éclat. Aucun n'eut l'avantage, leur force parut ſi égale, que le Roi & tous les Chevaliers décidèrent qu'ils pouvoient changer de chevaux & recommencer encore. Tout le monde avoit les yeux fixés ſur ces deux bravés combattans, perſonne n'oſoit faire des vœux pour l'un, de préférence à l'autre; Maguelonne ſeule en faiſoit pour Pierre. Ils remontent à cheval. Pierre fixe la Princeſſe, jette un œil menaçant ſur Ferrier, qui de la barrière excitoit Lancelot, part, enviſage ſon adverſaire, le frappe, rompt ſa lance, & le jette avec tant de force & ſi loin de ſon cheval, que les ſpectateurs & le Roi lui-même le croyoient bleſſé dangereuſement. Pierre deſcendit pour lui donner du ſecours; & voyant qu'il n'étoit qu'étourdi de ſa chûte, il l'aida à ſe relever & à ſe traîner hors de la barrière.

Pierre remonta à cheval auſſi frais, auſſi diſpos que s'il n'eût point encore combattu; mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il vit venir à lui Jacques de Provence ſon oncle! Pierre fit ſigne au héraut de venir lui parler. Priez, lui dit-il, ce Chevalier de ſe retirer; il m'a rendu dans quelque occaſion un ſervice ſignalé; je lui ai de l'obligation, & je ſerois fâché de lui cauſer la moindre peine. Au ſurplus, dites-lui que je m'avoue vaincu, & que je déclare devant ces Dames qu'il eſt auſſi vaillant, auſſi brave, plus adroit & plus fort que moi. Le Comte Jacques, comme on l'a déja vu, étoit fier; il fut indigné de la propoſition du Chevalier des Clefs; qui que tu ſois, s'écria-t-il, quel que puiſſe être le ſervice que je t'ai

rendu, je te dégage de toute obligation; & ſi tu ne te défends, je croirai que tout ce que tu dis n'eſt qu'un prétexte vain pour couvrir ta timidité. Pierre, ſans ſe livrer à la colère, ſe contente de ſe tenir ſur la défenſive, & imagina un nouveau genre de combat, dans lequel ſon oncle pût être vaincu, ſans que le neveu eût à ſe reprocher d'être vainqueur. Lorſqu'il vit partir le Comte Jacques, il prit auſſi ſon eſſor de ſon côté; mais s'arrêtant tout court & mettant ſa lance en travers, il l'attend de pied ferme; ſon oncle le frappe comme la foudre, ſa lance ſe briſe, & la violence du choc renverſe l'agreſſeur ſur la croupe de ſon cheval, tandis que Pierre, ferme ſur ſes étriers, demeure immobile, comme ſi la lance de ſon oncle eût été de verre & qu'elle eût frappé un rocher. Le Roi, les Chevaliers & tous les ſpectateurs applaudirent à la force & à la courtoiſie du Chevalier des Clefs : le Comte Jacques, plus furieux encore, prend ſon épée à deux mains; Pierre, ſans chercher à l'éviter, l'attend encore, ne fait que détourner un peu la tête, & le coup gliſſe le long de l'armure de Pierre : le Comte entraîné par ſon propre mouvement, paſſe par deſſus la tête du cheval, & tombe aux pieds de celui de Pierre. Il ſe releva en murmurant; toute l'aſſemblée étoit ſurpriſe de l'adreſſe & de la force du Chevalier des Clefs; perſonne ne comprenoit pourquoi étant ſi ſupérieur au Comte Jacques, il avoit d'abord refuſé de ſe battre avec lui; Maguelonne ſeule étoit au fait; quant au Comte, il n'oſa pas recommencer, & fut obligé d'avouer que le Chevalier inconnu étoit le plus redoutable & en même temps le plus courtois de tous ceux avec leſquels il s'étoit battu juſqu'à ce jour.

Aucun des Chevaliers qui étoient venus combattre, ne ſe preſſoit d'entrer en lice; Edouard, Prince d'Angleterre, qui avoit ſouvent paſſé la mer pour venir rompre des lances avec les Chevaliers François, & qui parcouroit l'Europe pour chercher les aventures, ſe préſenta; mais Pierre, d'un ſeul coup, renverſa le Chevalier & ſon cheval. Pierre de Montferrat lui ſuccéda : ce Chevalier étoit célèbre par un grand nombre d'exploits éclatans; lui ſeul avoit délivré ſon pays des brigands qui le déva-

toient, & fait mordre la pouſſière à vingt rivaux redoutables qui cherchoient à lui ravir une épouſe qu'il adoroit. Pierre le reſpectoit, il eût deſiré de ne pas ſe battre avec lui; il y fut forcé par l'obſtination de Montferrat, qui lui porta le coup de lance le plus terrible & le plus imprévu; Pierre recule deux pas, revient ſur ſon adverſaire, le frappe à l'épaule gauche, emporte une partie de ſon armure & le fait tomber à terre; dix Chevaliers eurent le même ſort; le dernier crut étonner Pierre par un nouveau genre de combat; il avoit mis ſa lance en arrêt; il ne s'en ſervit d'abord que pour écarter celle de Pierre, après quoi la jetant à dix pas, il voltige autour de Pierre, l'embraſſe & cherche à l'enlever de deſſus ſon cheval: Pierre qui voit ſon deſſein, ſe dégage, & prenant ſon adverſaire par un bras, il le précipite ſous le ventre de ſon cheval, qu'il retint par la bride, de crainte qu'avec ſes pieds il ne froiſſât le Chevalier. Aucun autre n'oſa ſe préſenter, & lorſque Pierre ſe vit maître du champ de bataille, il leva la viſière de ſon caſque, & vint ſe préſenter au Roi, qui fit crier par ſon héraut que le Chevalier des Clefs l'emportoit ſur tous ceux qui avoient combattu; la Reine, Maguelonne & toutes les Dames le félicitèrent.

Le Roi avoit retenu à dîner tous les Chevaliers; il alla au devant de Pierre, lui prodigua les éloges & les careſſes, & n'héſita pas de dire devant toute l'aſſemblée, qu'il n'avoit jamais vu un Chevalier plus brave & plus généreux: ſes rivaux furent les premiers à l'embraſſer; Lancelot qu'il avoit bleſſé, & que le Roi avoit mis entre les mains de ſes médecins, voulut le voir & lui marquer ſon admiration. Ces Chevaliers ne reſſembloient pas en tout à ceux de nos jours, qui mépriſent ceux qui leur cèdent en mérite, & qui haïſſent ceux qui les ſurpaſſent. Tout leur chagrin étoit d'ignorer le véritable nom de leur vainqueur; le ſeul qui eût pu le reconnoître, étoit Jacques de Provence; mais la honte d'avoir été vaincu par un homme qui n'avoit pas même daigné ſe défendre, l'humilia à tel point qu'il n'attendit pas la fin du Tournoi.

CHAPITRE VI.

Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, déſeſpoir à la Cour, conjectures des Courtiſans, recherches inutiles.

LEs honneurs que Pierre recevoit affligeoient ſon cœur; ils le tenoient éloigné de la Princeſſe; tous les yeux étoient trop fixés ſur lui pour qu'il oſât l'aller voir en ſecret. Il ſavoit combien il eſt difficile d'échapper aux regards des jaloux : cependant, comme à la Cour l'évènement du jour fait oublier celui de la veille, Pierre, après qu'on ſe fut laſſé de le voir & de parler de lui, avertit la Nourrice qui continua de l'introduire dans l'appartement de Maguelonne, qui n'étoit pas moins impatiente de le voir en particulier : ce n'eſt pas qu'ils ne ſe fuſſent vus tous les jours à la Cour, mais avec une contrainte plus gênante que s'ils euſſent été éloignés.

Maguelonne courut au devant de lui, & ne put s'empêcher de l'embraſſer; ce n'eſt ni l'époux ni l'amant que j'embraſſe, dit-elle en rougiſſant, c'eſt le Héros le plus brave, le Chevalier le plus digne d'être aimé que je récompenſe. Vous êtes trop généreuſe, répondit modeſtement Pierre; il n'y a pas de Chevalier qui n'en eût fait autant & qui ne m'eût vaincu peut-être, s'il eût ſu que vous l'en récompenſeriez ainſi. C'eſt votre beauté & l'intérêt que vous preniez à moi qui ont tout fait. Si la gloire eſt capable de grands efforts, que ne peut l'amour uni à la gloire? Si j'euſſe été vaincu, vous auriez partagé la honte de ma défaite, comme vous partagiez l'éclat de ma victoire : cette idée élevoit mon ame, & je me ſentois la force de réſiſter à tous les Chevaliers réunis contre moi; c'eſt à moi de vous remercier, & non à vous de me féliciter.

Avant le Tournoi, le Comte Jacques s'étoit entretenu avec la Princeſſe; elle lui avoit demandé adroitement des nouvelles du Comte de Provence regnant, & de propos en propos, ſans qu'elle parût y prendre aucun intérêt, elle l'avoit queſtionné ſur ſa famille. Il lui avoit appris

appris que la mère de Pierre, depuis le départ de ſon fils, étoit dans l'affliction; qu'on n'en avoit point entendu parler, & qu'elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. La Princeſſe l'avoit raſſuré en lui diſant que le Chevalier dont il lui parloit avoit paſſé par Naples il y avoit environ deux mois, & qu'il devoit être actuellement à Conſtantinople, où il ſe propoſoit d'aller; par ce menſonge adroit elle avoit écarté les ſoupçons qu'auroit pu former le Comte Jacques; elle raconta fidèlement à Pierre ce que le Comte lui avoit dit de ſes parens. Il en fut très-affligé, & demanda permiſſion à la Princeſſe d'aller les conſoler. Un coup de poignard eût produit un effet moins prompt ſur le cœur de Maguelonne. Elle pâlit, un torrent de larmes coula de ſes yeux : quoi! vous me quitteriez, s'écria-t-elle; ah! Pierre, ma mort ſuivra de près votre départ. Il eſt bien juſte que vous alliez tirer d'inquiétude une mère allarmée; mais que deviendrai-je? quel ſera mon recours, ſi mon père veut m'obliger à donner ma main à quelque Prince? Vous ſavez que Ferrier de la Couronne y aſpire; votre victoire l'a éloigné pour un temps : dès qu'il vous ſaura parti, il fera publier de nouvelles joutes; il eſt auſſi heureux que fier, il remportera le prix, il en prendra avantage pour ſolliciter mon père, & je ſerai la victime de votre abſence. Non, Chevalier, vous ne partirez pas, ou vous ſouffrirez que je vous accompagne. Qui? vous! s'écria Pierre, vous auriez aſſez de confiance pour venir avec moi. Ah, divine Princeſſe, le ſacrifice que vous me propoſez mérite que j'oublie la terre entière pour n'être qu'à vous : Eh bien, je ne partirai point. Mais ma mère! cette mère que j'afflige, elle mourra donc, & j'en ſerai la cauſe! Maguelonne s'attendrit, & preſſa Pierre de partir & de l'emmener avec lui.

Pierre étoit jeune & amoureux; la prudence n'eſt pas toujours compagne de la valeur & ne l'eſt preſque jamais de l'amour; Pierre pouvoit revoir ſa mère & ne pas ſe ſéparer de ſa maîtreſſe; cette idée lui parut charmante & lui fit fermer les yeux ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir. Il conſentit à tout ce que voulut Maguelonne; ils comptoient aſſez ſur leur honnêteté mutuelle,

pour n'avoir pas à craindre des remords; d'ailleurs, dès qu'ils auroient quitté la Sicile & qu'ils ſe ſeroient mis à couvert des recherches du Roi de Naples, ils ſe propoſoient de ſe marier; ainſi Maguelonne ſuivoit un époux. Ils réfléchirent ſur ce projet, firent tous leurs arrangemens, fixèrent leur départ à la nuit ſuivante: Pierre ſe chargea de s'aſſurer des moyens de n'être point découverts. Il fut réſolu qu'il ſe trouveroit avec des chevaux à la porte du jardin qui donnoit dans la campagne; & quand tous ces préparatifs furent faits, Pierre renouvella ſon ſerment de n'avoir jamais d'autre épouſe, & de la reſpecter juſqu'à ce moment comme ſa ſœur. Ils ſe ſéparèrent; & Nicé qui ne ſavoit rien de ce projet, accompagna Pierre juſqu'à la porte du jardin.

Pierre ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous avec trois chevaux chargés de proviſions, afin d'éviter les hôtelleries; Maguelonne s'étoit pourvue de ſes bijoux & de tout ce qui lui appartenoit; ils montent à cheval, & s'éloignent du Palais du Roi dans le plus grand ſilence. Maguelonne marchoit à côté de ſon amant, un des domeſtiques de Pierre marchoit en avant, & les deux autres faiſoient l'arrière-garde. Dès que le jour parut, ils gagnèrent un bois épais qui donnoit ſur la mer, pour n'être point vus. Ils deſcendirent alors de leurs chevaux & s'aſſirent ſur l'herbe. Maguelonne, que l'amour & la crainte avoient ſoutenue pendant la route, ſe trouva fatiguée; lorſqu'elle fut aſſiſe ſur l'herbe, elle appuya ſa tête ſur les genoux de Pierre, dont une main ſoutenoit le beau viſage de Maguelonne, & l'autre ſoulevoit un voîle pour le garantir de la roſée qui tomboit des feuilles. Briſer des caſques, rompre des lances, culbuter des Chevaliers, demandent un grand courage; mais être jeune, amoureux, tenir dans ſes bras au fond d'un bois, une maîtreſſe dont on eſt aimé, réſiſter aux deſirs qu'elle excite & dont on ſait bien qu'elle pardonneroit les téméraires effets, eſt un effort dont peu de Chevaliers ſeroient capables. Pierre le fut, & Maguelonne s'endormit dans la plus grande ſécurité.

Cependant la Nourrice étant entrée dans la chambre de la Princeſſe, & ne la trouvant point, fut fort alar-

mée; elle courut chez Pierre; on lui dit qu'il étoit parti dans la nuit; ſes ſoupçons alors ſe changèrent en certitude; ſon amitié pour Maguelonne, la crainte qu'on ne ſût la part qu'elle avoit dans cette intrigue, la jetèrent dans le plus affreux déſeſpoir : elle diſſimula les cauſes de ſa douleur, & courut chez la Reine; elle lui demanda du ton le plus naïf ſi elle n'avoit pas fait appeller ſa fille pour lui donner quelques ordres particuliers; la Reine ayant répondu qu'elle ne l'avoit pas vue, Nicé témoigna ſon inquiétude; on la chercha inutilement; le Roi eſt bientôt informé qu'on ne trouve point la Princeſſe. Cet évènement, dont on ne connoiſſoit point d'exemple dans les faſtes du Royaume, paſſe de bouche en bouche; les courtiſans n'oſent en parler, les femmes en paroiſſent affligées, & en font mille contes en particulier. Perſonne n'avoit encore jeté les yeux ſur Pierre; un Chevalier qui avoit été chez lui le matin, & à qui on avoit répondu qu'il étoit parti dans la nuit, vint en faire part au Roi. Il aſſembla ſon Conſeil; & il fut décidé que le Chevalier des Clefs étoit un infame raviſſeur; qu'il n'avoit caché ſon nom qu'afin d'exécuter avec plus de ſûreté ſa coupable entrepriſe; que c'étoit par des preſtiges diaboliques qu'il avoit ſéduit la Princeſſe & vaincu les Chevaliers; qu'il falloit le pourſuivre, & mettre ſa tête à prix. Le Roi ordonna à tous les Chevaliers du Royaume de s'armer & de prendre avec eux des troupes; il promit la main de ſa fille & la moitié de ſon Royaume à celui qui le lui ramèneroit, & jura de le livrer à des ſupplices qui effraieroient les plus téméraires.

Dès le jour même tout eſt en armes dans Naples; chaque Chevalier conduiſant une troupe de cinq cents hommes, prend un chemin différent; il ne reſtoit à la Cour que quelques favoris & les Dames pour conſoler le Roi & la Reine, qui étoient plongés dans la plus grande déſolation. La pauvre Nicé étoit toute tremblante. Voilà comme ils ſont tous, diſoit-elle, les perfides! Ils ſe ſont fait devant moi les ſermens les plus ſacrés qu'ils ne bleſſeroient jamais les loix de l'honnêteté; la Princeſſe m'a juré qu'elle ne m'expoſeroit jamais au moindre reproche; je ne me ſuis déterminée à protéger ſes feux

que ſur ſes promeſſes; & ils partent en ſe cachant de moi; ils m'abandonnent à tous les ſoupçons que le Roi ne peut que former contre moi. Les ingrats!

Nicé étoit plongée dans ces réflexions, lorſqu'elle reçut ordre de venir parler au Roi; elle ſe crut perdue; elle eût deſiré que la terre ſe fût ouverte pour l'engloutir; elle arrive, déguiſant ſon trouble du mieux qu'elle peut. Nicé, lui dit le Roi, il eſt impoſſible que vous ne ſachiez quelque choſe de l'intelligence du Chevalier des Clefs avec ma fille : ah, Sire, dit-elle, en tombant à ſes genoux, je ne ſuis pas moins affligée que Votre Majeſté du départ de la Princeſſe; tout le monde ſait combien je lui ſuis attachée : eſt-il croyable que ſi j'avois ſçu ſon projet, je l'euſſe laiſſé partir avec un inconnu? Puniſſez-moi des plus cruels ſupplices, ſi je ſuis coupable. Si j'étois aſſez criminelle pour avoir trempé dans cet odieux complot, aurois-je été aſſez mal aviſée pour ne pas partir avec eux, & pour attendre en paix la punition de mon crime? Ces raiſons & les larmes de Nicé parurent convainquantes au Roi, qui ne l'interrogea plus.

La Reine faiſoit retentir ſon appartement de ſes cris; quand le Roi entreprenoit de la conſoler, il s'affligeoit plus qu'elle; on n'oſoit prononcer devant eux le nom de Maguelonne; le ſeul mot de Chevalier les faiſoit entrer en fureur : mais quelle fut leur douleur, lorſque ceux qu'on avoit mis à leur ſuite revinrent les uns après les autres, ſans avoir rien trouvé! Quelques politiques qui n'avoient pas couru ſur les traces du raviſſeur, & qui avoient fait de longues ſpéculations au coin de leur feu, décidèrent que le Chevalier des Clefs ne pouvoit être qu'un Prince Maure, attendu que depuis peu quelques vaiſſeaux avoient paru ſur les côtes de la Sicile : auſſi-tôt ce bruit ſe répandit; & dès le lendemain on raconta qu'une troupe de ces infidèles avoit fait un énorme dégât ſur les côtes; huit jours après on ne parloit que de filles violées, de femmes enlevées à leurs maris, de Couvens profanés. Le Roi fut informé de ces bruits : la douleur eſt crédule; il envoya des troupes qui ne trouvèrent perſonne, & qui firent tout le mal qu'on diſoit que les Sarraſins avoient fait.

CHAPITRE VII.

Retenue que tout le monde n'approuvera pas ; chaſſe funeſte ; eſclavage, tentation dangereuſe ; conſpiration diſſipée ; départ de Pierre, nouveau malheur qu'il lui eût été aiſé de prévoir.

TANDIS qu'à la Cour de Naples on faiſoit les conjectures les plus abſurdes ſur le départ des deux amans, le ciel préparoit à leur imprudence des peines cruelles. Nous les avons laiſſés dans le bois, ſe repoſant de leurs fatigues. Maguelonne, la tête appuyée ſur les genoux de Pierre, ſe livroit au ſommeil; les ſonges du matin enflammoient ſon imagination & la rendoient plus belle encore. Son viſage à demi panché ſur le bras de ſon amant éclatoit des couleurs les plus vives; le zéphire qui faiſoit voltiger ſon voile, & qui la rafraîchiſſoit, découvroit aux yeux avides de Pierre un ſein dont la blancheur éblouiſſante relevoit la beauté de ſon teint. Pierre la contemploit; ſon cœur embraſé ſoupiroit; ſa bouche qui ſe coloit de temps en temps ſur une des mains de Maguelonne, attirée par ſa bouche entr'ouverte, fit mille fois la moitié du chemin, pour cueillir les baiſers qu'elle ſembloit lui offrir, & mille fois la crainte & le reſpect des ſermens l'arrêtèrent. Ah Pierre! Pierre, que tu vas payer cher ta funeſte ſageſſe!

Il apperçut auprès de Maguelonne une petite boîte d'un bois précieux; il voulut ſavoir ce qu'elle renfermoit. Ah Pierre, étoit-ce là le genre de curioſité que vous deviez avoir? Il l'ouvre, & y retrouve les trois anneaux de ſa mère qu'il lui avoit donnés; Maguelonne les gardoit comme un gage précieux de l'amour de Pierre; il referme la boîte, la met à côté de lui, & ſe replonge dans la contemplation. Mais tandis qu'il ſe livre à ſes réflexions, un oiſeau de proie s'élance ſur la boîte, l'enlève & s'enfuit; Pierre le ſuit des yeux, il prévoit le regret que Maguelonne aura de cette perte; il détache ſon manteau,

& le plus doucement qu'il peut, il le met ſur la tête de ſon amante, s'arme d'une fronde, eſſaie d'abattre l'oiſeau à coup de pierre; ſes efforts ſont inutiles; l'oiſeau va ſe percher ſur un rocher entouré d'eau; Pierre l'atteint ſans le bleſſer; l'oiſeau s'envole & laiſſe tomber la boîte dans la mer.

Quoiqu'il vît flotter la boîte aſſez près du rivage, Pierre ne pouvoit y aller ſans bateau, & malheureuſement il ne ſavoit pas nager; c'étoit le ſeul exercice que ſon père ne lui eût pas fait apprendre. Il cherche de tous côtés le moyen de ravoir ſa boîte; il ne s'en offre d'autre qu'une barque de pêcheur abandonnée : il y entre, & au moyen de deux longues perches qu'il coupe ſur un ſaule, & qui lui ſervent de rames, il la conduit; elle alla plus loin qu'il ne vouloit, & le vent l'éloigna du rivage; Pierre fit les plus grands efforts pour le regagner; il eut beau lutter contre le vent & les flots, il fut entraîné, & ſa barque, qui étoit vieille & uſée, recevoit l'eau de toutes parts; grand Dieu! s'écria-t-il, ſi tu veux ma mort, ramène-moi près de Maguelonne & fais-moi mourir à ſes pieds. Quoi! c'eſt moi qui l'ai amenée, qui l'ai arrachée à la maiſon paternelle, & je la laiſſe ſeule dans un bois, à la merci des hommes & des animaux. Mourir n'eſt rien; mais mourir avec le regret d'être la cauſe de ſes malheurs, c'eſt un ſupplice inſupportable. A ces mots, il étoit prêt à s'élancer dans la mer. Une ſeule réflexion l'arrête : pourquoi courir au-devant d'un trépas que je ne puis éviter? il faut, dit-il, que je le ſouffre avec toutes les angoiſſes; heureux ſi par ces ſouffrances je pouvois expier mon crime! O Maguelonne! que diras-tu lorſque tu t'éveilleras? tu n'auras que trop de raiſons de me croire perfide. Celui qui eſt aſſez lâche pour ſouffrir que tu quittes tes parens & que tu l'accompagnes, doit l'être aſſez pour t'abandonner, pour te conduire au fond des bois & t'y laiſſer périr. Voilà ce que tu dois penſer. Mais ſi tu réfléchis que j'ai gardé avec toi l'honnêteté que je t'avois promiſe, ſi tu fais attention au ſacrifice même que je t'ai fait de mon amour, tu ne dois que te plaindre & accuſer le ſort. O ciel! je ne la verrai donc plus. Les périls qui

m'environnent, la mort eſt moins cruelle que cette affreuſe idée !

Cependant les flots pouſſoient la barque, & Pierre au milieu de ces réflexions déchirantes ſe trouve en pleine mer, lorſqu'il apperçoit un Navire qui voguoit vers lui à pleines voiles; l'eſpoir le ranime; il tend les bras & demande du ſecours; la chaloupe qui ſe détache vient à lui, il y deſcend; il demande qu'on le ramène au rivage, on le conduit au vaiſſeau; il étoit monté par des Corſaires Maures qui ſe félicitent de leur priſe : ſa beauté, la chaîne que Maguelonne lui avoit donnée & qu'il portoit à ſon cou, ſes manières douces & polies, ſon affliction qui le rendoit plus intéreſſant, adoucirent leur férocité naturelle, ils réſolurent de le réſerver pour le Sultan; il les ſupplia vainement de le ramener vers Maguelonne, les Maures furent inſenſibles à ſes prières; déjà Pierre n'appercevoit preſque plus le bois où il la laiſſoit; lorſqu'il l'eut entièrement perdu de vue, il crut avoir perdu le jour.

Le vaiſſeau vogua vers Alexandrie. Si Pierre eût pu être ſenſible à quelqu'autre choſe qu'au ſouvenir & à la perte de Maguelonne, il eût été touché des égards que les Corſaires eurent pour lui. Lorſqu'ils furent arrivés, on le préſenta au Soudan, qui fut frappé de la nobleſſe & de la majeſté de ſon eſclave; il le deſtina à le ſervir. Il lui demanda qui il étoit, & de quel pays. Pierre lui avoua qu'il étoit Chevalier, mais que ce n'étoit ni ſa naiſſance, ni ſa fortune qui lui avoient procuré cet honneur, & qu'il ne le devoit qu'à lui-même; il offrit au Sultan de le ſervir dans ſes guerres, toutes les fois qu'il ne faudroit pas combattre contre des Chrétiens. Quoique le Sultan fût un des plus rigides obſervateurs de la loi de Mahomet, il ne trouva pas mauvais que Pierre fût attaché à ſa Religion; il ſe contenta de le plaindre & ne l'en eſtima pas moins. Il s'attacha à Pierre malgré la diverſité de leurs opinions, & il ſe perſuada qu'un homme que l'horreur d'un eſclavage, l'eſpérance de la liberté, le deſir de parvenir à des dignités, n'étoient point en état de faire changer de Religion, ne pouvoit être qu'un eſclave fidèle, un homme attaché à ſes devoirs; il l'aima, il en fit ſon homme de

confiance, & rien ne ſe faiſoit dans l'Etat que le Sultan ne l'eût conſulté. Pierre en moins d'un an eut appris le Grec & l'Arabe.

L'unique but de Pierre étoit d'obtenir ſa liberté, & de retourner en Italie pour chercher Maguelonne, ſi le Ciel l'avoit conſervée : quelquefois il ſe perſuadoit qu'elle ſeroit retournée chez ſon père, & cette idée le tranquilliſoit un peu; celle qui l'affligeoit davantage, c'étoit d'imaginer qu'elle le trouvoit infidèle, & qu'elle donneroit ſon cœur & ſa main à un autre. Qu'elle vive, s'écrioit-il alors, qu'elle ſoit heureuſe, & j'y renonce à ce prix.

La Religion de Pierre ne permettoit pas au Sultan de l'élever à aucune dignité; ſi Pierre eût voulu embraſſer le Mahométiſme, le Sultan lui offroit de le faire ſon premier Viſir & de lui donner ſa fille : rien ne fut en état de l'ébranler; il confia même à ſon maître qu'il étoit marié à Naples, alors le Sultan lui propoſa de faire venir ſon épouſe & de la garder avec ſa fille. Pierre lui dit que ſelon la Religion qu'il profeſſoit, il ne lui étoit pas permis d'avoir deux femmes, & que quand même elle le lui permettroit, il ne ſe croiroit pas exempt du crime. Car, diſoit-il, notre cœur n'étant pas capable d'aimer deux ou pluſieurs objets, il faut, ou n'en aimer aucun, & uſer des femmes comme des animaux, pour ſatisfaire une paſſion brutale & purement ſenſuelle; ou ſi j'en aime une, il faut que je trompe les autres, & je crois que dans aucun cas il n'eſt permis de tromper perſonne. Si j'acceptois la propoſition que vous daignez faire à votre eſclave, cette épouſe à laquelle on m'a enlevé conſentiroit ou ne voudroit pas que je partageaſſe ma tendreſſe avec une rivale. Si elle y conſentoit, j'aurois lieu de croire qu'elle m'aimeroit foiblement; & ſi elle le refuſoit, je ferois une injuſtice, en lui enlevant un bien qu'elle a acheté par le don irrévocable de ſa foi.

Le Sultan, qui croyoit que Dieu ſeul eſt le maître de changer les conſciences, ſe contentoit de dire : » cet » eſclave a des principes ſinguliers! il ſe prive de grands » plaiſirs dans ce monde, & renonce à de plus grands dans » le paradis du Prophète : après tout, c'eſt tant pis pour » lui; & que m'importe qu'il ſe croie plus heureux avec » une ſeule femme dont il eſt abſent, que je ne le ſuis avec

» cinquante dont je puis changer tous les jours ? Qu'ont » de commun mes plaiſirs avec ſa fantaiſie ? Il me donne » de bons conſeils, profitons-en ».

Ainſi raiſonnoit ce Prince infidèle, & cependant Pierre changeoit la face de l'État. Les finances, qui auparavant paſſoient de mains en mains juſqu'aux coffres de quelques publicains, qui en verſoient un tiers dans les coffres du Sultan, lui venoient directement dans leur totalité. Les tributs des Provinces ne furent plus affermés ; chacune ſavoit ce qu'elle avoit à payer ; elles faiſoient elles-mêmes la répartition de la taxe ; un ſeul receveur raſſembloit les taxes particulières ; elles étoient envoyées à un tréſorier général qui en donnoit l'état au Souverain. Les tributs furent diminués de moitié, & le tréſor gagna le double par l'épargne des frais de régie. Pierre, à la vérité, n'avoit pas l'honneur de l'invention de ce plan ; il avoit été propoſé mille fois ; mais il y avoit une ſi grande quantité de perſonnes intéreſſées à le faire échouer, qu'on l'avoit regardé juſqu'alors comme une chimère. Ce changement produiſit un autre effet auquel on n'avoit pas penſé ; c'eſt que tous ceux qui avoient quitté la charrue & les travaux pénibles de la campagne, ceux qui avoient abandonné les profeſſions utiles & laborieuſes de leurs pères, pour être employés à la perception peu fatiguante & lucrative des tributs, reprirent les occupations pour leſquelles ils étoient nés, & l'agriculture & le commerce doublèrent la richeſſe des particuliers & du Souverain.

Le Sultan eût bien deſiré fixer Pierre dans ſes Etats ; il n'avoit qu'à le retenir dans l'eſclavage ; mais il étoit juſte, & après les ſervices que ce Chrétien lui avoit rendus, il n'eût oſé lui refuſer la liberté qu'il lui avoit promiſe pour récompenſe : il crut qu'il y réuſſiroit mieux en l'engageant d'abjurer ſa Religion : il le mit entre les mains d'un Dervis, avec ordre cependant de ne pas l'inquiéter : le Dervis l'inquiéta beaucoup, le traita comme un vil eſclave, & n'obtint rien. Ce moyen n'ayant pas réuſſi, le Sultan en imagina un plus doux. Il choiſit parmi ſes Odaliques une Babylonienne qui reſſembloit,

autant qu'il étoit poſſible, au portrait que Pierre lui avoit fait de Maguelonne. Il lui donna l'habit d'un jeune Ichoglan, & l'envoya un matin chez Pierre, après l'avoir inſtruit du rôle qu'elle devoit jouer.

A peine eut-elle ſignifié à Pierre l'ordre dont elle étoit chargée, que frappé du ſon de ſa voix, il ſe ſentit ému juſqu'au fond de l'ame. Jeune homme, lui dit-il, vous êtes étranger; il faut que vous ayez été pris bien jeune; quel eſt votre pays? Babylone, répondit le faux Ichoglan; Quels étoient vos parents? — Je n'ai connu que ma mère, qui fut priſe par des corſaires & amenée en ces lieux avec moi, qui n'avois que huit ans. Juſques-là tout étoit vrai. Pierre lui demanda s'il ne ſeroit pas bien aiſe de revoir ſon pays & d'obtenir ſa liberté : Mon pays? reprit le faux Page, à peine le connois-je. Ma liberté? Je ſers un ſi bon maître que je ſerois fâché de n'être point eſclave; ne croyez pas que je ne l'aime cette liberté dont vous parlez; je l'ai toujours conſervée juſques dans le Serrail; mais hélas! Seigneur Chevalier, c'eſt vous qui me l'enlevez. — Moi? Que voulez-vous dire? je ne vous queſtionnois que pour vous la procurer, ſi vous l'aviez deſirée? Le jeune Page pouſſa un profond ſoupir, ſe jeta aux genoux de Pierre, & continua ainſi; j'ai toujours regardé l'abus qu'on fait ici de la beauté, comme un des effets les plus odieux de la tyrannie, & les complaiſances des femmes pour leurs maîtres, comme ce qu'il y a de plus honteux dans l'eſclavage : jugez-en vous-même, en découvrant le plus beau ſein du monde, puiſqu'avec tous les avantages dont j'aurois pu jouir au Serrail, j'ai mieux aimé déguiſer mon ſexe, que de ſervir aux caprices d'un maître, avant de ſavoir ſi je l'aimerois. Pierre fit relever cette jeune beauté; ſa reſſemblance avec Maguelonne, ſon courage, ſes graces, l'avoient mis hors de lui-même. Du moment que je vous ai vu, dit l'Odalique, je me ſuis félicitée de mon déguiſement; j'ai ſollicité l'ordre du Sultan; je ne ſais quel penchant ſecret m'a déterminé à vous dire mon ſecret; mais je ſens que ſi quelqu'un peut me faire perdre ce genre de liberté que j'ai conſervée avec tant de ſoin, ce n'eſt pas le Sultan. Pierre étoit dans le

plus grand embarras, les charmes de la jeune Odalique agiſſoient vivement ſur ſes ſens, & ſon cœur, qui s'attendriſſoit, balançoit déja entre la jeune eſclave & Maguelonne.

C'eſt une loi ſacrée dans la Religion Muſulmane, qu'un Chrétien ſurpris dans les bras d'une femme qui ſuit la loi de Mahomet, encourt la peine de mort, s'il ne change de Religion, & s'il n'épouſe la Mahométanne. Le Sultan ſavoit qu'il pouvoit faire grace à Pierre; il ne vouloit que le rendre amoureux de l'Odalique, le forcer à l'épouſer par la crainte de la mort, & le ſouſtraire à la loi s'il s'obſtinoit à refuſer.

Le piége étoit gliſſant; l'Odalique avoit un air de reſſemblance avec Maguelonne, excepté qu'elle étoit plus jeune & plus fraîche encore. Elle vit Pierre s'ébranler, & pour achever ſa défaite, l'Odalique continua ainſi; Seigneur Chevalier, ma plus grande crainte eſt que le Sultan ne découvre quel eſt mon ſexe; je ne ſais même ſi ce n'eſt pas par un ſecret preſſentiment qu'il ſemble me préférer à tous les Ichoglans; ſes careſſes, ſes attentions me font frémir. Que deviendrai-je ſi jamais il pénetre mon ſecret? Déterminée à ne point céder aux tranſports de mon maître, il aura un double motif de ſe venger, la réſiſtance & l'humiliation d'avoir été trompé : ah! généreux François, vous pouvez ſeul me délivrer des dangers qui m'environnent. On dit que les Chevaliers jurent de défendre l'innocence, & qu'ils ſe dévouent ſur-tout au ſervice des belles; je vous conjure donc par les ſermens que vous avez faits de me prendre ſous votre protection; quelleque ſoit la récompenſe que vous en exigiez, ſoyez aſſuré de l'obtenir. Pierre promit de la ſecourir dès qu'il auroit obtenu la liberté, & de l'amener en France. L'eſclave alloit ſe jeter à ſes pieds, il la retint; bientôt devenant moins timide, elle l'embraſſe; le feu circule dans les veines de Pierre, il ſe connoît à peine; ſon cœur palpite, ſes genoux tremblent, ſes yeux étincellent, Maguelonne étoit preſque oubliée, lorſque la Babylonienne eſſaya le dernier moyen; elle étoit aux pieds d'une pile de carreaux : Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, nous ſommes perdus; je crois en-

tendre Ruſſan, le chef des eunuques du Sultan; il a des doutes; s'il étoit éclairci.... Ciel.... ſauvez-moi.

Pierre ſaiſit le poignard de la belle eſclave, court à la porte de ſa chambre, bien réſolu d'en défendre l'entrée au péril de ſes jours; mais il n'apperçoit rien; il revient ſur ſes pas pour calmer les alarmes de la Babylonienne, il l'a trouve évanouie, & dans la ſituation la plus intéreſſante. Pierre étoit la franchiſe même; il ne ſe doutoit pas qu'une femme même pût employer l'artifice; il fit beaucoup d'efforts pour la faire revenir, & manqua toujours les ſeuls efficaces dans ces occaſions; Pierre étoit dans la plus grande inquiétude, il preſſoit ſes mains, lui faiſoit reſpirer la quinteſſence de roſe, en frottoit ſes temples; l'eſclave paroiſſoit plus inſenſible que jamais. Il avoit découvert ſon ſein pour la rafraîchir, il le recouvre, replace le poignard à ſon côté, & court à grands pas appeller du ſecours. C'eſt dans ce moment que l'inexpérience de Pierre penſa produire un évanouiſſement réel; un eſclave arrive; mon ami, lui dit Pierre, ce jeune Ichoglan eſt venu m'apporter un ordre du Sultan, il vient de s'évanouir, aides-moi à le ſoulager; la Babylonienne ouvrit alors les yeux, dit qu'elle ſentoit revenir ſes forces, & qu'elle n'avoit plus beſoin de ſecours; elle ſe leva de deſſus les carreaux, regarda Pierre d'un œil de dédain, & ſe fit accompagner par l'eſclave; elle rejoignit le Sultan qui avoit reſté pendant tout le temps, aſſez près de l'appartement de Pierre, pour le ſurprendre, ſi le ſtratagême eut réuſſi juſqu'à un certain point. Les trois principaux acteurs de cette ſcène demeurèrent également conſternés, quoique par des motifs différens. Le Sultan d'avoir échoué; la jeune Eſclave d'avoir employé des armes qui s'étoient tournées contre elle-même; & Pierre de n'avoir pas ſû que dans certaines occaſions, lorſqu'une femme ſe trouve mal, la pitié eſt la plus cruelle des mal-adreſſes.

Le Sultan voyant qu'aucun moyen ne réuſſiſſoit, ſe détermina à remplir la parole qu'il avoit donnée à Pierre, lorſqu'il l'exigeroit. Celui-ci n'attendoit qu'une occaſion, elle s'offrit bientôt. Un des Généraux que le Sultan avoit envoyés ſur la frontière pour appaiſer quelques troubles,

avoit abuſé de la confiance de ſon maître, & s'étoit mis à la tête des révoltés. Ils prenoient pour prétexte la confiance aveugle que le Sultan avoit pour Pierre. Un Chrétien, diſoient-ils, un eſclave gouverne l'Etat; l'abondance dont il nous fait jouir, la paix qu'il fait regner ſont des préſens funeſtes qui entraineront ſa ruine; les liens du deſpotiſme ſe relâchent peu à peu; l'aviliſſante égalité commence à s'établir dans certains ordres, & notre Monarque reſſemble plutôt à un pere de famille qui ſe fait une affaire des moindres détails de ſa maiſon, qu'à un Souverain abſolu, qui d'un coup d'œil fait trembler ſes courtiſans & ſes eſclaves. Ces plaintes étoient appuyées à la Cour par le Muphti, qui, pour la gloire de Mahomet & pour le bonheur de l'Empire, avoit projeté de mettre le feu aux quatre coins de la Ville, de faire égorger le Sultan pendant le tumulte, empaler Pierre, & faire proclamer le Général, chef des rébelles, qui ſe ſeroit trouvé aux portes d'Alexandrie à la tête d'un nombreux parti.

La conjuration étoit prête d'éclater. Le peuple excité par quelques Dervis qui n'étoient point du ſecret, étoit effrayé de la colere du Prophete. Il avoit apparu au Muphti, faiſant étinceler dans les airs une épée flamboyante, ayant à ſes côtés les Anges Munker & Makis, ces miniſtres de ſa colère, dont l'aſpect & la voix ſont auſſi terribles que le tonnerre, armés de ces foudres épouvantables de fer & de feu dont ils tourmentent les réprouvés dans leurs tombeaux. A meſure que ces impoſtures paſſoient de bouche en bouche, elles devenoient plus effrayantes par les circonſtances que chacun y ajoutoit; mais le fanatiſme avoit diſpoſé les eſprits, de maniere qu'à la voix du Muphti le peuple ſe ſeroit porté à tous les excès qu'on auroit voulu lui faire commettre.

Le haſard fit qu'un eſclave françois du Muphti, à demi ivre, s'étoit introduit furtivement dans la Moſquée pendant la priere, & s'étoit endormi derrière un pilier. Quand la priere fut faite, l'Iman fit retirer tout le monde, il ne reſtoit qu'une vingtaine de conjurés; il leur dit que le Général étoit dans Alexandrie, que ſes troupes étoient diſperſées dans les bois voiſins, & qu'il n'y avoit plus un

moment à perdre; il leur distribua un poignard & une torche à chacun; il leur assigna les quartiers qu'ils devoient embraser; ils poussèrent des cris de fureur. L'esclave français qui s'étoit éveillé, frémit du danger qui l'environnoit; les vapeurs du vin se dissipèrent, & ne lui laissèrent voir que l'horreur de sa situation. Il eût voulu que la terre l'eût caché dans ses entrailles. C'étoit le lendemain dans la nuit que la révolution devoit se faire; la derniere assemblée étoit assignée à la même heure; le Muphhti devoit s'y trouver & leur donner ses derniers ordres; mais jusqu'à ce moment, l'Iman enjoignit aux conjurés de garder le plus profond silence, & de poignarder quiconque pourroit leur paroître suspect, ou avoir quelque connoissance de la conspiration, sans épargner ni son père, ni son ami; alors chacun appuyant la pointe de son poignard sur la poitrine de son voisin, fit le serment le plus terrible.

Il y avoit plusieurs esclaves parmi les conjurés; c'étoient ceux des principaux Officiers & Ministres de la Cour, auxquels on savoit que leurs maîtres avoient donné toute leur confiance. Quand l'assemblée fut finie, on eut soin d'éteindre toutes les lampes, & on fit sortir les conjurés dans l'obscurité par une porte dérobée; l'esclave français se mêla dans la foule en tremblant, & sortit sans être reconnu.

Il courut à Pierre, & lui raconta tout ce qu'il avoit vu. Pierre lui recommanda le plus grand secret, & lui promit de lui faire obtenir la liberté. Le Sultan avoit connoissance de la révolte de son Général, mais les prétextes dont il la coloroit lui étoient inconnus. On avoit agité la veille au Divan d'envoyer des troupes contre les rébelles; ce projet avoit été suspendu par le Visir & par quelques autres membres du Divan. Pierre alla chez le Sultan & lui découvrit toute la conspiration. Il ne lui cacha pas que sa Religion & les bontés de son maître étoient les prétextes dont les chefs des rébelles se servoient pour couvrir leur ambition; il se prosterna aux pieds du Sultan. Si ma tête suffit pour les appaiser, dit-il, faites-la trancher, & demain, dès que l'aurore paroîtra, faites-la porter sur la place, au bout d'une pique; je serois trop content d'avoir

donné ma vie pour ſauver la vôtre, & conſerver un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur de ſes Sujets. N'accuſez point le peuple de ſa révolte, il n'eſt que l'inſtrument aveugle des ſcélérats qui le ſéduiſent, & qui ne ſeroient pas plutôt au comble de leurs vœux, qu'ils feroient ſon malheur par les moyens les plus odieux.

Le Sultan fit relever ſon Eſclave; & bien loin de le ſacrifier à ſa ſûreté, il l'embraſſe, lui ordonne de raſſembler des troupes & d'aller ſe ſaiſir du Général; il lui donna ſa bague pour ſe faire ouvrir les portes; en même temps, il envoie arrêter le Muphti, l'Iman, tous les Derviſ & ceux qui devoient mettre le feu dans Alexandrie. Pierre ne prend que deux cents ſoldats, ſe gliſſe juſqu'à la tente du Général, le fait lier; on le jette ſur le dos d'un chameau, & tandis qu'il le fait conduire à Alexandrie, il ſe met à la tête de l'arriere-garde, fait face à quelques poſtes avancés, qui ayant jeté l'alarme dans le camp, retardent la retraite de Pierre; de ſon côté, le Chevalier ſecondé par l'audace de ſa petite troupe, & par l'obſcurité qui en cache le nombre, ſe débarraſſe & rentre dans la Ville. Le Muphti & le Général ſont conduits preſqu'en même temps devant le Sultan : Malheureux, dit-il, qui abuſez de la crédulité du peuple pour le ſéduire, qui vous ſerviez du nom & de la loi du Prophete pour l'exciter au parricide, vous voilà au pouvoir de celui qui demain devoit périr par vos mains; ſi je voulois oppoſer impoſture à impoſture, je vous dirois, & vous m'en croiriez encore plus aiſément que ce peuple dont vous faiſiez votre jouet, que c'eſt Mahomet lui-même qui m'a dévoilé cet abominable myſtère. Non, je m'avilirois en vous trompant. Le haſard, conduit ſans doute par une ſecrete providence qui veille ſur les jours des Rois, m'a tout fait découvrir. Il ordonna qu'on tranchât la tête du Général, qu'on l'élevât ſur un poteau au milieu de la place publique, & que ſes membres fuſſent attachés aux principales portes d'Alexandrie. Cette exécution ſe fit dans la nuit, afin de prévenir toute émeute; il fit enfermer le Muphti, qu'il réſerva pour un exemple plus éclatant.

Dès que le jour parut, les conjurés furent inſtruits du ſupplice du Général; la frayeur les ſaiſit; les uns chercherent à s'éloigner d'Alexandrie, mais les portes étoient gardées, & tous ceux qui ſe préſentèrent furent arrêtés; les autres coururent au palais du Sultan pour implorer ſa clémence. Ce Prince ne voulut que les effrayer; il les fit enchaîner & conduire ſur la place, où pluſieurs pals étoient dreſſés; le Muphti & l'Iman y furent menés les derniers; le Sultan les fit empaler avec quatre des plus coupables: alors ſe préſentant lui-même avec Pierre, il fit grace à tous les autres, en les aſſurant qu'ils la devoient en partie au Chevalier françois.

Lorſque tout le trouble fut diſſipé, Pierre ſe jeta aux genoux du Sultan, & le ſupplia de lui accorder la liberté. Vos Sujets, lui dit-il, vous adorent, l'ambition de quelques ſcélérats ne doit pas vous indiſpoſer contre le peuple. Cependant il eſt des préjugés qu'un Souverain, qui veut ſe conſerver l'amour de ſa nation, ne doit pas attaquer de front. Jamais les Muſulmans ne verront avec indifférence leur maître donner ſa confiance à un Chrétien. Il eſt eſſentiel pour votre tranquillité que je quitte ces lieux. Je réclame donc la promeſſe que vous m'avez faite. C'eſt avec douleur que je me ſépare de vous. Un bon Roi eſt le chef-d'œuvre de la divinité, & le plus beau ſpectacle pour l'honnête homme. Il eſt ſi difficile de conſerver la vertu ſur le trône; la plus pure y eſt toujours en bute à la méchanceté des interprétations, ou à l'injuſtice de ceux qu'elle protege. Vous avez vu des monſtres vous faire un crime auprès de votre peuple d'être ſon père; vous les avez vus vous reprocher l'abondance & la paix dont vous les faites jouir, & vouloir vous punir des biens que vous lui faites; mais, Seigneur, je connois aſſez votre ſageſſe & la fermeté de votre caractère, pour n'avoir pas à craindre en vous quittant, de vous voir expoſé à rien de ſemblable à ce qui vient de ſe paſſer. Si je le craignois, je demeurerois toujours votre eſclave, en me tenant éloigné de la Capitale, pour ne pas inſpirer des ſoupçons au peuple; & du fond de ma retraite, je vous donnerois les conſeils que votre

votre bonté a daigné quelquefois demander à votre eſclave. Vous n'en avez plus beſoin ; continuez à régner ſur les mêmes principes ; faites reſpecter la religion de l'Etat ; ne condamnez pas les autres, & ſur-tout la chrétienne, avant de connoître leurs dogmes & leur morale ; mais ayez l'œil ſur vos Muphtis ; n'élevez à cette importante dignité que des hommes ſans ambition, d'un cœur droit, d'une ame paiſible & compatiſſante, de mœurs douces & pures, & ſur-tout d'un eſprit juſte. Pardon, Seigneur, ſi j'oſe vous tracer des règles que vous connoiſſez mieux que moi, vous me l'avez permis. Le Sultan ne put s'empêcher de répandre des larmes ; il embraſſa Pierre, & ne fit aucun effort pour l'engager à embraſſer le Mahométiſme. Il lui donna la liberté, ainſi qu'à l'eſclave qui avoit le premier découvert la conſpiration. Il combla Pierre de bienfaits, & lui fit promettre, foi de Chevalier, de lui donner de ſes nouvelles par les facteurs d'Europe ; il s'engagea lui-même, foi de Muſulman, de lui faire donner des ſiennes. Il lui fit préſent d'étoffes & de pierreries de toute eſpèce, qu'il renferma dans quatorze barils à ſel, afin qu'on crût dans le voyage, qu'il ne portoit que des marchandiſes communes & de peu de valeur.

Pierre trouva un vaiſſeau qui partoit pour la Provence ; il y chargea ſes quatorze barils ; le Patron ne put s'empêcher de lui dire que ce n'étoit guère la peine de porter du ſel en Provence, qu'il y en trouveroit aſſez à bon marché ; Pierre lui fit entendre que ce ſel étoit préparé, & qu'il le deſtinoit pour un hôpital. Il étoit au comble de la joie en ſongeant qu'il alloit revoir ſes parens, & que peut-être il pourroit apprendre chez eux des nouvelles de Maguelonne. Le vaiſſeau voguoit à pleines voiles, Pierre trouvoit qu'il voguoit trop lentement. On relâcha dans l'Iſle de Sagonne pour faire de l'eau. Pierre ennuyé de la mer ſe fit mettre à terre ; il entra dans l'Iſle : un payſage charmant, des prairies émaillées l'invitèrent à ſe repoſer. Il s'étendit ſur l'herbe, & voyant des fleurs autour de lui, il lui vint dans l'idée d'en former un bouquet pour Maguelonne, quoiqu'elle fût abſente : cette idée le conduiſit à d'autres, & peu à peu

il ſe plongea dans la rêverie la plus profonde ; il ſe retraça les momens qu'il avoit paſſés avec elle, & la malheureuſe aventure du bois. Pierre pleura : l'eſpérance calma ſon chagrin, il ſe leva, marcha à grands pas ſans tenir de route certaine. Il s'égara & ne s'en apperçut que lorſqu'il voulut regagner le rivage ; il n'en étoit plus temps. Un vent favorable avoit déterminé le Patron à partir ; on appella les paſſagers qui étoient deſcendus dans l'Iſle ; Pierre étoit trop éloigné pour entendre l'appel. Soit qu'on crût qu'il étoit rentré, ſoit qu'après l'avoir attendu, & l'avoir fait chercher, on voulût profiter du vent, on leva l'ancre & le vaiſſeau partit. Il fit force de voiles & arriva en peu de jours ſur les côtes de Provence. Les marchandiſes y furent déchargées, & comme on avoit ouï dire à Pierre que les quatorze barils, qu'on croyoit remplis d'un ſel préparé, étoient deſtinés pour des malades, on les dépoſa à l'hôpital de Saint-Pierre, fondé depuis peu, & qui étoit ſous la direction d'une jeune Supérieure qui s'y faiſoit adorer ; on lui raconta le malheur du paſſager à qui ces barils appartenoient ; un mouvement ſecret la portoit à s'intéreſſer à cet inconnu ; elle peſoit ſur les circonſtances, & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir juſqu'aux larmes.

CHAPITRE VIII.

Pierre apprend des nouvelles déſeſpérantes de Maguelonne ; il raconte ſon hiſtoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre ; elle lui donne les nouvelles les plus favorables ; ſurpriſe ménagée par l'amour.

QUELLE étoit donc cette Supérieure ſi compatiſſante ? Jeune, belle & dévote, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle fût tendre ; mais verſer des larmes ſur le ſort d'un malheureux paſſager, qu'on ne connoît point, qui, pour s'être égaré dans une Iſle, qui d'ailleurs n'étoit point déſerte, n'eſt pas ſans eſpérance de revoir ſa Patrie, c'eſt un de ces phénomènes peu communs, qu'il n'eſt pas encore temps d'expliquer.

Le jour avoit diſparu lorſque le Chevalier retrouva le rivage & le lieu où il avoit laiſſé le vaiſſeau : il le chercha long-temps des yeux, il crut que les ténèbres lui en déroboient la vue ; il appella les gens de l'équipage ; ſes cris ſe perdirent inutilement dans les airs. Pierre enfin comprit que le vaiſſeau étoit parti. Un froid mortel le ſaiſit ; il tomba ſur le ſable évanoui ; il ne revint que pour ſe livrer à ſa douleur ; ſa ſituation lui rappelle celle où Maguelonne s'étoit trouvée à ſon réveil, & cette idée rendit ſa peine encore plus cruelle. Grand Dieu, s'écrioit-il, que de malheurs ſont la ſuite d'une imprudence ! Si Maguelonne ne vit plus, termine ici ma miſère ; ſi elle exiſte, ne m'ôte pas les moyens de la revoir, de la conſoler & de réparer les maux que je lui cauſe. Le Ciel fut touché de ſa prière. Aux premiers rayons de l'aurore, il apperçut ſur les flots une barque & deux pêcheurs, qui venoient jeter leurs filets ſur cette côte. Il implora leur ſecours ; ils abordèrent, & leur ayant raconté ce qui venoit de lui arriver, ils furent ſenſibles à ſon ſort ; ils le prirent dans leur barque & le conduiſirent à Trépane. Il arriva dans cette ville malade, & pouvant à peine ſe ſoutenir. Il y paſſa neuf mois dans la lan-

langueur & les ſouffrances. Un jour qu'il ſe promenoit ſur le port, il vit un vaiſſeau dont les mariniers s'entretenoient en langage Provençal. Il leur demanda quand eſt-ce qu'ils comptoient s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent qu'ils repartiroient dans deux jours au plus tard. Pierre pria le Patron de le recevoir ſur ſon bord, & lui promit une récompenſe proportionnée au ſervice qu'il alloit lui rendre, dès qu'il ſeroit en état. Heureuſement le Patron étoit de Cavaillon même, & Pierre, ſans ſe faire connoître, l'intéreſſa pour lui, en lui parlant de cette ville, de ſes parens qu'il avoit connus au château du Comte Jean ſon père : il le queſtionna ſur ce qui regardoit le Comte & la Comteſſe; il apprit qu'ils étoient toujours dans l'affliction de l'abſence de Pierre leur fils; mais tout ce qu'il vouloit ſavoir, ſe borna à ces éclairciſſemens.

Pierre, avant d'arriver en Provence, fut obligé de paſſer à Aigues-mortes, port de mer qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un marais, & où le Patron devoit s'arrêter. Les mariniers s'entretenoient un jour de l'Egliſe de Saint-Pierre, que les étrangers venoient voir en foule par curioſité : Pierre demanda quelle étoit cette Egliſe : on lui dit qu'elle étoit dans une Iſle aſſez près d'Aigues-mortes; qu'elle avoit été fondée par une jeune veuve, qui avoit établi auprès un Hôpital fort fréquenté, où elle recevoit & ſoignoit elle-même les malades, & les voyageurs qui revenoient de la terre-ſainte. Les mariniers lui conſeillèrent de s'y rendre, & lui faiſoient eſpérer qu'il y trouveroit remède à ſon mal. Ah! mes amis, leur dit Pierre, le mal que je ſouffre n'eſt pas du reſſort de la Médecine; l'objet qui le cauſe peut ſeul le guérir; cependant conduiſez-moi à cet Hôpital; le portrait que vous me faites de celle qui l'a fondé, excite ma curioſité. Les mariniers touchés de la douceur & de l'air affligé de Pierre, le tranſportèrent dans l'Iſle. Il ſe fit conduire à l'Hôpital ſous le nom d'un Chevalier Italien qui revenoit de chez les infidèles, où il avoit été fait eſclave.

On le conduiſit dans une ſalle deſtinée aux perſonnes qui, nées dans un certain rang, avoient été réduites à la misère, par des événemens qui la rendoient honorable : cette ſalle étoit fort peuplée, parce que les pauvres n'a-

voient pas à craindre d'y être confondus avec ces hommes lâches, qui ſe faiſant un devoir de la pareſſe, & un métier de la mendicité, vont infecter de leurs vices, des aſyles qui ne devroient être réſervés qu'à la vertu malheureuſe : ce n'eſt pas qu'il n'y eût des ſalles pour cette eſpèce de malades; car il ſuffiſoit que l'humanité ſouffrît pour qu'elle eût un droit à cet Hôpital; on obſervoit ſeulement de ne pas les laiſſer entrer dans les autres ſalles ; & lorſqu'ils étoient hors de danger, on leur offroit de les entretenir dans l'Hôpital, à condition qu'ils travailleroient aux manufactures qu'on y avoit établies, aux défrichemens, à la cultivation de l'Iſle ou à d'autres ouvrages utiles.

La Supérieure, le viſage caché ſous un voile, vint viſiter les malades; elle ordonna qu'il ne manquât rien à perſonne, aida elle-même à faire les lits des nouveaux venus, fit coucher Pierre dans le temps qu'elle alla elle-même lui chercher à ſouper, & le pria de demander tout ce dont il auroit beſoin. Pierre, ainſi que les autres, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la modeſtie & le zèle de cette femme vertueuſe. Il demanda ſi l'on ſavoit qui elle étoit : non, lui dit-on; elle a autant de ſoin de cacher ſa naiſſance que ſa figure; il n'y a perſonne ici qui ne la regarde comme ſa mère; quoiqu'elle parle françois, on ne peut décider à ſon accent ſi elle eſt Italienne ou Provençale. Elle a reçu ici des Chevaliers d'une origine illuſtre, elle ne les a pas ſervis avec plus de diſtinction que le plus roturier honnête homme & malheureux; quand on lui a demandé de quelle famille elle étoit, elle a répondu que tous les infortunés étoient ſes frères.

Pierre, peu de jours après, commença à ſe rétablir; la ſociété qu'il lia avec quelques Chevaliers, leurs aventures qu'il ſe faiſoit raconter, les attentions aſſidues de la Supérieure lui rendirent ſes forces. Il reconnut parmi les malades, deux Chevaliers qu'il avoit vaincus autrefois à Naples, & qui ne purent le reconnoître, tant les fatigues & les maux l'avoient changé. Il tourna la converſation ſur leurs combats; il leur demanda dans quels tournois ils s'étoient ſignalés. Ah! ce n'eſt pas du moins à Naples, dit l'un; le ſort des armes eſt journalier; celui-d'un

Chevalier eſt d'être tour à tour vainqueur & vaincu; je n'avois pas encore éprouvé de revers, lorſqu'il y a environ cinq ans que le Roi de Naples, pour mon malheur, fit publier des joûtes en l'honneur des Dames: un Chevalier que perſonne ne connoiſſoit, & qui prit le nom du Chevalier des Clefs, avoit fait mordre la pouſſière à trois ou ou quatre des plus braves guerriers; je me préſentai pour les venger; n'ayant jamais été vaincu, je me croyois invincible; du premier coup de lance, il me jeta à dix pas de mon cheval; je quittai le champ de bataille, je changeai de cheval & d'armes, je me préſentai encore; nous nous chargeons, nos lames ſe briſent, nos chevaux ſe heurtent, le mien demeure étourdi du coup, lorſque le maudit Chevalier des Clefs paſſe derrière moi, m'enlève comme s'il n'eût porté que ſa lance, deſcend de ſon cheval & me propoſe un combat à l'épée. Nous nous portons & nous parons les coups les plus terribles; ſoit adreſſe, ſoit que ſon épée fût de meilleure trempe, la mienne ſe caſſe. Brave Chevalier, me dit-il, tu ne peux pas répondre des fautes du hazard; te voilà déſarmé, peut-être n'y a-t-il pas tout-à-fait de ta faute, eſſayons des armes plus naturelles aux hommes; il me propoſe la lutte, je l'accepte; nous nous embraſſons, je le repouſſe; il réſiſte à peine, tombe & m'entraîne dans ſa chûte; je me crus vainqueur; jamais il ne fut plus ſûr de ſa victoire que lorſqu'il fut terraſſé, & ſous moi; je ne ſais comme il fit, l'éclair n'eſt pas plus prompt; ſe tourner, prendre le deſſus, me forcer, en m'étouffant, de demander grace & de m'avouer vaincu, fut l'affaire d'un inſtant. Quel homme, ſi toutes ſes vertus euſſent répondu à ſon courage & à ſa force! L'amour lui fit perdre dans le même jour, l'eſtime de tout le monde, l'amitié du Roi, & ternir pour jamais la gloire qu'il s'étoit acquiſe. Maguelonne faiſoit les délices du Roi ſon père; ſa beauté, ſes talens, ſa ſageſſe, lui ſoumettoient les cœurs de tous ceux qui la voyoient; le Chevalier des Clefs en devint amoureux & l'enleva. On courut en vain après le raviſſeur. Jamais on n'a pu ſavoir des nouvelles de l'un ni de l'autre.

Ce récit jeta la conſternation dans l'eſprit de Pierre; il ſavoit bien qu'il n'étoit pas abſolument innocent; mais

il ne ſe croyoit pas ſi coupable; il chercha à excuſer le Chevalier des Clefs : peut-être, diſoit-il, étoit-il ſecrétement aimé de cette Princeſſe, peut-être vouloit-on la forcer de s'unir à quelqu'un qu'elle déteſtoit; car quoiqu'il y ait long-temps que j'ai quitté l'Italie, je me ſouviens d'un mariage projeté dès l'enfance de Maguelonne, avec le Prince de Tarente, qui alors avoit quarante-cinq ans, d'une figure hideuſe, & d'un caractère féroce. Quel Chevalier réſiſteroit aux prières d'une jeune beauté qui ſe jetteroit dans ſes bras & qui réclameroit ſa généroſité pour l'arracher à un tel monſtre. A ſuppoſer ce que vous dites, répondit le Chevalier malade, il y avoit d'autres moyens à prendre; le Prince de Tarente, tout féroce qu'il étoit, aimoit les combats; il falloit le défier; il n'étoit pas difficile au Chevalier des Clefs de le vaincre & de le faire renoncer à la Princeſſe; ce qui confirme encore davantage que cet inconnu n'a voulu qu'abuſer de la ſituation de Maguelonne, c'eſt qu'il a couru des bruits qu'il l'avoit abandonnée dans une forêt, pendant qu'elle dormoit; d'autres diſent qu'on l'a vue à Rome; quelques-uns ont aſſuré qu'elle s'y étoit renfermée dans un cloître, & qu'elle y étoit morte de déſeſpoir & de douleur : quoi qu'il en ſoit, ſon père depuis ce jour n'a fait que languir, & a terminé ſa carriere depuis un an; ſa mère règne; mais le chagrin a ſi fort affoibli ſes ſens, que l'Etat eſt livré aux factions & à la diſcorde.

Quoique la nouvelle de la mort de Maguelonne ne fût fondée que ſur des bruits populaires, Pierre n'en fut pas moins affligé; il tomba à la renverſe, & éprouva des convulſions affreuſes. Tant qu'il l'avoit crue vivante, il s'étoit ſoutenu par l'eſpérance de la revoir un jour; lorſqu'il ſe vit ſans eſpoir, il ne deſira plus que la mort. Les Chevaliers, qui étoient bien éloignés de penſer que Pierre fût l'amant de Maguelonne, crurent que ſon attaque étoit une rechûte de ſa maladie; ils demanderent du ſecours; on le remit dans ſon lit; quand ſes convulſions furent un peu calmées, la Supérieure vint; elle connut à ſon pouls & aux profonds ſoupirs qui s'exhaloient de ſon cœur, que ſon mal avoit une autre cauſe que le dérangement de la machine. Chevalier, lui dit-elle, votre ame paroît vive-

ment affectée ; la médecine n'a aucune priſe ſur ce genre de maladie : ſi vous daignez m'ouvrir votre cœur, peut-être ne ſera-t-il pas impoſſible de trouver quelque remède à vos peines ; quand toutes les reſſources humaines manqueroient, il en eſt toujours une infaillible dans la religion ; il n'y a point de maux dont elle ne conſole ; hélas ! je l'ai appris par ma propre expérience.

Ces paroles affectueuſes, le ſon de voix de celle qui les prononçoit, jetèrent un calme ſubit dans l'ame & dans les ſens de Pierre : il la pria de s'aſſeoir & de faire retirer ceux qui pourroient les entendre ; ah, Madame, lui dit-il, je vais vous retracer des évènemens qui, en renouvellant mes douleurs, vont me couvrir à vos yeux d'une honte que rien ne peut effacer. J'ai déshonoré l'objet de ma tendreſſe, & c'eſt moi qui cauſe ſa mort. Jeune, & fier d'une valeur qui ne cherchoit qu'à ſe faire connoître, on fit devant moi le portrait d'une Princeſſe, que les Princes & les plus fameux Paladins de l'Europe ſe diſputoient ; ce portrait, qui n'étoit point flatté, enflamma mes deſirs ; je me mis dès ce moment au nombre de ſes prétendans, je demande à mes parens la permiſſion d'aller ſignaler mon courage, je pars, quitte la Provence, j'arrive à Naples, & je vis Maguelonne plus belle que mon imagination ne me la peignoit .... Ciel : s'écria la Supérieure, quels noms venez-vous de prononcer ? La Provence.... Naples ... Maguelonne : qu'ont de commun ces noms chéris avec celui de *Pietro del Boſco Maledetto*, Chevalier Italien, ſous lequel vous vous êtes annoncé dans ces lieux. C'eſt un nom ſuppoſé, reprit Pierre ; mon véritable nom eſt Pierre de Provence. O ! juſtice éternelle, s'écria-t-elle encore, ô Providence ! Quoi ! vous, ce valeureux Pierre, ce généreux amant de Maguelonne ! O Ciel ! ô ciel, daigne me ſoutenir & me modérer encore !... Elle étoit tremblante & n'oſoit reſpirer ; cependant elle ſe retint ; elle craignoit que ce qu'elle avoit à apprendre au malheureux Pierre, ne cauſât à ſes ſens une nouvelle émotion qu'il n'auroit pas eu la force de ſupporter.

Je vous l'avois annoncé, reprit-il, que votre pitié ſe changeroit en horreur. Puiſque vous connoiſſez Maguelonne, & que je vous ai dit mon nom, vous ſavez mon

crime; mais ce que vous ne pouvez avoir appris que par des récits impoſteurs, indignes de Maguelonne & de moi, c'eſt le malheur qui nous ſépara. Pierre lui raconta l'enlèvement de la boîte qui contenoit les trois anneaux, par un oiſeau de proie, la fuite de l'oiſeau, le danger auquel il s'expoſa pour ravoir la boîte, ſa priſe par les Corſaires, & ſon déſeſpoir lorſqu'on l'amena à Alexandrie. Il s'arrêta, il crut que le reſte amuſeroit peu une femme à qui l'intérêt qu'il lui voyoit prendre à Maguelonne, devoit le rendre odieux; mais la Supérieure voulut tout ſavoir; au moindre péril que le Chevalier avoit couru, elle éprouva dans le court intervalle de ce récit, toutes les viciſſitudes que Pierre avoit eſſuyées pendant huit années.

Vertueux Chevalier, lui dit-elle, en lui ſerrant la main, le récit que vous venez de me faire m'intéreſſe plus que vous ne penſez: pluſieurs bruits, il eſt vrai, ſe ſont répandus ſur votre aventure. Eh que m'importe! s'écria Pierre; le ſeul qui m'accable, c'eſt le bruit trop certain de la mort de cette infortunée. Vous m'avez fait entendre que vous la connoiſſiez: au nom de Dieu, qui répand la conſolation ſur vos lèvres, apprenez-moi ce que vous en ſavez.... Je ne ſais; mais votre ſon de voix, qui me rappelle le ſien, la douceur avec laquelle vous ſoutenez mon courage, les éloges qu'on donne ici de tous côtés à vos vertus, votre ſenſibilité, tout en vous me pénètre d'une ſi grande vénération, & m'inſpire des ſentimens ſi ſemblables à ceux que Maguelonne me faiſoit éprouver, que j'ai en vous la plus entière confiance. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de lui annoncer ſon ſort; tranquilliſez-vous, lui dit-elle; j'ai de fortes raiſons pour croire que Maguelonne vit encore; j'étois ſa meilleure amie: vous m'avez vue à la Cour de ſon père; j'ai conſervé des relations avec elle; il y a quelque temps qu'elle ne m'a écrit, je vous promets que dans peu nous en ſaurons des nouvelles certaines.

Pierre cherchoit en vain quelle pouvoit être cette fille généreuſe qu'il avoit vue à la Cour de Naples. Elle revint le lendemain à la même heure; elle trouva Pierre beaucoup plus tranquille; elle eut ſoin cette fois & les ſix jours ſuivans de ne le voir qu'en compagnie: lorſqu'il

eut repris assez de force pour se lever, elle ne le vit qu'après les autres malades & à l'entrée de la nuit : voilà de bonnes nouvelles, lui dit-elle; Maguelonne vit & ne vit que pour vous; on ne vous a pas trompé, elle est dans un Couvent. Ah, Madame, sans doute qu'elle y a fait des vœux! Hélas! elle avoit juré d'être mon épouse, & c'est sur la foi des sermens que nous quittâmes la Cour de son père! Mais, malheureux; de quoi vais-je m'inquiéter? n'est-ce pas assez pour moi qu'elle vive? La Supérieure l'assura qu'elle n'étoit liée par aucun engagement; que ce n'étoit point à Rome, comme on l'en avoit assuré, qu'elle avoit choisi sa retraite, & que son Couvent étoit en France. Le Chevalier lui demanda avec les plus vives prières de le lui nommer. Non, lui dit-elle, ce secret est de trop grande importance pour que j'ose prendre sur moi de vous le révéler. A cela près, voilà la lettre qu'elle m'a écrite par le même exprès que je lui avois envoyé; vous connoissez son écriture. Adieu, Chevalier, soyez tranquille : je suis obligée de faire un petit voyage pour les affaires de la maison; je serai trois jours absente; j'exige au nom de votre amie, que vous preniez le plus grand soin d'une santé qui me devient aussi chère qu'à elle-même.

Dès qu'elle fut sortie, Pierre ouvrit la lettre de Maguelonne; la souscription étoit à la sœur Emilie. Il reconnut l'écriture de son amante; ses yeux parcouroient cet écrit avec tant de rapidité, qu'il eût voulu la lire d'un seul regard. Enfin, après avoir été vingt fois du commencement à la fin, il lut, avec bien de la peine, que Maguelonne n'étoit guère plus tranquille que lui, qu'elle étoit dans l'impatience de le revoir; qu'il lui sembloit qu'une nouvelle vie commençoit pour elle; qu'elle oublioit ses maux, & qu'elle ne sentoit que ceux que Pierre avoit éprouvés; toute la lettre se ressentoit du désordre où elle étoit, des phrases qui n'étoient point finies, des lignes effacées par des pleurs, une énergie qui n'avoit pas le sens commun, un délire attendrissant, mille idées qui se détruisoient l'une & l'autre, la religion la plus pure & l'amour le plus tendre, la morale la plus sévère & les transports les plus ardens, tout étoit confondu, & tout autre qu'un amant eût cru que Maguelonne étoit folle. Elle promettoit à son amie de ve-

nir la voir, de venir s'unir pour jamais à Pierre; mais elle ne fixoit pas le temps.

Le Chevalier pouvoit à peine contenir ſes tranſports; l'abſence d'Emilie, l'incertitude du terme que Maguelonne mettoit à ſon arrivée, & plus que tout, l'habitude de la douleur, ſervirent de contrepoids à ſa joie, qui eût pu lui occaſionner une nouvelle rechûte.

Les trois jours de l'abſence de la Supérieure ſe paſſèrent dans cette agitation; s'il eut ſu le Couvent où Maguelonne s'étoit retirée, rien n'eût pu le retenir; s'il eut même pu ſavoir où étoit Emilie, il eût couru après elle, pour lui demander des éclairciſſemens ſur mille choſes qui n'en avoient pas beſoin. Il apprend enfin qu'Emilie eſt de retour, il la fait demander, on lui fait dire qu'il n'eſt pas encore temps; qu'elle eſt trop fatiguée de ſon voyage; qu'elle le verra ſur le ſoir; & qu'elle ſe propoſe de ſouper avec lui. Sur le ſoir! & il n'étoit que midi. Depuis qu'Emilie étoit Supérieure, il ne lui étoit jamais arrivé de regarder aucun homme en face; quelqu'effort qu'eût fait Pierre, jamais ſes regards n'avoient pu percer l'épaiſſeur de ſon voile, & elle veut ſouper avec lui: il ſe confond en conjectures. Quel eſt ſon deſſein? n'eſt-ce que pour accélérer ſa guériſon qu'elle ſe flatte de l'eſpérance de revoir Maguelonne? Elle vit, diſoit-il, je n'en puis douter, ſa lettre me l'aſſure; on dit qu'elle eſt dans un Couvent, y ſeroit-elle liée par des vœux? Emilie dit que non; mais dois-je en croire une ame ſenſible, dont la pitié ingénieuſe ne ſe ſera pas fait un ſcrupule de cacher des vérités affligeantes, à un malheureux qu'elle ne peut ſauver que par ce moyen. Hélas! c'eſt cette vérité cruelle qu'elle veut m'annoncer, & c'eſt ſans doute, pour en affoiblir l'amertume, qu'elle choiſit le moment d'un ſouper extraordinaire. Généreuſe Emilie, avec quels ménagemens vous m'avez dévoilé des ſecrets dont la douceur inattendue m'eût accablé! En adorant la bonté de votre ame, n'ai-je pas à me plaindre que vous m'ayez élevé au plus haut degré d'eſpérance, pour me précipiter dans un abîme de douleur plus affligeante encore.

C'eſt ainſi que raiſonnoit l'injuſte Chevalier, qui, huit jours auparavant, auroit donné ſa vie pour s'aſſurer de

celle de Maguelonne; il étoit dans ces perplexités, lorſqu'enfin le moment qu'Emilie avoit fixé pour ſa viſite arriva. Pierre courut au-devant d'elle d'un air inquiet & conſterné. C'en eſt donc fait, Madame, s'écria-t-il, Maguelonne eſt à jamais perdue pour moi! Emilie frémit, elle crut que quelque nouvel obſtacle qu'elle n'avoit pas prévu, ou que le Chevalier lui avoit caché, s'oppoſoit aux vœux dont la lettre étoit remplie; elle lui demanda quel étoit l'événement funeſte que ſon déſeſpoir ſembloit annoncer? Je n'en ſuis que trop certain, reprit-il; Maguelonne a formé des liens indiſſolubles, elle eſt Religieuſe. Votre amour, interrompit Emilie, me fait excuſer votre méfiance. Je vous ai aſſuré que votre amante étoit libre, & vous auriez dû vous en rapporter à moi. Ingrat, c'eſt moi qui l'ai prévenue de votre retour, qui l'ai inſtruite dès le moment que je vous ai connu. Je ne me ſuis abſentée que pour vous la ramener, & dans peu de jours vous la verrez en ces lieux; ſi vous ſaviez tout ce qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de voler dans vos bras, la violence qu'elle s'eſt faite en attendant que le rétabliſſement de vos forces vous permît de ſoutenir une vue auſſi chère, vous rougiriez de vos ſoupçons. Le Chevalier ſe jeta aux genoux d'Emilie; il lui avoua que le ſouper auquel elle l'avoit invité, lui paroiſſoit ſi extraordinaire, qu'il avoit conjecturé qu'elle attendoit ce moment pour lui révéler ce funeſte ſecret. Non, reprit Emilie; j'ai amené Nicé, & je voulois vous ménager à l'un & à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe; pour vous punir, il ſera tout entier pour elle. Ah! s'écria-t-il, pourquoi Maguelonne n'eſt-elle pas de la partie? Parce que, répondit la bonne Supérieure, vous avez été ſur le point d'extravaguer, en rêvant qu'elle étoit Religieuſe; que l'idée ſeule de ſa mort vous a mis aux portes du tombeau, & que la joie de la revoir vous y auroit peut-être précipité. — Ah! généreuſe & cruelle Emilie, vous m'avez trop bien préparé à ſoutenir cet évènement, pour que vous ayez rien à craindre. — Eh bien, nous le verrons dans le temps. Allons joindre Nicé.

Dans un appartement ſéparé, Emilie avoit fait préparer une ſalle ornée avec autant de goût que de magnifi-

cence; une table délicatement ſervie attendoit cinq convives; Pierre & Emilie arrivent, la porte s'ouvre, & Pierre ſe trouve entre les bras de ſon pere & de ſa mere. Grand Dieu! s'écria Pierre, en les embraſſant, cruelle Emilie, vous ne m'avez pas préparé à cet excès de bonheur; ô mon père, ô ma mere, ah! je ſuccombe à mon raviſſement; des larmes de tendreſſe coulèrent en abondance; le Chevalier étoit dans les bras du Comte & de la Comteſſe; des mots entrecoupés, des ſoupirs, des careſſes exprimoient les ſentimens dont il étoit agité: il eût eu bien de la peine à ſoutenir cette ſcène ſi touchante, ſi la préſence de Nicé, qui vint au ſecours, ne lui eut rappellé dans ce moment que Maguelonne étoit abſente; il embraſſa Nicé. Il lui témoigna la reconnoiſſance la plus vive de l'intérêt qu'elle avoit pris autrefois à ſon amour. Ah, Nicé! me pardonnerez-vous, tous les chagrins que notre fuite a dû vous cauſer? Combien de fois ai-je rougi de l'idée que mon imprudence a dû vous donner de moi! Et Maguelonne, la vertueuſe Maguelonne, victime de mon audace, a ſans doute partagé dans l'eſprit de ſes parens & du peuple, la honte de cet enlèvement. Ah, ma chere Nicé! peignez-lui, ſi vous le pouvez, les remords.....

Seras-tu toujours injuſte à mon égard, s'écrie Emilie, en relevant ſon voile & en embraſſant le Chevalier, qui reconnoît enfin Maguelonne? que parles-tu de victime? Tu ne fus que mon complice, ſi notre fuite fut un crime; abjure tes remords, & ne me parles que de ta tendreſſe. Ah, Pierre!.... Pierre étoit dans ſes bras, comme la jeune épouſe dans la premiere extâſe de la volupté; quelques ſoupirs s'exhaloient à peine avec ſon haleine brûlante; le nom de Maguelonne, élancé du fond de ſon cœur, expiroit tendrement ſur ſes lèvres agitées. La Princeſſe, plus préparée à cet évènement, s'efforçoit de garder plus de modération, mais l'amour la trahit, lorſque Pierre accablé de ſa joie perdit tout mouvement & toute connoiſſance. Ah, ciel! s'écria-t-elle, imprudente! c'eſt moi qui te perds. Pierre, ô mon époux!... & ſoudain, comme pour remplacer l'ame de ſon amant par la ſienne, elle colle ſa bouche ſur ſa bouche, & couvre ſon viſage de larmes. Cependant on l'arrache de ſes bras; Nicé appelle du ſe-

cours; le Comte Jean & ſon épouſe ſoutiennent leur fils; Maguelonne, à qui l'habitude de voir des malades avoit appris les plus beaux ſecrets de la Médecine, lui fait reſpirer des ſels volatils qui le raniment; il lui tend ſa main; des larmes de tendreſſe commencent à couler, & bientôt il a aſſez de force pour ſentir ſon abattement; peu à peu il recouvre la vue & la parole. Maguelonne a cédé ſa place à la Comteſſe; les diſcours qu'elle lui tient, les ſentimens qu'elle lui exprime, accoutument ſon ame à des ſentimens plus doux; ſon ſang prend un cours moins précipité, ſes ſens ſe calment, & Pierre paroît entiérement tranquille. Chevalier, lui dit Maguelonne, je vous ai mis à de trop cruelles épreuves, j'aurois dû le prévenir, j'ai eu la foibleſſe de m'en rapporter à vous-même, lorſque vous m'avez dit que je vous avois trop bien diſpoſé à me voir, pour que j'euſſe quelque choſe à craindre; enfin, graces au ciel, nos alarmes ſont diſſipées. Elle lui fit promettre, pour leur repos mutuel, de ſe modérer. Le ſouper ſe paſſa dans la joie, le plaiſir éclatoit dans tous les yeux; mais le ſentiment dominoit trop dans tous les cœurs, pour qu'on pût ſe livrer à la gaieté.

Il venoit de ſe paſſer des ſcènes trop vives, pour que Maguelonne osât ſe permettre de ſatisfaire la curioſité du Chevalier, ſur ce qui étoit arrivé à cette Princeſſe depuis l'évènement qui les ſépara. On remit ce récit au lendemain. Le Chevalier fut conduit dans l'appartement qui lui étoit préparé; Nicé s'offrit de veiller auprès de ſon lit; il paſſa la nuit fort tranquillement; Nicé alloit de temps en temps en donner des nouvelles à Maguelonne, qui attendoit le jour avec impatience, & qui ſe leva plus d'une fois pour aller au-devant de Nicé.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corſaires ; pélerinage ; arrivée en Provence ; fondation d'un Hôpital.

DÈS que le jour parut, Maguelonne reprit ſon voile & alla viſiter ſes malades, juſqu'à ce qu'elle crut que Pierre avoit aſſez repoſé : le Comte & la Comteſſe qui avoient été chez lui à ſon réveil, le conduiſirent dans un jardin d'orangers, où Nicé & Maguelonne les attendoient ; Pierre courut vers Maguelonne, qui s'avança vers lui d'un pas timide & modeſte ; ils s'embraſſèrent avec plus de tendreſſe que de fureur. Le Chevalier héſita quelque temps, & prenant enſuite la main de ſa maîtreſſe : chère épouſe, lui dit-il (car vous m'avez permis de vous donner ce nom, quoique je n'en aie pas encore obtenu le droit), ce n'eſt qu'en tremblant que j'oſe vous demander le récit de ce qui vous eſt arrivé depuis l'inſtant où nous fumes ſéparés dans la forêt.

Maguelonne, qui avoit dit au Comte & à la Comteſſe ce que Pierre lui avoit raconté de ſes malheurs depuis ce moment, commença ainſi.

Tandis qu'on vous entraînoit ſur les flots, le ſommeil ſe diſſipant peu à peu, mes regards ſe tournèrent naturellement vers l'endroit où je croyois rencontrer les vôtres ; je m'étois endormie ſur vos genoux ; & je trouvai ma tête appuyée ſur votre manteau. Je crus d'abord qu'accablé de fatigue, vous vous livriez au repos ſous quelque arbre voiſin, je me levai, je parcourus le bois autour de moi ; je revins au lieu que je venois de quitter, & j'attendis encore ; j'étois raſſurée par votre cheval, que je voyois pâturer avec le mien. Cependant la nuit approchoit, je commencai à m'inquiéter & à perdre patience. J'appellai vos domeſtiques, je leur demandai où vous étiez ; il y en eut un qui vous avoit vu aller vers la mer ; je vous cherchai vainement ſur le rivage. Mille

idées affligeantes accablèrent mon esprit; toute la nuit se passa en recherches inutiles; quand l'aurore parut, vos domestiques & moi fouillâmes de tous côtés; nos cris firent retentir la forêt: enfin, n'espérant plus vous retrouver, ne sachant à quoi attribuer votre absence, aimant mieux croire que vous étiez égaré & que vous aviez été dévoré par quelque bête féroce, que d'imaginer que vous m'eussiez abandonnée par quelque perfidie, je me prosternai, je levai mes mains vers le ciel: grand Dieu, m'écriai-je, qui peut pénétrer les secrets de votre justice? Quel crime a donc commis la victime que vous frappez? Si j'ai fui la maison paternelle, Pierre n'a fait qu'accompagner celle qui l'entraînoit dans sa fuite; sa punition, il est vrai, est moins affreuse que ma peine: la mort a terminé ses chagrins & ses plaisirs; & moi, le cœur déchiré du regret d'avoir perdu l'amant le plus tendre, le plus généreux, le plus sensible; l'ame tourmentée de remords d'avoir abandonné mes parens, confuse de la honte que je laisse après moi dans une Cour où j'étois adorée, je n'ai d'autre ressource que l'infamie. Ah, Pierre! ton souvenir seul me reste, & c'est pour m'accabler encore!

J'étois livrée au plus cruel désespoir; vos domestiques pleuroient & n'osoient me consoler; je voulois qu'ils me ramenassent à Naples: déjà nous en avions pris la route; je changeai de dessein, il eût fallu vous nommer, & c'eût été vous accuser: d'ailleurs, je les exposois à une mort certaine; si je ne l'avois eu à craindre que pour moi, j'y aurois volé, je ne desirois que de mourir; mais comment paroître aux regards d'un père irrité, d'une mère que je forçois à rougir, d'une foule de Courtisans que j'avois dédaignés, & qui se seroient vengés par le mépris? de Chevaliers sur-tout qui n'ayant pu vous vaincre, vous auroient flétri en ma présence par les calomnies les plus atroces, sans que j'eusse osé prendre votre défense. Enfin, je pris le parti de me jeter entre les bras de la Providence; je dis à mes domestiques de me conduire hors de la forêt, & dans le village le plus prochain.

Nous

Nous rencontrâmes un gros bourg ſur le bord de la mer ; là, je congédiai vos domeſtiques ; ils ne vouloient point me quitter ; ils offrirent de m'accompagner dans tous les lieux où je voudrois me retirer ; ils pleuroient amèrement votre perte, & ils diſoient que rien ne pouvoit les conſoler que la douceur de me ſervir ; je leur promis que je ne les oublierois jamais ; que ſi vous n'étiez pas perdu pour moi, & ſi le ciel nous réuniſſoit, nous les rappellerions en quelque lieu qu'ils fuſſent. Je paſſai deux jours dans ce village ; les habitans y étoient en alarmes ; des Corſaires qui y avoient paſſé peu de tems auparavant, & qui croiſoient ſur les mers, y étoient deſcendus, & leur avoient enlevé trois jeunes filles & quelques payſans qu'ils avoient mis dans les fers. Je ne ſais pourquoi je rejetai ma premiere idée ; je m'imaginai que vous promenant ſur le bord de la mer, en attendant mon réveil, ils vous avoient enlevé ; je fus tentée d'aller à Marſeille, & de paſſer les mers pour tâcher de découvrir vos traces. Cette réſolution n'étant fondée que ſur une conjecture vague, ne fut point exécutée.

Je quittai mes habits qui auroient pu me déceler ; je pris ceux d'une Pélerine, & je ſuivis une famille entière qui alloit en pélerinage à Rome ; ma triſteſſe, quelque beauté, beaucoup de complaiſance, me concilièrent tous les cœurs. Nous nous ſervions mutuellement les uns les autres. On comprit bientôt que je n'étois pas ce que je paroiſſois être : on eut des égards pour moi ; je n'en fus que plus attentive à me faire partager le travail de notre caravane ; elle étoit compoſée d'un vieillard, le chef de la famille, de ſon épouſe, de leur fille à-peu-près de mon âge, & d'un couſin qui devoit bien-tôt être ſon époux ; c'étoit pour obtenir la diſpenſe de leur mariage que ces bonnes gens alloient à Rome. Pierre, c'eſt dans leur ſociété que je me ſuis convaincu qu'il y a cent fois plus de charmes dans un état plus humble & médiocre, que dans l'élévation des Grands. La douceur de leurs caractères, l'uniformité de leur manière de vivre, la ſincérité qui régnoit dans leurs diſcours & dans leurs actions, tout me faiſoit regretter de n'être pas née dans un hameau ; mais j'aurois voulu

que Pierre fût né dans le hameau voisin. Dans un état semblable, ni la crainte d'être unie à un monstre que j'abhorrois, ne m'eût forcée à quitter la maison paternelle; ni ma fuite, si elle eut été nécessaire pour éviter un mariage détesté, n'eût laissé d'aussi funestes impressions sur mon compte; j'aurois exposé la vérité, & j'eusse été justifiée dans mon hameau. Pierre n'eût pas été d'un rang disproportionné au mien; on n'eût consulté que sa vertu & je n'aurois eu besoin de faire parler que mon amour.

C'est par ces réflexions que je soulageois les fatigues de mon voyage. Nous étions à pied & nous allions à petites journées : dans les premières, j'étois excédée. Votre cheval, que j'avois conservé parce que vous l'aimiez, & dont j'avois fait présent à la famille, servoit à porter nos provisions : les huit premiers jours, lorsque le soleil étoit le plus chaud, & que nous ne trouvions point de l'ombrage, on m'obligeoit de monter à cheval; bientôt je m'accoutumai à la fatigue; je me convainquis que la nature n'étoit pas plus avare de ses dons pour les Princesses que pour les paysannes, & que l'éducation & le luxe sont de véritables maladies qui causent la foiblesse des unes & qui n'attaquent jamais les forces des autres.

Nous arrivâmes à Rome; je quittai, non sans regret, mes compagnons de voyage. Ma confiance dans l'Etre suprême, qui me puniſſoit, m'inspira le desir d'entrer dans une Eglise; je vis plusieurs personnes à genoux autour d'un Prêtre qui écoutoit le récit de leurs fautes; les uns s'en retournoient remplis de consolation, & les autres déchirés de remords. Je me mêlai dans la foule; & lorsque mon tour fut venu, je lui fis naïvement le récit de ma malheureuse aventure. Il m'écouta fort attentivement, & même je m'apperçus qu'il essuyoit ses larmes. Rien ne donne tant de courage aux malheureux que lorsqu'ils font partager leur foiblesse aux autres.

Je priai le bon Prêtre de m'aider de ses lumières & de ses conseils; il voulut exiger, avant tout, que je vous oubliasse. Hélas! lui dis-je, quand je le voudrois, il me seroit impossible. Il voulut m'ôter l'espérance de vous revoir jamais; il m'affligea si sensiblement que je

fus ſur le point de perdre connoiſſance. Ah! Monſieur; ôtez-moi la vie ou laiſſez-moi cette conſolation. Non, Pierre n'eſt point mort; ſi quelque bête féroce l'eût attaqué, il eſt trop brave pour avoir ſuccombé ſous ſes coups; non, je ne puis me perſuader que le ciel ait voulu me l'enlever pour jamais; joignez vos prières aux miennes, le ciel n'eſt point inexorable, il me le rendra: il eut la cruauté de me dire que vous ne ſeriez pas le premier infidèle qui eût abandonné ſa maîtreſſe. Je me contentai de lui répondre, que je vous aimerois mieux infidèle que mort, mais qu'il étoit plus aiſé de me perſuader que vous étiez mort, que perfide. Eh bien, reprit-il, puiſque votre confiance en la Providence eſt ſi aſſurée, attendez ſans trouble & ſans inquiétude qu'elle vous le ramène. Je lui demandai le plus grand ſecret ſur mon état & ſur ma naiſſance, que je lui avois confiés, & il me le promit.

A peine l'eus-je quitté, que je vis entrer dans l'Egliſe mon oncle, accompagné d'un cortège nombreux; je frémis en le voyant; je crus qu'on avoit ſuivi mes traces; mais lorſque je vis qu'il parcouroit l'Egliſe indifféremment, je ne fis que détourner mon viſage; j'étois bien aſſurée qu'à moins qu'il ne me fixât bien attentivement, mon déguiſement l'empêcheroit de me reconnoître. Il paſſa auprès de moi & ne ſe détourna point. Dès qu'il fut ſorti, je m'acheminai vers l'hôpital deſtiné aux Pélerins. J'y reſtai quinze jours. Ce fut là qu'en attendant que le ciel vous rendît à mes vœux, je formai le projet de fonder une maiſon ſemblable pour les pauvres malades; je m'inſtruiſis de tous les détails; je priai la Supérieure de m'aider à faire un abrégé de toutes les règles, & de tout ce qui regardoit la partie économique de la maiſon: elle ne me cacha rien; elle avoit pris une ſi grande affection pour moi, qu'elle vouloit me retenir auprès d'elle, & m'aſſocier à ſes travaux; je prétextai des affaires de famille, & je partis dans le deſſein de me rendre en Provence. Je paſſai par Gênes, & je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui alloit à Aigues-mortes. Mon voyage fut très-heureux; je tournai mes regards vers l'Afrique, dont les côtes, dit-on, ſont peuplées de Corſaires;

j'avois toujours un ſecret preſſentiment qu'ils vous avoient fait eſclave. Je vis avant d'arriver à Aigues-mortes, cette Iſle; elle me parut charmante, & c'eſt-là que je me propoſai de faire mon établiſſement.

Comme je me promenois un jour ſur le port d'Aigues-mortes, je rencontrai une bonne femme qui m'offrit de prendre ſa maiſon pour logement; je l'acceptai, & la vieille en parut très-contente : mon enfant, me dit-elle, à votre habit, je vois que vous venez de Rome; j'ai fait autrefois ce voyage-là avec mon mari, que Dieu lui faſſe paix : j'étois jeune & jolie comme vous, & mon mari en valoit bien un autre; les Italiennes ſont belles, galantes; elles faiſoient beaucoup d'accueil à mon mari, cela m'inquiétoit, il faut en convenir; ce n'eſt pas que je ne fuſſe bien ſûre de lui, il m'aimoit tant..... C'eſt une pauvre eſpèce que ces Italiens, des petits hommes, jaloux; pourquoi? car ils ne ſavent guères aimer; mais vous! vous, ma chère enfant, quand, pourquoi, comment, avec qui avez-vous été à Rome? Hélas! ma bonne, avec perſonne, lui dis-je; & il ne vous eſt rien arrivé, jeune, jolie.... Non, repris-je; j'ai rencontré des Pélerines comme moi, des Pélerins, d'honnêtes gens qui m'ont conduite, & qui m'auroient défendue en cas de beſoin: graces au ciel, leur ſecours ne m'a pas été néceſſaire; mais je voudrois traverſer la Provence, je ne connois pas les mœurs de ce pays, & je n'oſerois m'y expoſer toute ſeule. Ah! vous n'avez que faire de craindre, reprit la vieille; nous avons pour maître & Seigneur le plus digne homme, le plus ſage; il eſt du pays de Provence, frere du Comte de ce nom; il demeure à Cavaillon, & depuis peu ſon frère l'a fait Gouverneur de ſes Etats. Il eſt bon, noble, généreux, & ſur-tout fort juſte. Oh! il eſt d'une exactitude, d'une ſévérité, qu'il n'y a pas d'endroit dans la Provence que ſes yeux n'éclairent. Dans les champs, dans les bois, la nuit, le jour, on eſt en ſûreté comme chez ſoi. Moi, qui vous parle, moi, je ne ferois aucune difficulté de la traverſer en long & en large, à toutes les heures du jour & de la nuit; s'il arrivoit quelque choſe à qui que ce fût, ce n'eſt pas ſeulement aux malfaiteurs qu'il s'en prendroit, mais à ceux qu'il a chargés de leur

donner la chaſſe; cet homme juſte a une femme auſſi reſpectable que lui; c'eſt la bonté, la généroſité même; il eſt le père de l'Etat, elle eſt la mère des malheureux: elle ſeroit à la danſe, au bal, ſi l'on venoit lui dire qu'un pauvre diable a beſoin de ſon ſecours, elle planteroit-là, bal, danſe & compagnie pour y courir; il n'y a ni plaiſirs, ni affaires qui tiennent, quand il s'agit de faire du bien. C'eſt grand dommage que ces bonnes gens meurent ſans lignée. Comment, ſans lignée, interrompis-je? J'avois entendu parler du Comte Jean de Provence; il me ſemble avoir oui dire qu'il a eu un fils nommé Pierre. Eh! voilà juſtement ce qui cauſe leur douleur & nos regrets. Ah! ma belle Demoiſelle, on ne ſait guères ce qu'on veut, lorſqu'on deſire des enfans. Ce n'eſt pas que Pierre ne fût le plus beau jeune homme, l'ame la plus belle, le plus grand eſprit, le meilleur cœur de toute la Provence! il falloit le voir dans les tournois, la lance au poing; il n'y avoit point de Paladin qui tînt contre, & ſi n'avoit-il pas dix-huit ans. On ne parloit qne de lui; ſous les armes c'étoit un démon; quand il les avoit quittées, c'étoit l'amour; ce qu'il y a de bon, c'eſt que toutes les femmes couroient après lui, & qu'il ne ſavoit pas pourquoi. Eh bien, Madame, repris-je encore, qu'eſt-il donc devenu ce Pierre? Eh vraiment, dit-elle, c'eſt-là l'enclouure; un maudit Chevalier, qui, par malheur, vint chez ſon père, perſuada à ce jeune homme qu'il falloit qu'il allât courir le monde & chercher les aventures: il lui parla tant d'une certaine Princeſſe de Naples, qui faiſoit tourner la tête à tous les Chevaliers, que dès ce moment il perdit la ſienne; il voulut voir cette Princeſſe & combattre pour elle; il partit au grand regret de ſes parens, qui, depuis, n'en ont plus eu de nouvelles; ils craignent qu'il ne lui ſoit arrivé quelque choſe de fâcheux; ils ſont toujours triſtes & affligés.

Je ne pus entendre ce récit, continua Maguelonne, ſans verſer des larmes; la vieille, qui ne ſavoit pas l'intérêt que j'y prenois, crut que c'étoit ſimplement par humanité, & ſe mit à pleurer auſſi. Enfin, me dit-elle, il ne faut pourtant pas ſe déſeſpérer; il eſt vrai qu'il y a plus d'un an qu'il eſt parti; le bruit s'eſt répandu

qu'il couroit le monde avec la Princeſſe, & qu'il l'avoit enlevée; tout ce que je ſais, c'eſt que le père & la mère de Pierre étoient bien fâchés contre cette Princeſſe; & en effet, il faut qu'elle ait eu recours à quelque ſecret de magie, pour corrompre ce jeune homme ſi ſage & ſi doux.

Je demandai à la vieille ſi elle croyoit que le Comte & la Comteſſe fuſſent toujours auſſi irrités contre cette Princeſſe de Naples. Le temps, me dit-elle, adoucit tous les maux; cependant la perte de leur fils leur eſt toujours préſente: ils font chercher de tous côtés ces deux amans, & je craindrois pour elle s'ils la retrouvoient: mettez-vous à leur place. Ce que j'en dis, au reſte, n'eſt pas pour blâmer cette Demoiſelle; car ſi Pierre m'eut propoſé de m'épouſer, & que je ne l'euſſe pu faire qu'en ſouffrant qu'il m'enlevât, je vous avoue que j'aurois été fort embarraſſée. Quand on veut condamner les autres, il faut toujours, ce me ſemble, les juger d'après ſoi-même. Vous êtes bien jolie, vous, continua-t-elle, vous venez de Rome, & par conſéquent vous êtes une fille bien ſage, bien vertueuſe: eh bien! ſi Pierre vous eut fait la même propoſition, je ne ſais trop ce qui en ſeroit arrivé. Tenez, tenez, il ne faut jurer de rien: payſanne ou Princeſſe, tout cela eſt à-peu-près égal. Eſt-ce qu'il y a une nature pour les payſans, & une nature pour les Princes?

Les propos de la vieille, qui, je crois, parleroit encore, ſi j'euſſe voulu l'écouter, ne me permirent pas d'aller auprès de vos parens, comme je l'avois d'abord projeté, pour les conſoler: la plaie étoit trop fraîche encore. Je me décidai à paſſer dans l'Iſle, & à commencer mon établiſſement; j'achetai près du port trois maiſons contigues, que je fis percer & bien réparer; je fis venir de Marſeille tous les lits & autres meubles qui me parurent néceſſaires; j'approviſionnai mon Hôpital; quelques perſonnes charitables s'unirent à moi; pluſieurs filles pieuſes, qui ſe deſtinoient au cloître, crurent qu'il étoit plus méritoire aux yeux de Dieu, de paſſer ſes jours à ſervir, à conſoler l'humanité ſouffrante, que de paſſer ſa vie dans une retraite inutile au monde. Notre Hôpital fut fort fréquenté; j'y ai fondé une Egliſe ſous le titre de

S. Pierre; vous en devinez assez la raison; hélas! tout le monde a été dans l'illusion sur ma dévotion à ce Saint, je l'étois moi-même. J'invoquois le Saint & mon cœur étoit rempli du Chevalier. Le zèle de mes camarades, pour le service des pauvres, excitoit le mien; notre Hôpital acquit une grande célébrité. On y courut de toutes parts, on ne parloit que de nous dans toute la Provence. Notre réputation parvint à vos dignes parens.....

Le reste de ceci me regarde, dit la Comtesse de Provence, en interrompant Maguelonne : je sais tout le plaisir qu'a mon fils de vous entendre; mais il faut que chacun ait son tour.

CHAPITRE X.

Suite de l'Histoire de Maguelonne; anneaux retrouvés; l'amour plus clairvoyant que la tendresse paternelle.

LES éloges que nous entendions faire de tous côtés de l'Hôpital & de la Supérieure, nous engagèrent de venir voir l'un & l'autre. Le zèle, la propreté, les attentions qu'elle donnoit au service des pauvres, sa beauté, sa douceur nous attachèrent à elle pour jamais. Son caractère m'invitoit à la confiance, elle ne me connoissoit point, je la priai de me faire part des consolations qu'elle prodiguoit à tant d'autres; je lui ouvris mon cœur : à peine me fus-je nommée, qu'Emilie tomba dans mes bras, froide & presqu'expirante; je jetai un cri perçant; on lui donna du secours, elle reprit ses esprits. J'étois inquiète sur la cause de son évanouissement. Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous voyez cette infortunée Maguelonne, qui faisoit sa gloire & son bonheur d'être votre fille.... Elle me demanda le plus inviolable secret, & me raconta toute votre aventure, jusqu'au moment de son réveil. Dès ce moment, j'ai regardé la Princesse comme ma fille; mais pour épargner sa pudeur, je ne dis à votre père qui elle étoit, que lorsque nous fûmes de retour dans

notre Palais. Nous ſommes revenus pluſieurs fois, autant par plaiſir que pour nous conſoler avec elle. Il y avoit près de deux ans qu'elle vous avoit perdu, lorſque des pêcheurs de nos terres vinrent nous apporter un turbot énorme qu'ils avoient pris; le cuiſinier, en l'ouvrant, trouva dans ſon eſtomac une boîte. On me l'apporte, je l'ouvre, & je reconnois les trois anneaux que je vous avois donnés. Ce prodige me frappa; ma première idée fut que vous aviez fait naufrage, & que vous aviez été dévoré par les poiſſons. Je verſois un torrent de larmes; je courus chez votre père : hélas, m'écriai-je, il n'eſt que trop vrai que Pierre notre fils eſt mort; je lui fis voir la boîte & les anneaux, & lui racontai par quel haſard ils étoient dans mes mains. Il le voyoit & ne pouvoit le croire. Il tomba dans le plus affreux accablement, & donnant un libre cours à ſes larmes, il m'embraſſa : quel ſacrifice ! me dit-il, aidez-moi à l'offrir à l'Etre qui nous a ravi ce fruit de notre tendreſſe : il nous l'avoit donné dans ſa bonté, peut-être veut-il nous punir de l'avoir laiſſé partir trop jeune encore. Subiſſons la peine de notre imprudence; nous plaindre plus long-tems ſeroit un nouveau crime. Enſuite, prenant un ton ferme, & ſe domptant lui-même, il annonça la mort de Pierre, fit tendre tout le Palais de noir, & lui fit faire les plus magnifiques obſèques. Tous nos vaſſaux & tous les Chevaliers qui avoient connu Pierre, étoient conſternés de ſa perte. Je ne ſais ſi les morts ſavent ce qui ſe paſſe ſur la terre; mais il me ſemble que ce ſeroit un grand ſupplice pour les méchans, s'ils entendoient ce que l'on dit d'eux, dès qu'on ceſſe de les craindre; & que les bons ſeroient preſque récompenſés du bien qu'ils ont fait, s'ils pouvoient jouir des éloges & des regrets qu'on donne à leurs vertus.

Lorſque les premiers jours du deuil furent paſſés, je vins auprès de Maguelonne; en la voyant, je ne pus retenir mes larmes; vous n'avez plus d'époux, lui dis-je, ſa mort n'eſt que trop certaine : elle me regardoit avec une douleur ſtupide & muette; je lui racontai tout ce qui s'étoit paſſé, & les indices que j'avois de la mort de Pierre. Elle voulut voir les anneaux, elle les reconnut. Madame,

me dit-elle, ces indices ne ſont pas des preuves; je vous ai ſouvent répété que je croyois que des Corſaires qui ravageoient les côtes où nous fûmes ſéparés, avoient enlevé votre fils; il peut ſe faire qu'on ait voulu le fouiller, & qu'il ait mieux aimé jeter la boîte qui renfermoit ces anneaux dans la mer, que de la laiſſer au pouvoir de ces barbares; & dans ce cas, il n'eſt pas ſurprenant que quelque poiſſon vorace l'ait gobée ſur la ſurface des flots. Si votre fils avoit été ſubmergé, & que les poiſſons l'euſſent dévoré, comment cette boîte ſe ſeroit-elle plutôt conſervée dans l'eſtomac d'un turbot, que quelque partie de ſon armure? Cette découverte nous prouve ſeulement qu'il a été ſur mer, & que la boîte y a été jetée, & me confirme dans l'idée qu'il a été enlevé.

Maguelonne me conſola & me rendit l'eſpérance : elle me conjura d'aller faire part à mon époux de cette conjecture, & de ne pas m'affliger devant lui. Mon époux approuva le raiſonnement de la Princeſſe, & fut obligé de convenir que les yeux d'une amante étoient encore plus perçans que ceux d'un père. Ainſi nous avons vécu juſqu'à préſent entre l'eſpoir & la crainte, n'oſant trop nous livrer ni à l'un, ni à l'autre. Maguelonne a ſoutenu notre courage, quoique ſouvent nous nous ſoyons apperçus que le ſien étoit ſur le point de l'abandonner : il y a quatre jours qu'étant dans une de nos terres, qui n'eſt pas éloignée de cette Iſle, & que nous avons acquiſe pour être plus à portée de voir Maguelonne, nous la vîmes arriver tranſportée de la plus vive joie; elle tombe à nos genoux, ſe relève pour ſe précipiter dans nos bras, embraſſe mon époux, & ſe jette ſur un fauteuil preſque ſans mouvement : j'étois dans la plus horrible inquiétude, on la rappelle à la vie; enfin, s'écrie-t-elle, il eſt retrouvé, Pierre eſt de retour. Mon fils, je ne vous peindrai pas nos tranſports; Maguelonne & moi avions l'air de deux bacchantes; votre père n'étoit pas dans un meilleur état; nous volions dans le Palais; nous embraſſions nos domeſtiques, en leur diſant que vous étiez retrouvé; ces pauvres gens pleuroient & nous tendoient les bras pour nous rendre nos careſſes. Dans tous les

villages des environs, la joie fit faire des extravagances. Pour nous, nous ne donnâmes pas le tems à Maguelonne de ſe repoſer : nous ſommes arrivés hier, & nous partirons dès qu'elle l'ordonnera.

La Comteſſe avoit ceſſé de parler. Pierre lui prit la main, & la baiſa avec reſpect; il étoit étonné de la juſteſſe d'eſprit de Maguelonne, qui avoit, pour ainſi dire, deviné ſes aventures. De mon côté, ajoûta-t-il, j'étois ſi perſuadé que le Ciel nous réuniroit, que pour mettre en ſûreté les préſens du Sultan, & vous les faire parvenir plus aiſément, lorſque je pourrois ſavoir où vous les adreſſer, je les avois mis dans quatorze barils couverts de ſel par les extrémités. Quoi! s'écria Maguelonne, c'eſt vous qu'on croyoit perdu dans l'Iſle de Sagonne? Pierre fut étonné que la Princeſſe connût un évènement dont il n'avoit pas encore parlé. Elle lui dit qu'elle l'avoit appris par les Mariniers qui l'avoient perdu; qu'elle leur avoit demandé le nom du paſſager dont ils lui racontoient le malheur, qu'ils n'avoient pas pu le lui dire; qu'elle s'étoit ſentie plus pénétrée de ſon ſort qu'elle ne l'auroit cru, & qu'enfin ils lui avoient remis en dépôt les quatorze barils. Elle ordonna qu'on les apportât; Pierre les fit ouvrir, & l'on en ſortit les étoffes les plus belles en or & en argent, une quantité ſurprenante de pierreries de toute eſpèce, & ſix de ces barils étoient remplis de poudre d'or.

La Comteſſe eût bien deſiré que Maguelonne eût voulu partir le lendemain; mais la Princeſſe la pria d'attendre qu'elle eût réglé les affaires de l'Hôpital, ne voulant pas laiſſer à l'abandon un établiſſement auquel elle devoit toute ſa conſolation.

Elle aſſembla la Communauté, lui annonça qu'elle alloit ſe retirer, & qu'il falloit nommer une Supérieure pour la remplacer. Toutes ſes compagnes parurent déſolées; aucune ne ſe trouvoit digne de lui ſuccéder: elles refuſèrent de nommer, ſuivant l'uſage des Couvens, par la voie du ſcrutin; elles la ſupplièrent de choiſir, & le choix qu'il fit fut généralement approuvé. Après cette nomination elle prit congé des Religieuſes, & leur pro-

mit de venir les voir le plus ſouvent qu'elle pourroit. Elles n'apprirent qu'alors qui elle étoit. Quant au Chevalier qui avoit paru voir dans l'enlèvement de la Princeſſe un crime atroce dont il chargeoit Pierre, Maguelonne vint aiſément à bout de le diſſuader.

CHAPITRE XI.

Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé. Affaires de Naples.

LE Comte Jean envoya dans ſes terres pour confirmer le retour de ſon fils, & pour annoncer leur arrivée & celle de Maguelonne. On publia des tournois, & les Chevaliers de toute la Province ſe rendirent chez le Comte. On diſpoſa tout pour les recevoir. Cependant le Comte & la Comteſſe fixèrent au lendemain le mariage de Pierre dans l'Hôpital même. La cérémonie ſe fit ſans éclat; les deux époux étoient au comble du bonheur : fortune, gloire, honneur, tout étoit abſorbé par leur amour; leurs parens plus tranquilles avoient écrit à Naples.

La mère de Maguelonne y règnoit; le Roi étoit mort de chagrin; le trône appartenoit à la Princeſſe après la mort de ſa mère : on croyoit Maguelonne perdue : l'Etat étoit livré à l'avarice & à la cupidité de pluſieurs prétendans : tous agiſſoient au nom de la Reine, & aucun ne reſpectoit ſes ordres. Dès qu'on ſut que Maguelonne vivoit, chaque chef de parti ſe rangea de ſon côté. Le Comte & la Comteſſe, en attendant des nouvelles de Naples, partirent pour leurs terres. Ils y furent reçus avec des acclamations de joie; les fêtes les plus galantes, & les tournois les plus brillans, ne diſcontinuèrent pas pendant ſix ſemaines. Pierre & Maguelonne ſe firent adorer.

La Reine de Naples écrivit à Pierre, & ſe félicita d'avoir un gendre qui pût mettre fin aux troubles de l'Etat; elle l'invitoit de venir avec ſa fille prendre les rênes du gouvernement qu'elle étoit prête de leur abandonner. Elle invitoit auſſi le Comte & la Comteſſe d'accompagner leurs enfans.

Dès que les courtisans & les prétendans furent que Pierre de Provence étoit ce terrible Chevalier des Clefs, & qu'il étoit l'époux de Maguelonne, chacun songea à ses intérêts; ceux qui avoient l'honneur d'être Chevaliers, partirent aussi-tôt pour la Provence, dans l'espoir que Pierre leur feroit l'honneur de rompre des lances avec eux, & qu'ils auroient le bonheur d'être battus; ceux qui ne l'étoient pas & qui avoient dit le plus de mal du raviſſeur de Maguelonne, lui écrivirent pour le féliciter, lui faire part de leur joie, & lui demander sa protection; leurs lettres étoient remplies de ce que la baſſeſſe & la flatterie ont de plus vil : il n'y en avoit aucun qui ne lui marquât qu'il avoit été un de ses plus zélés défenseurs, & pas un qui n'accusât les autres.

Ceux qui avoient levé l'étendart de la révolte, & qui ravageoient l'Etat au nom de la Reine, furent un peu consternés, quand ils surent quel ennemi ils avoient en tête. Ils réunirent leurs intérêts, & firent une ligue générale contre Pierre. Il avoit été tranquille jusqu'à ce moment, s'inquiétant peu des intrigues des courtisans & des trames secrettes des prétendans; il espéroit que se détruisant l'un par l'autre, il trouveroit peu d'obstacles à renverser : lorsqu'il apprit cette confédération générale, il n'hésita plus; il envoya un Chevalier de confiance, qui rassembla les troupes de la Reine : ce Chevalier s'aboucha avec ceux des courtisans, qui trop foibles pour se faire un parti, avoient déja écrit à Pierre pour lui offrir leurs services. Il leur promit la protection de Maguelonne, & chacun d'eux fournit des secours en argent ou en soldats qu'ils débauchèrent.

Lorsque l'armée de Pierre se trouva assez nombreuse, il partit & vint en prendre le commandement; elle alla au-devant de lui : Pierre entra dans Naples, il alla d'abord se prosterner aux genoux de la Reine, qui le reçut comme son fils; elle ne lui fit aucun reproche sur l'enlèvement de sa fille; elle lui dit seulement que le Prince à qui son père l'avoit destinée, s'étoit déclaré l'ennemi le plus irréconciliable de sa Souveraine; qu'aussi-tôt que Maguelonne eut disparu, il annonça ses prétentions les armes à la main; & que depuis qu'il avoit appris qu'elle avoit épousé Pierre,

Il avoit réuni tous les partis, & s'étoit mis à leur tête, promettant de les indemniſer, ſoit en démembrant des Provinces, ſoit par des emplois à la Cour.

Le camp de ce Prince étoit à deux lieues de la ville; Pierre, à la tête de ſes troupes, attaque ſes retranchemens, pénetre dans le camp, & le force de l'abandonner: il ne lui donne pas le temps de ſe retrancher encore; il le ſuit avec vigueur, & le force à recevoir la bataille; elle fut vive & meurtrière; mais après deux heures de combat, l'ennemi commence à plier: Pierre porte toutes ſes forces vers l'endroit le plus foible, & bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Prince fut trouvé mort ſur le champ de bataille, & tout vint ſe ſoumettre à Pierre, qui rentra triomphant dans Naples. Le peuple, qui ne ſe décide pas toujours par l'évènement, avoit pris parti pour lui avant la victoire: la plupart des courtiſans qui ne ſavoient pas pour qui le ſort ſe déclareroit, attendoient le ſuccès & allèrent au-devant du vainqueur, maudiſſant le projet ridicule du vaincu, qui, malgré ſes défauts & ſes vices, avoit oſé prétendre à la main de la Princeſſe. Ceux qu'il avoit le plus favoriſés dévouèrent ſa mémoire à l'exécration; les courtiſans firent des épigrammes contre lui, & des chanſons où l'on n'épargnoit pas le père de Maguelonne; car comment louer le monarque règnant, ſans ternir la gloire de ſon prédéceſſeur? Pierre, qui n'entendoit rien aux règles des panégyriques, défendit les chanſons, & impoſa ſilence aux chanſonniers.

Lorſque tout fut pacifié, Pierre choiſit des Miniſtres ſages & ſans ambition, ce qui lui fut plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord; il pria la Reine de garder encore quelques jours le timon de l'Etat; & comme il ſavoit qu'il pouvoit s'en rapporter aux nouveaux Miniſtres, il partit pour aller chercher Maguelonne & ſes parens. On le vit arriver en Provence avec une nombreuſe eſcorte; il paſſa à la Cour du Comte de Provence règnant, qui le reçut avec la plus grande magnificence. Il y vit Jacques, cet oncle préſomptueux, qui raconta la manière dont Pierre l'avoit vaincu, ſans le combattre, dans ce tournoi qui fut ſi glorieux à ſon neveu. Le Comte règnant étoit ſans poſtérité; il étoit le maître de laiſſer ſes Etats

à celui des enfans de ſes deux frères qu'il jugeroit à propos. Robert, fils de Jacques, & Pierre, étoient les ſeuls qui euſſent droit d'y prétendre. L'orgueil de Robert, la réputation de Pierre, & ſur-tout l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'héritière du Royaume de Naples, déterminèrent le Comte en faveur de ce dernier : il eſt vrai qu'il indemniſa Robert par des biens immenſes. Il nomma dès ce moment Pierre pour ſon ſucceſſeur après ſa mort.

Pierre ramena Maguelonne à ſa mère; le Comte & la Comteſſe les accompagnèrent. La Princeſſe tomba aux genoux de la Reine, qui la fit relever & l'embraſſa; elle lui témoigna le repentir le plus amer de l'avoir quittée; elle lui jura qu'elle n'y avoit été déterminée que par les vertus de Pierre, & par la crainte, trop bien fondée, d'être l'épouſe du Prince de Tarente. La Reine oublia tout le paſſé, & voulut dès le jour même abdiquer la couronne en faveur de Pierre & de ſon épouſe : ils la conjurèrent inutilement de la garder; elle fut inflexible : les deux époux furent couronnés au milieu des acclamations du peuple. La Reine ne ſe ſépara point; elle eut tous les agrémens du trône, ſans en avoir les peines. Le Comte & la Comteſſe s'en retournèrent en Provence, & ne manquoient pas chaque année de venir à la Cour de leur fils. Pierre & Maguelonne eurent un règne long, heureux & paiſible; ils n'éprouvèrent d'autres chagrins que les pertes qu'ils firent ſucceſſivement de leurs parens. Pierre recueillit le Comté de Provence; il eut un fils qui réunit ſur ſa tête le Royaume de Naples, le Comté de Provence & tous les biens de Robert. Ces deux époux furent amans juſqu'au tombeau, où ils ne deſcendirent que dans l'âge de caducité.

FIN.

BIBLIOTHEQUE BLEUE.

No. II.

C. L. Desraie. del. *J. B. C. Chatelain. Sculp.*

HISTOIRE
DE ROBERT LE DIABLE.

HISTOIRE
DE
ROBERT LE DIABLE,
DUC DE NORMANDIE.

A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

1783.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE DES CHAPITRES

De l'Hiſtoire de Robert le Diable.

CHAP. I. *SAGESSE d'Hubert. Embarras de ſes courtiſans. Combat contre deux Corſaires.* Page 5

CHAP. II. *Dangers de la ſuperſtition. Naiſſance de Robert. Doutes mal fondés ſur la paternité. Avis aux pères.* 12

CHAP. III. *Eſpiéglerie de Robert. Chagrins qu'il donne à ſes parens. Devoirs qu'impoſe le titre de Chevalier. Combat.* 18

CHAP. IV. *Révolte de Robert. Ses cruautés & ſon libertinage. Il déclare la guerre à ſon Père. Avanture des ſept Hermites.* 23

CHAP. V. *Remords de Robert. Éclairciſſemens qui confirment des doutes. Projets de changement. Manière ſûre de convertir des ſcélérats. Fin des égaremens de Robert. Il ſe voue à la réforme.* 30

CHAP. VI. *Réparation des torts.* 37

CHAP. VII. *Robert Comédien par occaſion. Sa modération à l'épreuve. Avantures imprévues. Hiſtoire de Cécile. Commencement de la pénitence de Robert.* 41

CHAP. VIII. *Épreuves. Progrès de Robert dans la vertu. Il eſt déclaré fou du Roi. A la Cour, les fous même excitent l'envie. Conſpiration découverte. Qu'eſt-ce que la vertu?* 49

CHAP. IX. *Guerre des Sarraſins. Batailles. Faits héroïques de Robert. Il eſt ſur le point d'en perdre tout le fruit.* 56

CHAP. X. *Prodiges. Triomphe de Robert. Tournoi. Combat extraordinaire. Repas de noces. Les Nains ne ſont pas les ennemis les moins dangereux pour les Chevaliers. Retour de Robert en Normandie. Péril preſſant.* 67

CHAP. XI & dernier. *Aveux du Génie, qui ſervent d'explication à pluſieurs endroits de cet Ouvrage. Mort du Roi. Supplice d'Oſorio. Robert fixé dans ſes États.* 79

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

DE

ROBERT LE DIABLE,

DUC DE NORMANDIE.

CHAPITRE PREMIER.

Sageſſe d'Hubert. Embarras de ſes Courtiſans. Combat contre deux Corſaires.

S'IL EST un plus grand crime, il n'en eſt pas du moins de plus inſenſé, que de murmurer contre la Providence, nous lui imputons des malheurs que nous nous faiſons nous-mêmes, ou qui, étant liés à un ordre invariable de choſes, ſont preſque toujours la ſource des plus grands biens. Pour qui pourroit voir la chaîne des événemens, il n'y auroit ni bonheur, ni malheur ſur la terre : ceux dont nous nous plaignons, ne ſont le plus ſouvent des maux, que parce qu'ils contrarient nos paſſions ou nos préjugés. Si la Providence s'aſſujettiſſoit aux fantaiſies particulières des hommes, plus elle en contenteroit, moins elle réuſſiroit à faire le bien général qui ne réſulte pas du bonheur du grand nombre, mais du mélange des biens & des maux de tous. D'ailleurs nous nous méprenons ſi ſouvent ſur les objets de nos vœux, nous avons des idées ſi fauſſes du bonheur ou du malheur, que nos déſirs ſont ſouvent des blaſphêmes, dont la Providence ſe venge en les exauçant.

Tels furent les vœux importuns de la Ducheſſe de

Bretagne, jeune épouse d'Hubert, Duc de Normandie, qui depuis dix-sept ans qu'elle étoit mariée, imploroit le ciel pour avoir des enfans, & murmuroit de ce qu'il étoit sourd à ses cris : à cela près, elle pouvoit se regarder comme la plus heureuse des femmes : épouse adorée, Princesse respectée & chérie, maîtresse absolue ; dont la beauté égaloit le pouvoir, rien ne sembloit manquer à sa félicité. Le Duc possédoit outre le Duché de Normandie, des biens immenses & les plus belles prérogatives ; il y avoit joint une partie de la Bretagne que son épouse lui avoit apportée en dot. L'amour, la convenance, & le vœu de son peuple, avoient engagé Hubert à demander au Duc de Bretagne la main de sa fille : la Souveraineté étoit le moindre des avantages que possédoit le Duc de Normandie. Aux qualités du corps & de l'esprit, il joignoit l'ame la plus belle : juste, vaillant & magnifique, mille traits héroïques caractérisoient sa vie. Les Rois le prenoient pour arbitre de leurs querelles ; & lorsqu'il avoit prononcé, si l'un des deux refusoit de terminer leurs différends, Hubert prenoit les armes, se rangeoit du côté du plus juste, & par conséquent de celui auquel il avoit donné gain de cause, & il forçoit toujours la victoire de confirmer ses jugemens. Il avoit atteint sa vingt-cinquième année qu'il n'avoit pas songé à se marier : tout sage qu'il étoit, il avoit adopté le préjugé commun aux Généraux & aux Officiers Normands de ce tems-là, qui pensoient qu'une épouse amollit le courage, & en conséquence il avoit défendu qu'aucun de ses soldats se mariât, de sorte que la guerre qui n'étoit funeste à ses voisins que par les hommes qu'elle leur enlevoit, l'étoit doublement pour Hubert qui perdoit ses soldats, & qui s'ôtoit les moyens de réparer ses pertes.

Hubert étoit galant, quoique sage & pieux, mais il redoutoit les nœuds du mariage ; ses Courtisans, dans l'espérance de rendre sa Cour plus gaie & plus brillante, lui représentèrent qu'il étoit tems de penser à se donner des successeurs, & que les guerres les plus sanglantes dévasteroient ses Etats, s'il venoit à mourir sans enfans ; qu'à la vérité, selon l'ordre ordinaire de la nature, ce

tems étoit encore très-éloigné, & qu'il n'y avoit aucun d'eux qui ne désirât de donner la moitié de sa vie pour l'éloigner encore. Mais Hubert qui connoissoit la valeur de ces sacrifices, ne consulta que l'intérêt de ses sujets : il envoya secretement des Peintres dans toutes les Cours, avec ordre de faire les portraits de toutes les Princesses, sans qu'elles pussent s'en appercevoir. Lorqu'il en eut rassemblé une douzaine, il les exposa aux yeux de ses Courtisans : les femmes les virent & critiquèrent tout, les hommes cherchoient dans les yeux du Duc, quelle étoit celle qu'ils devoient trouver la plus belle. Il s'en apperçut, il sourit au portrait de la Comtesse de Flandres, dont la taille étoit lourde & massive, les yeux petits & louches, le teint pâle & inanimé. Ils crurent avoir deviné le goût du Prince, & la beauté de la Comtesse de Flandres fut mise au-dessus des charmes de Vénus. Hubert rioit de l'art avec lequel ils convertissoient en graces, les défauts les plus frappans. Les femmes plus sincères & plus malignes, exerçoient leur critique sur le mauvais goût de leurs maris, sur celui du Prince, & sur-tout sur les traits manqués de leur future Souveraine. Enfin le Duc se rangea du côté des femmes, il déclara que la Comtesse de Flandres étoit très-laide, & les Courtisans ne comprenoient pas comment ils avoient pu se faire illusion au point de la trouver jolie.

De douze portraits, le Duc en rejetta neuf, & consulta les Courtisans sur les trois qui restoient. L'un représentoit la fille de Raimond, Comte de Toulouse, en amazone, le casque en tête, l'arc en main, & poursuivant un sanglier, qui traînoit après lui le trait dont elle venoit de le blesser. L'autre étoit le portrait de la Duchesse de Bourgogne, jeune veuve, peinte en habit de deuil sous des voiles funèbres qui rehaussoient sa blancheur, appuyée sur le tombeau de son époux qu'elle arrosoit de ses larmes; l'intérêt que son affliction répandoit sur toute sa figure, enchaînoit l'ame du Duc. Le troisième portrait étoit celui de la fille du Duc de Bretagne; elle étoit représentée dans le négligé le plus simple; elle prodiguoit à son pere les caresses les plus ingé-

nues ; on voyoit à travers les rides du vieillard, la satisfaction que les graces de sa fille répandoient dans son cœur ; ses yeux la fixoient & laissoient échapper des larmes de tendresse. Le Duc Hubert hésitoit entre ces portraits : les Courtisans se gardèrent bien de prononcer, & pour cette fois leur embarras venoit autant de l'égalité des charmes de ces trois Princesses, que de leur politique. Le Duc ne pouvant se décider sur leur beauté, résolut d'envoyer des Ambassadeurs dans les trois Cours, sous des prétextes assez légers. Il leur ordonna d'examiner à fond les caractères des trois Princesses, de lui en faire un fidèle rapport, & sur-tout d'être sincères. La fille du Comte Raimond étoit vive & piquante, elle joignoit les graces de l'esprit aux traits d'une beauté mâle, qui annonçoient un courage au-dessus de son sexe : elle passoit la moitié de ses jours dans les bois ; les fêtes les plus bruyantes, les jeux les plus pénibles, les exercices les plus dangereux étoient ceux qu'elle préféroit : ses principales vertus étoient la magnanimité, le courage, la fermeté & l'égalité de caractère la plus constante. Une ame tendre & sensible, la bonté la plus généreuse, un cœur toujours prêt à partager les biens & les maux de l'humanité, des mains toujours ouvertes à l'indigent : tels étoient les principaux traits du caractère de la jeune veuve. La candeur, la simplicité de mœurs, la douceur & la délicatesse de sentimens caractérisoient la fille du Duc de Bretagne : cette naïveté donnoit à son esprit & à sa figure des graces qui séduisoient ; il étoit comme impossible de lui résister. Le Duc étoit encore indécis, il voulut s'assurer par lui-même de la vérité, il se cacha sous l'habit de pélerin : les pélerinages étoient alors d'autant plus à la mode que cette dévotion étoit encore dans sa nouveauté. L'état le plus voisin de la Normandie est la Bretagne ; ce fut par-là qu'il commença sa tournée ; il arriva sans aventure jusqu'à Rennes ; il auroit voulu s'insinuer jusques dans le palais du Duc ; la crainte d'être reconnu l'en empêchoit, un événement imprévu l'y introduisit malgré lui-même.

Des Corsaires Sarrasins infectoient les côtes de Bretagne ; ils enlevoient toutes les jeunes beautés qu'ils pouvoient

rencontrer : on avoit apperçu à la hauteur de Saint Malo près de Cancale, deux vaiſſeaux en panne, ils furent reconnus pour des Corſaires : la jeuneſſe Bretonne ſe mit ſous les armes, les jeunes filles reſtèrent auprès de leurs meres, & l'on prit les précautions les plus ſévères. On ſe doutoit que les Sarraſins avoient des intelligences ſecrettes dans la ville : on ſurprit deux Juifs qui s'étoient gliſſés dans les principales maiſons de Rennes, à la faveur de noms célébres & de l'habit de pélerins. Dès ce moment on fit main baſſe ſur tous ceux qu'on trouva dans Rennes, & le Duc de Normandie, qui avoit pris le nom du Cavalier *Cinthio* de Florence, fut arrêté & conduit au Duc de Bretagne. Il ne fut reconnu de perſonne, il refuſa de dire ſon nom, il ſe contenta d'aſſurer qu'il étoit Chevalier, & il offrit de donner la chaſſe aux deux Corſaires. Il parla avec une ſi noble fermeté, que le Duc de Bretagne lui confia une de ſes galères : il ne prit que le monde qui lui étoit abſolument néceſſaire. Avant que de ſortir du port de Cancale, il fit partir une chaloupe afin d'attirer les Sarraſins & d'engager le combat. Son ſtratagême réuſſit, un des Corſaires ſe détache, fond ſur la chaloupe, qui fait ſemblant de regagner le port : alors le Duc en ſort, & à force de rames, s'approche du vaiſſeau ennemi qui le défie ; on en vient à l'abordage, & les Sarraſins, réduits à dix combattans, demandent grâce. Cependant l'autre Corſaire vient au ſecours, le Duc le laiſſe approcher & ſe fait ſur le pont un rempart des cadavres entaſſés des Sarraſins du premier vaiſſeau. Le ſecond Corſaire combat avec fureur, ſa réſiſtance eſt vaine, il alloit ſubir le ſort du premier, un Renégat effréné allume une torche & met le feu à la poupe ; quelques Chrétiens captifs ſe jettent à la mer, le Duc leur envoie ſa chaloupe & les ſauve : les Sarraſins furieux traînent ſur le pont ceux qui n'avoient pas encore pu ſe précipiter dans les flots, & les égorgent à la vue du Duc ; mais bientôt le feu conſume & la mer engloutit aſſaſſins & victimes. Le Duc de Normandie ne put ramener qu'un des deux Corſaires. Ce combat s'étoit paſſé à la vue du port : le Duc qu'on ne connoiſſoit que ſous le nom du Cavalier Cinthio, fut reçu avec des tranſports

de joie : il diſtribua aux gens de l'équipage le butin qu'il avoit fait ſur les Sarraſins, & ne réſerva qu'une aigrette de diamans qu'il deſtina à la fille du Duc de Bretagne. Il fut conduit à Rennes en triomphe; le Prince, avec ſa fille, vint au-devant de lui : il préſenta les captifs au pere, & offrit les diamans à la Princeſſe : elle ne le vit point avec indifférence, & ſa candeur ne lui permit pas de déguiſer ſes ſentimens. Le Duc de Bretagne, rempli d'eſtime & d'admiration, le queſtionna beaucoup ſur ſa naiſſance & ſur ſes aventures. Le Duc de Normandie répondit modeſtement qu'il avoit des raiſons pour les cacher, que la principale étoit qu'ayant été vaincu dans un tournoi, le vainqueur lui avoit impoſé cette loi biſarre, qu'il avoit juré de garder le ſilence juſqu'à ce qu'il eût vaincu à ſon tour ce Chevalier, & qu'il avoit pris ce moment pour accomplir un vœu qui étoit l'objet de ſon pélerinage. L'action éclatante & généreuſe que vous venez de faire, lui dit le Duc de Bretagne, & votre qualité de Chevalier, me parlent aſſez en votre faveur pour que je reſpecte votre ſecret. La Princeſſe pria l'étranger de lui faire le récit du combat; elle l'écouta avec intérêt, & elle lui donna des éloges les plus flatteurs. Le faux Cinthio lui témoigna combien il déſireroit de pouvoir expoſer ſa vie pour elle : il lui dit, d'un air ſoumis & modeſte, qu'il la ſupplioit d'accepter ſes ſervices, lorſqu'elle auroit couronné les vœux de celui des Princes qui aſpiroient à ſa main. La Princeſſe s'inclina, ſe tourna vers ſon pere, & rougit. Ah! Chevalier, lui dit le bon vieillard, vous venez de renouveller nos douleurs; je dois pour le bonheur de mes ſujets marier bientôt Mathilde, mais je ne penſe qu'en frémiſſant à notre ſéparation. Je ne vois qu'un Prince qui pourroit la rendre moins ſenſible, parce que ſes Etats étant voiſins des miens, j'aurois du moins la ſatisfaction de voir de tems en tems ma chere fille; il eſt beau, jeune & vaillant; je ne l'ai vu dans ma Cour que dans l'âge le plus tendre, & j'ai appris qu'il ne démentoit point l'eſpérance qu'il faiſoit déja concevoir de lui; j'en ai ſouvent entretenu Mathilde, & j'ai tâché de faire naître dans ſon cœur des ſentimens que j'eſpérois de

couronner un jour; mais on dit que ce Prince dédaigneux compte pour rien la beauté, mépriſe l'amour & regarde les liens du mariage, comme une chaîne cruelle & inſupportable. On vous trompe, Seigneur, reprit l'étranger avec vivacité : jamais le Duc de Normandie ne conçut des idées auſſi fauſſes : il regarde ſans doute le mariage comme le plus grand des maux, lorſqu'il enchaîne deux caractéres inſociables; mais je ſais qu'il n'aſpire qu'après le bonheur de s'attacher à une compagne aimable; qu'il prend, pour ne point hazarder une démarche imprudente, les moyens les plus ſûrs; qu'il aimeroit mieux épouſer une de ſes ſujettes qui ſeroit ſelon ſon cœur, que la plus grande Reine qu'il croiroit ne pouvoir point aimer; & comme il fait tout ce qu'il peut pour être adoré de ſon peuple, il ne négligera rien pour être le meilleur des maris. Je vous dirai bien plus, je ſais qu'il adore la Princeſſe Mathilde, qu'il l'a vue, & qu'il auroit mis ſa félicité à pouvoir lui avouer ſes ſentimens : il n'a pas oſé les lui déclarer, il eût voulu s'aſſurer plutôt de ceux de la Princeſſe : s'ils ſont favorables, & qu'elle daigne me le permettre, d'un ſeul mot je le déterminerai à vous demander à genoux la main de votre fille. Le Duc de Bretagne étoit au comble de la joie, il permit à l'étranger d'agir comme il le jugeroit à propos, pourvu qu'il ne compromît point ſa chère Mathilde. Elle ne comprenoit point comment le Duc de Normandie avoit pu la voir : l'étranger qui craignit qu'elle ne pouſsât trop loin ſes conjectures, lui expliqua la manière dont il avoit eu les portraits de toutes les Princeſſes; il lui apprit qu'il l'avoit préférée à la Comteſſe de Toulouſe & à celle de Bourgogne, après avoir pris, par ſes Ambaſſadeurs, des éclairciſſemens ſur leurs caractères. La Princeſſe parut flattée de ces ſoins; ſon pere remit ſes intérêts entre les mains de l'étranger, qui partit deux jours après pour Rennes, & qui auſſitôt après ſon retour, envoya au Duc de Bretagne une ambaſſade ſolemnelle pour lui demander la Princeſſe en mariage. La demande fut bientôt accordée, le Duc de Bretagne accompagna Mathilde; elle ne fut pas fâchée de retrouver dans le Duc de Normandie, le Pélerin Cinthio.

CHAPITRE II.

Dangers de la ſuperſtition. Naiſſance de Robert. Doutes mal fondés ſur la paternité. Avis aux peres.

JAMAIS on ne vit deux époux ſi bien aſſortis : c'étoit de part & d'autre la beauté la plus parfaite & la tendreſſe la plus vive : depuis dix-ſept ans qu'ils étoient mariés, rien n'avoit pu troubler leur union, ils partageoient leurs peines & leurs plaiſirs, tout rioit à leurs vœux : une ſeule choſe troubloit leur félicité ; le ciel refuſoit des enfans à leur amour & à leurs prières. Mille fois ils s'étoient témoigné leurs regrets l'un à l'autre : Mathilde conſoloit Hubert par ſes careſſes ; Hubert cherchoit à écarter cette idée affligeante de l'eſprit de Mathilde. Elle avoit conſervé ſur le trône cette candeur & cette ſimplicité, qui faiſoit les délices de ſon pere ; mais ſa ſenſibilité qui ſembloit s'être augmentée, cauſa ſon crime & ſes malheurs.

Pour conſoler Hubert, elle lui diſoit un jour, je bénis le ciel de m'avoir donné un époux tel que vous : vous faites le bonheur de ma vie ; dix-ſept ans ſe ſont écoulés comme une nuit : peut-être eſt-ce moi que le ciel punit en nous refuſant des enfans ; ſi vous aviez épouſé une autre Princeſſe, elle ne vous eut ſans doute pas tant aimé que moi, mais ſa fécondité vous eut dédommagé de ce que vous auriez perdu du côté de la tendreſſe. Hubert ſe ſentoit pénétré de l'affliction de ſon épouſe, il lui diſſimuloit ſon propre chagrin autant qu'il le pouvoit. La Ducheſſe le reſſentoit plus vivement que lui-même ; elle eut recours à tous les ſecrets de la Médecine, & à tous ceux de la Chymie des Arabes, qui dans ce tems-là, avoient fait les plus grands progrès dans les arts. Enfin n'ayant plus aucune reſſource du côté de la Phyſique, elle eut recours aux voies ridicules de la ſuperſtition la plus abſurde. Mathilde n'étoit point crédule, mais quel eſt l'eſprit fort qu'un grand intérêt n'ébranle pas

quelquefois? Nous ſavons en général que l'eſprit humain a ſes bornes : mais qui peut les déterminer? L'eſpoir & le deſir nous perſuadent aiſément qu'il nous reſte encore bien des ſecrets à découvrir dans les ſciences ; & qui nous a dit que ce qui n'a pas été trouvé juſqu'à nous, ne le ſera jamais? Telle invention qui paroiſſoit impoſſible avant ſa découverte, nous ſemble un jeu depuis que nous la poſſédons. C'eſt ainſi que raiſonne tout homme fortement occupé d'une paſſion qu'il cherche à ſatisfaire, & c'eſt ainſi qu'on fit raiſonner Mathilde.

On lui perſuada de s'adreſſer à un Juif, qui, abuſant de la foibleſſe du peuple & de quelques connoiſſances qu'il avoit acquiſes chez les Arabes, avoit l'art d'évoquer les ombres, & prédiſoit l'avenir : parmi beaucoup d'autres ſecrets, il avoit celui de rendre ſtériles les femmes fécondes, & de donner la fécondité à celles que la nature avoit fait ſtériles. Mathilde eut la foibleſſe de conſulter cet oracle : l'infâme Iduméen l'aſſura du ſuccès, ſi elle promettoit de lui garder un ſecret inviolable. Elle le lui jura, pourvu ajouta-t-elle, que vous n'exigiez de moi rien qui puiſſe bleſſer l'honnêteté. On la raſſura à cet égard : on lui expliqua tous les myſtères de la cabale : on lui apprit que la terre, les airs & les eaux étoient peuplés de Génies, à qui l'Etre ſuprême avoit confié le gouvernement de l'univers, qu'ils protégeoient les hommes, & s'uniſſoient quelquefois aux mortelles. On demanda à Mathilde ſi la préſence d'un de ces êtres, revêtu d'une forme viſible, ne l'effraieroit point ; elle répondit qu'elle ſe ſentoit aſſez de courage pour le voir. L'impur Iſraélite fit des conjurations, & l'on entendit des éclats qui ébranlèrent la caverne où ſe paſſoit cette ſcène : après avoir évoqué trois fois l'Etre des êtres, le fond de la caverne s'ouvre avec un bruit effroyable, & un jeune-homme, d'une beauté parfaite, vient ſe jetter aux pieds de Mathilde qui s'évanouit. Ce jeune-homme étoit en effet un Génie ; mais le Juif ignorant, & auſſi crédule que les ſuperſtitieux qui le conſultoient, le prit pour un amant de Mathilde qui vouloit profiter de ſa reſſemblance avec Hubert pour ſurprendre, par la ruſe, des faveurs que ſes ſoins n'avoient pu lui faire accorder. Mathilde & le Lecteur retrouveront encore ce Génie ſur leurs pas.

Le Juif profita de l'évanouiſſement de Mathilde, pour faire brûler des herbes aromatiques, qui jettoient les ſens dans une ivreſſe voluptueuſe, & plongeoient l'imagination dans un délire, qui, ſans lui ôter l'entière connoiſſance des objets, ne les faiſoit voir que ſous les faces les plus riantes. Lorſque Mathilde ſortit de ſon évanouiſſement, elle ſe trouva la tête appuyée ſur les bras du jeune homme qui la ſoutenoit; elle fit un cri & ſe leva comme furieuſe. Pourquoi, ma chère Mathilde, vous refuſer aux careſſes d'un époux qui vous adore? d'où vous vient cet effroi, lorſque j'ai paru devant vous? êtes-vous étonnée de me voir chercher les mêmes moyens que vous, de nous procurer des gages ſacrés de notre amour? Ah! je le vois, le remord de m'en avoir fait un myſtère a cauſé votre trouble; mais ſoyez tranquille, le motif qui vous fait agir, vous juſtifie aſſez.

Mathilde, les yeux fixés ſur l'être qui lui parloit, ſéduite par le ſon de ſa voix & par ſa reſſemblance; mais ſe ſouvenant du Génie qu'on avoit promis de lui faire voir, flottoit dans la plus cruelle incertitude. Celui qui lui parloit lui paroiſſoit ſeulement plus jeune que ſon époux: elle en marqua ſa ſurpriſe. Ah! Mathilde, lui dit-il, ſe peut-il qu'un ſi léger déguiſement vous faſſe me méconnoître? votre cœur n'eut-il pas dû écarter ce foible preſtige? auquel j'avouerai que j'ai eu recours pour paroître à vos yeux avec les mêmes traits qui vous plurent tant dans le Pélerin Cinthio? Le charme a opéré le même changement ſur votre figure; regardez-vous dans cette glace, ajouta-t-il, en lui donnant un miroir infidèle qui rajeuniſſoit. Mathilde ſe retrouva dans l'état où elle étoit lorſqu'elle épouſa Hubert. Vous ſentez bien, Mathilde, reprit-il, pourquoi j'ai eu recours à ce ſurcroît de charmes: le ſavant Enchanteur qui nous fait part de ſes ſecrets, m'a aſſuré que nous aurions la poſtérité la plus nombreuſe; mais que les momens étoient précieux, & que ce jour étoit marqué par les plus heureuſes deſtinées.

Mathilde étoit bien convaincue qu'elle parloit à Hubert, cependant un ſecret ſentiment la retenoit encore. Cher époux, lui diſoit-elle, je ne ſais quel eſt le trouble qui m'agite; vous connoiſſez ma tendreſſe pour vous, vous

ſavez avec quelle volupté je me ſuis toujours livrée à vos tranſports : d'où vient que, dans ce moment, je ne puis trouver au fond de mon cœur la même ardeur & les mêmes deſirs? Quoi Mathilde, s'écria le faux Duc de Normandie, Mathilde éprouveroit enfin de l'indifférence pour un époux qui n'a jamais ceſſé d'être amant, & qui l'eſt dans ce moment plus qu'il ne le fut jamais! Oh! pour de l'indifférence, non, dit-elle, non, cela eſt impoſſible : mais... dans cette caverne ! à la merci d'un Juif ! Je t'entens, reprit-il, ma chère Mathilde, viens, ſuis moi. Mathilde lui tend la main, il l'embraſſe, & la conduit dans un boſquet de myrthes au-delà d'un ruiſſeau qu'ils paſsèrent dans une nacelle que le faux Duc tira ſur le rivage : c'eſt là que ſéparé du reſte du monde, le perfide ſe livra à mille tranſports qui furent rendus inutiles, comme on le verra dans ſon tems.

Cependant les heures ſe paſſent : le jour eſt près de ſa fin, & le lâche Iduméen, qui avoit tout à craindre d'Hubert, veut ſéparer les amans ; il appelle Mathilde qui ne l'entend point, il veut paſſer dans l'iſle des myrthes ; mais la nacelle étoit ſur le rivage oppoſé ; il franchit le ruiſſeau à la nage, & trouve le faux Duc qui ſoutenoit Mathilde évanouie. Il le preſſe, lui fait ſentir le danger qu'ils courent, & ils éveillent la Ducheſſe, dont le premier mouvement eſt d'embraſſer ſon époux : mais, ô ciel ! l'illuſion avoit ceſſé, le faux Duc n'avoit plus aucune reſſemblance avec le véritable. Perfides, s'écrie-t-elle, dans quel abîme m'avez-vous plongée? barbares, arrachez-moi le jour, il ne vous en coûtera qu'un crime de plus. Vous avez oſé deshonorer votre Souveraine, tremblez. Monſtre, dit-elle au Juif, arrache-moi le jour, te dis-je, ou je vais tout révéler au Duc ; & toi, vil impoſteur, par quel preſtige, abuſant de ma propre vertu, as-tu pu tromper ſous une fauſſe apparence le penchant ſecret de mon cœur.

Mathilde pleuroit & s'arrachoit les cheveux ; elle voulut ſe poignarder, le Juif l'empêcha. Il prit un air conſterné, repréſenta à la Ducheſſe que ſa mort entraîneroit celle de ſon mari, que le meilleur parti qu'elle eût à prendre, étoit d'enſevelir tout dans le plus profond miſtère, qu'au ſurplus elle n'avoit rien à ſe reprocher. N'êtes-vous pas venue,

lui dit il, interroger mon art? ne vous ai je pas demandé ſi la préſence d'un Génie ne vous effraieroit point? ne vous ai-je pas dit que ſouvent ces eſprits s'uniſſoient aux mortelles? ne m'avez-vous pas permis d'en invoquer un? Il eſt vrai que la forme ſous laquelle il a paru vous a trompée; ſous toute autre, il n'eut pu obtenir de vous des faveurs ſans leſquelles il étoit impoſſible que vos deſirs pour votre poſtérité fuſſent remplis. Quoi, reprit-elle, tu voudrois me perſuader encore que ce raviſſeur eſt un eſprit élémentaire? Beauté céleſte, s'écria le faux Sylphe d'une voix entrecoupée, je n'ai commis d'autre crime que d'avoir emprunté les traits de votre époux, & de n'avoir pas eſſaié de vous plaire ſous les miens. Et qui es-tu, dit la Ducheſſe d'un ton impoſant? Je ſuis un démon, s'écria le ſcélérat, & l'enfant que tu portes aura tes vertus & mes vices. Sois diſcrete, cache à ton mari ce qui vient de t'arriver: malgré le ciel, tu as voulu avoir un fils, dans neuf mois tu le mettras au monde.

La douce & timide Mathilde vouloit s'élancer ſur ſon raviſſeur; mais il s'engloutit dans le ſein de la terre, & ne laiſſa qu'une épaiſſe fumée. Elle demeura comme interdite; elle ne ſavoit que croire de tout ce qui venoit de ſe paſſer; le Juif l'aſſura que tous ces événemens étoient fort ordinaires, que le Génie auquel elle avoit accordé ſes faveurs, étoit un Génie tout-puiſſant, dont l'empire étoit au centre du globe de la terre.

Elle avoit entendu parler à ſa nourrice de Lutins, d'Eſprits incubes & ſuccubes, de Sylphes, de Gnomes & d'Ondins: juſqu'à ce moment elle n'avoit ajouté aucune foi à ces fables: ſi ce qu'elle venoit de voir ne la perſuada pas entièrement, elle avoit un ſi grand intérêt à le croire, qu'elle commença tout au moins de douter. Elle ſe fit reconduire par le Juif, & revint au palais, où, par bonheur, le Duc n'étoit pas encore rentré: elle eut le tems de ſe mettre au lit ſous prétexte d'une légère indiſpoſition.

Le Duc étoit à la chaſſe depuis le matin: il revint haraſſé: on lui dit que la Ducheſſe repoſoit; il remit au lendemain à la voir. A peine fut-il jour, qu'il paſſa dans l'appartement de Mathilde: il la trouva un peu abbatue, il ſe coucha auprès d'elle & lui fournit des raiſons de douter

ſi

ſi le fils qui devoit naître d'elle appartiendroit au Duc ou au Démon.

Mathilde cependant, inquiéte ſur l'exiſtence des Eſprits élémentaires, alloit conſultant de tous côtés ; mais elle ne pouvoit être éclaircie : enfin elle appella le Juif à qui elle promit ſa grace s'il lui avouoit la vérité, quelle qu'elle fut. Le Juif lui donna ſa parole qu'il ne lui cacheroit rien après ſes couches : car ſa groſſeſſe étoit déclarée, à la grande ſatisfaction du Duc & de ſes Sujets.

Enfin le tems d'accoucher arriva, Mathilde éprouva les douleurs les plus affreuſes; ſon accouchement dura un mois entier, malgré les prières & les vœux de toute la Cour ; tous ceux qui étoient auprès de la Princeſſe fondoient en larmes. Le moment de la naiſſance fut annoncé par les prodiges les plus inouïs, ſoit qu'ils fuſſent ſurnaturels, comme pluſieurs Hiſtoriens l'ont cru, ſoit qu'ils fuſſent les effets des ſecrets du Juif. Lorſqu'il naquit, le ciel ſe couvrit de nuages & retentit d'un pôle à l'autre de coups redoublés de tonnerre. Le Palais du Duc parut tout en feu, un ouragan renverſa une de ſes principales tours ; une chouette, qui ſe gliſſa dans la chambre de la Ducheſſe, éteignit avec ſes ailes, l'une après l'autre, toutes les bougies qui ſe rallumèrent d'elles-mêmes. L'enfant, en venant au monde, éternua trois fois, & il lui vint trois dents; deux heures après il éternua encore trois fois, & l'on s'apperçut de trois dents nouvelles ; avant la fin du jour il ne lui en manquoit aucune. Il mordoit ſes nourrices, & l'une d'elles ne put s'empêcher de s'écrier que cet enfant étoit un diable, ce qui allarma beaucoup ſa mère. On fut obligé de le nourrir avec du lait qu'on lui faiſoit avaler malgré lui, au moyen d'un biberon. A peine avoit-il un an, qu'il parloit auſſi diſtinctement que ſon père : il demandoit tous ſes beſoins, & ſavoit ſe faire obéir : les enfans ordinaires, à l'âge de ſept ans, ſont moins formés qu'il ne l'étoit : ſon père l'appella Robert. Il n'y avoit aucune ſorte de méchancetés qu'il ne fit, jettant à la tête des uns tout ce qu'il tenoit dans ſes mains, frappant les autres, & ne faiſant grace à perſonne. A cinq ans, il aſſommoit tous les enfans d'un âge ſupérieur : ils fuyoient dès qu'ils le voyoient. Le propos de ſa nourrice, lorſqu'il

la mordit, & la terreur qu'il inſpiroit aux autres enfans, lui firent donner le nom de Robert le Diable, qu'il porta toute ſa vie.

CHAPITRE III.

Eſpiégleries de Robert. Chagrins qu'il donne à ſes parens. Devoirs qu'impoſe le titre de Chevalier. Combat.

UNE enfance auſſi difficile annonçoit la jeuneſſe la plus orageuſe : lorſqu'il eut atteint ſa huitième année, le Duc le mit ſous la conduite d'un Gouverneur, auquel il donna toute autorité. C'étoit un homme d'un mérite diſtingué, qui avoit ſervi l'Etat dans le Miniſtère. Il ne ſe chargea de Robert que par conſidération pour ſon père, & parce que d'ailleurs, à travers les défauts de ce jeune-homme, il croyoit voir un fonds heureux. Robert marqua la plus grande indocilité, il jura que jamais il ne ſouffriroit que perſonne fût ſon maître, prit ſes livres, les foula aux pieds & menaça ſon Gouverneur. Le Duc le fit mettre aux arrêts dans le donjon. Robert, qui dans ce moment ne fut pas le plus fort, ou du moins qui ne voulut point lutter contre ſon père, fit ſemblant de ſe repentir; mais c'eſt dans le tems qu'il paroiſſoit plus tranquille qu'il méditoit ſes eſpiégleries. Dans le grand nombre de celles dont on parle encore en Normandie, les Hiſtoriens n'ont conſervé que les ſuivantes.

La veille d'une grande partie de chaſſe, il réſolut de la faire manquer : il attendit la nuit, & lorſqu'il crut que tout le monde dormoit profondément, il ſe lève, va nuds pieds dans toutes les chambres de ſon donjon, prend les culottes, les ſouliers & les bas de ſon Gouverneur, les ſiens & ceux de ſes domeſtiques, & les porte dans les chambres du premier étage, reporte ceux du premier au ſecond, ceux du ſecond au donjon, & ſe remet dans ſon lit. A l'heure indiquée, lorſqu'il fallut ſe lever, & que chacun veut s'habiller à la hâte, les uns trouvent leurs habillemens élargis, les autres beaucoup plus étroits que la veille. L'un

va faire part de ſon aventure à ſon voiſin qui venoit lui communiquer la ſienne; l'autre fouille dans ſa poche, & y trouve de l'argent qu'il n'y avoit pas laiſſé. L'allarme & la ſurpriſe ſe communiquent de chambre en chambre; Robert n'eſt pas le dernier à jurer; à tout inſtant l'embarras augmente. Il apperçoit un valet-de-pied qui portoit ſa culotte, il s'élance ſur lui, & le traite de fripon, le même valet voit ſes bas aux jambes du Gouverneur. Tout étoit dans la confuſion; Robert feint de chercher l'auteur de cet embarras: le Duc de Normandie, qui voit ſa partie de chaſſe dérangée, eſt furieux, & veut qu'on puniſſe le coupable; le Gouverneur, qui ſe doutoit de la vérité, appaiſa tout le monde. Mais toute la journée ſe paſſa à retrouver ſes effets.

Une autre fois il étoit avec quelques camarades de ſon âge & de ſon caractère, dont l'un l'avoit ſervi dans l'aventure précédente. Ils alloient de tous côtés, volant les fruits & dévaſtant les campagnes. Ils entrèrent dans le jardin d'un Couvent de Moines; ils furent apperçus: un des Frères, eſcorté de quelques valets, ſe mit à les pourſuivre: les camarades de Robert eſcaladèrent les murs & ſe ſauvèrent: Robert, moins prompt, fut le dernier; le Frère l'atteignit au moment où il eſcaladoit, il ne l'arrêta point, mais, à grands coups de diſcipline, il l'accompagna juſqu'au haut du mur. Lorſque Robert y fut parvenu, il ſe mit à pleurer & à crier après ſon couteau, qui, diſoit-il, étoit garni en or: le bon Frère lui demanda où il l'avoit laiſſé, & lui promit de le lui donner: Robert lui fit ſigne que c'étoit au pied du mur, parmi des herbes qu'il lui indiqua du doigt. Le Religieux, qui vouloit profiter du couteau, ſe mit à le chercher: tandis qu'il avoit le front courbé, Robert détacha du mur la plus groſſe pierre qu'il put arracher, & la jetta ſur le dos du Frère, qui reſta eſtropié ſur la place.

Chaque jour il inventoit de nouvelles eſpiégleries: ſon Gouverneur voulut le corriger. Robert jura de lui ôter cette fantaiſie, & il remit à la nuit même l'exécution de ce deſſein. Pour mieux s'aſſurer de Robert, qui s'échappoit ſouvent, le Duc l'avoit logé, comme on l'a dit, dans le donjon, au plus haut du palais. Depuis l'aventure du

changement d'habillemens, le Gouverneur ne ſe couchoit jamais qu'il ne fût bien certain que Robert étoit endormi. Il falloit, pour arriver à ſon appartement, monter quelques marches & traverſer un long corridor. Le Gouverneur, à une certaine heure, ne manqua pas d'aller eſpionner Robert; il laiſſoit ſes pantoufles ſur l'eſcalier, & s'introduiſoit dans l'appartement. Robert l'attendit pendant la nuit, le laiſſe paſſer, &, tandis qu'il étoit à faire ſa viſite, qui fut d'autant plus longue qu'il avoit trouvé la porte ouverte ſans que perſonne lui répondît, Robert cloua les pantoufles du Gouverneur, & ſe retira. Allarmé de ne pas trouver ſon Elève, le Gouverneur revient à la hâte, met ſes pieds dans ſes pantoufles, & dès qu'il veut avancer, ſon corps perdant l'équilibre, il roule dans l'eſcalier avec fracas; les cris du Gouverneur, le bruit qu'il fait en roulant, éveillent les valets : on accourt au bruit, & Robert eſt des premiers à lui porter du ſecours.

Cette eſpiéglerie eut des ſuites plus fâcheuſes que Robert ne l'avoit cru : le Gouverneur ſe bleſſa, & mourut peu de jours après de ſes bleſſures. Dès ce moment, Robert ne voulut plus étudier, & quand même il l'eût promis, perſonne ne ſe fût chargé de lui. Sa méchanceté étoit au comble, on ne l'appelloit par-tout que Robert le Diable, & autant ſes parens avoient deſiré de l'avoir, autant étoient-ils fâchés d'avoir été exaucés. Mathilde ſur-tout étoit deſolée, & n'oſoit confier à perſonne le myſtère de la naiſſance de ſon fils.

Robert étoit parvenu à ſa dix-ſeptième année; Mathilde, malgré ſes vices & la honte de ſa naiſſance, ne pouvoit s'empêcher de l'aimer : elle eſpéra que s'il obtenoit le grade de Chevalier, ce titre impoſant ſeroit un frein pour l'avenir. Elle le propoſa à ſon époux, qui aſſembla les principaux Seigneurs de la Cour & tous les Chevaliers de ſes Etats. Il avoit fait publier un grand Tournoi, afin que Robert parût digne de la marque d'honneur dont il alloit être décoré. Le Duc lui expoſa les devoirs auxquels le titre de Chevalier l'obligeoit. Il lui repréſenta que la naiſſance & les dignités ne ſervoient le plus ſouvent qu'à dégrader les hommes, en les faiſant connoître que ſi ces prérogatives ne nous faiſoient point aimer, elles devoient nous

faire déteſter; qu'il n'y avoit pas de milieu pour les Grands, entre l'amour & la haine, le reſpect & le mépris: que ce n'étoit qu'à force de vertus qu'ils pouvoient faire oublier à leurs inférieurs leur ſupériorité toujours humiliante; qu'il n'y avoit d'autre moyen pour ſe concilier l'eſtime & l'amitié du peuple, que d'être doux, honnête & vertueux; qu'un homme, d'une naiſſance commune, pouvoit être vicieux ſans conſéquence; mais qu'un Grand étoit dans la néceſſité d'être ſans reproche: enfin que le titre de Chevalier alloit lui impoſer encore plus formellement cette néceſſité; qu'il ſeroit honteux qu'un Prince né pour régner ſur de vaſtes Etats ne fût point armé Chevalier; mais qu'il le ſeroit encore davantage qu'un Chevalier n'eût pas les vertus de ſon état. Robert répondit à ſon père, que la vertu étoit indépendante d'un vain titre: que Chevalier ou non, il devoit connoître ſes devoirs, & qu'il s'expliqueroit plus ouvertement devant les Chevaliers. Le Duc ne le preſſa pas davantage, & ne ſavoit que penſer de ſon fils.

Le jour fixé pour le Tournoi, & tous les Chevaliers étant aſſemblés & prêts à recevoir Robert, il leur parla ainſi: Chevaliers, ſi le courage & la valeur ſont les premières vertus que vous exigez pour être admis dans votre Ordre, perſonne, je crois, n'y a plus de droit que moi; j'eſpère de vous le prouver avant la fin du jour. Vous exigez, dit-on, toutes les autres vertus qui conſtituent l'honnête homme, en quoi je trouve l'Ordre de Chevalerie fort inutile: car il ſuffit de vivre parmi les hommes pour être aſſujetti aux mêmes devoirs. Ces vertus doivent naître avec nous, leur développement dépend des circonſtances: j'ignore ſi je les poſſéde, parce qu'il ne s'eſt pas préſenté des occaſions de les exercer; ce que je ſais bien, c'eſt que l'Ordre de Chevalerie ne les donnant, ni ne pouvant les donner, il eſt aſſez indifférent à l'honnête homme qui les poſſéde d'être ou de n'être point Chevalier. Votre Ordre doit donc ſe borner à exiger de ceux qui y aſpirent, une valeur éclairée & un courage à toute épreuve. Voila, Chevaliers, ſur quoi vous devez me juger, m'admettre, ou me refuſer. J'eſpère à cet égard de mériter votre eſtime.

Robert entre en lice, il ne ſe préſente point de combat-

tant qu'il ne terraſſe; il ne ſe contente pas de les renverſer, il fait voler leurs armes en éclats, tue leurs chevaux, qu'il perce d'outre en outre. Il combattit avec plus de ménagement contre ceux qu'il attaquoit; mais dès qu'un Chevalier oſoit être l'aggreſſeur, il couroit riſque de la vie, & y laiſſoit un bras ou une jambe. Tous les Chevaliers étoient indignés, il leur propoſa de ſe battre lui ſeul contre tous enſemble; les loix de la Chevalerie s'y oppoſoient, parce qu'il n'y auroit point eu de gloire à le vaincre, & qu'il y auroit eu beaucoup de honte à être vaincus. Pour rendre la partie moins inégale, Robert demanda qu'il fût permis à ſes compagnons d'armes, quoiqu'ils ne fuſſent encore qu'Ecuyers, d'entrer en lice pour le ſoutenir. Les Chevaliers, qui craignirent que leur refus ne fût pris pour une marque de timidité, conſentirent à la demande de Robert: peut-être eſpéroient-ils de ſe venger, en ſe réuniſſant, des coups qu'il leur avoit portés à chacun en particulier. Ses jeunes compagnons, qui n'étoient que ſpectateurs du combat, entrent dans la barrière au nombre de quinze. Les Chevaliers que Robert n'avoit pas mis hors d'état de ſe battre, ſe préſentèrent. Comme leur nombre étoit ſupérieur, ils vouloient tirer au ſort: Robert voulut qu'ils combattiſſent tous. Il ordonne à ſes compagnons d'attaquer: les chevaux de plus de moitié ſont renverſés, & les Cavaliers obligés de ſe retirer. Alors Robert ſe jette au milieu des Chevaliers comme un furieux: en un moment armets, lances, écus, tout eſt briſé; les plus intrépides frémirent; il pourſuit, il renverſe tout ce qui tombe ſous ſes coups. Sa lance s'eſt briſée, ſon épée a l'apparence d'une ſcie, il en fait des bleſſures encore plus dangereuſes; elle caſſe enfin en ſes mains: il prend celle d'un de ſes camarades qui ſe caſſe encore. Il apperçoit une barre de fer qui ſervoit de barrière, il ſe jette à bas de ſon cheval, arrache cette nouvelle arme & aſſomme chevaux & Cavaliers. Le combat avoit été très-meurtrier; trois Chevaliers des plus vaillans avoient perdu la vie; le champ de bataille étoit couvert d'éclats d'armes, de membres épars & de chevaux tués. Robert combattoit encore; le Duc, ſon père, ordonna qu'on ceſſât, & déclara que le Tournoi étoit fini; ſon fils étoit ſourd à ſa voix, il reſpiroit le ſang & le carnage,

Huit Chevaliers, qui reſtoient encore, ſans égard au nombre, ni à l'égalité des forces, s'uniſſent pour l'accabler enſemble. Robert les attend de pied ferme, & ſe faiſant ſoutenir, pour n'être pas pris en flanc, par deux de ſes compagnons, il ſe défend avec tant d'avantage, qu'il fait mordre la pouſſière à trois de ſes aſſaillans. Enfin le peuple, indigné de tant de ſang répandu, murmure & s'émeut. Robert, le téméraire Robert, oſe l'affronter; déja la populace s'arme de pierres, la ſédition commence à devenir générale. La Ducheſſe, la larme à l'œil, entre dans la lice, court au-devant de Robert, fait ſemblant de tomber à ſes genoux : il eſt honteux de ce mouvement, rend les armes à ſa mère, & ſe laiſſe conduire au Palais; mais il ſe garda bien d'y entrer, dans la crainte que ſon père ne l'arrêtât. Il promit à la Ducheſſe de ne pas pouſſer les choſes plus loin : il ſe retira chez un de ſes camarades & y paſſa la nuit.

CHAPITRE IV.

Révolte de Robert. Ses cruautés & ſon libertinage. Il déclare la guerre à ſon Père. Aventure des ſept Hermites.

Le lendemain, dès le point du jour, Robert raſſemble ſa petite troupe, & forme le projet de parcourir toute la Normandie, & de chercher les aventures. La terreur marchoit devant lui; rien n'étoit à couvert de ſes fureurs & de ſa lubricité. Par-tout où il découvroit de jeunes filles ou des femmes dont la beauté méritoit ſes funeſtes hommages, il falloit que, de gré ou de force, il en obtînt les faveurs : malheur à qui s'oppoſoit à ſes violences. Ses tréſors étoient les temples; il emportoit les vaſes & les ornemens d'or & d'argent, il les remplaçoit par des vaſes de bois ou de terre. Il diſoit d'un ton inſultant, avec une raillerie ſacrilège, qu'un Dieu né dans une étable, devoit s'accoutumer à boire dans des vaſes de bois. Il vivoit aux dépens des Moines & couchoit dans les Couvens de Religieux. Rien n'étoit à l'abri de ſes inſultes : il avoit groſſi

ſa petite troupe. Si quelquefois, dans les villages, les payſans s'attroupoient pour ſe défendre, Robert & ſa troupe, le fer & le feu en main, fondoient ſur eux, maſſacroient ceux qui tomboient ſous leurs coups, déshonoroient leurs femmes & leurs filles, & ſouvent embrâſoient leurs maiſons.

Le Duc recevoit des plaintes de tous les côtés, ſon palais retentiſſoit de cris : l'un venoit réclamer ſa fille qu'on avoit enlevée, l'autre crioit vengeance des inſultes faites à ſa femme; celui-ci pleuroit la mort d'un fils qui avoit péri en défendant l'honneur de ſa ſœur, celui-là demandoit que puiſque Robert avoit détruit ſa maiſon, ſon père l'indemniſât ou le nourrît : enfin tous le ſupplioient de les délivrer de ce fleau deſtructeur. Le Duc étoit encore plus affligé que ces malheureux. Grand Dieu! diſoit-il, qui me l'avez donné dans votre colère, pour me punir des murmures que je formois contre votre ſageſſe, que votre vengeance ne tombe que ſur moi; épargnez ce peuple innocent qui n'a pu être complice de mes crimes.

Le Duc aſſembla ſon Conſeil pour chercher des moyens de terminer tous ces maux. Un conſeiller fut d'avis de former une troupe de ſes meilleurs ſoldats, & de l'envoyer vers ſon fils pour le prendre, le conduire à ſon père, & après l'avoir détenu quelques jours en priſon, lui défendre, en préſence de toute la Cour, de commettre à l'avenir aucun excès, & le menacer, en cas de récidive, de le faire juger ſelon la rigueur des loix. Le Duc approuva cet avis, il choiſit lui-même les ſoldats qu'il deſtina pour cette expédition : il les fit partir, avec ordre d'arrêter ſon fils par-tout où ils pourroient le rencontrer. Il permit à l'Officier qui commandoit la troupe, d'uſer de force, d'adreſſe, & de tous les moyens qui lui paroîtroient convenables. L'Officier diſperſa ſes ſoldats dans différens hameaux. Robert, qui fut inſtruit de ſa marche, raſſembla ſes compagnons, & attaqua ſucceſſivement ces petits pelotons de ſoldats, trop éloigné les uns des autres pour ſe ſoutenir; il en tua pluſieurs, en fit de priſonniers, & força les autres à ſe réunir à la troupe principale. C'eſt alors qu'il fit une attaque générale, dans laquelle il en maſſacra plus d'un tiers, il pourſuivit les autres, & en prit une très-grande

partie, avec l'Officier qui les commandoit. Robert, qui ne ſe connoiſſoit plus, dès qu'il entroit en furie, fut implacable; il fit venir les priſonniers, leur fit crever les yeux, & enſuite les accablant d'injures: allez, leur dit-il, rapportez aux Conſeillers de mon pere, qu'il n'eſt pas auſſi aiſé de me prendre que d'en former le projet; que je ne crains rien, & que toutes les Ordonnances de la Cour ne valent pas un tour de main d'un ſeul de mes camarades.

Les malheureux ſoldats ſe firent conduire vers le Duc, à qui ils racontèrent tout ce qui s'étoit paſſé. Celui qui avoit donné l'avis de faire pourſuivre Robert, étoit au déſeſpoir: le Duc étoit de la plus grande indignation. Dans un mouvement de colère, il projetta d'aller lui-même, avec le double de troupes, tâcher de prendre ſon fils, ou s'expoſer à périr de ſes mains. Le même Conſeiller repréſenta au Duc la témérité d'un ſemblable deſſein. Premièrement, ce ſeroit expoſer ſa perſonne & ſon honneur, ſoit qu'il le prît, ſoit qu'il lui échappât. En ſecond lieu, ce ſeroit expoſer ce fils dénaturé à commetre le plus abominable parricide. Il conclut à la punition du coupable, tant à cauſe de ſa révolte, que des maux dont il accabloit les ſujets du Duc: il ajouta que les loix prononçoient ſon ſupplice. En conſéquence, le Duc fit publier un Edit dans toutes les villes du Duché, portant ordre d'arrêter Robert, & permettant à tous de faire tout ce qui ſeroit en leur pouvoir pour y réuſſir, & l'amener avec tous ſes complices. Cet Edit ayant été publié, Robert en fut bientôt informé; il entra en fureur, ſes compagnons frémirent pour eux-mêmes: ils ſavoient bien que s'ils étoient pris, ils n'avoient aucune grace à eſpérer. Lorſque Robert vit qu'il ne viendroit point à bout de les raſſurer, il les raſſembla & jura devant eux à ſon pere la guerre la plus cruelle: il leur propoſa d'augmenter leur nombre, de groſſir leur troupe, & de mettre enſuite tout le pays à contribution; il prit leurs ſermens & fit le ſien d'être inexorable pour tous ceux qui tomberoient dans leurs mains, fût-ce leurs peres, leurs enfans ou leurs frères, à moins qu'ils ne vouluſſent s'aſſocier avec eux. Ils dreſsèrent des ſtatuts qu'ils ſignèrent du ſang d'un des Courtiſans leur priſonnier, qui avoit été d'avis de faire punir Robert ſelon la rigueur des loix.

Lorſque Robert ſe fut aſſuré de la fidélité des principaux chefs, il conduiſit ſa troupe dans le fond d'une forêt où les rayons du Soleil n'avoient jamais pénétré : ce lieu étoit entouré de rochers entaſſés les uns ſur les autres, qui paroiſſoient s'être détachés d'une montagne voiſine : ces rochers étoient couverts de brouſſailles & couronnés de ſapins auſſi anciens que le monde. A l'aide de gros arbres, qu'ils arrachèrent, & dont ils couvrirent les vuides que les pierres laiſſoient entre elles, ils ſe firent un aſile & un Fort inabordable, auquel on ne parvenoit que par un ſentier très-étroit, bordé de tous côtés de précipices effrayans. Tel étoit le repaire affreux que Robert préféroit au palais de ſon pere, tant la débauche & le libertinage aveuglent ceux qui s'y livrent ! Cette caverne étoit une demeure auſſi incommode pour ceux qui l'habitoient, qu'elle eut été funeſte à quiconque eut oſé l'attaquer.

Robert avoit compoſé ſa troupe de tout ce qu'il y avoit de plus ſcélérats dans les Etats de ſon pere ; les uns en avoient été chaſſés pour leurs crimes, & les autres pour leurs dettes : c'eſt dans leur nombre qu'il choiſit ſes Officiers ; les filoux, & ceux que leur pareſſe avoit dévoués à la mendicité, les faiſeurs de projets, les politiques, les libertins, en un mot, tous ceux que leur oiſiveté avoit jettés dans l'indigence, étoient à la ſolde de Robert, & avoient néanmoins leur part dans le butin. Cette troupe abominable étoit d'autant plus à craindre, qu'aucun frein ne pouvoit la modérer. Ces brigands n'alloient jamais au combat que la victoire ou la mort ne s'enſuivît. Comme ils ſavoient qu'ils n'avoient aucune grace à eſpérer, s'ils étoient pris, ils n'en faiſoient jamais, excepté aux femmes qu'ils amenoient dans leur Fort. Il étoit réglé entre eux, qu'il y en auroit toujours une certaine quantité au ſervice de la ſociété, que lorſqu'on en prendroit de nouvelles, on les confronteroit avec les anciennes, & qu'on ſe déferoit des moins belles. Chacun étoit muni d'une certaine doſe de poiſon, au cas qu'il fût pris vivant & condamné à la mort.

Robert nommoit tous les jours les détachemens qu'il envoyoit ſur les grands chemins ; il avoit dans toutes les villes des correſpondans qui l'avertiſſoient de tous ceux

qui ſe mettoient en campagne, & des voitures qui ſortoient, des effets qu'elles portoient & du chemin qu'elles devoient tenir. Ils s'étoient rendu ſi redoutables, que perſonne n'oſoit plus s'expoſer dans les chemins. Quelques brigands avoient été pris : on eſpéroit, par leur ſecours, de pouvoir parvenir juſqu'au Fort ; mais lorſqu'ils ſe voyoient menacés des tortures, ils ne faiſoient qu'avaler le poiſon, & ils expiroient. Ce poiſon, dont on ne découvrit le myſtère que longtems après, étoit contenu dans un noyau de prune, de ceriſe, ou de quelqu'autre fruit adroitement ouvert & renfermé avec art. Ils le portoient dans leur bouche, & ils auroient pu l'avaler ſans en être incommodés ; mais lorſqu'ils vouloient éprouver l'effet du poiſon, ils caſſoient le noyau, & dans l'inſtant ils mouroient. On n'oſoit plus ſortir des villes, les laboureurs & les payſans avoient abandonné la culture des terres. Quelques Chevaliers s'armèrent & réſolurent de ſuivre ces aſſaſſins juſques dans le Fort. Robert les laiſſa s'engager juſques dans le ſentier qui y conduiſoit, & lorſqu'il vit qu'ils ne pouvoient ſe retirer qu'un à un, il fit ouvrir une trape qui étoit derrière eux, & qu'ils n'avoient point apperçue. Cette trape, quoiqu'éloignée du Fort, s'ouvroit en tirant une chaîne qui y répondoit : c'étoit une eſpèce de pont-levis qu'on n'appercevoit point lorſqu'il étoit baiſſé ; l'ouverture coupoit le ſentier par un intervalle de dix pieds, & découvroit un précipice de ſoixante braſſes de profondeur. Lorſque les Chevaliers furent engagés dans le ſentier, Robert ſortit de ſon Fort & les força de reculer ; mais à meſure qu'ils ſe retiroient, ils tomboient dans le précipice : il les ſuivit juſqu'au dernier, la lance dans les reins, & lorſqu'il les eut tous précipités, il referma la trape, & laiſſa périr de faim & de douleur ceux qui, en tombant, avoient eu le malheur de n'être pas écraſés dans leur chûte.

La déſolation régnoit dans toute la Normandie. Cependant Robert étoit quelquefois révolté des ſentimens féroces de ſes complices, & lorſqu'il jettoit les yeux ſur lui-même, il ne pouvoit s'empêcher d'en avoir une eſpèce d'horreur ; mais il étoit trop avancé dans le crime pour oſer reculer : ſes remords ne ſervoient qu'à lui inſ-

pirer de nouvelles fureurs : il eut voulu les étouffer à force d'entaſſer crimes ſur crimes.

Un jour Robert, errant dans les bois, cherchoit des victimes à ſa fureur ; le beſoin de faire du mal, devenu eſſentiel à ſon exiſtence, ſe faiſoit ſentir à lui ce jour-là avec plus de fureur que de coutume. Le malheur lui conduiſit ſept Hermites qui traverſoient la Normandie, & qui revenoient de Rome. Ces infortunés s'adreſsèrent à lui pour lui demander leur chemin. Robert contrefit d'abord le dévot, leur fit raconter tout ce qu'ils avoient fait dans leur voyage, & ſe montant peu-à-peu ſur le ton railleur, il leur demanda le récit de leurs aventures galantes. Mais, ſoit diſcrétion de la part des bons Hermites, ſoit qu'en effet leur piété n'eut pas ſuccombé à la tentation, ils aſſurerent Robert, qu'il ne leur étoit rien arrivé qui méritât ſon attention. Lui, qui ne cherchoit qu'à les pouſſer à bout, leur tint les diſcours les plus indécens, & leur demanda leur avis ſur les cas les plus infâmes ; il les preſſa de lui dire ce qu'ils auroient fait dans telle ou telle circonſtance : comment ils auroient évité les ruſes du Diable, s'il s'y étoit pris de telle ou telle manière pour les tenter. Ils ne manquèrent pas alors de lui raconter comment, dans une ſituation ſi délicate, S. Antoine s'étoit tiré d'affaire. Voyons, dit-il, ſi vous ferez auſſi ſages, ou plutôt auſſi ſots que lui. Robert qui, dès le commencement de cet entretien, avoit fait ſavoir ſes volontés dans le Fort, ne fit que dire un mot qu'ils ne comprirent pas, & auſſitôt cinq jeunes filles toutes nues, ſortirent de derrière un feuillage épais, & ſe mirent à danſer. Les Hermites couvrirent leurs yeux de leurs mains, & prirent la fuite, en faiſant de grands ſignes de croix : Robert court après eux, & leur crie de toutes ſes forces d'arrêter ; ils les prenoient lui & ſes femmes pour des diables ſortis des enfers. Robert en atteint un, & d'un coup de ſabre, lui abat la tête : les autres, plus effrayés encore, doublent le pas ; un ſecond tombe, & ſubit le ſort du premier : les cinq qui reſtent s'arrêtent, & tombent aux genoux de Robert ; il exige d'eux qu'ils ſe mettent en état de pure nature, & qu'ils répondent aux careſſes des jeunes filles. Trois refuſent : Robert leur dit de choiſir ou de la mort, comme

une récompenſe de leur pudeur, ou de la vie pour jouir des plaiſirs qu'il leur offre. L'un des cinq Hermites qui reſtoient, plus déterminé que les autres, s'écrie : Homme ſanguinaire, démon, ou qui que tu ſois, tes plaiſirs ſont horribles; ſi tu voulois nous ſéduire, il falloit nous les repréſenter ſous le voile de la décence, & attaquer nos cœurs, avant de raſſaſier nos yeux; alors peut-être, ſuccombant à notre foibleſſe, tu aurois pu te vanter d'avoir fait tomber dans tes piéges des hommes, qui, par des combats de plus de vingt ans, ont eſſayé de ſe mettre au-deſſus des paſſions : alors tu aurois eu la ſatisfaction maligne de voir le vice aux priſes avec la vertu : mais ta fureur aveugle ne t'a même pas permis de jouir de ce ſpectacle ſingulier; ta barbarie a détruit l'illuſion même de la volupté, en nous offrant la beauté ſans voile, & en étouffant, par tes menaces, tout ſentiment de plaiſir. Nous rejettons des offres abominables, & quant à notre vie, le ciel ne nous interdit point une juſte défenſe.

Robert, à ces mots, entre en fureur; les Hermites s'élancent ſur lui; il alloit en être accablé, lorſque les femmes pouſsèrent des cris affreux : on les entendit du Fort; trois ſcélérats vinrent au ſecours de Robert, les Hermites effrayés prennent la fuite, Robert & ſes camarades les ſuivent; & l'un après l'autre ils les égorgent. L'un d'eux, en mourant, adreſſa la parole à Robert, & lui dit d'un air tranquille & riant : Tu t'applaudis, Robert, & ton ame eſt déchirée; je ne changerois pas mon ſort pour le tien : je meurs innocent & ſans aucun trouble; je te pardonne, car je ſerois fâché d'emporter au tombeau le ſentiment pénible de la haine : puiſſe le Ciel te pardonner comme moi! adieu, je ne te hais point, je prévois que tes remords te conduiront à la vertu; ne te ſouviens de mes camarades & de moi que dans ce tems-là, & ſois aſſuré que nous t'avons tous pardonné.

CHAPITRE V.

Remords de Robert. Éclairciſſemens qui confirment des doutes. Projets de changement. Manière ſûre de convertir des ſcélérats. Fin des égaremens de Robert. Il ſe voue à la réforme.

L'AIR ſatisfait de l'Hermite mourant, cette générosité qui pardonne à une main ſacrilége & meurtrière, les railleries farouches que les camarades de Robert vomiſſoient contre leurs victimes, le contraſte effrayant de femmes nues avec des cadavres couverts de ſang, les dernières paroles de l'Hermite, avoient jetté la terreur dans l'ame de Robert; il quitte le bois tout penſif, & laiſſe aller ſon cheval. Il ne ſortit de ſa rêverie qu'à la vue d'un château qu'il croit reconnoître: il arrête un berger, & apprend qu'il eſt devant le château d'Arques: il demanda quel étoit la cauſe du mouvement qu'il y voyoit: on lui dit que la Ducheſſe Mathilde devoit y dîner ce jour-là. Malgré ſa fureur & ſes débauches, il avoit toujours conſervé un ſentiment de tendreſſe pour ſa mere: il réſolut de l'aller voir. Mais lorſqu'il approcha du château, hommes, femmes, enfans, tout fuyoit devant lui: on fermoit les portes des maiſons, & l'on ne ſe croyoit point en ſureté dans les Egliſes. Robert fut frappé de la terreur qu'il inſpiroit. Grand Dieu! s'écria-t-il, le monſtre des forêts le plus carnacier ſeroit moins redouté! Je n'ai rien fait à cette vile populace, & elle me fuit comme un tigre! Eh bien, que m'importe? cette épouvante doit flatter mon orgueil... mon orgueil!.. Un homme s'énorgueillit d'être la terreur du monde, & le fléau de ſes ſemblables! C'eſt un mérite que je partage, avec qui? avec des tyrans, des aſſaſſins; que dis-je? avec des démons. Quelle eſt donc la cauſe de cette crainte qui flatte l'orgueil de ceux qui l'inſpirent? le carnage, la déſolation, la dureté du cœur: auſſi quelle eſt ſa ſuite? la haine du genre humain, l'inimitié, l'horreur. Voilà donc ce que je ſuis, moi, qui pouvois faire les

délices de mes parens & de mes ſujets ! Malheureux ! par quelle fatalité, lorſque je pouvois choiſir entre l'amour & la haine, me ſuis-je déterminé pour un ſentiment ſi déteſtable ? Un ſentiment ! la haine & la dureté méritent-elles de porter le même nom que l'amour, le plaiſir, la bonté la tendreſſe ! Voilà les vrais ſentimens qui conviennent à l'homme ; leurs noms ſacrés font treſſaillir mon ame ; mais c'eſt de déſeſpoir de les avoir écartés de mon cœur. Eſt-il donc ſi endurci ce cœur qu'il ne puiſſe plus les éprouver ?

C'eſt avec ces idées que Robert s'approche du château : lui, qui juſqu'alors n'avoit rien appréhendé, éprouva, pour la premiere fois, cette timidité, le premier mouvement d'une ame généreuſe qui veut plaire, & qui craint de ne pas réuſſir. Il deſcendit de cheval à la porte du château ; il y entra ſeul, & ſa mere y arriva preſqu'auſſitôt que lui. Dès qu'elle apperçut ſon fils, elle demeura conſternée & tremblante : elle cherchoit à le fuir, il la retint & ſe jetta à ſes genoux. O ma mere, lui dit-il, votre crainte eſt le reproche le plus ſanglant que vous puiſſiez me faire. Un fils, fait trembler les auteurs de ſes jours ! cette idée eſt affreuſe ! les tyrans des forêts n'offrent pas des exemples d'un tel phénomène ; pourquoi la nature s'eſt-elle exercée à faire de moi un monſtre plus barbare ? Ah ! Madame... écoutez ; ce n'eſt qu'en tremblant que j'oſe vous communiquer mes funeſtes idées. Le Duc de Normandie paſſe avec raiſon pour le meilleur des Princes, vous êtes adorée pour votre bonté, & moi, je ſuis abhorré, &, pour comble de maux, je le mérite. Non, je ne ſuis pas votre fils... Pardonne-moi de t'avoir fait naître, mon cher Robert, lui dit la Ducheſſe d'une voix baſſe : ta naiſſance eſt un myſtère qu'il faut que je te révèle ; ſuis-moi. Elle le conduiſit dans une chambre prochaine, & lui raconta la perfidie à laquelle elle croyoit que Robert devoit le jour. Après ce récit, elle l'embraſſa, en fondant en larmes : tu peux me punir, mon fils, lui dit-elle ; mais épargne à mon époux un éclairciſſement qui nous couvriroit de honte l'un & l'autre ; je te jure qu'en recevant dans mes bras le monſtre qui me trompa, je croyois me livrer aux careſſes du Duc : par combien de larmes ai-je expié mon malheur ! J'ai conſulté, en déguiſant nos noms,

les perſonnes les plus ſages de mes Etats; tous m'ont aſſuré, que bien loin de rien déclarer à mon mari, il étoit de mon devoir de lui en faire un myſtère pour ne pas porter le trouble dans ſon ame. Je t'avouerai, mon fils, qu'en voyant les maux dont tu nous accables, j'ai ſouvent été ſur le point de tout divulguer. J'ai craint, te le dirai-je, qu'on ne prît mon aveu pour l'impoſture d'une mere déſolée, qui ſe charge de la honte d'un adultère, afin d'avoir un prétexte pour rejetter un enfant indigne.

Robert parut comme frappé de la foudre : il demanda quel étoit le ſcélérat qui l'avoit trompée, il apprit qu'il n'exiſtoit plus. O Ciel, s'écria-t-il, je te remercie de ſa mort, tu m'épargnes peut-être un parricide. Le barbare! comment votre innocence & votre candeur ne l'ont-ils pas déſarmé! Robert vouloit tout dire au Duc de Normandie : ſi je ne ſuis pas ſon fils, ſon Etat ne m'appartient pas, diſoit-il. Mathilde le raſſura ſur ce vain ſcrupule. Faute d'enfans mâles, le Duche lui étoit ſubſtitué, & elle étoit la maîtreſſe d'en diſpoſer en faveur de qui elle jugeroit à propos; ainſi elle ne faiſoit aucun tort à perſonne en le tranſportant à ſon fils. Enfin l'on convint que ce ſeroit découvrir au Duc un myſtère dont il étoit important qu'il ne fût pas informé, & dont la publicité ne pouvoit produire aucun bien. D'ailleurs quoiqu'un impoſteur eût partagé les faveurs de Mathilde avec ſon époux, Robert pouvoit être le fils du Duc : on garda donc un profond ſilence ſur tout ce qui s'étoit paſſé.

Robert imputoit ſes fureurs & ſes cruautés au ſang impur qui lui avoit donné l'être; il réſolut dès ce moment de ſe vaincre lui-même, & d'expier, par une ſageſſe à toute épreuve, les crimes dont il s'étoit rendu coupable. Il ſe jetta aux genoux de ſa mere, & la pria de demander grace pour lui à ſon époux : il réſolut d'aller à Rome dans le plus grand pélérinage. Mon père, diſoit-il m'a banni de ſes Etats; il m'a fait la guerre, & j'ai eu l'audace de porter les armes contre lui : il ſemble que ce ne ſoit que pour moi que la nature ait interverti les loix. Mais, malheureux! eſt-ce à moi de me plaindre de la nature? il n'oſa pas ſe préſenter devant le Duc, il remonta à cheval, & alla rejoindre ſes camarades qu'il avoit laiſſé dans la forêt.

Cependant

Cependant la Ducheſſe ne ceſſoit de gémir, & de ſe reprocher d'être la cauſe du déréglement de ſon fils; mais plus elle s'examinoit, & moins elle pouvoit ſe reconnoître coupable. Malgré cette aſſurance intérieure, elle ſe déſoloit: le Duc arriva à ſon château peu de jours après le départ de Robert. La Ducheſſe alla au devant de lui, & lui apprit le changement de ſon fils. Le Duc, qui ne pouvoit le croire, ſe mit à ſoupirer: Plût-à-Dieu, diſoit-il, que tout ce que vous m'annoncez ſe trouvât vrai! mais, hélas! je n'oſe plus l'eſpérer. Il va à Rome: puiſſe-t-il y trouver la fin de ſes égaremens! il a tant outragé l'Etre ſuprême, que pour le punir, il épaiſſira ſur ſes yeux le bandeau de l'erreur. Le Duc, malgré ſa colère, prioit le Ciel de protéger ſon fils, il frémiſſoit du voyage qu'il alloit entreprendre.

Robert, bien réſolu de changer de conduite, trouva tous ſes compagnons aſſemblés; ils le reçurent comme un Chef pour lequel ils avoient toujours eu la plus grande vénération. Mais au lieu de leur parler à ſon ordinaire, de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils les avoit quittés, il voulut leur faire ſentir l'état déplorable dans lequel ils étoient plongés. Victimes dévouées à la vengeance publique, abhorrés de la nature, qu'ils avoient ſi ſouvent outragée, en exécration aux honnêtes gens: il leur repréſenta la mort & l'infamie dont ils étoient ſans ceſſe environnés; il leur retraça tous les crimes qu'ils avoient commis: Je ne vous parle pas de vos faits dans les Egliſes, il ſeroit difficile de vous faire connoître toute l'horreur d'une telle action; mais tant de malheureux que nous avons dépouillés, & dont nous avons jetté les familles dans la plus cruelle indigence, tant d'aſſaſſinats dont nous avons ſouillé nos mains, toutes ces injuſtices, tout ce ſang répandu, ces vierges à qui nous ne nous ſommes point contenté de ravir l'honneur, mais dont nous avons puni la réſiſtance par une barbarie que leur candeur & leur innocence n'ont pu déſarmer; nous avons fait couler les pleurs de la beauté dont nous voulions obtenir les careſſes. Ah! mes amis, ces images déchirent mon ame, les cris des victimes de nos cruautés, les gémiſſemens de la pudeur

outragée, retentiſſent ſans ceſſe à mes oreilles. Il eſt impoſſible que vous ne ſoyez pas accablés de remords; je vous l'avoue, je ſuis tyranniſé par les miens. Le Ciel eſt juſte, la foudre gronde ſur nos têtes; tant qu'elle n'eſt point partie, il eſt temps de fléchir la main qui nous menace: rompons les liens de notre abominable ſociété, ou ſi nous en reſſerrons les nœuds, que ce ſoit pour faire autant d'actions vertueuſes que nous en avons commis de criminelles. Il y a tel crime parmi ceux que nous avons à nous reprocher, que mille vertus ne répareront jamais: cependant un repentir ſincère, une ferme réſolution d'embraſſer la ſageſſe, une confiance entière dans l'Etre même dont nous méritons la colère, s'ils ne peuvent nous rendre notre innocence, nous rendront du moins la paix de l'ame & la tranquillité de l'eſprit. Quant à la vengeance publique, je me charge de vous y ſouſtraire; le Duc de Normandie, mon père, ſera trop flatté de mon retour à la vertu, pour ne pas m'accorder la grace de chacun de vous. Promettez-moi de vivre à l'avenir en bons & honnêtes citoyens, de briſer les liens qui vous attachent au crime. Ces femmes dont nous avons commencé par aſſaſſiner les époux, que nous avons violées, & que nous avons fini par corrompre & par avilir, faiſons-leur un ſort du butin qui nous reſte. Si quelques-uns d'entre vous ont pris de l'amour pour elles, ils peuvent, en les épouſant, les rendre à la ſociété, & légitimer un amour infâme. Je n'attens que votre réponſe pour aller me jetter aux genoux de mon père, & lui demander votre grace & ſa protection.

Robert ceſſa de parler; mais un des principaux Officiers de la troupe ſe leva, & dit d'un ton railleur: Convenez, Meſſieurs, que ſi notre Général commence à manquer de courage, il ne manque ni d'adreſſe ni de prudence. C'eſt lui qui nous a raſſemblés; nous lui avons tout ſacrifié, notre honneur, notre liberté, nos vies, nos biens: parens, amis, épouſes, enfans, nous avons tout quitté pour le ſuivre; & lorſque nous l'avons vengé de tous ſes ennemis, qu'il s'eſt fait un ſort à nos dépens, lorſqu'il eſt fatigué de plaiſirs & raſſaſié de voluptés, il vient nous prêcher la réforme.

Un autre Chef interrompit le premier, & dit qu'il étoit d'avis qu'on donnât l'habit d'un des Hermites qu'on avoit enterrés depuis quelques jours à leur Général, qu'il ne lui manquoit que cela pour être un saint prédicateur ; que soutenu de ses camarades, il ne pourroit pas manquer de faire de grandes conversions, que ce seroit une nouvelle manière de sanctifier leurs captures, & qu'au pis aller, Frere Robert, leur Général, seroit aussi l'Aumônier de la troupe : quant aux femmes, qu'il avoit raison de vouloir faire cesser le scandale, qu'il falloit que chacun choisît la sienne, & que Frere Robert leur donneroit la bénédiction nuptiale.

Robert leur dit du ton le plus sérieux, qu'ils eussent à se déterminer, qu'il ne plaisantoit point, & que les railleurs pourroient bien ne pas rire les derniers. Alors chefs & soldats déclarèrent qu'ils n'entendoient pas changer de conduite, qu'ils rejettoient toute grace ; que si Robert vouloit continuer de vivre avec eux, ils continueroient de lui obéir comme à leur Général ; mais que s'il se retiroit, il ne trouvât pas mauvais qu'ils le regardassent comme leur ennemi, & qu'ils lui déclarassent une guerre cruelle : qu'au surplus ils étoient résolus de mener la même vie, de faire le plus de mal qu'ils pourroient, pour se venger de celui qu'on cherchoit à leur faire, & que puisque leur destin étoit de vivre aux dépens de la société, ils ne la ménageroient point. Robert voulut insister ; ils le tournèrent en ridicule, & finirent par le menacer Deux jeunes gens seulement, qui s'étoient engagés dans la troupe malgré eux, parce que deux femmes qu'ils aimoient ayant été enlevées par les compagnons de Robert, ils avoient mieux aimé s'associer avec ces brigands que d'abandonner leurs maîtresses, se rangèrent de son parti, & le prièrent d'obtenir leurs graces du Duc de Normandie. Robert leur dit de sortir avec leurs maîtresses ; il proposa aux autres femmes de se retirer, & leur offrit la protection de sa mère, mais elles étoient attachées aux brigands, & ne répondirent à Robert que par des injures.

Robert, dont la patience se lassoit, dit à la troupe, qu'il ne leur donnoit que deux heures pour réfléchir, &

qu'il reviendroit ſavoir leur dernière réſolution : il ſortit pour ne la pas gêner. Il alla trouver les deux jeunes gens : après s'être aſſuré de la pureté de leurs intentions, il leur dit, qu'il alloit exterminer tous ces malheureux, s'ils perſiſtoient dans leurs ſentimens ; qu'ils euſſent ſoin d'éloigner leurs femmes. En effet il rentra, & comme il vit que l'intention de ſes compagnons étoit de continuer leurs brigandages, il leur annonça qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de prendre tous les moyens poſſibles pour diſſiper la troupe, & éloigner les maux dont ils menaçoient la Normandie. Alors un des Officiers qui avoient fait des plaiſanteries ſur le changement de Robert, s'écria qu'il avoit, lui, un moyen plus prompt de l'empêcher de les trahir, & fondit ſur ſon Général l'épée à la main. Robert furieux ne fit qu'étendre ſa main, le prit à la gorge, & le ſerrant de toutes ſes forces : J'ai ſouffert tes railleries, lui dit-il, parce que je les mépriſois, & que la langue de vipère ne fait aucun mal, tant qu'elle agite ſon dard en l'air ; mais auſſitôt qu'elle eſt à portée de piquer, on l'écraſe avec plaiſir. Robert ne fit que ſerrer un peu ; & l'Officier des brigands fut étouffé. Cet exemple, au lieu d'intimider les autres, ne fit que les irriter encore davantage : ils ſe levèrent. Robert, qui n'avoit pas encore lâché ſa proie, tourna deux ou trois fois en l'air le corps de l'Officier, & le jetta contre cinq à ſix des plus mutins, avec tant de force que trois moururent ſur la place. Dès ce moment la ſédition devint générale ; tous les Chefs & les principaux ſoldats qui compoſoient l'aſſemblée, cherchèrent à entourer Robert. Il s'adoſſe au mur, met ſa lance en arrêt, les attend de pied ferme, & il en abat autant qu'il s'en préſente : voyant que le combat ſe rallentiſſoit, il prend ſon épée, s'élance ſur la troupe, trop reſſerrée pour pouvoir ſe défendre en régle ; Robert frappe de tous côtés ; chaque coup abat un bras ou une tête. Les femmes qui ſe trouvèrent dans la mêlée demandèrent grace, il la leur accorda : elles ſe ſaiſirent des épées de ceux que Robert avoit mis hors de combat, & ſe rangèrent de ſon côté. L'exemple de Robert, le déſir de la liberté leur prêtèrent des forces ; elles attaquèrent les brigands, leur courage s'animoit de celui de

leur libérateur. Bientôt la caverne ruiſſelle de ſang, les morts, les mourans, les bleſſés ſont entaſſés & ſervent de rempart aux combattans. Robert ſuſpend un moment ſes coups, offre la vie & le pardon à ceux qui voudroient ſe ſoumettre & poſer leurs armes. Six y conſentirent & vinrent tomber aux genoux du Héros qui les releva & leur rendit leurs épées; les autres proteſtèrent que tant qu'il reſteroit une goutte de ſang dans leurs veines, ils combattroient contre Robert & ſes lâches transfuges. Le carnage commença, & dans une heure, de cent cinquante brigands, ils ne reſta que trente bleſſés qui ſe battoient encore en blaſphémant. Robert leur propoſa de ſe rendre de bonne grace. Soit qu'ils craigniſſent qu'il eût deſſein de les livrer vivans au Duc ſon pere, ſoit que leur férocité ne leur permît pas de profiter de la faveur que leur faiſoit le vainqueur, ils ſe raſſemblèrent, déliberèrent un moment entre eux, & puis reprenant leurs places : Tiens, lâche, dirent-ils à Robert, en ſe perçant le ſein, voilà comme de braves gens doivent ſe rendre à un perfide. Si ton intention étoit de nous faire périr, tu n'as rien à déſirer, nous avons prévenu tes vœux.

Cette ſcène d'horreur frappa Robert d'autant plus ſenſiblement, qu'il eût déſiré les ſauver, & de les ramener à la vertu par ſon exemple. Il vouloit les enterrer; déja les jeunes gens, les femmes & quelques brigands ſubalternes à qui Robert avoit fait grace, ſe diſpoſoient à creuſer des foſſes, lorſque le tonnerre éclate, & qu'une tempête ſoudaine agite la forêt avec un bruit effrayant; un nuage épais enveloppe tout de ſon ombre; Robert & ſa petite troupe frémiſſent, ils invoquent le Ciel, qui répond par des foudres & des éclairs; enfin la flamme part de la nue, la caverne eſt embrâſée, en moins d'une heure, le feu a dévoré cet aſyle impur, les cadavres qui y étoient entaſſés, & les arbres des environs.

CHAPITRE VI.

Réparation des torts.

ROBERT ne pouvoit pas méconnoître la main qui l'avertissoit; il rendit graces à l'Etre suprême de n'avoir pas péri comme les scélérats que la foudre venoit d'anéantir. Il étoit suivi d'environ dix-huit jeunes femmes, de six beaux hommes qui paroissoient être les amans de six d'entre elles, & d'environ une trentaine de bandits: l'air morne & pensif ils traversoient la forêt. Robert se disposoit à aller à Rome; mais il n'avoit aucune envie d'y conduire sa troupe; cependant comme ils avoient formé le projet d'être sages, il ne vouloit pas les abandonner, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion de les présenter à son père, & de les mettre dans une situation assez avantageuse, pour qu'ils ne fussent pas exposés à avoir recours, pour vivre, à des moyens toujours dangereux & bien souvent funestes.

Ils arrivèrent vers la nuit à une Abbaye: ils mouroient de faim, n'ayant rien mangé depuis la veille. Robert, pour ne pas effrayer les Moines par la multitude, disperse sa troupe, & la cache dans les brouſſailles. Il frappe à la porte; mais à peine le Portier l'a-t il apperçu, qu'il tremble de tout son corps, & tombe à la renverse en s'écriant de toutes ses forces, *au secours, c'est le Diable*. Deux Moines arrivent, reconnoissent Robert, & voyant le Portier qui se relève en criant toujours au secours, ils s'imaginent que c'est Robert qui l'a assommé, & se mettent à fuir en criant aussi de toutes leurs forces: comme ils fuyoient, & que Robert les suivoit, ils rencontrèrent des Moines qui venoient à eux, la frayeur ne leur permit pas de les distinguer; ils se heurtent, se culbutent, & renversent ceux qui viennent après eux: la crainte, l'obscurité confondant à leurs yeux tous les objets, chacun prend son voisin & son compagnon pour Robert lui-même; ils se demandent mutuellement la vie, à genoux l'un devant l'autre. Robert ne pût s'empêcher de rire, lorsque, ayant fait apporter un flambeau, il vit leur mépriſe & leur effroi. Il les rassura, il leur dit, qu'il n'étoit plus cet insensé, ce furieux qui avoit saccagé & pillé

leur Abbaye ; il demanda à parler à l'Abbé qui étoit ſon oncle. Dès que Robert l'apperçut, il courut ſe jetter à ſes genoux ; il dit à l'Abbé & aux Religieux qu'il étoit pénétré du repentir le plus amer d'avoir fait tant de dégâts dans leur Monaſtère : il leur demanda pardon, promit de tout réparer dès qu'il le pourroit. Le Pere Abbé étoit pénétré de joie, il demandoit grace lui-même pour ſon neveu ; il vantoit ſur-tout les tréſors de la grace qui ramène le pécheur le plus endurci : il célébroit les reſſources de la miſéricorde divine, lorſque deux Moines effrayés vinrent encore jetter l'allarme dans le Couvent. Nous ſommes trahis, s'écrièrent-ils ; le Monaſtère eſt inveſti, il ne reſte plus d'iſſue pour la retraite : c'eſt ici qu'il faut périr. Tout le monde eſt conſterné, Robert lui-même ne ſait que penſer ; enfin on interroge les deux Moines ; ils répondent qu'ils ont vu dans les brouſſailles qui entourent les murs du Couvent plus de ſix cens perſonnes armées de piques & de poignards. Robert comprit alors que c'étoit ſa petite troupe : il raconta ce qui venoit de lui arriver, le combat qu'il avoit eſſuyé, la foudre qui avoit conſumé ſes victimes, & enfin que ceux qui le ſuivoient avoient, ainſi que lui, touché le Ciel par leur repentir, qu'il les avoit fait diſperſer de côté & d'autre, pour qu'ils ne fuſſent pas à charge au Couvent : qu'à la vérité ils étoient en aſſez grand nombre, & que, quoiqu'ils périſſent de faim, ils attendroient juſqu'au lendemain, aimant mieux paſſer encore une nuit ſans manger que d'incommoder la Communauté. L'Abbé, attendri juſqu'aux larmes, conſulta les Religieux : il fut délibéré qu'on dreſſeroit trois tentes, l'une pour les femmes, & les deux autres pour les hommes. Quand les tentes furent dreſſées, on y apporta des vivres de toutes les eſpèces, & les Religieux voulurent les ſervir.

Robert recommanda tous ces malheureux à l'Abbé ; il lui donna une lettre pour ſon père, dans laquelle il le prioit de leur accorder ſa protection : les femmes la méritoient ſur-tout, la plûpart avoient été enlevées de force à leurs maris ou à leurs amans, qui avoient perdu la vie en les défendant : les autres avoient été priſes voyageant, ou ſe promenant hors des villes, ſeules ou avec leur

mères. Quant aux Religieux, Robert les raſſura que tout ce qui leur avoit été pris, leur ſeroit rendu. Il y avoit dans le bois, auprès de la caverne que la foudre avoit conſumée, un caveau que les brigands avoient creuſé eux-mêmes, & qu'ils avoient fait conſtruire & fermer par des ouvriers qu'ils avoient tués enſuite. C'eſt dans ce caveau qu'on renfermoit tout ce qu'on voloit : c'étoit le tréſor de la troupe. Les Chefs avoient deux parts, les autres partageoient tous également. On prenoit tous les mois de quoi ſubſiſter, le reſte étoit en réſerve, & devoit ſe partager au bout de dix ans : chacun auroit été libre alors de ſe retirer, & d'emporter ſa portion du butin ; il étoit le maître de laiſſer ſes fonds, & alors ſa part auroit doublé. Robert donna à l'Abbé la clef de ce tréſor pour le remettre au Duc de Normandie ; il le pria de rendre à chacun, & ſurtout aux Religieux ce qui leur appartenoit ; il lui marqua qu'ils trouveroient dans le caveau un journal dans lequel on avoit écrit toutes les priſes & les perſonnes à qui elles avoient été faites, & que par ce moyen il ſeroit aiſé de reſtituer. Quant aux malheureux & aux femmes qu'il lui recommandoit, il prioit le Duc de leur donner ce qui reſteroit des reſtitutions pour leſquelles il n'y avoit pas d'indices.

Robert paſſa toute la nuit dans l'Abbaye : le lendemain l'Abbé députa deux Religieux qui conduiſirent la petite troupe au Duc de Normandie, qui prit ſoin des hommes, & confia les femmes à ſon épouſe. Tout fut rendu & diſtribué, ainſi que Robert l'avoit déſiré. L'Abbé l'accompagna ſur le chemin de Rome, & alla joindre le Duc & ſes deux Religieux : il raconta tout ce que Robert lui avoit dit, & donna à ſon père les plus heureuſes eſpérances. Il n'eſt que trop ordinaire de voir dans le monde, la conduite la plus ſoutenue ſe démentir à un certain âge ; au lieu que, lorſqu'à une jeuneſſe trop licencieuſe ſuccèdent le remords & l'*aſſagiſſement* *, il eſt rare de voir qu'on revienne à ſes premiers égaremens. Le Duc verſa des larmes de joie ; il eût bien voulu embraſſer ſon fils ; mais Robert crut ne pas mériter cette faveur ; il remercia ſon père, & lui promit de revenir digne de ſes bontés.

* Terme fort en uſage au tems de Robert, & qui manque au nôtre.

CHAPITRE VII.

Robert Comédien par occaſion. Sa modération à l'épreuve. Aventures imprévues. Hiſtoire de Cécile. Commencement de la pénitence de Robert.

ROBERT partit pour Rome, à pied, ſeul, ſans équipage, s'expoſant à tous les dangers & à toutes les incommodités d'un voyage long & pénible. Il avoit des vertus à acquérir; mais ſon naturel impétueux étoit un obſtacle qu'il falloit ſurmonter; en conſéquence, il prit un habit de pélerin, & alloit demandant l'aumône, tâchant, comme Diogène, de s'accoutumer aux refus & aux duretés des hommes. La patience & la douceur étoient les qualités dont il ſentoit qu'il avoit le plus de beſoin: les premières épreuves furent difficiles. Ce fut dans une ville de Savoie, que venant de traverſer le mont Cénis, haraſſé de laſſitude & d'ennui, il trouva une occaſion d'exercer cette patience qu'il n'avoit jamais connue. Il rencontra un jeune homme qu'il crut reconnoître, il l'enviſage, & auſſitôt Robert ſe trouve dans ſes bras; il ſe nommoit Deville, c'étoit un de ſes anciens camarades, qui, laſſé de la vie qu'il menoit, s'étoit fait bateleur; il étoit aſſocié avec deux femmes & deux Normands de ſon âge; ils alloient dans les villes jouant la comédie & montrant les marionnettes. Le Chef de la petite troupe engagea Robert de venir le voir chez lui, & le retint à ſouper. Comme il ne vouloit point être connu, il avoit pris le nom d'*el ſignor Pentito*. Malheureuſement pour lui, il avoit paſſé dans la même ville un Muſicien fameux qui alloit jouer l'Opéra à Turin, & qui n'avoit pas voulu s'arrêter: il étoit Eſpagnol, & s'appelloit *Lunez Pentido*. Cette conformité de noms fit croire aux habitans que c'étoit le même acteur. Dès le lendemain Robert reçut une députation pour l'engager à ſe joindre à Deville, & à donner un ſpectacle dont on ne ceſſoit de parler à la Cour de Turin: c'étoit les Amours de Polyphême & de Galatée; on offroit une ſomme conſidérable pour chaque

représentation. Robert protesta que non-seulement il n'étoit pas *Lunez Pentido*, mais encore qu'il ne connoissoit ni la musique vocale, ni l'instrumentale, ni la déclamation. On regarda ce propos comme une défaite. Deville fut pris à partie, & menacé de la prison : Que voulez-vous que je fasse, disoit-il à Robert ? Je puis les dissuader en leur disant la vérité, rien n'est plus simple. Robert ne voulut point y consentir. Il faut donc que vous jouyiez le rôle de Polyphême. Robert étoit furieux, il étoit quelque fois tenté de prendre une lance, & d'assommer les habitans, Magistrats & Comédiens ; mais il avoit fait vœu de se modérer. Deville trouva un expédient ; il y a apparence, dit-il, que ces gens-ci n'ont jamais entendu chanter *Pentido*, vous n'êtes pas musicien, il est vrai, mais vous avez vu des représentations : voici un moyen de vous tirer d'affaire. Tandis qu'habillé en Polyphême, vous vous agiterez & ferez sur le théâtre tous les gestes d'un amant furieux & passionné, un de mes associés chantera pour vous derrière la toile ; sa voix n'est guères connue, & d'ailleurs il a des secrets pour la déguiser. Mais il me semble, disoit Robert, que la musique étant une peinture, ainsi que la poésie, il faudroit un accord entre la musique, le geste & la déclamation ; accord qui me paroît impossible de rendre, à moins que l'acteur ne soit musicien & poëte ; or, mon ami, je ne suis ni l'un ni l'autre, & quelqu'intelligence que vous supposiez à votre associé, il est impossible que nous allions ensemble. Vous connoissez bien peu le Public, lui dit Deville ; plus vous ferez de contresens, & plus il vous applaudira ; il prendra sur son compte toutes les bévues que vous ferez ; la réputation de *Lunez Pentido* est si bien établie que vous pouvez tout hazarder. La plupart des plaisirs du Public sont une affaire de convention : au spectacle le plus ennuyeux, il s'amusera, s'il est convenu qu'il doit s'amuser, & s'ennuiera au plus amusant, s'il n'est pas réputé pour être très-agréable. Robert consentit à tout ce qu'on voulut : on fit une répétition, & l'on annonça le spectacle si désiré. Par malheur, dans l'intervalle, le véritable *Lunez Pentido*, qui revenoit de Turin, & qui passoit dans le village où Robert devoit jouer sous son nom, mais qui n'étoit connu de personne, voulut assister à la représentation. On s'assemble,

la toile ſe lève, Robert fait ſes geſtes, & le Muſicien caché dans la couliſſe chante le rôle de Polyphême. Les ſpectateurs & Lunez lui-même, crurent que le même Acteur chantoit & geſticuloit, l'illuſion à cet égard étoit complette; mais le Muſicien chantoit faux de toutes ſes forces. Lunez, auteur du poëme & de la muſique, qui voyoit eſtropier l'un & l'autre, & qui d'ailleurs étoit ſi mal imité, ne pouvant y tenir plus long-tems, ſaute ſur le théâtre, & demande d'un ton inſolent à Robert de quel droit il s'aviſe de prendre & de deshonorer le nom fameux de *Lunez Pentido*; qu'il n'y avoit d'autre Pentido dans le monde que lui, & que quiconque prenoit ce nom étoit un impoſteur. La patience de Robert ne tint pas contre l'inſolence d'un hiſtrion; il appliqua au *ſegnor Pentido* le plus rude ſoufflet qui eut encore été donné à aucun bâteleur de Madrid, de Turin & d'Eſpagne. Pentido voulut ripoſter, Robert ne lui donna pas le tems, & d'un coup de pied il l'envoya au fond de la ſalle. *Lunez* eut beau jurer qu'il étoit le véritable *Pentido*, il fut conduit en priſon. Robert, qui avoit eu le tems de ſe calmer, acheva ſon rôle, & partit auſſitôt avant que le peuple fut diſſuadé: car telle eſt ſon injuſtice, que, quoiqu'il eût forcé Robert, malgré ſes proteſtations de prendre le nom & le rôle de Lunez, on lui en eût fait un crime: il n'arrive que trop ſouvent que le Public ſe venge contre ſes victimes du mal qu'il leur a fait.

Lorſque Robert fut parti & que Lunez fut ſorti de priſon, on s'en prit à Deville, qui proteſta qu'il ne connoiſſoit ni le faux, ni le vrai Pentido: il dit que cet étranger, en parlant de Robert, s'étoit préſenté comme un homme à talens, qu'il l'avoit bien accueilli, & que le Public avoit fait le reſte. Lunez garda ſon ſoufflet & ſes coups de pieds, joua Polyphême, comme ſi rien n'eût été, & ne fut pas autant applaudi que l'avoit été Robert, dont on diſoit que la voix étoit plus harmonieuſe & plus flexible, ce qui flattoit beaucoup le Muſicien qui chantoit pour lui.

Robert ſe demanda pardon à lui-même de s'être emporté contre un homme qui, au fond, avoit raiſon, & qui d'ailleurs n'étoit qu'un miſérable Comédien: il proteſta qu'à l'avenir tous les bâteleurs du monde lui donneroient des démentis, qu'il ne s'en formaliſeroit pas.

Ce maudit orgueil tracaſſoit le bon Robert : il réſolut d'acquérir de la modeſtie à quelque prix que ce fût ; il crut qu'il en trouveroit au Vatican. Il arriva à Rome le jour d'une grande ſolemnité : le Pape faiſoit le Service divin dans l'Egliſe de ſaint Pierre. Robert humblement proſterné demandoit pardon à Dieu de tous ſes crimes ; il crut que ce n'étoit pas aſſez, & que pour mieux s'humilier il devoit s'accuſer tout haut. Il s'approche du Pape le plus qu'il lui eſt poſſible, mais les Cardinaux l'écartent bruſquement, & les Sbirres le frappent. Robert ſe félicite & fait ſi bien qu'il eſt tout près de Sa Sainteté ; alors il s'écrie de toutes ſes forces : Saint Père, ayiez pitié de moi ; & ſe précipite à ſes pieds la face contre terre. Le Pape le fit relever, & lui demanda ce qu'il déſiroit : Vous avouer tous mes crimes, dit-il, & en obtenir le pardon de votre Sainteté : je crains à tout moment que l'enfer ne s'ouvre ſous mes pas ; je ſuis le plus grand criminel qu'il y ait au monde. A ce propos & à quelques autres, le Pape ſe doutant que c'étoit Robert le Diable, le lui demanda : il en convint ; les Cardinaux reculèrent de frayeur. Mais Robert continuant à s'accuſer, entra dans des détails ſi ſinguliers, que les aſſiſtans, malgré leur appréhenſion, s'approchèrent peu-à-peu de lui, & ne purent s'empêcher de ſourire : ils l'interrogèrent, & la naïveté de ſes réponſes lui concilia l'amitié de toute l'aſſemblée.

Le Saint Père l'arrêta & lui ordonna d'aller à trois lieues de-là trouver un Hermite, auquel il acheveroit ſa confeſſion, & qui lui impoſeroit une pénitence proportionnée à ſes fautes. Robert baiſa humblement les pieds de Sa Sainteté, & partit bien perſuadé qu'il étoit un homme tout nouveau, & que déſormais il maîtriſeroit toutes ſes paſſions.

L'eſprit rempli de grands projets de réforme, Robert s'acheminoit vers l'Hermitage : chemin faiſant, il rencontre un Chevalier qui s'étoit engagé dans un marais, d'où il ne pouvoit ſe retirer, Robert court à lui, le dégage, prend le cheval par la bride, & le remet dans le bon chemin. Le diſcourtois Chevalier, au lieu de remercier ſon bienfaiteur, ſe met à le railler ſur ſon énorme chapelet. Robert lui repréſenta qu'il étoit Chevalier comme lui, & que

quand même il ne le seroit pas, il devroit être plus sensible au service qu'il venoit de lui rendre. Le Chevalier ajoute l'injure à la plaisanterie : Robert ne voulant avoir rien à se reprocher, l'avertit qu'il avoit résolu de se modérer, mais qu'il sentoit que sa patience étoit à bout : le Chevalier répond par un éclat de rire. Robert replique par un coup de son gros chapelet au milieu de la figure du Chevalier, qui met sa lance en arrêt; Robert ne lui donne pas le tems, il s'élance sur la croupe du cheval, embrasse son ennemi, le jette par terre, & l'assomme à coups de poing. Meurtri, brisé, le malheureux demande grace, & Robert ne la lui accorde, qu'après l'avoir traîné dans la marre d'où il venoit de le retirer.

Après cet exploit, Robert reprit le chemin de l'Hermitage avec le même sang froid qu'avant cette aventure. Il arrive chez l'Hermite qui vient au devant de lui; Robert se prosterne à ses pieds, & lui raconte toute sa vie : ce qui lui coûta le plus à dire, fut le massacre qu'il avoit fait des sept Hermites; il ajouta qu'ils lui avoient pardonné en mourant, mais qu'il ne pouvoit se pardonner cette action. Le saint homme le consola, & lui fit promettre qu'à l'avenir il auroit plus d'égards pour les Hermites. Ses exhortations, sa douceur pénétrèrent Robert : il le retint le reste de la journée : il partagea avec lui quelques fruits secs, du laitage & des racines. Lorsque la nuit fut avancée, ils se mirent en oraison : le patient Robert la trouva un peu longue, interrompit cent fois l'Hermite, & cent fois lui protesta qu'il ne l'interromproit plus. Il n'y avoit pour tout lit dans l'Hermitage, que des nattes de paille, le saint homme s'y étendit & s'endormit.

Robert étoit trop fatigué pour pouvoir goûter les douceurs du repos. L'Hermitage étoit une grotte sur le penchant d'un côteau entourée d'un bosquet agréable, la lune paroissoit : Robert entendit parler, il prêta l'oreille, il fut frappé de ces mots : « oui, mon cher Silvio, je consens à ce que tu désires, partons. » Enflammé d'un saint zèle, il sort de la grotte & court vers le lieu où il avoit entendu parler : il trouve un jeune homme fondant en larmes, & une jeune femme qui le consoloit; les deux infortunés effrayés tombent à ses genoux : Malheureux,

dit-il au jeune homme, infâme raviſſeur, quel eſt ton projet ? c'eſt ſans doute d'enlever cette jeune fille à ſes parens ; auſſitôt il le prend par la main & l'entraîne dans la grote : il éveille l'Hermite. Mon père, lui dit-il, voici un ſcélérat que je vous amène ; il étoit ſur le point d'enlever cette jeune fille. L'Hermite à demi endormi reconnoît le prétendu coupable qui tombe à ſes pieds : il le fait relever, & lui demande par quel hazard il a pu tromper la vigilance de ſa belle-mère. Nous étions plus heureux, ma femme & moi, que nous ne pouvions l'eſpérer, dit-il, nous nous délivrions pour toujours de ſes perſécutions ; mais le bruit que Monſieur a fait l'aura ſans doute éveillée & nous ſommes perdus. Robert qui s'étoit flatté de faire une œuvre méritoire, en empêchant un enlèvement, voulut être éclairci. L'Hermite lui dit, il ne faut jamais juger ſur les apparences ; le jeune homme que vous voyez eſt marié depuis ſix mois avec Cécile : il étoit l'objet des deſirs de ſa belle-mère, qui, ne pouvant parvenir à s'en faire aimer, a conſenti de lui donner ſa fille, dans l'eſpérance de venir à bout de ſes deſſeins criminels. Auſſitôt qu'ils ont été mariés, elle les a ſéparés & a proteſté à Silvio que jamais elle ne permettroit qu'ils vécuſſent enſemble, à moins qu'il ne conſentît à partager ſes faveurs entre la mère & la fille. Quelque amour que Silvio ait pour ſon épouſe, ſa belle-mère l'irrite encore par les obſtacles qu'elle y met, & par mille ruſes que lui ſuggère ſa paſſion. Tantôt elle découvre à ſes yeux les appas de Cécile ; tantôt, feignant d'être abſente, elle les laiſſe ſe faire quelques careſſes, qu'elle interrompt tout-à-coup ; alors elle renvoie Cécile, ſe jette au cou de Silvio, & lui jure que s'il veut conſentir à ſes feux, il jouira ſans réſerve de ſon épouſe. Silvio a toujours rejetté avec horreur ces abominables propoſitions ; il y a quelques jours qu'il m'a confié ces affreux ſecrets : c'eſt moi qui lui ai conſeillé de fuir avec Cécile : cette femme les ſuit de ſi près, & leur permet ſi peu d'être enſemble, qu'il n'a jamais pu trouver une occaſion favorable, non-ſeulement d'exécuter ſon projet, mais même de le lui communiquer.

Je l'ai trouvée hier cette occaſion, reprit Silvio ; quoique la mère de Cécile couche dans la chambre de ſa fille,

elle a trompé ſa vigilance ; je lui ai donné rendez-vous derrière l'Hermitage, elle y étoit avant moi, parce que, comme ma belle-mère ferme toutes les nuits la porte de ma chambre, de crainte que je ne me gliſſe auprès de mon épouſe, j'ai été obligé de deſcendre par la fenêtre, & de prendre les plus grandes précautions. Malgré les perſécutions que nous avons eſſuyées, malgré la tendreſſe de Cécile pour moi, j'ai eu beaucoup de peine à la déterminer à me ſuivre, craignant d'abandonner une mère qui l'a toujours aimée, avant que cette malheureuſe paſſion eut étouffé ſes ſentimens maternels. Nous allions enfin être heureux. Vous le ſerez, reprit Robert, où faut-il vous conduire ? Hélas, reprit Silvio, j'ai un frère à deux lieues d'ici, & nous allions nous jetter dans ſes bras ; mais ſi ma belle-mère ſe doute que nous lui échappons, elle mettra à notre ſuite la moitié du village qu'elle a ſu s'attacher par mille ſervices qu'elle ne ceſſe de rendre à tout le monde. Ne craignez rien, dit Robert, malheur à quiconque voudroit attenter à votre liberté. Les jeunes gens raſſurés par ſon air intrépide, demandèrent à l'Hermite ſa bénédiction : il la leur donna, avec le produit de ſes quêtes, pour les mettre en état de ſe ſoutenir juſqu'à ce qu'il eût déterminé leur mère à leur abandonner la dot de Cécile : il eſpéroit de l'obtenir en la menaçant de divulguer ſa turpitude.

Ils ſe mirent donc ſous la conduite de Robert, & partirent. Cécile étoit très-belle, la demi-clarté de la lune prêtoit un nouvel éclat à ſes charmes. Robert la lorgnoit en faiſant de tems en tems des ſignes de croix : Silvio ne pouvoit s'empêcher de faire d'innocentes careſſes à ſon épouſe, elles les lui rendoit en cachette. Robert ſe ſentoit treſſaillir, & le vieil homme reprenoit le deſſus, mais il ſe modéroit. Cécile fit un faux pas, Silvio la releva auſſitôt, & malgré la préſence de leur conducteur, il ſe haſarda de lui donner un baiſer. Robert s'en apperçut ; Ami Silvio, lui dit-il, avec un ton mêlé de fureur & de tendreſſe : pour Dieu, ceſſez ce badinage, & pour cauſe : vous vous careſſerez tant que vous voudrez quand je n'y ſerai plus. Ce n'eſt pas que je blâme votre impatience, j'en ferois autant à votre place, mais il y a tems pour tout. Enfin, ils arrivèrent chez le frère de Silvio, qui ſavoit ce qu'ils avoient à

ſouffrir auprès de leur belle mère, & qui les reçut à bras ouverts. Robert reprit le chemin de l'Hermitage, & fut de retour au lever de l'aurore.

L'Hermite attendoit Robert avec impatience; il lui rendit compte de ſon voyage, vanta ſur-tout le bonheur de Silvio & la beauté de Cécile. Ne ſongeons plus à cela, lui dit l'Hermite, ſongeons à porter le calme dans votre conſcience, & à appaiſer vos remords. Vous ſavez tout ce que vous avez à réparer, y êtes-vous bien réſolu? Hélas! reprit Robert, un peu moins que je ne l'étois avant d'avoir vu Cécile; je ne ſais, mais elle a boulverſé toutes mes idées. L'Hermite prit occaſion de cet aveu, pour faire ſentir à Robert la foibleſſe de l'homme; peu à peu il le ramena à ſes premiers ſentimens, lui retraça le tableau de ſes crimes, & comme il avoit reconnu en lui un cœur bon & ſenſible, il inſiſta ſur-tout ſur ſes injuſtices, & ſur le ſang qu'il avoit répandu: il lui peignit avec des traits ſi frappans les outrages qu'il avoit fait à l'humanité, qu'il lui fit concevoir une ſainte horreur de lui-même: il l'augmenta par le contraſte de la bienfaiſance de l'Etre ſuprême envers toutes les créatures, & ſur tout envers lui. Il fit naître dans ſon cœur le regret le plus vif d'avoir mérité la colère d'un Dieu que l'homme n'auroit jamais dû connoître que par ſa bonté. L'Hermite étoit éloquent, il chercha plus à toucher ſon cœur, qu'à effrayer ſon eſprit; enfin, il en vint au point de faire déſirer à Robert tous les moyens d'expier ſes crimes. S'il faut porter ma tête ſur un échafaud, ordonnez, mon père, dit-il, j'y cours. Non, lui dit l'Hermite, le ciel n'exige point ce ſacrifice; mais ce qu'il veut de vous eſt peut-être plus pénible pour une ame auſſi hautaine que la vôtre. Il ordonne que vous contrefaſſiez le muet & l'inſenſé, que vous diſputiez aux chiens votre nourriture, & vous ſerez dans cet état juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de vous en délivrer, & que vos crimes ſoient expiés. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'il vous pardonnera vos fautes: c'eſt Dieu lui-même qui vous parle par ma bouche. Vous êtes le maître d'accepter ou de rejetter ces conditions; ſi vous les acceptez, vous avez tout à eſpérer: mais ſi vous les refuſez, vous deviendrez plus féroce que vous ne l'avez jamais été; le meurtre & les aſſaſſinats ne ſeront plus que

des

des jeux pour vous, la paix ſera bannie de votre ame, la haine du genre humain deviendra pour vous un ſentiment néceſſaire. Robert promit de ſe ſoumettre à tout ce qu'on exigeroit de lui. L'Hermite ajouta, qu'il devoit ſur-tout ſe garder, pendant ce temps d'épreuve, de faire du mal à qui que ce fût, quelque tentation & quelque occaſion qu'il en eût. Quelle que fût la bonne intention de Robert, cet article lui parut le plus pénible & le plus difficile : il en fit part à l'Hermite, qui lui repréſenta que, devant contrefaire l'inſenſé, il lui étoit aiſé de renoncer à toute ſenſibilité ; que ce qui nous portoit à la vengeance, étoit l'orgueil, & que, puiſqu'il ſe ſentoit le courage de paſſer pour inſenſé dans l'eſprit de ceux qui le verroient, il devoit ſe ſentir auſſi la force de réprimer ſon orgueil, vice qui étoit incompatible avec la démence. Robert avoit de la peine à concevoir cette philoſophie : cependant il ſe ſoumit ; il pria le bon Hermite d'obtenir du ciel la force qui lui étoit néceſſaire pour remplir ſes decrets, d'écarter de lui les tentations, & de ne pas lui faire rencontrer ſouvent des Céciles.

Robert prit congé de l'Hermite, & commença dès ce moment à goûter une paix intérieure qu'il ne connoiſſoit pas. Cet homme, dont l'orgueil s'étoit nourri de tant de crimes, que la cruauté avoit endurci, devint doux, affable, humble, & trouvoit dans ces vertus une volupté qu'il n'avoit jamais éprouvée dans la débauche.

CHAPITRE VIII.

Epreuves. Progrès de Robert dans la vertu. Il eſt déclaré fou du Roi. A la Cour, les fous mêmes excitent l'envie. Conſpiration découverte. Qu'eſt-ce que la vertu ?

QUE la Religion a d'empire ſur l'eſprit de l'homme ! par elle le tigre le plus ſanguinaire devient un agneau paiſible, par elle auſſi l'ame la plus foible acquiert une force qui lui fait affronter les plus grands dangers. Ce

Robert, que ſes paſſions rendoient comme inſenſé, maintenant, ſous le joug de la Religion, inſenſé volontaire, ſe ſoumet aux humiliations les plus aviliſſantes. Après avoir quitté l'Hermite, il revint à Rome : ſa feinte démence le faiſoit ſuivre par les enfans qui le pourſuivoient à coups de pierre ; mais comme ſes extravagances n'avoient rien qui tînt de la fureur, les honnêtes gens ſe contentoient de le plaindre, & le défendoient contre tous ceux qui l'attaquoient. Les uns s'amuſoient de ſa folie, les autres en avoient pitié : il rioit en lui-même, en voyant que, parce qu'on croyoit qu'il avoit perdu l'eſprit, il attiroit plus de monde autour de lui que s'il eût eu tout celui des ſept Sages de la Grece.

En courant ainſi dans la ville, il ſe trouva auprès du Palais du Roi Aſtolphe ; il y entra, monta dans les appartemens, & s'y promena, tantôt d'une vîteſſe ſurprenante, & tantôt d'un pas grave & majeſtueux. Le Roi le regarda long-temps ; il fut frappé de la taille & des traits de Robert, il le fit obſerver à un de ſes amis : voilà, dit-il, le plus bel homme que j'aie jamais vu ; il paroît avoir perdu l'eſprit, & certes c'eſt bien dommage : il m'intéreſſe, je défends qu'on lui faſſe aucun mal, je veux qu'on en ait ſoin, qu'on le ſerve, qu'on ait pour lui toute ſorte d'égards. Il le fit appeler, mais Robert ne répondit point : on lui préſenta à boire & à manger, il refuſa tout, ce qui ſurprit beaucoup tout le monde. Robert, par des folies agréables, amuſoit tous les Seigneurs. A l'heure du dîner, le Roi lui fit ſigne de le ſuivre ; Robert obéit : ce Prince lui préſenta lui-même inutilement différens mets. Il avoit un chien qu'il aimoit beaucoup, il prit ſur ſa table un poulet qu'il lui jetta : Robert courut après le chien, lui arracha ſa proie ; le chien voulut la r'avoir, & alors il ſe fit un combat entre le chien & lui, qui amuſa le Roi. Robert fut le plus fort, le poulet lui reſta, & il le dévora avec avidité, n'ayant rien mangé depuis deux jours. Aſtolphe, qui crut que ç'étoit une des manies de Robert de diſputer ſa nourriture avec ſon chien, jetta un pain tout entier ſous la table : le chien y courut, mais Robert le lui enleva encore ; il diviſa ce pain, en donna la moitié au chien, mangea le reſte. Le Roi demeura tout étonné : la folie de cet homme

eſt bien ſinguliere, dit-il, il ne prend rien de ce que nous lui offrons, & l'enleve aux chiens. Puiſque c'eſt ſa fantaiſie, il faut le ſervir ſelon ſon goût : dès ce jour, on donna triple portion au chien du Roi, afin que le fou pût avoir ce qui lui étoit néceſſaire.

Après le dîné, Robert alla ſe promener dans le Palais, faiſant mille folies qui ne pouvoient cependant nuire à perſonne. Il mouroit de ſoif, & ne pouvoit demander à boire, à cauſe de la défenſe de parler qui lui avoit été faite par l'Hermite. Il vit une porte ouverte qui donnoit dans le jardin du Palais, il entra, & courut ſe déſaltérer à la fontaine.

Le chien d'Aſtolphe s'étoit familiariſé avec Robert, & ne le quittoit plus. Quand la nuit vint, le chien ſe retira dans ſa loge, Robert le ſuivit, & ils coucherent ſur la même paille. Le Roi s'attachoit de plus en plus à ſon fou : il ordonna qu'on lui dreſsât un lit, il le refuſa encore, & fit ſigne aux domeſtiques de le reporter, montrant la terre & la paille ſur laquelle il avoit couché, & faiſant entendre que ce lit étoit trop bon pour lui. Aſtolphe toujours plus étonné, ordonna qu'on lui portât chaque jour de la paille fraîche. Robert lui en marqua ſa reconnoiſſance par quelques folies aimables. Son Maître ſuivoit de près toutes ſes actions ; il lui trouvoit de la douceur, de la complaiſance, de la généroſité ; il l'avoit vu quelquefois diſtribuer aux pauvres ce que les chiens lui laiſſoient pour ſa ſubſiſtance, encore le faiſoit-il avec un tel diſcernement, qu'il n'y avoit que les vrais pauvres qui euſſent part à ſes aumônes, repouſſant les pareſſeux & les vagabonds, & leur faiſant ſigne d'aller travailler.

Ceux qui avoient beſoin de la protection du Roi, avoient obſervé qu'il avoit de l'amitié pour ſon fou ; ils ne manquerent pas de profiter de cette découverte : c'eſt à lui qu'ils remettoient les placets qu'ils adreſſoient à ſon Maître. Robert ne les rendoit jamais ſans les lire : lorſque la demande lui paroiſſoit juſte, il donnoit le placet à Aſtolphe un genou à terre ; mais lorſqu'il la trouvoit injuſte ou mal fondée, il préſentoit le Mémoire à demi déchiré, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis, & ne lui fit qu'un très-petit nombre d'amis. Un de ceux dont il avoit mal

accueilli le Mémoire, s'aviſa de le frapper en préſence du Roi. Robert ne pouvant réſiſter au premier mouvement, prit un air furieux qui fit trembler l'aggreſſeur, & ſe modérant auſſi-tôt, il le prit par la main & l'embraſſa. Le Roi qui s'étoit apperçu de cette action généreuſe, fit arrêter l'homme injuſte, & ordonna qu'il fût conduit en priſon : Robert tomba aux genoux de ſon Maître, & fit tant par ſes prieres qu'il obtint la grace du coupable.

Robert ſe modéroit en tout : ſon caractere n'étoit pas changé, parce que le caractere ne peut l'être ; mais comme le fond en étoit bon, l'habitude de la modération qu'il acquéroit peu-à-peu, le rendit excellent : le chef-d'œuvre de cette habitude fut le pardon des injures. Un de ſes ennemis eſſaya de perſuader à Aſtolphe que Robert contrefaiſoit le muet & l'inſenſé : il étoit d'autant plus facile de le prouver, qu'on lui voyoit faire tous les jours des actions de très-bon ſens. Eh bien, dit le Roi, ſi c'eſt ſa fantaiſie, puis-je l'en empêcher ? Dailleurs, n'eſt-ce pas être fou que de le contrefaire, & ſur-tout d'une ſi vilaine maniere ? Quel agrément trouveroit-il, s'il n'étoit pas dans la démence, à partager ſa nourriture avec des chiens, à coucher ſur la paille, à mener la vie la plus dure ? Sire, reprit l'homme méchant, on a ſouvent des raiſons pour ſe déguiſer ; qui ſait ſi cet homme, que perſonne ne connoît ici, n'eſt pas l'eſpion de quelque Prince qui a de mauvais deſſeins ſur Rome ? J'ai même de fortes raiſons pour le croire coupable : que riſquez-vous, en approfondiſſant ce myſtere ? Et par quel moyen, reprit le Roi ? Le méchant répondit : d'abord, en le flattant ; s'il s'obſtine, en le menaçant ; &, ſi ce moyen eſt inutile, par les tortures. J'y conſens, dit Aſtolphe, mais à condition que ſi cet homme eſt réellement muet & fou, vous ſubirez la même peine. Le méchant frémit, & dit qu'on pourroit, avant tout, le faire examiner par des Médecins.

Leur converſation n'étoit pas encore finie, que Robert arriva tout eſſoufflé, conduiſant par la main un étranger qui ſe débattoit en tremblant. Robert le remit à ſon Maître, & lui fit entendre par des ſignes que cet homme lui étoit ſi ſpect : il lui remit en même-temps un papier qu'il avoit ſurpris. Aſtolphe le lut, & y trouva le projet d'un complot

contre l'Etat, dans lequel l'accuſateur de Robert étoit impliqué. Le Roi le fit arrêter, & s'aſſura en même-temps de la perſonne de cet étranger. Robert, qui paſſoit non-ſeulement pour inſenſé, mais encore pour ſourd & muet, fit ſigne à ſon Maître de lui donner par écrit quel étoit le crime du Seigneur qu'il venoit de faire arrêter. Le Roi lui dévoila le myſtere du complot : c'eſt moi, lui écrivit-il, qui ſuis l'objet & la cauſe de cette trahiſon. Le Prince Oſorio, d'une des plus grandes Maiſons d'Italie, a demandé Cynthia, ma fille, en mariage ; quoiqu'elle ſoit muette, comme toi, ſa beauté, ſes talens, & ſur-tout ſa richeſſe lui ont attiré une foule d'adorateurs. Oſorio, n'ayant d'autre mérite que ſa naiſſance, & une ambition demeſurée, s'eſt mis ſur les rangs, & a cru qu'il lui ſuffiſoit de ſe préſenter pour être accepté : je n'aime point ſon caractere féroce, ſon orgueil m'a toujours révolté, & j'aurois eu la plus grande répugnance de l'avoir pour gendre. Cependant, comme j'aime beaucoup plus ma fille que je ne hais Oſorio, je lui fis part de ſes prétentions, en ne marquant ni deſirs, ni éloignement pour ce mariage. Ma fille me proteſta qu'elle ſeroit toujours ſoumiſe à mes volontés, & que quoiqu'elle ſe ſentît un dégoût invincible pour Oſorio, elle étoit prête à l'épouſer. J'embraſſai ma fille, & je dis à Oſorio qu'elle étoit déterminée à ne pas ſe marier encore, & que mon intention étoit de ne pas la contraindre. Oſorio me jura dès ce moment une haine éternelle : l'autorité ſuprême que j'exerce ne lui a pas permis d'éclater. Je ſuis informé depuis quelque temps, qu'il ne ſe contente pas de murmurer contre le Gouvernement, mais qu'il a des relations avec les Sarraſins. Je le fais épier, ſes manœuvres avoient échappé à mes recherches : le papier que tu viens de me remettre me découvre qu'il a des liaiſons dangereuſes au-dedans & au-dehors de Rome ; pluſieurs complices y ſont nommés, & cet homme que je viens de faire arrêter, eſt un des principaux.

Robert, en liſant cet écrit, fut confondu : l'Hermite lui avoit ordonné de ne faire du mal à qui que ce fût, & en découvrant une conſpiration, il devenoit la cauſe de la mort d'une infinité de perſonnes. Ce ſcrupule mal fondé le tracaſſoit : il écrivit au bas du papier du Roi, qu'il le

ſupplioit d'accorder, ſi cela ſe pouvoit ſans conſéquence, la grace de ce complice. Aſtolphe répondit qu'il avoit plus d'une raiſon pour ne pas lui faire grace, & lui rapporta tout ce que cet homme lui avoit dit au ſujet de ſa prétendue démence, & des ſoupçons qu'il avoit voulu lui inſpirer ſur le compte de Robert, qui, ſans héſiter, écrivit encore que les plus inſenſés avoient de bons intervalles, & que c'étoit ce qui rendoit leur ſort plus déplorable. Tu vois, répondit le Roi toujours en écrivant, le cas que je fais des accuſations de cet homme : cependant il faut bien que tu m'aies inſpiré une grande confiance, puiſque, malgré ton état, je t'ai dévoilé des ſecrets d'une auſſi grande importance. Robert ne répondit rien. Aſtolphe lui demanda de quel pays il étoit ? De la mer Baltique, écrivit Robert. Quels ſont tes parens ? Le chien de Procris & la grande Ourſe. Quel âge as-tu ? Six cens quatre-vingt-dix-neuf ans. Le Roi crut que ſa folie le reprenoit, & le quitta, en lui recommandant le ſecret.

Les ſoupçons dont on avoit fait part à Aſtolphe inquiétoient Robert : il étoit ſur le point d'écrire à l'Hermite, pour le conſulter ſur ce qu'il devoit faire pour bien établir ſa réputation d'inſenſé ; il ſe douta cependant que ſi ces ſoupçons avoient fait quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roi, il ne manqueroit pas de le faire queſtionner, & de mettre des eſpions auprès de lui. Il ne ſe trompa point dans ſes conjectures. Il y avoit dans le Palais un Juif fort conſidéré par ſes richeſſes & par ſes grandes lumieres ſur les finances ; c'étoit lui qui recevoit les revenus de l'Etat, & il étoit l'ame du Conſeil. Aſtolphe lui marquoit beaucoup de confiance, mais il étoit fier & arrogant. Robert étoit encore ſur ſa paille avec le chien du Roi, ils déjeunoient enſemble, lorſque le Juif vint d'un air affable, eſcorté de quelques Seigneurs, pour voir Robert, qui devina ſon deſſein. Le Juif s'aſſit à côté de lui, & ſe mit à écrire : il fit pluſieurs queſtions auxquelles Robert fit des réponſes, tantôt d'un bon ſens à faire croire qu'il étoit très-ſage, & tantôt d'une folie à perſuader qu'il étoit le plus fou des hommes, lui marquant le plus grand reſpect, & lui donnant des nazardes, jouant alternativement avec ſon chien, & faiſant au Juif les ſingeries les plus ſingulieres. Le Juif, perdant

patience, le menaça. Robert prit ſon temps, ramaſſa toute ſa paille, parmi laquelle il y avoit beaucoup d'ordures, l'entaſſa ſur le Juif, qui, après s'être débarraſſé, voulut ſe venger; mais ſon adverſaire, plus fort que lui, le prit à la gorge, & le mena chez le Roi, à qui l'on raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer.

Cette action fit rire Aſtolphe, & confirma dans ſon eſprit la démence de Robert: elle fut ſuivie de pluſieurs autres traits de folie. Son Maître, qui craignoit que les tracaſſeries qu'on lui faiſoit ne fiſſent empirer ſon état, ordonna qu'on le laiſsât tranquille, & ne fut pas moins étonné de ce mêlange d'extravagance & de ſageſſe.

Il y avoit près de ſept ans que duroit l'expiation des crimes de Robert. Comme l'Hermite n'étoit éloigné que de trois milles, il s'échappoit de temps en temps du Palais, & alloit le voir: il revenoit toujours le jour même, de maniere qu'il avoit accoutumé tout le monde à ſon abſence, & l'on ne s'en inquiétoit plus. Dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il ne manqua pas d'aller lui communiquer ſes craintes & ſes ſcrupules. L'Hermite le raſſura ſur les unes & ſur les autres, & lui dit que ſes fautes lui étoient pardonnées, & qu'il pouvoit mettre fin quand il voudroit à ſa pénitence; qu'il eſpéroit que les efforts qu'il avoit faits ſur lui-même, l'avoient accoutumé au joug aimable de la vertu. Il eſt vrai, mon Pere, lui dit Robert, que je me ſens plus tranquille, & que je trouve une eſpece de volupté, lorſque je puis vaincre mon impétuoſité: lorſque j'ai fait quelque bien aux autres, je goûte un plaiſir ſingulier que je n'éprouvois jamais lorſque je me livrois à tous mes penchans. Mais, mon Pere, dites-moi, je vous prie, qu'eſt-ce que la vertu, afin que je ne m'écarte jamais de ce qu'elle preſcrit? Mon ami, lui dit l'Hermite, vous me faites une queſtion ſur laquelle on a écrit plus de volumes que ne pourroit en contenir mon hermitage, & à laquelle il ne falloit répondre que ces mots ſur leſquels toutes les Religions, & la vôtre ſur-tout, ſont fondées: aimer Dieu, l'honorer; aimer le prochain, lui être utile autant qu'on le peut, & enſuite conſulter ſa conſcience dans toutes les actions de ſa vie. Le premier de ces préceptes doit néceſſairement élever votre ame, la pénétrer de la

grandeur, de la bonté, de la juſtice de l'Etre ſuprême : vous ne pouvez être rempli de ces idées ſans que votre cœur n'en ſoit touché, & ſans que vous ne ſoyez pénétré de reconnoiſſance envers cet Etre. La reconnoiſſance qui doit néceſſairement vous porter à imiter, du moins autant que votre foibleſſe peut vous le permettre, cette juſtice & cette bonté, vous conduira naturellement à la pratique du ſecond précepte. Le troiſieme eſt le guide le plus infaillible pour juger ſi vous avez rempli les deux premiers. Voilà, mon ami, en quoi conſiſte cette vertu, dont on a parlé ſi diverſement, parce que chacun l'accommode à ſon caractere, à ſes penchans & à ſes intérêts.

Robert ne trouva rien dans ces préceptes qui fût au-deſſus de la raiſon & des forces humaines : il queſtionna l'Hermite ſur la maniere dont il devoit honorer Dieu, & ſur beaucoup d'autres articles ; mais le ſaint homme ſe conforma toujours, dans ſes réponſes, au degré de lumiere & à la trempe d'eſprit de Robert, & fixa des limites à ſa curioſité.

CHAPITRE IX.

Guerre des Sarraſins. Batailles, Faits héroïques de Robert. Il eſt ſur le point d'en perdre tout le fruit.

ROBERT revint au Palais, plus content & plus tranquille qu'il ne l'avoit jamais été : il ne crut pas qu'il fût temps encore de diſſuader perſonne ſur ſa folie. Il alla reprendre ſa place auprès de ſon chien, qui l'attendoit avec impatience, & qui, par mille careſſes, lui témoigna la joie qu'il eut de le revoir.

Cependant Oſorio avoit été informé de la découverte du complot ; il n'en attendit point l'effet, il ſortit de Rome avec pluſieurs de ſes conjurés, & donna avis aux Sarraſins, qui ſe tenoient tout prêts, au fond du golphe Adriatique, de deſcendre de leurs vaiſſeaux au premier ſignal. Le Roi avoit inſtruit le Pape de tout ce qu'il ſavoit de cette conjuration. Dès qu'on ſut qu'Oſorio avoit échappé aux ſupplices qu'il méritoit, on ſe douta bientôt que les enne-

mis ne tarderoient point à paroître. On leva des troupes, Aſtolphe ſe mit à leur tête, & le troiſieme jour elles étoient campées ſous les murs de Rome, d'où elles partirent pour ſe rendre dans la Romagne à portée de s'oppoſer à la deſcente des Sarraſins : mais ils les rencontrerent, & les Romains furent obligés de rétrograder juſques ſous les murs de la ville. Les Sarraſins s'étoient déjà emparés de pluſieurs places de l'Etat Eccléſiaſtique.

Tous les Chevaliers & tous les Princes de l'Italie ſe réunirent à Aſtolphe, & proteſterent de défendre leurs peuples juſqu'à la derniere goutte de leur ſang : ils étoient plus indignés contre le Prince Oſorio que contre les Sarraſins même. On publia qu'on promettoit au ſoldat qui le prendroit en vie, une récompenſe & des honneurs proportionnés à ce ſervice.

Les Romains, déterminés à combattre, allerent au-devant des Sarraſins qu'ils trouverent à trois milles de Rome. Le courage & la fureur étoient égaux de part & d'autre : les Romains étoient animés par l'amour de la gloire, par l'eſpérance de délivrer pour toujours l'Italie des incurſions des Barbares, & par le deſir de donner dans Oſorio un exemple qui épouvantât les perfides.

Tandis que les armées étoient en préſence, Robert, qui eut bien deſiré pouvoir ſe rendre utile dans cette occaſion importante, n'oſoit demander des armes, & ne ſavoit où en prendre : il ſe contentoit de faire des vœux pour les Romains & pour le Roi. Il traverſoit le jardin du Palais, & alloit à ſon ordinaire à la fontaine pour ſe déſaltérer, lorſqu'il ſe trouva arrêté par un nuage éclatant ; il s'arrête, & ſe proſterne, il entend une voix qui lui dit : *va défendre la cauſe du juſte, la victoire t'attend.* Robert ſe releve, & au lieu du nuage, il trouva un beau cheval, & une armure qui paroiſſoit étincelante. Robert ne ſonge plus à ſa ſoif, il s'arme, monte ſur le cheval, & part.

Le haſard fit que la fille du Roi étoit à ſa fenêtre, d'où elle vit Robert s'armant & ſe préparant au combat : ſa ſurpriſe ne l'empêcha pas de remarquer qu'il n'y avoit point, parmi tous les Chevaliers qui combattoient pour ſon pere, un plus bel homme que lui : mais comme elle le croyoit inſenſé, elle s'imagina que c'étoit un nouveau trait de folie.

A peine étoit-il ſorti des portes de la ville, qu'il rencontre des ſoldats bleſſés, qui lui annoncent que les Sarraſins ont l'avantage. Il ne tarda pas à trouver les Romains qui ſe battoient en retraite, & dont l'intrépidité ſoutenoit encore le combat : il voit d'un coup-d'œil les manœuvres des troupes, ſuppoſe un ordre du Général, & ſe fait ſuivre par les plus déterminés ; auſſi-tôt il ſe jette au plus fort de la mêlée, & fait jour à ſa petite troupe. Dès qu'il eſt au centre, il ne fait plus attention au nombre, il frappe à droite & à gauche, & fait tomber les ennemis qui l'entourent : les têtes & les bras volent autour de lui ; ſon cheval, qui ſembloit reſpirer le carnage, foule aux pieds ceux que le fer dévorant de Robert ne peut atteindre. Les Sarraſins qui, en cet endroit, avoient enfoncé les Romains, reculent & leur donnent le temps de ſe rallier. Chacun rentre dans ſes rangs. Le Général change ſon ordre de bataille, & au-lieu de la défenſive qu'il avoit été obligé de prendre, il ſe diſpoſe à l'attaque. Un ſilence farouche regne dans les deux armées : d'un côté, on voit le Général des Sarraſins déſeſpéré de ſe voir enlever la victoire qu'il croyoit certaine ; de l'autre, Aſtolphe, & un Chevalier que ſa viſiere baiſſée empêchoit tout le monde de reconnoître, remplis de confiance. La bataille recommence. Robert attaque le Général, que défendoit un eſcadron des plus braves Sarraſins, il perce juſqu'à lui : ſa petite troupe, qui ne l'avoit point abandonné, rompt l'ordre de l'eſcadron ennemi, & laiſſe un libre paſſage au Chevalier, qui s'élance ſur le Général, dont il évite avec adreſſe tous les coups qu'il lui porte, il le ſaiſit, & l'enleve de deſſus ſon cheval. Le Général ſe débat en vain : Robert le porte ſous ſon bras gauche, & du droit écarte ou abat avec ſon épée tout ce qui s'offre à ſes coups. Il parvient juſqu'au Roi, & lui remet ſon priſonnier ; mais celui-ci ſaiſit ſon poignard, s'ouvre un paſſage, & s'enfonce dans un bois, où on le perdit de vue.

Robert ne perd point de temps à écouter les éloges de ſon Maître, & les applaudiſſemens des Romains qui l'entourent, il retourne au combat. Les Sarraſins, effrayés de l'action dont ils viennent d'être témoins, ne ſongent qu'à éviter ſes coups, & la fuite lui enleve ſes victimes : il parcourt les rangs ennemis, & les rangs entiers diſparoiſſent

devant lui, comme les feuilles dont la gelée a deſſéché les tiges, & qu'un ouragan diſperſe dans les airs. A la faveur de Robert, les Romains reſtent non-ſeulement maîtres du champ de bataille, mais encore pourſuivent ſans relâche les Sarraſins pendant deux jours & deux nuits, maſſacrant dans leur courſe tous ceux à qui leur agilité ne permet pas de les éviter, ou que la laſſitude retarde. Ils ſont enfin arrêtés par une riviere : les Romains les joignent, & ne leur donnent point le temps de jetter un pont; alors le carnage devient général, un tiers de ce qui reſte de l'armée des Sarraſins s'engage dans le fleuve : Robert s'y élance, ſon cheval, avec la même facilité qu'un poiſſon, porte Robert à droite & à gauche : ceux qui veulent l'éviter perdent le gué, & ſont ſubmergés. Il avoit quitté ſon épée en entrant dans la riviere, & s'étoit armé d'une maſſue : chaque coup qu'il porte abat un ennemi, la riviere eſt preſque entiérement nettoyée. Ceux qui reſtent encore reviennent vers le rivage qu'ils ont quitté, ils cherchent en vain à gagner les bords, les Sarraſins qui y combattoient, & que les Romains pouſſoient toujours vers la riviere, ſont forcés d'y chercher un aſyle, & s'y noyent. Enfin, de ſoixante mille combattans, à peine en reſte-t-il quatre mille qui jettent bas les armes, & implorent la clémence du vainqueur. Le Roi leur fait grace, afin qu'ils puiſſent porter dans leur pays la terreur des armes des Romains : le reſte étoit noyé, mort ou bleſſé. On eut ſoin des derniers, on fit les autres priſonniers. On les conduiſit juſqu'à leur flotte dont on s'empara, & on leur accorda ſix galeres pour s'en retourner, après leur avoir fait ſigner une capitulation, par laquelle ils promirent que leur Nation ne rentreroit pas de cinquante ans dans l'Italie. On garda les principaux Chefs & les bleſſés pour ôtages.

Robert avoit diſparu au moment où il avoit vu que les ennemis capituloient. Aſtolphe fit chercher vainement le Chevalier, qu'on ne connoiſſoit que ſous le nom de terrible, que l'armée lui avoit donné. Il arriva à Rome, pénétra dans le jardin du Palais, ſans être reconnu, revint auprès de la fontaine, ſe déſarma, & ſe proſterna la face contre terre. Après avoir rendu grace à l'Etre ſuprême, qui lui donnoit la force & la victoire, il ſe releva, & ne

retrouva ni ſes armes, ni ſon cheval, qui avoient diſparu. Il appaiſa ſa ſoif, & alla ſe coucher auprès de ſon chien. Robert n'avoit reçu qu'une légere bleſſure au viſage, que le chien cicatriſa bientôt en la léchant.

Le Roi ramena à Rome ſon armée triomphante, & chargée des dépouilles des ennemis. Il fit dépoſer le butin ſur la place, alla rendre compte au Pape de tous les détails de cette bataille, revint au même endroit, régla le partage qu'on devoit faire des richeſſes immenſes qu'on avoit priſes aux ennemis, en fit mettre à part un tiers pour le Chevalier inconnu, & rentra dans ſon Palais avec les Chevaliers & les principaux Chefs de ſon armée.

On y avoit préparé des fêtes magnifiques & un ſuperbe repas. A l'heure du ſouper, Robert ſe préſenta à l'ordinaire, alla ſe jetter aux pieds du Roi, & fit mille folies qui amuſerent beaucoup l'aſſemblée. Aſtolphe raconta les choſes ſingulieres qu'il ſavoit de lui, aſſura ceux qui ne conoiſſoient pas ſon fou, que le plus ſouvent c'étoit l'homme le plus ſenſé & du meilleur conſeil qu'il eût vu, & qu'enfin c'étoit à lui qu'il devoit la découverte de la conſpiration d'Oſorio : il entra, à ce ſujet, dans des détails qui étonnerent tout le monde. Robert ne pouvoit s'empêcher de rougir, & faiſoit ſemblant de ne rien entendre, continuant toujours à faire des extravagances. Son Maître l'appella, & lui fit comprendre par des ſignes qu'il venoit de gagner une bataille complette ſur les Sarraſins. Robert lui fit des ſignes de félicitation, alla prendre ſon chien, & ſe mit à danſer & à ſauter avec lui en ſigne de réjouiſſance. Le Roi s'apperçut de la bleſſure qu'il avoit au viſage, le queſtionna par ſigne comment cela étoit arrivé ; mais Robert répondit que ce n'étoit rien, & continua de danſer. Le Roi appella ſes domeſtiques, leur dit que s'il ſavoit que ce fût quelqu'un d'eux qui eût bleſſé ſon fou, il le puniroit très-ſévérement, défendant très-expreſſément qu'on fît aucun mal à un homme qui n'en faiſoit à perſonne. Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, dit un des Généraux, ce pauvre malheureux qui a réſté tranquille dans ce Palais, eſt bleſſé, & nous, qui nous ſommes battus pendant trois jours, n'avons pas reçu une égratignure. Oui, reprit un autre, grace au Roi, & à ce terrible Chevalier qui nous

a ramené la victoire. Quoi, dit Aſtolphe, perſonne ne le connoît ! Je ſerai donc privé du plaiſir de ſavoir à qui l'Italie & moi devons un ſi grand avantage : j'ai fait réſerver un tiers du butin pour lui, demain je ferai publier que je promets une récompenſe à qui pourra m'apprendre le nom de ce brave homme.

La fille du Roi, qui étoit muette, mais qui n'étoit point ſourde, ſe leve, & fait ſigne à ſon pere que c'eſt le fou Le Roi, craignant de ſe méprendre aux ſignes de ſa fille, envoie chercher ſa gouvernante pour lui ſervir d'inteprete. La Princeſſe veut vous faire entendre, dit la bonne gouvernante, que le Chevalier qui a fait toutes les belles actions dont vous parlez, & ſans lequel Rome alloit être ſaccagée, n'eſt autre que ce fou. Aſtolphe ne put s'empêcher de rire, mais enſuite il ſe fâcha vivement contre elle & contre ſa fille, croyant que c'étoit une plaiſanterie qu'elle avoit imaginée pour tourner en ridicule l'amitié qu'il témoignoit à ce malheureux.

Quelques recherches que fît le Roi, il ne put découvrir autre choſe ſur le compte du Chevalier inconnu, & bientôt on ceſſa d'en parler. Trois mois ne s'étoient pas encore écoulés, que les Sarraſins, au mépris de la capitulation, excités par Oſorio, traverſerent les mers avec une flotte plus nombreuſe que la premiere, & une armée plus redoutable encore. Comme on ſavoit le peu de foi qu'il y avoit à faire ſur les promeſſes des Sarraſins, on ſe tenoit ſur ſes gardes. Le Roi n'avoit pas licencié ſon armée, de ſorte qu'à la premiere nouvelle de leur deſcente, il marcha en force contre eux. Cependant on ne put les empêcher de s'avancer, & ils auroient peut-être repouſſé les Romains, & mis le ſiege devant leur ville, ſi Robert ne fût venu au ſecours, & n'eût fait les mêmes prodiges que la premiere fois. Les Romains remporterent encore une victoire complette, quoique moins déciſive que la premiere, parce que les Sarraſins eurent le temps de regagner leur flotte. Robert, après que la bataille fut gagnée, diſparut encore ſans qu'il fût apperçu de perſonne que de la fille du Roi, qui l'avoit vu partir & revenir, mais qui cette fois avoit gardé le ſecret.

Aſtolphe avoit la plus grande curioſité de connoître le

Chevalier inconnu, il fit de nouvelles perquiſitions, mais auſſi infructueuſement que la première fois. Il reſolut, à la première occaſion, de prendre ſi bien ſes meſures, qu'il découvriroit quel étoit ce brave Chevalier.

Les Sarraſins ne tardèrent pas à tenter une nouvelle entrepriſe; comme les côtes étoient bien gardées, ils firent croire qu'ils ſe retiroient, & allèrent deſcendre ſur les côtes de Gênes: ils firent des marches ſi adroites, qu'ils arrivèrent preſque aux portes de Rome, ſans qu'on s'en doutât. Le Roi eut cependant le tems de raſſembler ſes troupes, & de faire bonne contenance. Il ſe douta bien que le Chevalier inconnu ne manqueroit pas de revenir: il appella un de ſes Généraux, auquel il avoit le plus de confiance, & lui ordonna de former un détachement qu'il embuſqueroit ſur le chemin, afin de le ſurprendre: les Chevaliers, qui avoient la même curioſité, entrèrent avec plaiſir dans ſes vues.

Dès le point du jour, le Général & quelques Chevaliers ſe cachèrent dans un petit bois, & mirent des ſentinelles de tous côtés; mais tous leurs ſoins furent inutiles: Robert vint au camp par un chemin oppoſé à celui qu'ils obſervoient. On les avertit que l'inconnu étoit arrivé, & que l'action étoit déja engagée; le zele & le courage des Chevaliers ne leur permirent pas d'attendre plus long-tems; ils rejoignirent l'armée, & l'action devint générale; elle fut encore plus ſanglante que la première: on avoit ordonné de ne faire grace à perſonne. Le Roi avoit envoyé un gros détachement ſur le derrière des ennemis pour leur couper le chemin de la retraite, & s'emparer de leur flotte. Robert obſerva dans quel endroit étoit le Général ennemi, & piqua vers lui; il étoit au centre entouré de l'élite des troupes: Robert s'y élance, & ſon épée & ſon cheval briſent, abattent tout ce qui les arrête: un ſeul de leurs coups faiſoit tomber trois ennemis à la fois; car dans le tems que l'épée de Robert abattoit la tête de l'un, ſon cheval, avec ſes dents, arrachoit l'épaule d'un ſecond, & d'un coup de pied, enfonçoit les côtes d'un troiſième: leurs mouvemens étoient ſi prompts, que l'œil pouvoit à peine les ſuivre; lorſque Robert voyoit cinq ou ſix hommes de la même taille & ſur la même ligne, il ne

s'amuſoit pas à les frapper l'un après l'autre, mais d'un ſeul revers, il abattoit leurs têtes, ainſi qu'un moiſſonneur fait tomber les épis ou l'herbe des prés. Il s'éleva autour de lui un parapet de morts entaſſés les uns ſur les autres, de-ſorte que Robert & ſon cheval ſe trouverent enfermés dans ce cercle affreux formé peu-à-peu de ſoldats qui, pour frapper Robert, montoient ſur ceux qui venoient d'être tués. C'eſt à la faveur de ce parapet que le Général évita ſa fureur. Le cheval de Robert franchit la ſanglante barrière : le Général, qui voit ſon mouvement, ſe détourne, rompt les eſcadrons & s'enfuit. Cette fuite détermine celle de l'armée, la déroute devient générale, les Romains la ſuivent, aſſomment, foulent aux pieds de leurs chevaux tout ce qui ſe préſente : Robert hache & met en piéces des troupes entières : on diroit que la foudre a nétoyé la place où ſon cheval a paſſé. Les Sarraſins cherchent à gagner leur flotte ; mais ils rencontrent le détachement que le Roi avoit envoyé pour s'en emparer, alors ils ſe trouvent pris de tous côtés ; ils demandent quartier, leurs prières ſont inutiles, tout eſt paſſé au fil de l'épée.

Oſorio, auſſi perfide envers ſes aſſociés, qu'il l'avoit été envers ſa patrie, envoie au Roi, & lui fait propoſer de lui livrer la flotte & le Général des Sarraſins, à condition que tout le paſſé ſera oublié. Aſtolphe, qui vit que c'étoit le ſeul moyen de finir la guerre, & d'empêcher les Sarraſins de rentrer dans l'Italie, conſentit à la capitulation : elle eſt ſignée, & Oſorio, ſans pudeur, vient rejoindre les Romains ; il demande un corps de troupes conſidérable, les conduit ſur une hauteur, & leur fait voir le corps de réſerve du Général. Oſorio, à la tête des Romains, marche contre eux ; les Sarraſins, qui ne ſe méfient pas de lui, le laiſſent paſſer avec ſa troupe : lorſqu'il a pénétré juſqu'au centre, il ſe développe, fond ſur ſes alliés, en fait une boucherie horrible, & ſaiſit le Général qui ſe débat inutilement, il l'entraîne. Le traître Oſorio l'égorge, plutôt pour ſe délivrer d'un témoin qui pouvoit lui reprocher ſa perfidie, que pour ſe défendre, prétexte dont il ſe ſervit auprès du Roi, qui lui repréſenta que, ſuivant la capitulation, il devoit lui livrer le Général en vie, pour lui ſervir d'ôtage. Quant à la flotte, il y conduiſit les Romains,

s'embarqua avec eux ſur une galère, prétexta un ordre du Général, & tout ſe rendit.

Lorſqu'il ne reſta plus d'ennemis, Robert reprit le chemin de Rome; les Chevaliers, chargés de le ſurprendre, avoient pris leur poſte dans un bois ſur le chemin de la Ville, ſe doutant bien qu'il s'y rendroit. Lorſqu'il paſſa, ils ſe partagèrent en deux troupes, & lui coupèrent le chemin, l'entourant de tous côtés. Robert s'arrêta, & leur demanda pourquoi ils le retenoient ainſi. Seigneur Chevalier, lui dirent-ils, c'eſt avec trop d'obſtination vous dérober à nos hommages : nous voulons connoître notre libérateur & celui de l'Italie. Chevaliers, leur dit-il, je deſire d'être inconnu; ſi mon bras vous a rendu quelques ſervices, c'eſt le ſeul prix que j'en exige. Nous ſerions des ingrats de vous l'accorder, dirent ils, ou des lâches : car ſi c'eſt par modeſtie que vous vous cachez, notre devoir eſt de vous connoître malgré vous; ſi c'eſt par orgueil, nous avons lieu d'être offenſés, parce que chacun de nous n'a ni moins de courage, ni moins de vertu que vous, quoiqu'il ait moins de force, d'adreſſe & d'expérience; ainſi, Seigneur Chevalier, ne trouvez pas mauvais que nous employons un peu de violence, ſi vous vous obſtinez encore. Robert, ſans leur répondre, pique ſon cheval, les écarte & leur échappe. Un des Chevaliers s'écria : il n'y a qu'à abattre ſon cheval, & décoche un trait qu'il viſe dans les flancs de l'animal, & que Robert reçoit dans la cuiſſe. Quoique la bleſſure fût profonde, & que le fer y eût reſté, Robert n'en alla pas moins vîte. Il revint à la fontaine, s'y deſarma, retira lui-même le fer, & le cacha ſous une pierre, mit ſur la plaie de l'herbe qu'il broya & qu'il recouvrit avec de la mouſſe, & enveloppa le tout le mieux qu'il put.

La fille d'Aſtolphe, qui s'intéreſſoit beaucoup à Robert, & qui ſavoit à quoi s'en tenir, ne témoigna encore rien. Le Roi & ſes Chevaliers étoient rentrés au palais : il s'informa ſi on avoit pu découvrir quelque choſe au ſujet de l'inconnu : ſa curioſité étoit portée au comble. Celui qui l'avoit bleſſé raconta tout ce qui s'étoit paſſé, & dit qu'en voulant abattre ſon cheval, il l'avoit bleſſé à la cuiſſe, que le fer de la fleche y avoit reſté, & que le bois s'étoit briſé,

qu'en

qu'en retournant, il avoit retrouvé ce bois, & qu'il ſeroit bien aiſé, ſi l'on découvroit un Chevalier bleſſé de vérifier ſi c'étoit l'inconnu. Le Chevalier témoigna beaucoup de regret d'avoir bleſſé un auſſi brave homme; puis il ajouta: Seigneur, vous avez fait mettre à part pour lui un tiers du butin qui a été fait ſur les Sarraſins, cette récompenſe acquitteroit un Souverain envers un Général qui lui auroit conquis trois provinces; ce n'eſt pas encore aſſez, je crois que ce Chevalier mérite mieux que des richeſſes: s'il eſt digne par ſa naiſſance de s'allier avec vous, je ſerois d'avis que vous lui promiſſiez votre fille: qui ſauve un royaume, mérite de le gouverner.

Le Roi approuva ce conſeil, & fit publier dans toutes les villes d'Italie, que le Chevalier aux armes blanches & au cheval blanc, qui s'étoit diſtingué aux trois batailles contre les Sarraſins, pouvoit ſe préſenter avec le fer dont il avoit été bleſſé, & qui étoit reſté dans ſa plaie, & venir accepter de la main du Roi ſa fille pour récompenſe. Avant de faire les criées, on communiqua ce projet à la Princeſſe, qui fit ſigne qu'elle l'approuvoit.

Oſorio, qui aimoit la Princeſſe, n'eut pas plutôt entendu cette publication, qu'il réſolut d'en profiter pour obtenir une main qui refuſoit de ſe donner. Il chercha un cheval & des armes ſemblables à celles du Chevalier inconnu, & ſe fit une bleſſure à la cuiſſe avec le fer d'une fléche qu'il rompit. Quelque vive que fût ſa douleur, il la ſouffrit avec courage, dans l'eſpérance qu'on ſeroit la dupe de ſon ſtratagême: il étoit perſuadé qu'en amour, comme en guerre, il étoit permis d'employer indifféremment la ruſe, la force ou la vertu.

Il crut qu'il devoit s'annoncer avec beaucoup de fracas; il habilla ſes gens magnifiquement, leur donna les livrées & les chevaux les plus ſuperbes, & entra dans Rome avec le cortége d'un triomphateur. Il ſe préſenta dans cet état à Aſtolphe la viſière baiſſée. Je viens réclamer, dit-il en entrant, la récompenſe que vous avez promiſe au Chevalier qui s'eſt diſtingué contre les Sarraſins, & à qui vous devez les trois victoires que vous avez remportées. Quoique vous m'ayez cru votre ennemi & leur allié, quoique les apparences fuſſent contre moi, il n'en eſt pas moins vrai,

que ſous le prétexte d'une feinte conſpiration, je les ai attiré dans l'Italie, pour faire périr cette nation infidelle ſous mes coups. Tous les Chevaliers ſe regardèrent : la taille noble & l'air de beauté qu'on appercevoit à travers ſa viſière, ſembloient confirmer que c'étoit là le Chevalier intrépide ; mais le ton orgueilleux & la hauteur avec leſquels il s'annonçoit, renverſoient leurs idées : alors il leva la viſière de ſon caſque, & l'on reconnut Oſorio.

Le Roi parut étonné ; mais le traître, qui ſavoit prendre toutes ſortes de caracteres, lui dit avec une feinte douceur : Eſt-il poſſible que vous ayez pu me croire ſi dénaturé, que j'euſſe voulu livrer à une nation que je déteſte, ma patrie, mes parens & mes amis, & mettre en leur pouvoir ce que j'aime le plus au monde ? Non, je ſavois qu'il ne me reſtoit qu'un moyen de mériter votre eſtime : c'étoit en me couvrant de gloire, & en délivrant l'Europe, du moins pour long-tems des perfides Sarraſins. Ils ont ſu que vous m'aviez refuſé votre fille, ils ont cherché à me mettre dans leurs intérêts, je leur ai promis tout ce qu'ils ont voulu, & c'eſt ſous ce prétexte que je les ai attiré dans l'Italie. Je combattois avec eux ; mais quand l'action étoit engagée, je paſſois dans l'armée des Romains, je prenois une autre armure & un autre cheval, qu'un Ecuyer affidé me tenoit tout prêt, & alors inconnu de l'une & de l'autre armée, je me livrois à mon courage.

Le Roi loua la généroſité d'Oſorio ; elle lui paroiſſoit d'autant plus admirable, qu'il s'étoit expoſé à paſſer pour un traître. Oſorio, pour le confirmer dans ſa bonne opinion, lui préſenta le fer de la fleche, qu'il avoit, diſoit-il, arraché de ſa cuiſſe. Le Chevalier qui avoit bleſſé le Chevalier inconnu, s'apperçut aiſément que ce n'étoit pas le fer de la fleche qu'il avoit décochée ; mais il ne dit rien, étant bien aſſuré de confondre l'impoſture quand il voudroit, & ſachant bien qu'un tel menſonge ne pouvoit pas ſe ſoutenir long-tems. Aſtolphe lui dit qu'il avoit bien mérité la récompenſe qu'il avoit promiſe, & qu'il alloit en prévenir ſa fille.

CHAPITRE X.

Prodiges. Triomphe de Robert. Tournoi. Combat extraordinaire. Repas de noces. Les Nains ne ſont pas les ennemis les moins dangereux pour les Chevaliers. Retour de Robert en Normandie. Péril preſſant.

ROBERT n'avoit rien perdu de la converſation d'Oſorio & du Roi : quoiqu'il connût à peine la Princeſſe, il fut fâché qu'on la donnât à un homme capable d'une telle impoſture. Jamais il n'avoit été ſi fortement tenté de rompre le ſilence ; quoique l'Hermite l'eût aſſuré que ſon tems d'expiation étoit fini, il voulut, avant que de parler, le conſulter encore. Il vivoit toujours de la même manière qu'avant ſes exploits, n'ayant d'autre conſolation que ſon chien, faiſant mille folies, & rapportant à Dieu ſeul la force de ſon bras.

Tandis qu'il ſe diſpoſoit à partir pour l'Hermitage, Oſorio vint reclamer la parole du Roi. La Princeſſe ayant appris à qui on la deſtinoit, tomba dans le plus grand déſeſpoir ; elle ne pouvoit pas douter que le perfide Oſorio ne ſe parât des actions d'autrui : elle fut ſaiſie d'une fièvre violente. Le Roi, qui prenoit Oſorio pour le véritable héros qui avoit vaincu les Sarraſins, attribua la maladie de ſa fille à l'averſion qu'il ſavoit qu'elle avoit pour lui. Il la prit par la main, la préſenta au perfide, & lui ordonna de ſe parer pour la cérémonie de ſon mariage, qu'il remit au lendemain, & ſortit ſans vouloir l'entendre.

Robert conſterné apprit les chagrins de la Princeſſe, voulut la voir : comme tout lui étoit permis, il s'introduiſit ſans difficulté dans ſon appartement : on le laiſſa entrer, eſpérant que ſes folies pourroient la diſtraire. Il s'apperçut qu'elle le regardoit avec attendriſſement ; & lui-même, lorſqu'il voulut commencer ſes extravagances, il ſe ſentit pénétré de triſteſſe & de reſpect : il la conſidéra quelque tems, & ſortit les larmes aux yeux.

Animé d'un ſentiment qu'il ne connoiſſoit pas, il part & trouve l'Hermite à moitié chemin. Je ſais mon fils, le ſujet qui t'amène, lui dit-il; va, retourne à Rome, laiſſe faire le Ciel, il ſait où il veut te conduire; continue à paroître muet & fou, juſqu'à ce que moi-même je t'ordonne le contraire. Le docile Robert embraſſa l'Hermite, & alla reprendre ſa place auprès de ſon chien : il l'avoit demandé au Roi qui le lui avoit donné.

Le jour paroiſſoit à peine, que la Princeſſe vit entrer ſon père pour hâter la cérémonie. Sa fille ſe jetta vainement à ſes genoux : J'ai promis, lui dit-il; & toi-même, avant de faire faire la publication de la récompenſe que je promettois au vainqueur des Sarraſins, lorſque je t'ai conſultée, n'as-tu pas conſenti à tout ? La Princeſſe fut obligée d'en convenir; mais en même tems elle fit ſigne que ce vainqueur n'étoit point Oſorio. Son inflexible père prit un air courroucé, ne l'entendit point, ou du moins feignit de ne point l'entendre, & ſortit pour attendre les perſonnes qui devoient aſſiſter à la cérémonie.

Lorſque tout le monde fut aſſemblé, Aſtolphe conduiſit Oſorio dans l'appartement de ſa fille; il prit l'extérieur de l'amant le plus tendre, la Princeſſe lui répondit par une indifférence accablante. Oſorio avoit trop bonne opinion de lui-même, pour ne pas ſe perſuader qu'il viendroit à bout de s'en faire aimer; ainſi, ſans lui faire ni plaintes ni reproches, ils s'acheminèrent vers l'Egliſe de Saint Pierre où le Pape devoit les unir.

Robert, plein de confiance à la parole de l'Hermite, ſe contentoit de faire des vœux pour la Princeſſe : ils ne furent point infructueux. Le Pape commençoit la cérémonie; déjà les mains des deux époux étoient unies; il alloit les bénir, lorſque la Princeſſe qui jamais n'avoit parlé, ſentit ſa langue ſe délier. Alors retirant ſa main, & retenant celle du ſacré Pontife. « Arrêtez, s'écria-t-elle, ce n'eſt point là l'époux que le Ciel me deſtine, mon père m'a donnée, & j'ai confirmé ce don au vainqueur des Sarraſins, je proteſte encore que je ne ſerai point à d'autre : Oſorio ne l'eſt point; après avoir trahi ſa patrie, l'impoſteur profite de la modeſtie du plus brave des hommes, pour s'attribuer ſes exploits, & pour lui enlever une récompenſe

qu'il a ſi bien méritée. O mon Père, ajouta-t-elle, en s'adreſſant au Roi : comment avez-vous pu vous laiſſer ſéduire par un traître, dont le caractere vous eſt connu depuis ſi long-tems, quand vous avez dans votre palais même le héros que vous avez tant deſiré de connoître ? Deviez-vous vous attendre que le Ciel, par un prodige auquel vous ne pouvez vous refuſer, déliât ma langue pour vous diſſuader ».

Aſtolphe étonné ne pouvoit croire ce qu'il voyoit & ce qu'il entendoit : mais il n'en fallut pas davantage pour le convaincre de l'impoſture d'Oſorio ; il le regarde avec indignation ; & ſans le reſpect qu'il devoit au ſouverain Pontife, & à la majeſté du lieu où il étoit, il l'eut fait arrêter. Oſorio ſortit, & alla cacher ſa honte chez les Sarraſins, qu'il trouva le moyen de ſéduire encore, après les avoir trahis. Le Roi demanda à ſa fille, quel étoit donc ce héros qui avoit vaincu les Sarraſins ? Quand je vous l'ai fait connoître, dit-elle, vous n'avez pas voulu me croire ; il eſt dans votre palais : c'eſt à ſon amour, à ſes vœux, à ſes prières que je dois la faculté de parler que Dieu m'avoit refuſée juſqu'à ce jour. Aſtolphe étoit bien éloigné de penſer que ſa fille parlât de Robert ; il lui nomma tous les chevaliers qui venoient aſſiduement au Palais. Ce n'eſt aucun de ceux-là, dit-elle ; & enſuite s'adreſſant au Pape, à ſon père & à tous ceux qui attendoient le dénouement de cette ſcène, daignez me ſuivre juſqu'au palais de mon père, ajouta-t-elle, c'eſt-là que vous verrez un prodige plus grand que celui qui vient de s'opérer en moi.

On s'empreſſe de ſuivre Aſtolphe & ſa fille : le ſouverain Pontife, malgré ſon âge avancé, veut être témoin d'un événement qui lui paroît ſi extraordinaire. La Princeſſe les conduit tous auprès de la fontaine où Robert avoit accoutumé d'aller ſe déſaltérer ; elle lève une pierre, & prend le fer de la fléche qu'il y avoit caché. Voilà, dit-elle, le fer dont le chevalier que vous avez ſurnommé le terrible, fut bleſſé au retour de la troiſième bataille. Elle demanda au Chevalier le bois de la fléche, & l'ajuſta ſi bien au fer que perſonne ne put douter que ce ne fut l'arme dont ce héros avoit été frappé. Au retour du combat, reprit la Princeſſe, je l'ai vu de cette fenêtre arracher ce fer de ſa

plaie & le cacher ſous la pierre ; c'eſt dans ce même lieu que je l'ai vu s'armer avant le combat & venir ſe déſarmer après la victoire, ſans que j'aie pu découvrir ce que devenoient ſon cheval & ſes armes : il ne s'agit plus que de vous faire voir cet homme extraordinaire.

La Princeſſe prit ſon père par la main, & le conduiſit à l'endroit où couchoit Robert ; on le trouva ſur la paille jouant avec ſon chien. Le Roi crut que ſa fille étoit elle-même tombée en démence ; elle s'apperçut de ſon étonnement, & ſe tournant vers lui : Voilà, lui dit-elle, celui à qui vous devez toute votre gloire & le ſalut de l'Italie. Robert ſe leva ; ceux qui le connoiſſoient pour le fou du Roi, commencèrent à lui trouver dans les traits une nobleſſe qu'ils n'y avoient point remarquée ; mais quelle apparence qu'un fou eût pu faire des exploits ſi glorieux ? Cependant Robert les regardoit d'un air étonné, ouvroit de grands yeux, rioit niaiſement, & faiſoit mille folies qui excitoient les uns à rire, les autres à la pitié.

Aſtolphe appella Robert en particulier, & le pria de lui montrer ſa cuiſſe. Robert, feignant de ne pas l'entendre, revint à la compagnie, & ſe mit à ſauter & à danſer. Le Pape crut qu'il auroit plus d'autorité, & lui ordonna de parler, s'il en avoit la faculté, ou du moins de répondre à l'invitation que venoit de lui faire le Roi. Robert, comme s'il ne l'eût point entendu, donna ſa bénédiction à Sa Sainteté ; mais comme il ſe retournoit, il apperçut l'Hermite derrière tout le monde. L'Hermite, à qui la Providence découvroit ſes ſecrets, avoit eu connoiſſance de la deſtinée de Robert ; il s'étoit rendu au palais d'Aſtolphe, ſachant ce qui devoit s'y paſſer, & étant bien perſuadé que Robert, plus docile aux ordres du Ciel qu'à ceux des hommes, continueroit de contrefaire le muet & l'inſenſé, ſi, de la part de Dieu, il ne lui ordonnoit le contraire.

Lorſque Robert eut apperçu l'Hermite, il prit un air grave & ſérieux & ſe proſterna la face contre terre, le ſaint homme le releva & lui dit : Puiſque vos crimes ſont expiés, rien ne vous empêche de vous déclarer. Vous voyez, ajouta-t-il, en ſe tournant vers la compagnie, ce fameux Robert, ſurnommé le diable à cauſe de ſa méchanceté : Dieu, qui connoiſſoit ſon cœur, touché de ſes

remords, lui a pardonné ſes crimes; il les a expiés par dix ans d'humiliation. Il n'étoit ni muet ni inſenſé; mais il a paru l'un & l'autre à tout le monde : il a vécu de ce que les chiens ne vouloient point, il a mené à-peu-près la même vie qu'eux; c'eſt par-là qu'il eſt venu à bout d'humilier cet orgueil & cette férocité qui le rendoient redoutable à toute la Normandie. Ce même Dieu qui l'humilioit, a ſuſcité ſon bras pour votre délivrance, c'eſt lui qui lui donna le cheval & les armes qui l'ont ſi bien ſervi dans les combats. L'orage gronde encore, & Robert doit donner aux Romains de nouvelles preuves de ſa valeur.

Robert ſe proſterna encore, adora l'Etre ſuprême, & alla ſe jetter dans les bras du Roi, qui ne pouvoit retenir ſes larmes, & qui s'excuſoit auprès de ſa fille de n'avoir pas voulu la croire, lorſqu'elle rendoit témoignage à la vérité. Robert la remercia & lui dit tout ce qu'il avoit ſouffert, lorſqu'il l'avoit vu ſur le point d'être ſacrifiée à l'impoſteur Oſorio. La Princeſſe lui témoigna l'eſtime qu'elle faiſoit de ſes vertus. Aſtolphe & tous ſes courtiſans étoient dans la joie & dans l'admiration de voir diſcourir enſemble deux muets, & ce qui les étonnoit davantage, étoit l'air de ſageſſe & de modération de Robert, qu'ils avoient toujours pris pour un fou : le Roi ſeul rappelloit des traits qui lui avoient donné l'idée d'une prudence conſommée; il vouloit le jour même l'unir à ſa fille, mais l'Hermite s'y oppoſa. Robert n'oſa murmurer; mais il ſoupira : la Princeſſe ne dit rien, rougit & baiſſa la vue. Le Pape voulut ſavoir pourquoi l'Hermite refuſoit ſon aveu à une union ſi belle. Robert, dit-il, n'a pas encore été armé Chevalier; ſa préſomption, après toutes les épreuves, & de plus fortes qu'il n'en faut pour être admis dans cet Ordre, lui en fit rejetter la cérémonie, comme une choſe vaine & inutile. Robert convint de ſa faute, & ſupplia le Roi de lui preſcrire tout ce qu'il devoit faire pour la réparer, & pour ſe rendre digne de cet honneur. Rien, répondit ce Souverain : puiſque vos preuves ſont faites, qu'eſt-il beſoin d'en faire de nouvelles? Ah! Prince, reprit Robert, je les déteſte ces preuves que j'ai faites, l'orgueil & la férocité ſeuls conduiſoient mon bras. Un Ordre, fait pour la valeur, exclut tout ce qui ne tient point au vrai courage & à la

générosité. Ce qui fait le prix des vertus, eſt la fin qu'elles ſe propoſent : autrement il faudroit rendre les mêmes honneurs au mercenaire, qui, pour un modique intérêt, s'élève au faîte des tours les plus hautes pour en réparer ſes ruines, qu'au guerrier qui s'expoſe aux plus grands dangers pour le ſalut de ſa patrie.

Aſtolphe convint de cette vérité, & fit publier un tournoi qu'il fixa au huitième jour. Robert reconduiſit la Princeſſe dans ſon appartement, & lui demanda la permiſſion d'aller la voir, & de lui faire agréer les témoignages de ſa reconnoiſſance. Elle le lui permit, après en avoir demandé le conſentement à ſon père. Le Pape embraſſa Robert, félicita le Roi de la joie que le Seigneur répandoit ſur ſa maiſon, & ſe retira. Robert, qui juſqu'à ce moment avoit négligé ſa parure, ſe crut obligé de prendre un habillement conforme à ſon état, & ſe fit un devoir de la décence & de la propreté. Il parut un nouvel être à Aſtolphe & aux Courtiſans : on fut frappé de ſa beauté & de ſon air de grandeur ; que ſa modeſtie relevoit encore ; lui ſeul ne s'en apperçut pas ; ſa bienfaiſance & ſa bonté, loin de ſouffrir aucune altération, en éclatèrent davantage. Il alloit au-devant de tous ceux qui ſouffroient, ou qui étoient dans le beſoin ; ceux qui lui avoient marqué du mépris, de l'humeur, & qui même, contre les ordres du Roi, l'avoient affligé ; lorſqu'ils le croyoient inſenſé, fuyoient ſa préſence, ou ne l'abordoient qu'en tremblant, ou avec un air conſterné. Dès que Robert les appercevoit, il alloit à eux, les raſſuroit par ſes careſſes, & ſe contentoit de leur dire avec douceur : Que cet exemple vous apprenne à être humains & compatiſſans envers les fous comme envers les ſages : car quelque ſage que vous puiſſiez être, il ne faut qu'une fibre dérangée pour vous rendre plus fou que je ne le paroiſſois.

Le jour fixé pour le tournoi, Rome fut remplie d'un concours étonnant d'étrangers : la guerre des Sarraſins y avoit fait venir les Chevaliers les plus renommés de toute l'Europe ; les exploits qui l'avoient illuſtré dans cette guerre, rendoient les joutes avec Robert très-dangereuſes ; les Chevaliers les plus intrépides le craignoient : ils eſpéroient de balancer ſa force par leur adreſſe. A l'heure marquée, le Roi & ſa fille, ſuivis de toutes les Dames de la Cour,

parurent ſur des échafauds ornés magnifiquement. Les Hérauts d'armes firent leurs cris accoutumés ; Robert & les Chevaliers firent leur montre : aucun d'eux n'effaçoit ſa bonne grace & ſon air majeſtueux ; chacun reprit ſa place, & Robert parut dans la lice. Il fut vainqueur dans tous genres de combats ; mais il ménagea ſi bien ſes forces, que les vaincus ſembloient partager avec lui l'honneur de la victoire.

Le dernier qui ſe préſenta étoit couvert d'une armure noire parſemée de têtes & d'oſſemens de morts & de flammes renverſées. Sa taille étoit giganteſque ; il étoit monté ſur un rhinocéros, que malgré ſa peſanteur, il avoit dreſſé à caracoler & à voltiger. Ce Chevalier n'avoit point paru avec les autres : il s'étoit préſenté à la barrière lorſque les joutes étoient preſque finies. Sa monture, ſes armes, ſa taille effrayèrent la Princeſſe ; il n'étoit point armé d'une lance comme Robert, mais d'une maſſue que ſix hommes des plus robuſtes auroient eu de la peine à lever. Le Roi vouloit que les Chavaliers combattiſſent avec armes égales, & que le Géant ſe ſervît d'une lance. Pourquoi, dit le Géant, prendrois-je plutôt une lance que lui une maſſue ? eh bien, que le haſard en décide, tirons au ſort. Robert y conſentit pour ſatisfaire la Princeſſe : car pour lui, il lui étoit indifférent que ſon adverſaire ſe ſervît de ſes armes ordinaires, ou qu'il en prît d'autres. Le ſort décida que le Géant prendroit une lance ; auſſitôt ſa maſſue s'allongea & forma une lance redoutable. Les ſpectateurs, à ce prodige, jettèrent un cri : le Géant s'éloigne, prend du terrein, ils partent : le rhinocéros s'élance avec l'agilité d'un aigle : Robert écarte le fer de ſon ennemi, & frappe l'armure du Chevalier qui retentit comme le bruit de dix cloches, dont chacune a un ſon différent. Auſſitôt la lance redevient maſſue, & le Chevalier en porte un coup ſur la tête de Robert qui l'évita avec adreſſe. Le Géant ſecoua ſa maſſue dans les airs ; & il en ſortit une fumée épaiſſe, qui forma autour de lui un atmoſphère d'où s'échappoient des éclairs éblouiſſans. Tout le monde trembloit pour Robert ; lui ſeul étoit tranquille ; il revient ſur le Chevalier aux armes noires, & d'un coup de lance, il le renverſe ſur la croupe du rhinocéros. Le Géant parut furieux ; il

métamorphoſa ſa maſſue en épée étincelante : Robert ſaiſit la ſienne, & alors commença un combat effrayant pour les ſpectateurs. A chaque coup que Robert lui portoit, l'armure noire jettoit des flammes, & réſonnoit avec fracas. Robert jette ſon épée, s'élance ſur ſon ennemi, l'embraſſe & ſe précipite avec lui à terre. Ils ſe roulent ſur le ſable, le Géant pouſſe des hurlemens affreux ; enfin ſe voyant vaincu, il a recours à ſes derniers enchantemens. Une flamme dévorante dérobe les combattans à tous les yeux ; la Princeſſe eſt déſolée, on croit Robert perdu : mais il ne quitte point priſe ; la flamme ſe diſſipe, on voit Robert prêt à plonger ſon poignard dans le ſein de l'Enchanteur, au défaut de ſon armure. Il alloit le frapper, lorſqu'au lieu d'un Géant informe, il voit la Princeſſe elle-même qui lui ſourit avec tendreſſe ; le poignard lui échappe, Robert eſt à ſes genoux : le Géant profite de ce moment, reprend ſa premiere forme, remonte ſur ſon rhinocéros, franchit les barrières & s'enfuit en éclatant de rire.

Robert demeura confondu ; il ſe félicitoit cependant d'avoir reſpecté l'image de la Princeſſe : tout ce qui l'inquiétoit, étoit de ſavoir quel ennemi il avoit eu à combattre. Tous les ſpectateurs étoient dans le même embarras : cette inquiétude ſuſpendit pour un moment les éloges que méritoit Robert ; ils lui furent prodigués par le Roi, par la Princeſſe, par tous les Chevaliers & par tous les ſpectateurs que ſon combat avec le Géant avoit fait trembler.

Robert fut armé chevalier : les fêtes qui furent données à cette occaſion durèrent pendant huit jours, & ſervirent comme de prélude à celles de ſon mariage avec la Princeſſe. Le Pape voulut le célébrer lui-même ; jamais il n'avoit béni de ſi beaux époux ; le peuple étoit dans la joie ; le Roi donna des repas publics dans tous les quartiers de Rome : les illuminations les plus brillantes ſuccédoient au jour : on eût dit pendant trois ſemaines, que le ſoleil ne quittoit pas l'horiſon.

Dans le feſtin de noces qu'Aſtolphe donnoit, on ſervit un pâté qu'il avoit fait venir à grands frais, & qui avoit été fait par un cuiſinier célèbre du Prêtre-Jean, le meilleur qu'il y eût dans le Catay. Ces pâtés, qui étoient fort à la mode dans ce tems-là, étoient compoſés de foies d'alcyons, de

langues de colibri, & de truffes vertes des Indes. La Princeſſe, qui faiſoit les honneurs du feſtin, ouvre le pâté, quelle eſt ſa ſurpriſe! un nain, qui n'avoit que onze pouces: s'élance avec une agilité ſurprenante ſur la table, & amuſe tous les convives par les propos les plus gais. Il propoſe à Robert de rompre une lance avec lui; Robert ſe mit à rire, le prit ſur ſa main & le baiſa. Chevalier, lui dit-il, tu ſais qu'il ne faut mépriſer perſonne; ſi tu l'as oublié, j'eſpère un jour de t'inculquer ſi bien cette leçon, que tu ne l'oublieras de ta vie. Robert ne fit que rire de ſa menace, & donna le nain à ſon épouſe, qui le baiſa pendant tout ſon dîner, & qui l'aſſit à côté de ſon aſſiéte, lui prodiguant & lui rendant ſes careſſes: elle le garda depuis ce jour-là avec beaucoup de ſoin.

Lorſque ces fêtes furent terminées, Robert réſolut d'aller avec ſon épouſe voir ſes parens en Normandie. Le Roi leur donna un cortége digne d'eux; pluſieurs Chevaliers les accompagnèrent, les courtiſans & les dames les virent partir avec regret. Aſtolphe chargea Robert des plus riches préſens pour le Duc & la Ducheſſe de Normandie; mais il apprit dans la route que le Duc étoit mort, & que la Ducheſſe ſa mère étoit au pouvoir d'un Chevalier, qui, ſous prétexte du bien public, la tenoit renfermée, & gouvernoit ſous ſon nom.

Robert & ſon épouſe firent à Rouen l'entrée la plus pompeuſe; toute la Cour vint au-devant d'eux, toute leur ſuite fut logée ſuperbement: on avoit préparé pour le Nain de la Princeſſe un petit appartement de laque qui fut mis dans ſa chambre même, & une belle niche de brocard d'or pour le chien du Duc, qui, par reconnoiſſance, n'avoit jamais voulu ſe ſéparer de lui.

Après les premières cérémonies, Robert voulut embraſſer ſa mère; mais le Chevalier qui s'étoit emparé du Gouvernement, la retenoit dans ſon château de Fécamp, où il lui faiſoit ſigner, de force ou de gré, tous les ordres dont il avoit beſoin pour fouler les peuples par des impôts & par les vexations les plus odieuſes: il faiſoit exécuter ſes ordres avec la rigueur la plus révoltante. Les principaux Seigneurs de la Cour du Duc, qui connoiſſoient l'ame du Chevalier, rendoient juſtice à la Ducheſſe; mais le peuple, qui juge ſur

les apparences, ne voyoit qu'elle, & commençoit à la haïr. Robert, inſtruit de la tyrannie du Chevalier, réſolut de le punir & de juſtifier ſa mère.

Il raſſembla des troupes, ſe mit à leur tête, & alla aſſiéger le Chevalier dans ſon château. Avant de former aucune attaque, il le fit ſommer de ſe rendre. Le traître parut ſur un balcon, tenant la Ducheſſe par la main, & appuyant un poignard ſur ſon ſein, prêt à la frapper au premier acte d'hoſtilité que Robert oſeroit tenter : Robert frémit, & n'oſa pas pouſſer la guerre plus loin. Le Chevalier avoit un fils unique qu'il aimoit beaucoup, & auquel il eſpéroit de laiſſer la Normandie, lorſqu'il l'auroit uſurpée. Ce fils, heureuſement pour Robert, n'étoit pas avec ſon père : il étoit parti depuis quelques jours pour Rouen, pour s'oppoſer à la deſcente de quelques corſaires qui menaçoient les côtes : il défendoit un château ſur les bords de la mer. Robert y conduiſit ſon armée, & força le fils du Chevalier à ſe rendre. Ce jeune homme étoit d'un caractère bien oppoſé à celui de ſon père : Robert lui fit part des ſujets de mécontentement qu'il avoit contre le Chevalier, & lui raconta l'action barbare de ſon père. Le jeune d'Angerville promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour lui faire rendre ſa mère. Robert le garda pour ôtage, & lui promit de ſon côté, que, quoi qu'il en arrivât, il n'avoit rien à craindre pour ſa vie, ne voulant pas le rendre reſponſable des fureurs du Chevalier.

L'armée reparut devant le château de Fécamp ; Robert ſomma de nouveau le Chevalier, qui répondit que ſi on le ſommoit une troiſième fois, il égorgeroit la Ducheſſe aux yeux de Robert. Celui qui portoit la parole, lui dit avec fermeté : Il y va non-ſeulement de votre vie, mais encore de celle de votre fils, qui eſt au pouvoir du Duc Robert. Le Chevalier ne pouvoit pas croire qu'en ſi peu de tems le Duc ſe fut emparé du château de Fécamp. Lorſque l'envoyé le vit héſiter, il lui dit de paſſer ſur le balcon, & qu'il pourroit s'en convaincre. En effet le Chevalier vit Robert tenant le poignard levé ſur d'Angerville, qui tendoit les bras à ſon père : hâtez-vous, lui dit l'envoyé, vous connoiſſez l'impétuoſité de Robert : il attend votre réponſe. Le tyran, tout barbare qu'il étoit, frémit à ſon

tour, & consentit à l'échange de la Duchesse avec son fils : on vint rendre réponse à Robert, & l'échange fut fait tout de suite. Robert en se séparant de d'Angerville, lui dit qu'il pouvoit offrir à son père sa vie sauve & ses biens conservés, s'il vouloit se rendre. Le Chevalier refusa constamment; il se défendit avec une espèce de fureur ; il fit des sorties heureuses ; mais la fortune de Robert l'emporta, le château fut pris d'assaut. Robert ordonna qu'on prît soin du fils & qu'on lui amenât le père, auquel, en faveur de d'Angerville, il sauva la vie, mais qu'il retint prisonnier le reste de ses jours.

Robert triomphant ramena sa mère à Rouen, & la rétablit dans tous ses droits : elle ne pouvoit suffire à la joie qu'elle avoit de le revoir : cette espérance l'avoit soutenue contre les persécutions du Tyran. Robert lui raconta toutes ses avantures depuis le moment qu'ils s'étoient séparés ; il avoit le regret le plus sensible de n'avoir pas donné à son père la satisfaction d'être témoin de son changement, après lui avoir causé tant de chagrins par les égaremens de son cœur. Elle le tranquilisa à ce sujet, & lui raconta qu'il y avoit environ deux ans qu'un Hermite des environs de Rome, en passant à Rouen, avoit vu le Duc, & lui avoit appris que Dieu, qui avoit sans doute des vues sur son fils, l'avoit rendu le plus sage des hommes, quoiqu'il parût encore le plus fou, qu'il triompheroit des Sarrasins, & vengeroit sa mère d'un Tyran & d'un génie malfai-sant. Sa prophétie est accomplie, dit Robert : mais quel peut être ce Génie dont l'Hermite ne m'a jamais parlé ? Il est vrai que j'ai terrassé un Chevalier fort extraordinaire, & qu'à en juger par ce qu'on nous raconte des Génies, il paroît qu'il l'étoit : je ne comprends pas comment je vous en ai vengée.

Le Duc Robert présenta la Princesse Cynthia son épouse à la Duchesse Mathilde. L'union la plus parfaite règnoit dans cette famille ; les jeunes époux s'adoroient : Robert n'avoit à reprocher à la Princesse que d'avoir trop d'amitié pour son Nain : elle le caressoit sans cesse, & recevoit ses caresses sans conséquence. Un jour que Robert étoit sorti plus matin que de coutume, & que la Princesse dormoit, le perfide Nain sort de son petit appartement, prend la figure de Robert, s'approche du lit de son épouse,

& interrompt ſon ſommeil par un badinage plus ſérieux que celui auquel elle l'avoit accoutumé. La jeune Princeſſe le repouſſe négligemment, en l'avertiſſant de prendre garde au petit Nain : ſois tranquille, lui dit-il ; il dort. Le traître continue, elle ſe débat ; non qu'elle ſonge à faire une longue réſiſtance, elle ne veut que rendre le badinage plus intéreſſant, & prolonger leurs plaiſirs : le lit étoit élevé, & le perfide cherchoit à s'y élancer ; la jeune épouſe à demi-nue ſe défendoit comme dans ſon fort. Le pied gliſſe à l'impoſteur, & le chien de Robert s'éveille : il ſort de ſa niche en abboyant, regarde, voit la figure de ſon maître, s'approche, & ſon nez dément ſes yeux. Plus il le ſent, & plus il ſemble ſe confirmer dans ſon idée ; il redouble ſes abboiemens ; le faux Nain, que ce bruit inquiéte, donne un coup de pied au chien, qui alors plus ſûr de ſon fait, lui mord la jambe.

Le faux Robert jette un cri, & ne lâche point priſe : heureuſement pour le véritable, les affaires pour leſquelles il étoit ſorti, finirent plutôt qu'il ne l'eſpéroit. Il revient auprès de ſon épouſe, & pour la ſurprendre encore endormie, il marche ſur la pointe du pié : il avoit entendu le cri du traître, l'abboiement du chien & quelques paroles conſolantes de ſa femme : il entre furieux & l'épée à la main. La Princeſſe jette un cri de frayeur ; le faux Robert s'élance ſur l'époux & ſaiſit ſon épée qu'il caſſe en mille piéces. Robert eſt confondu de ſe voir double : la Princeſſe eſt dans le plus grand embarras, & tremble pour tous les deux, ne ſachant pour lequel elle doit craindre. Le haſard conduit la mère du Duc dans l'appârtement de ſon fils ; ils s'étoient élancés l'un ſur l'autre : on veut les ſéparer envain, ils ſe portent des coups terribles, & ne paroiſſent pas s'effleurer. Les femmes crient, ils gardent un morne ſilence, le chien ſeconde ſon maître, il fait mille morſures à l'impoſteur, qui ne ſe met pas en peine de l'écarter. La Princeſſe étoit ſortie de ſon lit & s'étoit habillée : elle appelle ſes femmes, & enfin on ſépare les combattans. L un ne fait pas un mouvement que l'autre ne le repète : un miroir n'eſt pas plus fidèle à repréſenter les minauderies d'une coquette, que le faux Robert à copier les fureurs du véritable : il eſt impoſſible de démêler de quel côté eſt la

vérité. Le chien ſeul ne s'y méprend pas, il s'élance encore, déchire l'habit de l'impoſteur, & découvre ſa poitrine, ſur laquelle on apperçoit une eſpèce de médaille. Robert qui ne ſe poſſédoit pas, le ſaiſit encore, & en ſe débattant, arrache la médaille conſtellée : auſſi-tôt il ne trouve plus dans ſes bras qu'un Nain nègre & contrefait, ayant des pieds de bouc, & portant des cornes à la tête. Robert le jette loin de lui, ſa femme veut le mettre en piéces; mais le monſtre s'élève, & d'un ſaut va ſe percher ſur la corniche de la cheminée.

Suſpendez vos fureurs l'un & l'autre, leur dit-il, il n'eſt pas en votre pouvoir de me faire du mal : je vous ai fait tout celui que j'ai pu, je voudrois pouvoir vous en faire encore; mais je ſuis vaincu : c'eſt dans la médaille que tu tiens que réſidoit mon pouvoir : il devoit finir dès qu'elle ſeroit dans tes mains; le haſard t'a mieux ſervi que ta force : apprends maintenant qui je ſuis, & l'origine de ma haine contre toi.

CHAPITRE XI. & dernier.

Aveux du Génie, qui ſervent d'explication à pluſieurs endroits de cet Ouvrage. Mort du Roi, ſupplice d'Oſorio. Robert fixé dans ſes Etats.

HUBERT ton père avant ſon mariage, avoit rencontré dans un bal Méliſandre de Poitiers, niéce de la Fée Minucieuſe : il lui dit qu'elle étoit jolie, ſoit qu'il le penſât en effet, ſoit pour ne pas reſter ſans rien dire auprès d'une jeune fille que le plaiſir de la danſe n'occupoit pas toujours. Quoi qu'il en ſoit, elle le crut, ſon cœur s'enflamma pour Hubert; elle lui faiſoit mille petites agaceries, Hubert y répondoit par politeſſe, mais il n'alla jamais plus loin, & prit le tout en badinant : peu de tems après il devint amoureux tout-de-bon de Mathilde, & l'épouſa. Méliſandre au déſeſpoir, porta ſes plaintes à ſa tante, qui promit de la venger. Hubert eut pu appaiſer la Fée, en

flattant un peu ſa vanité; mais il eut l'étourderie de ne pas la prier de la noce : elle m'envoya chercher, & me dit : Fils de Tubal, je dévoue à ta malice Hubert & Mathilde, prends cette plaque, mets-la ſur ta poitrine, tant que tu la porteras, tu auras la faculté de prendre toutes les formes que tu voudras; ſers-t'en pour me venger : il doit naître d'eux un fils, qu'il ſoit l'objet de tes fureurs : va pars, & garde-toi de perdre ou de te laiſſer enlever la médaille enchantée, ſi tu veux éviter ma haine.

je ne ſais quel Génie protégeoit Hubert, il rendit toute ma malice inutile, ou du moins elle ſe borna à l'empêcher d'avoir des enfans. Un jour que je m'étois abſenté, Mathilde devint enceinte. Depuis long-tems, ſous les formes les plus aimables, j'avois eſſayé de la rendre infidelle à ſon époux; beauté, talens, eſprit, feint caractère, j'avois tout mis en uſage, rien ne m'avoit réuſſi. Lorſque je m'apperçus qu'elle étoit enceinte, n'ayant pu la rendre coupable, j'eſſayai de la rendre malheureuſe en lui donnant tous les remords du crime. La curioſité l'engagea d'eſſayer les preſtiges d'un Juif pour avoir des enfans; juſqu'alors j'avois dédaigné de prendre la figure d'Hubert pour obtenir les faveurs de Mathilde, je l'empruntai; elle y fut trompée; elle ſe livra à moi de bonne foi : mais le maudit Génie, qui protégeoit Hubert, le ſauva de toute eſpèce d'affront; ſon évanouiſſement me laiſſoit maître de ſes appas : quelle déteſtable ſituation! je m'en ſouviens encore. Enfin tous mes efforts furent inutiles; rempli de dépit & de rage, je changeai de figure, Mathilde revint de ſon évanouiſſement, vit qu'elle étoit dans les bras d'un autre qu'Hubert, & je n'évitai ſa rage qu'en diſparoiſſant.

Le Génie fut interrompu par la Ducheſſe Mathilde, qui lui fit mille queſtions ſur ce qui s'étoit paſſé pendant ſon évanouiſſement dans l'Iſle, & embraſſa autant de fois Robert, qu'elle avoit cru juſqu'alors le fils du Diable, malgré les doutes qu'elle s'efforçoit de former.

Le Génie reprit ainſi : Bornant aux remords que j'avois donnés à Mathilde tout le mal que je voulois lui faire, je m'emparai de l'eſprit de ſon fils dès qu'il fut né; mon objet étoit de faire ſoulever toute la Normandie contre ſon père & contre lui. Malheureuſement il s'aviſa de faire

danſer

danſer des filles toutes nues devant ſept Hermites, qu'il aſſaſſina parce qu'ils firent quelques difficultés..... Helas! s'écria Robert, c'eſt un des crimes dont le ſouvenir me tiranniſe le plus..... Ces ſept Hermites, reprit le méchant Génie, étoient ſept Eſprits élémentaires, que le Génie, protecteur d'Hubert, avoit engagés à prendre cette forme, afin que le maſſacre qu'il prévoyoit que tu en ferois, ou que tu croirois en faire, touchât ton cœur, qui dans le fond étoit bon, & ouvrît tes yeux ſur la vie infâme que tu menois.

Robert fut au comble de la joie en apprenant que le meurtre des Hermites n'étoit qu'une fauſſe apparence; & quoiqu'au fond, il n'en fut point coupable, il ſe félicita de cette découverte.

Je te ſuivis à Rome; je ne pus empêcher les bons deſſeins de l'Hermite ni l'amitié d'Aſtolphe; je tentai mille moyens de t'inquiéter, tous ſe tournèrent contre moi. Si je prenois la figure de ton chien, on s'appercevoit que j'étois un chien étranger: on me maltraitoit; ou ſi quelque femme me prenoit en amitié, elle me la témoignoit, en me faiſant couper la queue & les oreilles, & quelquefois pis encore. Si je prenois celle de l'Hermite, je ne pouvois m'empêcher de careſſer les petites filles que les bonnes mères me menoient, & j'étois reconnu. Je crus triompher lorſque tu te chargeas de conduire Cécile & Silvio; je te vis prêt à ſuccomber; un moment de plus, & tu retombois en mon pouvoir: tu l'emportas encore ſur moi.

Enfin je fus obligé de renoncer à te ſéduire; je tentai un dernier effort au Tournoi qu'Aſtolphe publia pour ton mariage. J'étois le Géant au rhinocéros, que tu combattis avec tant d'avantage; j'avois eſpéré que plus la figure que je prendrois ſeroit effrayante; plus la victoire que tu remporterois ſur moi t'inſpireroit d'orgueil: ce ſtratagême ne me réuſſit pas plus que les autres. Le Roi fit venir un pâté du Catay, je l'enlevai, & je lui ſubſtituai celui dans lequel je m'enfermai; je me doutois bien que ta femme groſſiroit ſa ménagerie d'un Nain auſſi joli que je le paroiſſois. Je t'avoue que dans le tems même qu'elle étoit chez ſon père j'en étois amoureux; je me félicitai lorſque j'appris qu'elle alloit devenir l'épouſe d'Oſorio; je pouſſai à la roue tant

que je pus. Métamorphoſé en Nain, j'ai eu le plaiſir d'en être careſſé ; mon état m'étoit cher : mais qu'eſt-ce que le plaiſir d'un Nain ? Il ne tint pas à Mathilde que je ne fuſſe heureux quand je pris la reſſemblance de ſon mari ; j'ai voulu eſſayer ſi je le ſerois davantage en prenant la tienne. Ta femme y a été trompée, & ſi elle ne ſe fût pas amuſé à folâtrer, Méliſandre, la Fée & moi érions vengés. Graces à ton chien, tu as entre les mains le taliſman fatal qui faiſoit tout mon pouvoir ; il t'eſt inutile, tu n'en peux tirer aucun parti ; au lieu que ſi je ne le rends point à la Fée, j'ai tout à redouter de ſa vengeance. Il eſt vrai que j'ai cherché à te faire le plus de mal que j'ai pu ; mais tu as appris à rendre le bien pour le mal, j'ai été témoin de cent actions plus généreuſes que tu as faites.

Le Génie eſſaya de le toucher par les diſcours les plus flatteurs ; Robert fut inflexible. Traître, lui dit la Princeſſe, oublies-tu que c'eſt devant Mathilde & devant moi que tu oſes reclamer ce don funeſte qui couvrit d'amertume les jours de l'une, & au moyen duquel tu voulus plonger l'autre dans l'opprobre. Ah ! cher Prince, dit-elle à Robert, quel monſtre ! je lui prodiguois mes careſſes, & par amour, j'allois t'être infidèle. Briſe le taliſman : tant qu'il exiſtera, qu'elle femme ſe croira innocente même dans les bras de ſon époux ? Le taliſman étoit une compoſition de divers métaux ; Robert ordonna qu'on fît venir un Chimiſte pour le diſſoudre, ce qui fut exécuté ſous les yeux même du Génie. Quand il vit qu'il n'y avoit plus d'eſpoir de ravoir ſon taliſman, il jetta un cri horrible, paſſa par la fenêtre, & s'envola dans les airs.

Quelqu'innocente que fût la Princeſſe, elle étoit confuſe de s'être expoſée aux regards impurs du Génie. Robert & Mathilde la conſoloient, lorſqu'on annonça un courier qui arrivoit de Rome. Aſtolphe mandoit à Robert qu'Oſorio avoit ramené les Sarraſins en Italie, & qu'il publioit hautement qu'il enleveroit la Princeſſe de force ou de gré. Puiſque je l'ai ſauvée des aſtuces du Génie, dit Robert, je ſaurai bien la défendre contre les forces d'Oſorio.

Robert auſſi-tôt raſſemble toutes les troupes qu'il avoit en Normandie, ſe met à leur tête, & part pour Rome. Il apprit en route qu'Oſorio s'en étoit rendu maître ; il fit la plus grande diligence, bat les Sarraſins en arrivant, &

les force de lui ouvrir les portes de la ville. Oſorio ſe retrancha dans l'Egliſe de Saint Pierre ; Robert força ce retranchement, & arracha Oſorio d'un aſyle qu'il profanoit. Il le traîna ſur la place publique, & lui reprocha toutes ſes perfidies : le peuple Romain courut en foule, & demanda qu'on le lui livrât. Les Sarraſins s'aſſemblent & veulent le délivrer : Oſorio profite de ce moment, ſaiſit la lance d'un Sarraſin, & s'avance ſur Robert, qui n'ayant d'autre arme que ſon épée, ſe détourne, & la lance d'Oſorio va s'enfoncer dans la terre. Robert revient ſur ſon ennemi, lui porte ſur la tête un ſi redoutable coup qu'il fracaſſa ſon caſque en pluſieurs morceaux, & lui fendit la tête juſqu'aux épaules. Il livra ſon corps au peuple qui le mit en mille piéces. Il aſſemble les Romains, on paſſe au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de Sarraſins dans la ville, & Robert les pourſuit juſqu'à la mer, où ſans faire grace à aucun, il plonge tout ce qui a échappé à ſon épée.

Après cette expédition, Robert retournoit à Rome, & ſe propoſoit d'aller porter à Aſtolphe des nouvelles de ſa fille : ce ne fut qu'alors qu'on lui apprit que le traître Oſorio ne s'étoit pas contenté d'introduire les Sarraſins dans Rome, mais qu'il avoit égorgé le Roi, de ſa propre main, & livré ſon palais au pillage. Robert fut accablé de triſteſſe ; il maudiſſoit ſon abſence, à laquelle il attribuoit ce malheur. Il s'affligeoit pour lui-même & pour la Princeſſe ; il ne ſavoit comment lui annoncer cette nouvelle. Il envoya un courier à Rouen : il faiſoit à ſon épouſe le détail de ce qui venoit de ſe paſſer, & n'oublioit pas la punition d'Oſorio : il lui peignit les dangers qu'il avoit courus lui-même, de maniere à la faire frémir à chaque ligne de ſa lettre. Son but étoit de donner au cœur de la Princeſſe les ſecouſſes les plus violentes, afin que l'impreſſion de la mort de ſon père fût moins forte. Ce ne fut point à elle-même qu'il apprit cette funeſte nouvelle ; il chargea Mathilde de la lui annoncer avec tous les ménagemens dont l'amitié eſt capable.

Robert, de retour à Rome, répara, autant qu'il le put, les maux que les Sarraſins y avoient faits. Le Roi ne laiſſoit point d'enfans : la Princeſſe, en quittant l'Italie, avoit renoncé à toutes les prétentions qu'elle pouvoit avoir ſur

les États de ſon père. On offrit l'Empire à Robert, il le refuſa; mais il eut ſoin d'écarter tout ce qui pouvoit gêner l'élection d'un nouveau Roi. Il fit déclarer incapables de régner tous ceux qui auroient acheté des ſuffrages, ſoit par argent, ſoit par des ſervices rendus, ou par une faveur promiſe.

Auſſi-tôt que le nouveau Roi fut élu, Robert alla le ſaluer & partit pour la Normandie. Il y trouva ſa femme inconſolable de la mort de ſon père; il le pleura avec elle, & adoucit un peu ſes regrets en lui marquant autant de douleur de cette mort, qu'elle en reſſentoit elle-même. Mathilde les conſoloit l'un & l'autre, & leur tendreſſe prit le deſſus: ils firent revivre ce bon Roi, en imitant ſes vertus.

Robert & ſon épouſe furent les modèles des Princes. Le pouvoir ſuprême ne fut jamais pour l'un & pour l'autre qu'un moyen de faire des heureux. Le Ciel bénit leur tendreſſe, & leur accorda un fils qui s'acquit autant de gloire que ſon père; il s'appella Richard; il fut l'ami, le compagnon & le rival de Charlemagne; ſon courage, qu'il eut ſouvent occaſion d'exercer contre les Sarraſins, fit ajouter à ſon nom le celui de *Sans-peur* ou d'*Intrépide*. Robert, plus heureux que ſon père, jouit de la bonne réputation de ſon fils, & lui laiſſa, après une longue vie, des États heureux & floriſſans.

Fin de l'Hiſtoire de Robert le Diable.

LA

BIBLIOTHEQUE

BLEUE,

Entiérement refondue & conſidérablement augmentée.

Nº. II. *bis.*

Le Privilége est à l'Histoire de Robert-le-Diable.

C. L. Desrais, del. J.B. C. Chatelain, Sculp.

HISTOIRE
DE RICHARD SANS PEUR.

HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR,

DUC DE NORMANDIE,

FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour ſervir de ſuite à celle de ſon Pere.

A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR,

DUC DE NORMANDIE,

FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire de ſon Pere.

CHAPITRE PREMIER.

Vaſtes projets de vengeance de la Fée Minucieuſe. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.

L'Implacable ennemie de la famille d'Hubert avoit fait ſa propre affaire de l'ancienne querelle de Méliſandre ſa niece ; & quoiqu'elles fuſſent brouillées depuis long-temps, elle ne ceſſoit de chercher le moyen de ſe venger : il falloit une victime à ſon reſſentiment. Elle exerça ſa fureur contre le Génie mal-adroit, qui n'avoit pas ſu profiter de l'évanouiſſement de Mathilde, & qui ſe laiſſa ſi ſottement ſurprendre par Robert. Elle le livra à ſes deux ſinges noirs, qui, pendant un mois, lui chatouillerent la plante des pieds ; elle le bannit enſuite de ſa préſence,

juſqu'à ce qu'il eût raſſemblé toutes les particules du taliſman que le Chymiſte de Robert avoit décompoſé, & preſque réduit en fumée. Tous les Génies qu'elle avoit à ſes ordres étoient occupés à ſervir ſes haines particulieres : elle ne concevoit pas pourquoi les autres Fées qui ſavoient ſa ſituation, n'étoient pas encore venues lui offrir leur ſecours ; elle s'en plaignit hautement, perſonne ne fit attention à ſes plaintes. Elle n'auroit point héſité à rompre avec toutes les Fées, mais le deſir de ſe venger, l'emporta ſur tout le reſte. Elle apprit, par ſes correſpondans, qu'entre Bayonne & Bordeaux, régnoit un Génie actif, ſubtil & méchant, adroit à prendre les formes les plus ſéduiſantes, poſſédant ſur-tout l'art de ſe vanter de conquêtes qu'il ne fit jamais, d'autant plus aimé des Fées, qu'il les avoit preſque toutes trompées, ſe mêlant de toutes les aventures, pour avoir le plaiſir de les faire échouer. La Fée Minucieuſe réſolut de l'avoir à quelque prix que ce fût ; elle lui écrivit : mais Brudner, depuis long-temps dégoûté des Fées, ne daigna pas lui répondre ; elle eut recours au ſeul moyen qu'on puiſſe employer efficacement avec les fourbes, elle lui tendit un piége dans lequel il ne pouvoit manquer de tomber.

Brudner aimoit les mortelles, il recherchoit celles du premier rang, pour le plaiſir de publier leurs aventures, & de découvrir leurs perfidies ; mais il choiſiſſoit parmi les autres les objets de ſes amours. Minicieuſe prit la forme d'une jeune Bergere ; à force d'art & de preſtige, ſon teint acquit la fraîcheur de l'Aurore, ſa taille s'élança, ſa peau devint d'une blancheur éblouiſſante, & ſes cheveux d'un noir éclatant ; elle prit un air ſimple & modeſte, & dans un quart-d'heure, elle ſe trouva dans une des avenues du beau château de Brudner. Il méditoit en ſe promenant une tracaſſerie qui devoit brouiller ſix familles à la fois : il apperçoit Minucieuſe ; jamais beauté ne lui parut plus raviſſante : il s'approche d'un air tendre & ſoumis ; il lui demande avec intérêt qui elle eſt, d'où elle vient : elle affecte une pudeur, une timidité qui lui prêtent des charmes nouveaux : il veut la conduire dans ſon château ; elle réſiſte, il la preſſe, elle rougit en ſe défendant ; il étoit amoureux & vain, il ſe retint &

ne voulut employer d'autre force, que celle de ſon mérite. Le Génie Gaſcon ſe piquoit d'avoir les plus belles fleurs du monde ; il manquoit un bouquet à la Bergere, il lui demanda la permiſſion d'en cueillir un lui-même, dans l'eſpérance qu'on lui permettroit de le placer. La Bergere accepta ; mais tandis qu'il ſe baiſſoit pour moiſſonner la jacinthe & la violette, elle diſparoît. Que devint Brudner lorſqu'il ne revit plus ſa proie ? Il cherche autour de lui, il l'appelle, il pouſſe des cris affreux, il conſulte ſes taliſmans, il n'apprend rien ; il foule aux pieds le bouquet funeſte, & reprenoit avec fureur le chemin du château, lorſque la Fée, ſous ſa véritable figure, paroît dans les airs ſur un char de mille couleurs, attelé de ſix ſapajous aurore, auxquels elle avoit donné des aîles de chauve-ſouris, & qu'elle avoit dreſſés à voler. Arrête, lui dit-elle, c'eſt en vain que tu ſoupires, la Bergere qui t'a enflammée eſt en mon pouvoir, je ſuis la Fée Minucieuſe, je puis la ſouſtraire ou la rendre à tes vœux : tu peux l'obtenir, & je rendrai ſa beauté immortelle ; je ne mets qu'une condition à ce bienfait : c'eſt de me venger, de perſécuter le fils de Robert, le célebre Richard, qui ſe dit ſans peur. Il faut que tu faſſes échouer tous ſes projets ; tu en viendras facilement à bout ſi tu peux l'effrayer : à ce prix Clorisette eſt à toi. Le Génie promit & demanda ſa récompenſe. Il faut d'abord la mériter, lui dit la Fée Normande ; mais comme tu ne dois pas plus compter ſur mes promeſſes, que moi ſur ta parole, reçois ce gage, il te répondra de ma foi : elle lui donna un ruban conſtellé, au moyen duquel il auroit l'aſcendant ſur tous les Génies de ſon Ordre, qui pourroient traverſer ſes deſſeins ; elle y joignit le pouvoir de ſe rendre inviſible, & de prendre toutes les formes qu'il jugeroit à propos. Elle l'aſſura en même temps, que s'il ne rempliſſoit point ſes engagemens, elle le rendroit encore plus amoureux de Clorisette, qui deviendroit la plus laide, la plus fantaſque & la plus acariâtre des mortelles. Le Génie frémit, mais il ne témoigna rien de ſa crainte. La Fée diſparut, ſon char s'abbattit derriere un buiſſon ; elle reprit la figure de Clorisette, ſe fit voir à demi-nue à deux cents pas

de Brudner, prête à ſe baigner dans une fontaine. Le Génie y courut, & ne trouva que la Fée ſur ſon char, qui lui renouvella ſes promeſſes, & diſparut.

Après la mort d'Aſtolphe, Robert & ſon épouſe, n'ayant plus à craindre la malice des Génies, gouvernoient la Normandie avec une douceur qui les faiſoit adorer de leurs Sujets. Ils avoient inſtruit leur fils Richard de tout ce qu'ils avoient eu à eſſuyer des Génies mal-faiſans. Richard, qui ne croyoit pas trop aux Génies, s'exerçoit en tout événement, pour triompher d'eux, à ſe rendre le plus redoutable des Chevaliers, & le meilleur des hommes. Il couroit la campagne, habitoit les forêts, & n'avoit preſque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le cruſſent par-tout où ils ne le voyoient pas. Comme la Providence, il étoit préſent en tous lieux, les malheureux trouvoient en lui un pere : dès qu'il en ſavoit un, il quittoit tout pour le ſecourir ; & afin que bientôt il n'y en eût plus, il rendit tous les Chevaliers reſponſables des crimes qui ſe commettroient ſur leurs terres. Quelques-uns étoient eux-mêmes des oppreſſeurs ; il prit la cauſe de leurs vaſſaux, fit mordre la pouſſiere aux tyrans, & diſtribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de ſecond dans aucune de ſes entrepriſes les plus périlleuſes ; il n'avoit des compagnons que lorſqu'il les croyoit néceſſaires pour porter des ſecours plus prompts à ceux qui ſouffroient. Les pauvres l'appelloient Richard le bon ; ſon intrépidité lui fit donner, par tous les Chevaliers, le nom de Richard ſans peur.

Lorſque Brudner arriva en Normandie, il apprit que Richard ſe diſpoſoit à partir de Rouen, pour chaſſer d'une forêt voiſine quelques brigands Irlandois qui s'y étoient réfugiés. Brudner gagna les devants. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, & alloit ſe cacher dans le fort le plus épais. Son chien le ſuivoit dans toutes ſes expéditions ; il étoit né du chien qu'Aſtolphe avoit donné à ſon pere, & qui fut ſon compagnon & ſon convive, dans le temps que Robert contrefaiſoit le ſourd & le muet. Cet animal étoit ſi fatigué, que ſon maître deſcendit & le porta devant lui. Lorſqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins

que Brudner avoit à ſes ordres, & qu'il avoit diſperſés ſur des arbres, ſe réunirent autour du Chevalier, en pouſſant des cris affreux ; ils voltigeoient ſur la croupe de ſon cheval & ſur ſes épaules : Richard ſe mit à rire & ſaiſit ſon épée : il crut d'abord que c'étoit un jeu des brigands pour l'épouvanter ; il frappoit autour de lui, mais aucun coup ne portoit. Il ne recevoit aucun mal des lutins ; il leur étoit défendu de lui en faire : le Génie qui protégeoit Richard, avoit menacé Minuçieuſe de lui faire tomber les dents, & de la rendre éternellement chaſſieuſe, ſi elle portoit ſa vengeance juſqu'à attenter à ſes jours ; il ne lui étoit permis que de l'inquiéter, & d'eſſayer à lui faire perdre le nom de ſans peur. Les lutins redoublerent leurs cris ; Richard, tranquille & de ſang froid, commença de chanter & de crier comme eux. Déſeſpérés de n'avoir pu l'ébranler, ils ſaiſirent ſon chien, l'enleverent dans les airs, & le déchirerent. Richard fut très-ſenſible à ſa mort, & ſon plus grand chagrin fut ne pouvoir ſe venger.

Le Génie ne ſe rebuta pas ; il réſolut de prendre des moyens plus détournés, & que Richard ne pût pas ſuſpecter ; il renvoya les lutins, monta ſur un arbre, & ſe changea en enfant nouveau né : il ſe coucha dans un nid de tourterelles, & lorſque l'aurore parut, il ſe mit à pleurer. Richard qui continuoit ſa route l'entendit, il s'arrête, & regardant d'où pouvoient venir ces pleurs, il apperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce ſpectacle, il deſcendit auſſi-tôt de cheval, & monta de branche en branche ; il ne put ſe refuſer de baiſer cette innocente & malheureuſe créature qui lui ſourit. Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avoient expoſé cet enfant, il le prit, l'enveloppa dans un coin de ſon manteau, le porta d'une main, & de l'autre s'aida pour deſcendre comme il étoit monté ; il le mit devant lui ſur le col du cheval à la place du chien, & au lieu de continuer ſa route, il prit celle de ſon Capitaine de chaſſes, & lui recommanda d'en avoir grand ſoin. Juſqu'alors le zele de Richard ne lui avoit pas permis de vérifier quel étoit le ſexe de l'enfant ; la

femme du Capitaine plus curieuſe, découvrit que c'étoit une fille, qui promettoit d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger, & lui promit de payer largement ſes peines. Heureuſement elle ſe préparoit à ſevrer ſon fils; elle profita de cette circonſtance pour nourrir la petite orpheline.

Richard étoit bien loin de ſoupçonner que cet enfant, dont le ſourire l'avoit frappé, & dont l'innocence l'avoit attendri, fût un Génie ennemi & mal-faiſant. Brudner par cette ruſe avoit rempli deux objets, l'un de donner le temps aux voleurs Irlandois qu'il protégeoit, d'éviter Richard, & l'autre d'entamer une aventure dont il concevoit les plus grandes eſpérances.

Richard entra dans la forêt; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un grand nombre de chiens qui ſuivoient pluſieurs Cavaliers. Il pique ſon cheval, & arrive juſqu'à eux l'épée à la main; il leur ordonne d'arrêter, & leur demande pourquoi, ſans ſa permiſſion, ils s'aviſent de chaſſer dans ſa forêt: eux, ſans répondre, le regardent, ſe prennent à rire, & continuent leur chaſſe. Richard les ſuit de ſi près, & leur porte de ſi rudes coups, que trois Chevaliers armés de toutes pieces, ſont forcés de s'arrêter. Ils baiſſent leurs lances & fondent tous les trois contre Richard, qui ne connoiſſoit d'autre arme que ſon épée. Plus indigné de leur lâcheté que de leur chaſſe, il les attend, détourne ſon cheval, évite leur fer, & en paſſant au milieu d'eux, il en atteint un & le renverſe ſur la ſelle; les deux autres prennent du terrein, &, gardant toujours un ſilence obſtiné, ils reviennent contre le Chevalier ſans peur, qui, plus heureux encore cette fois que la premiere, jette d'un coup de revers un des Chevaliers par terre. Il pouvoit le percer de ſon épée, ſa généroſité ne lui permet pas de frapper un homme déſarmé; il le laiſſa remonter à cheval; mais lorſqu'il y fut, les trois Chevaliers ſe regarderent & prirent honteuſement la fuite. Richard courut après eux; il les pourſuivoit ſi vivement, & étoit ſur le point de les joindre, lorſqu'il vit à travers les arbres une troupe gens qui danſoient trois à trois, tout nuds, quoique

de différens ſexes. Richard ſurpris de ce ſpectacle, abandonna les fuyards & s'approcha des danſeurs. Ils le regardent, & ſuſpendent leur danſe pour le ſaluer; les femmes n'eurent aucune honte de leur nudité; & ce qui le ſurprit le plus, c'eſt qu'elle n'excita en lui, ni plaiſir, ni peine; alors il ſe rappella ce qu'on lui avoit ſouvent raconté dans le pays, de la famille de Hellequin.

CHAPITRE II.

Hiſtoire d'Hellequin & de ſa famille. Prodiges où ſe confond l'eſprit de Richard.

HELLEQUIN vivoit du temps de Charles Martel; il fut un des Chevaliers dont la valeur illuſtra le plus la Normandie : il étoit riche & avoit une famille très-nombreuſe. Il avoit rendu de très-grands ſervices à Charles, qui le regardoit comme le boulevard le plus inexpugnable de ſes Etats. Dans le temps que Charles étoit occupé à conquérir l'Allemagne, les Sarraſins pénétrerent en France. Charles envoya un Courier à Hellequin, & le chargea de lever des troupes. Les Sarraſins avoient pillé les Provinces de l'intérieure de la France; l'argent manquoit : le généreux Hellequin vendit ſes terres, & s'acquitta de ſa commiſſion avec un zele qui fut célébré par tous les Poëtes du temps. Charles prit le commandement de l'armée, il donna celui d'une diviſion au brave Hellequin. Il lui reſtoit encore un château qu'habitoit ſa famille. Les Sarraſins furent repouſſés juſqu'aux frontieres : on prit des quartiers d'hiver, Charles revint dans la capitale; Hellequin eut l'honneur de commander en ſon abſence. Dans le fond il eût mieux aimé revenir au ſein de ſa famille, mais il n'eût pas été honnête de refuſer le commandement d'une armée; il lui en coûta ſon château, il eſpéroit s'indemniſer ſur le butin qu'on feroit à la premiere bataille. On entre en campagne; Hellequin eſt chargé de conduire un détachement contre l'ennemi; un coup de fleche lui emporte un œil : il eſt vrai que dans ce combat il tua dix.

Sarraſins de ſa main, & qu'il en reſta trois mille ſur la place ; mais Hellequin qui avoit perdu la moitié de ſon ſang & ſon œil, eſt ramené au camp. Charles le renvoie ſur les derrieres en le comblant d'éloges ; & tandis qu'il eſt malade, on donne une bataille déciſive. Le butin, ſelon l'uſage, ſe partage entre préſens ; la paix ſe fait, Hellequin revient chez lui, borgne, n'ayant pas le ſou ; & pour comble de malheurs, trouvant ſa famille dans la miſere, & ne ſachant où repoſer ſa tête. Il comptoit ſur les bontés de Charles, & demanda une penſion : ſa demande fut trouvée très-juſte, on la lui accorda ; il emprunta en attendant l'échéance de la premiere année. Dès que le terme fut venu, il ſe préſenta au Tréſorier, qui lui repréſenta que la derniere guerre ayant épuiſé les finances, il étoit impoſſible que l'Etat pût payer des penſions. Hellequin ne murmura pas, il revint en Normandie gémir de ſon ſort, & ſans blâmer perſonne. Ses créanciers ne furent pas auſſi doux ; n'ayant pas de quoi payer, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne ; & ſes enfans, qui auroient pu gagner de quoi ſubſtanter leur pere, & acquitter peu-à-peu leurs dettes, furent renfermés dans la même priſon.

Ce fut alors que la patience échappa au malheureux Hellequin. Il complotta avec ſes enfans de ſe procurer la liberté : ſon épouſe qui avoit la permiſſion de ſortir deux fois la ſemaine, pour aller mendier quelques alimens groſſiers, que les acquéreurs des biens d'Hellequin lui donnoient pour ſa famille, dans l'eſpérance qu'elle renonceroit à quelques prétentions qu'elle avoit pour ſa dot, fournit aux priſonniers les inſtrumens dont ils avoient beſoin. Une nuit, Hellequin & ſes enfans mâles & femelles, armés juſqu'aux dents, ſe firent jour à travers la garde & ſortirent de Rouen ; leur projet étoit de ſe répandre dans la campagne, & d'y vivre du travail de leurs mains. Ils ſe cacherent dans les bois ; ils y apprirent qu'un jugement flétriſſant les condamnoit à la mort pour s'être procuré la liberté. Ce jugement paroiſſoit ſi biſarre à Hellequin, qu'il n'imaginoit point qu'on le mît jamais à exécution ; car, diſoit-il, ſi quelqu'un doit être puni pour l'évaſion d'un priſonnier, ce n'eſt pas le priſonnier, ce ſont ceux qui le gardent, parce que c'eſt à eux de prendre toutes les pré-

cautions néceſſaires. Il en étoit ſi perſuadé, qu'il envoya ſa femme & ſes deux filles à Rouen ; il ſavoit d'ailleurs que ſes créanciers ne pouvoient pas les faire arrêter à cauſe de ſes dettes. A peine eurent-elles paru dans la ville, qu'elles furent priſes & conduites en priſon : le jugement rendu contre toute la famille alloit être exécuté ; l'échafaud étoit dreſſé, lorſque le Duc de Normandie, inſtruit que les victimes étoient les filles & la mere d'Hellequin, fit changer leur ſupplice en une priſon perpétuelle dans le donjon d'un vieux château ; la mere y mourut peu de jours après, & les deux filles, en voulant ſe ſauver, s'écraſerent contre des rochers.

Le déſeſpoir s'empara d'Hellequin & de ſes quatre enfans ; ils n'eurent point la force de réſiſter à leurs malheurs ; leurs têtes étoient proſcrites, ils n'avoient d'autre aſyle que le fond des forêts, ni d'autre demeure que le creux des rochers, quelques racines étoient leurs alimens ordinaires. Mes amis, dit un jour Hellequin à ſes fils, parce que des hommes cruels ont conſpiré notre mort, ſans que nous nous ſentions coupables d'aucun crime, leur livrerons-nous notre vie ſans la défendre ? Périrons-nous de faim dans ces forêts, parce que nous avons eu le bonheur d'échapper aux horreurs d'une infâme priſon ? Non, mes amis, rendons guerre pour guerre ; j'ai ſupporté patiemment la privation de la liberté, tant que j'ai cru que ma détention pouvoit tenir lieu à mes créanciers des ſommes que j'étois dans l'impoſſibilité de leur rendre. Mais à préſent qu'ils en veulent à notre vie, parce que nous nous ſommes livrés à ce penchant pour la liberté, inſéparable de notre exiſtence, je ſens que je ne ſuis plus le maître de me modérer : vendons leur chèrement le bien qu'ils veulent nous ravir. Nous ſommes déſarmés, commençons par nous procurer des armes, & malheur enſuite aux perfides qui tomberont ſous nos coups ; vous n'avez pas ſeulement une vie à défendre, mais une mère & des ſœurs à venger.

Les jeunes gens n'héſiterent point, ils promirent une armure à leur pere avant la fin du jour. Ils prirent leurs maſſues, ils allerent ſur le grand chemin ; deux Chevaliers paſſerent ; les quatre frères les attaquerent : la haine du

genre humain & le déſeſpoir leur donnerent un nouveau courage ; ils déſarmerent les Chevaliers , & s'emparerent de leurs cheveaux qu'ils conduiſirent à leur pere. Ils revinrent au même endroit attendre une nouvelle proie ; elle ne tarda point à paroître. Le Duc de Normandie avoit fait publier un tournoi , les Chevaliers s'y rendoient de toutes parts ; les quatre freres leur propoſoient le combat ſeul à ſeul , ou deux contre deux , avec cette condition que la dépouille reſteroit au vainqueur. Enfin , lorſqu'ils eurent des armes , le pere & ſes quatre fils ſortirent de leur retraite , ils jurerent de ne pas ſe ſéparer , & commencerent une guerre d'autant plus cruelle , qu'ils avoient à craindre une mort infâme s'ils étoient pris.

Il ſuffit qu'on débute dans le crime pour ne plus connoître de frein ; rien ne fut ſacré pour les Hellequins. Ils leverent une petite troupe avec laquelle ils aſſiegerent les châteaux voiſins , rien ne leur réſiſta. Les plus braves Chevaliers tomberent ſous leurs coups , les maiſons de leurs créanciers furent dévaſtées ; s'ils ſommoient un château de ſe rendre , il falloit qu'on ſe rendît à diſcrétion ; une défenſe de vingt-quatre heures étoit punie par le fer & par le feu , par la mort des hommes & par le déshonneur des femmes. Plus Hellequin & ſa famille avoient été vertueux juſqu'alors , & plus ils ſembloient aimer le crime. Souvent au milieu de ces excès , le ſouvenir de leurs vertus paſſées leur arrachoit des larmes ameres ; mais dès qu'il ſe préſentoit quelqu'occaſion de piller , tout étoit oublié , ils n'en devenoient que plus furieux. Dans leur ivreſſe , ils commettoient les cruautés les plus inouies ; veuves , orphelins , innocens ou coupables , tout étoit l'objet de leur barbarie.

Les cris & les murmures s'élevoient de tous côtés ; le Duc de Normandie fut effrayé des maux que les Hellequins avoient faits ; leur troupe avoit groſſi au point qu'il paroiſſoit impoſſible de la détruire ſans des forces ſupérieures. Il convoqua la Nobleſſe de ſes Etats ; il fut réſolu de faire la guerre en forme à cette armée de brigands. Cependant avant de faire aucun acte d'hoſtilité , on publia que ſi Hellequin & ſes enfans vouloient rentrer

dans leur devoir, on leur feroit grace en faveur des ſervices qu'Hellequin avoit rendus & des belles actions de ſa vie. Hellequin rejeta cette propoſition avec mépris : les ingrats, dit-il, ils ne ſe ſouviennent de mes ſervices, que parce que j'ai la force en main, & qu'ils me craignent ! qu'ils me rendent mon épouſe, mes filles & mes vertus, & je me ſoumettrai.

Le Duc étoit juſte, il voulut voir le procès d'Hellequin ; il trouva que les dettes qu'il avoit contractées dans ſon extrême néceſſité, ne montoient point au quart des ſommes qu'il avoit réellement touchées, qu'elles étoient groſſies par les uſures les plus criantes. Il reſtoit encore deux de ſes créanciers, ils furent condamnés à mort. Quant à l'évaſion de la famille d'Hellequin, il fut décidé que ſi les Géoliers avoient veillé plus exactemens ſur les priſonniers, ils ne ſe ſeroient point échappés ; les Géoliers furent condamnés à une priſon perpétuelle, pour n'avoir pas empêché qu'on introduisît des armes & autres inſtrumens dans la priſon ; ce qui n'avoit pu ſe faire que par leur négligence. Il trouva l'arrêt de mort ſévere, mais juſte, parce qu'un citoyen qui eſt ſous le pouvoir de la loi, peut bien profiter de la négligence de ſes gardes pour recouvrer la liberté, & même agir de ruſe ; mais ne doit point uſer de violence, & il étoit prouvé qu'Hellequin avoit bleſſé une des ſentinelles.

Ce jugement, avec tous les motifs, fut envoyé aux Hellequins en même temps que leur grace. Ils l'auroient acceptée s'ils avoient été ſeuls. Les Officiers de la troupe furent informés des offres qu'on faiſoit à leurs Chefs ; envain leur promit-on une amniſtie générale, ils jurerent la mort des Hellequins s'ils ſe ſoumettoient, & de continuer leurs brigandages ſans eux. Hellequin renvoya le Hérault du Duc, & lui fit dire qu'il étoit réſolu de ſe défendre juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.

L'armée du Duc, compoſée de toute la Nobleſſe de Normandie, de vieux ſoldats & de citoyens, ſe mit en campagne. Hellequin rangea la ſienne en bataille, elle étoit inférieure en nombre à celle du Duc, mais chaque ſoldat étoit déterminé à vaincre ou à mourir. Les deux armées étoient trop irritées pour s'amuſer à de ſimples eſcarmouches : à

peine furent-elles en préſence, qu'elles en vinrent aux mains : la valeur combattoit contre la rage : au premier choc, le champ de bataille fut couvert de morts. Les brigands étoient adoſſés à la forêt, on la tourna & on les enveloppa ; alors le combat devint furieux, chaque combattant tuoit ou recevoit la mort, il n'y avoit aucun quartier à eſpérer. Les Normands ſe ſeroient crus déshonorés de demander grace ; les brigands ſe faiſoient un devoir de ne pas en faire. La bataille dura depuis cinq heures du matin juſqu'à huit : trois fils d'Hellequin, après avoir fait des prodiges de valeur, voyant que tout étoit perdu, s'élancerent au milieu de l'armée ennemie, tuerent un nombre prodigieux de ſoldats, & trouverent la mort qu'ils cherchoient : le quatrieme, bleſſé de pluſieurs coups, fut fait priſonnier ; il fut conduit au Duc, qui chercha vainement à le conſoler ; il ſe jeta ſur l'épée de l'Officier qui le conduiſoit, & ſe tua.

Hellequin fut trouvé au milieu d'un nombre conſidérable de Normands qu'il avoit tués ; il reſpiroit encore, on le porta dans la tente du Duc qui l'embraſſa, & qui lui promit de le rétablir dans le rang de ſes ancêtres. C'en eſt fait, dit le malheureux pere, je meurs, & c'eſt le ſort le plus heureux que le Ciel puiſſe me faire : je péris le dernier de ma famille, & je regarde cette circonſtance comme une punition que je mérite. J'ai conduit mes enfans dans l'abyme, je les ai ſoulevés contre leur patrie ; homme foible & puſillanime, je n'ai pas eu le courage de ſupporter une vertu malheureuſe, & j'ai eu la témérité de m'armer contre tout ce que l'homme doit reſpecter le plus, ſa patrie ; je l'ai eu en horreur : puiſſe-t-elle être ſatisfaite par ma mort ! puiſſe le Ciel être touché de mon repentir ! A peine eut-il prononcé ces mots, qu'Hellequin expira. Quant aux brigands qui reſtoient après la bataille, ils ſe raſſemblerent tous, & tournant leurs épées les uns contre les autres, ils expirerent tous ſur le champ de bataille.

Telle eſt l'hiſtoire de la famille d'Hellequin. Depuis qu'elle avoit péri, le bruit s'étoit répandu que Dieu, à la bonté & à la juſtice de qui nous avons la témérité de preſcrire des bornes, plus touché des anciennes vertus d'Hellequin,

d'Hellequin, qu'indigné de ſes crimes, l'avoit condamné lui & ſa famille, d'errer dans cette même forêt; d'en ſortir dans certain temps pour annoncer à leurs concitoyens les événemens heureux ou malheureux qui devoient arriver. Cette épreuve devoit durer un certain nombre d'années, & pendant ce temps-là ils devoient être expoſés à toutes les intempéries des ſaiſons, & à tous les accidens qui affligent la nature humaine, quoiqu'ils n'euſſent qu'un corps fantaſtique & aërien: il leur étoit permis de ſe montrer aux hommes ſous telles formes qu'ils voudroient prendre; après ce temps expiré, ils devoient aller recevoir la récompenſe de leurs vertus.

Richard conçut que les perſonnes qu'il voyoit, étoient cet infortuné & ſa famille; il en ſavoit l'hiſtoire; plus il les conſidéroit, & plus il ſe ſentoit pénétré de reſpect; l'attirante majeſté de la vertu étoit ſur leurs levres, & ſur leur front la candeur de l'innocence & la modeſtie du repentir. Il vit parmi eux, un de ſes Ecuyers qui étoit mort depuis un an. Richard lui demanda avec étonnement par quel prodige il le revoyoit après l'avoir vu mourir & enterrer, il y avoit plus d'un an. Il eſt vrai que je mourus, répondit l'Ecuyer. Qui t'a donc reſſuſcité? reprit Richard. Je ne ſuis point reſſuſcité, répliqua l'Ecuyer. Quoi, s'écria Richard, tu voudrois me perſuader que tu n'es ni mort, ni vivant! Parbleu tu étois bien inconſéquent & bien fou, quand tu étois à mon ſervice; mais jamais il ne t'eſt venu en fantaiſie de me perſuader de ſemblables folies. Explique-toi; enfin quel eſt ton exiſtence?

Non, Monſeigneur, reprit-il, je ne ſuis pas reſſuſcité; ce corps qui frappe vos yeux, n'eſt qu'une ombre vaine, coupable de quelques crimes, & douée de quelques vertus; l'Être ſuprême qui doit punir le mal, & qui ſe plaît à récompenſer le bien, m'a impoſé les mêmes peines qu'à la famille d'Hellequin; nous ſommes pluſieurs dans le même cas. Cette forêt eſt la même que celle où il vint ſe réfugier avec ſes enfans, lorſqu'il s'échappa de la priſon de Rouen: vous ſavez que j'y venois ſouvent chaſſer avec quelques amis qui étoient morts avant moi; nous avons conſervé notre goût pour ces lieux, & nous nou

y ſommes joints à la famille d'Hellequin : ces femmes que vous voyez, ſont ſes deux filles & ſon épouſe. Nous ne rougiſſons point de notre nudité, parce que cette pudeur, que la nature inſpire aux hommes & aux femmes, n'étant qu'un frein qu'elle oppoſe à leurs deſirs pour les irriter encore davantage, & rendre plus efficace l'acte par lequel ils ſe perpétuent, en le rendant plus vif, devient inutile, dès que l'ame dépouillée du corps, n'a plus la faculté de ſe reproduire.

Eh bien, mon ami, lui dit Richard, qui ne comprenoit par trop ces ſubtilités métaphyſiques, puiſque tu erres dans ces forêts, dis-moi quels ſont ces trois brigands que j'ai rencontrés, & qui s'aviſent d'y chaſſer ſans permiſſion ? Suivez-moi, lui dit l'Ecuyer, je vais vous faire voir celui que vous avez cru abattre d'un coup d'épée. Que j'ai cru abattre ! dis-tu ? reprit Richard ; ne voudrois-tu pas me perſuader encore que je ne l'ai pas renverſé de ſon cheval ? Il eſt vrai, répondit l'Ecuyer, que le Chevalier s'eſt cru bleſſé, & qu'il a eu le bonheur de croire qu'il étoit jeté par terre. Ecoute, s'écria Richard avec impatience ; ſais-tu que je n'aime pas toutes ces énigmes-là, que je trouve très-mauvais que tu me diſputes des faits dont j'ai été non-ſeulement témoin, mais encore l'auteur. C'eſt-à-dire, inſiſtoit l'Ecuyer, que vous avez cru..... Oh, tu me ferois enrager, interrompit Richard, tout phantôme que tu es, tu pourrois bien attraper quelque horion, ainſi que ce brigand ; mais enfin puiſque tu veux me le faire voir, conduis-moi.

L'Ecuyer le mene au pied d'une aubépine, où il vit en effet le Chaſſeur qu'il avoit renverſé, & qui ſe leva pour le mieux recevoir. De quel droit, lui dit Richard, oſez-vous chaſſer dans ces bois ſans ma permiſſion ? Ne ſavez-vous pas qu'ils ſont réſervés pour mes plaiſirs ? Je le ſais, répondit le Chevalier ; mais celui qui diſpoſe de toi, peut bien diſpoſer de ta forêt ; c'eſt lui qui m'a permis d'y chaſſer, je n'ai aucun compte à te rendre. A ces mots, Richard ne ſe poſſédant plus, s'élance ſur le Chevalier. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque croyant le ſaiſir par le milieu du corps, il n'embraſſa qu'une ombre, & qu'il le vit à dix pas de lui, éclatant de rire avec l'Ecuyer. Il

s'élance encore ſur eux ; leur premier mouvement fut un ſigne d'effroi ; le ſecond un témoignage de dédain ; tous ceux qui danſoient, & qui avoient vu de loin la fureur de Richard, accoururent comme involontairement, puis s'arrêterent en riant. C'eſt aſſez, dit le Chevalier impalpable : écoute Richard, & que ta ſurpriſe ceſſe ; je ſuis Hellequin, les deux Chaſſeurs que tu as rencontrés avec moi, ſont mes deux fils. Nous avons conſervé, après notre mort, le goût pour la chaſſe, que nous avions contracté pendant la vie. L'habitude de combattre qui nous reſte, nous a portés à t'attaquer : nos corps, ainſi que nos armes, ne ſont que des ſimulacres ; tu nous a porté des coups inutiles ; cependant comme nous ſommes ſuſceptibles des mêmes ſenſations que toi, malgré nos corps aëriens, j'ai cru que tu m'avois frappé réellement, & je ſuis tombé par une ſuite naturelle de mon illuſion ; j'ai tout-à-l'heure éprouvé un véritable effroi lorſque tu t'es précipité ſur nous ; un moment de réflexion a diſſipé toute cette crainte. Mes filles & mes fils, par un mouvement ſemblable, ſont venus à mon ſecours ; ainſi nous éprouvons des paſſions, & même des maux, ſans que notre exiſtence puiſſe en être altérée.

Richard fit pluſieurs queſtions à Hellequin, il lui demanda bien des choſes qui étoient cachées dans l'avenir ; Hellequin lui répondit que Dieu ſeul pouvoit lire dans les temps, que c'étoit pour le bonheur des hommes qu'il ne leur manifeſtoit pas les événemens futurs ; que, conformément à cette providence, il ſauroit tout ce qui devoit arriver à Richard, qu'il ne le lui diroit pas. Après une longue converſation ils ſe ſéparerent ; Hellequin lui donna une grande piece de ſoie, & Richard en fit une écharpe, dont il ſe para tout de ſuite ; jamais il n'en avoit vu de plus belle. Tu es pourſuivi par un Génie méchant & ruſé, lui dit Hellequin, & par des lutins qui ſont à ſes ordres ; ils ne manqueront pas d'être jaloux de ton écharpe, je crains qu'ils ne te tracaſſent. Je défie l'enfer de me l'enlever, dit Richard.

CHAPITRE III.

Origine du goût des Normands pour les pommes. Sages Réglemens de Richard. Inconvéniens de la mendicité des Religieux.

APRÈS avoir quitté Hellequin, Richard reprit ſon chemin; il étoit nuit : les Chaſſeurs qu'il avoit ſuivis à travers la forêt, l'avoient détourné de ſa route, il ne ſavoit plus où il en étoit. Il apperçut, au clair de la lune, une fontaine couverte de quelques arbres taillés en berceau ; il étoit fatigué, il deſcendit auprès de la fontaine ; il vit devant lui un pommier chargé du plus beau fruit qu'il eût jamais vu ; il ne comprenoit pas comment un tel arbre ſe trouvoit au milieu d'une forêt, & qu'on n'eût point touché à un fruit que ſa beauté invitoit à cueillir, dans un endroit où paroiſſoient aboutir les principales routes. Richard ſecoua l'arbre, quelques efforts qu'il fît, il n'en put faire tomber aucune pomme ; l'arbre étoit élevé, il ſe diſpoſa à y monter ; il l'embraſſa des jambes & des bras, il eſt déjà parvenu aux deux tiers de la tige ; mais à meſure qu'il monte, la tige s'alonge & les branches s'éloignent ; Richard eſt trop avancé pour reculer, il monte toujours, il ſe trouve à dix toiſes de terre ; il monte encore, & voit le ſommet des plus hauts arbres au-deſſous de lui. Le vent du midi ſouffloit, il courba une branche que le Chevalier ſaiſit ; à peine l'eut-il touchée, que l'arbre décrut dans la même progreſſion qu'il avoit grandi, & revint peu-à-peu dans ſon état naturel. Richard cueillit une pomme : auſſitôt qu'il l'eut arrachée, il en pouſſa une autre plus belle que la premiere ; il cueillit la ſeconde, & ſoudain il en parut une troiſieme plus belle que la ſeconde ; il l'arracha encore, & il en ſortit du même endroit une quatrieme. Les trois qu'il avoit priſes étoient ſi groſſes, qu'à peine il pouvoit les ſoutenir ; auſſi n'en cueillit-il pas davantage, & deſcendit de l'arbre, dont il coupa une branche, afin de pouvoir le retrouver.

Après avoir long-temps erré dans la forêt, il reconnut une route, la ſuivit, & arriva à Rouen à minuit ; il ſe coucha après avoir lui-même enfermé ſes pommes.

Le lendemain au deſſert (c'étoit jour de gala à la Cour du Duc Robert), Richard fit apporter les trois pommes : tout le monde fut frappé de la beauté de ce fruit. Il raconta comment il l'avoit cueilli, & la propriété ſinguliere de l'arbre. On en conclut qu'il étoit enchanté, & qu'il ſeroit dangereux de manger de ce fruit. On propoſa d'en faire l'épreuve ; on partagea une pomme en pluſieurs morceaux, au lieu de pepin on trouva une perle de la groſſeur d'une olive & d'une très-belle eau. On fit venir un chien, & on lui jeta un morceau de la pomme ; lorſqu'il voulut la prendre, le morceau s'éloigna de ſa gueule, roula & fuit ſur le parquet ; plus le chien la ſuit avec avidité, & plus le morceau fuit avec viteſſe. Le chien de Robert étoit ſur les genoux de ſon épouſe, il ſemble admirer ce phénomene ; mais enfin, impatienté de la durée de cette chaſſe ſinguliere, il s'élance, attrape la pomme fugitive & l'avale. La Ducheſſe crut ſon chien empoiſonné, l'alarme fut dans toute la Cour ; le chien n'éprouva aucun mal, & l'on ſe détermina à manger le reſte de la pomme ; on la trouva plus délicieuſe encore qu'on ne l'avoit trouvée belle.

Richard revint le jour même dans la forêt pour chercher le pommier ; toutes ſes recherches furent inutiles. Il fit publier que celui qui pourroit le découvrir, obtiendroit pour récompenſe une pomme d'or auſſi groſſe que la pomme qu'il reporteroit. Une foule de peuple ſe répandit dans la forêt, & chercha de tous côtés ; on ne trouva rien. Richard étoit au déſepoir de n'avoir pas cueilli une plus grande quantité de pommes. Il fit réſerver les pepins de celles qu'il avoit ; & quoique la Ducheſſe ſa mere eût grande envie d'en faire de beaux pendans d'oreille, il les ſema de ſa propre main, après avoir écrit ſon nom autour de chaque pepin. En moins d'un an ils produiſirent des tiges qui furent en état d'être greffées ; & dans trois, les arbuſtes furent chargés de fruits, mais bien dégénérés pour la groſſeur & pour le goût.

Cependant tout le monde voulut avoir des pommes

pour en ſemer les pepins ; Richard n'en refuſoit à perſonne, elles devinrent communes, toute la Normandie fut couverte de pommiers. Ceux qui n'aimoient point ce fruit s'y accoutumerent, & tous ceux qui l'aimoient n'en voulurent plus d'autre. L'eſpece que Richard avoit découverte, fut appellée de ſon nom. On n'en mangea d'abord que pour faire ſa cour à Richard : ce qui n'étoit qu'un ton, devint une habitude, & l'habitude dégénéra en néceſſité : de-là vient ce goût pour les pommes, qui naît avec les Normands.

Mais revenons aux exploits de Richard : il aimoit beaucoup la forêt où il avoit déjà trouvé un ſi grand nombre d'aventures. Un jour qu'il la traverſoit, il entra dans une Chapelle, & vit un mort qu'on y avoit expoſé : Richard étoit pieux, il ſe mit à genoux, & pria l'Être ſuprême de faire grace à l'ame de cet homme, & il ſortit. A peine étoit-il remonté à cheval, qu'il ſentit quelqu'un s'élancer ſur la croupe ; il ſe retourne & ſe voit embraſſé par un homme nud. C'étoit le même pour lequel il venoit de prier, & qui de ſa léthargie étoit retombé dans le délire. Il tenoit Richard, & de temps en temps le mordoit & lui donnoit de grands coups. Le Chevalier avoit beau ſe débattre, il ne pouvoit pas s'en débarraſſer. Il trouve ſur ſes pas une riviere, il eſpere qu'en y entrant, cet homme effrayé l'abandonnera : il y pouſſe ſon cheval ; mais plus il avance, & plus ce malheureux ſerre Richard dans ſes bras ; déjà l'eau couvre le cheval, & parvient aux épaules des Cavaliers ; efforts inutiles ! Enfin Richard revient ſur ſes pas & ſort de la riviere : alors l'homme en délire reprend ſes ſens, deſcend, & remercie Richard, qui met lui-même pied à terre. Il apprit que ce malheureux étoit un pere de famille, qu'un coup de ſoleil avoit réduit à l'extrémité ; qu'après trois jours de délire, il étoit tombé en léthargie, & que vraiſemblablement on l'avoit cru mort ; mais qu'ayant gagné ſa maladie en travaillant pour ſes enfans, il étoit étonné qu'ils ſe fuſſent ſi preſſés de le porter au tombeau.

Richard le ramena chez lui, il trouva ſa femme & ſes enfans dans les pleurs. Il fut charmé de la joie qu'il vit renaître parmi eux, lorſqu'il leur rendit leur pere. Il leur

reprocha de l'avoir transporté trop vîte. Ils répondirent que les Moines s'en étoient emparés, & l'avoient enlevé malgré les cris de sa famille. Richard revint à la Chapelle, menaça les Moines, & ordonna qu'à l'avenir les morts ne seroient enterrés que deux fois vint-quatre heures après qu'ils auroient expiré, & qu'il y auroit toujours deux Religieux pour les veiller. Cette ordonnance fut publiée le lendemain, avec ordre à tous les Prêtres & Religieux de s'y conformer sous les peines les plus séveres. L'infortuné, que la fraîcheur de l'eau avoit guéri, & qui devoit la vie à Richard, vécut encore plusieurs années, & vit sa famille établie avant sa mort.

Ce ne fut pas le seul service que Richard eut occasion de rendre. * Il vit dans la forêt un Moine que le Supérieur de son Couvent & un Soldat se disputoient; ils étoient prêts d'en venir aux coups. Richard les sépara, & leur demanda le sujet de leur querelle. Le Soldat prit la parole, & dit : Monseigneur, je suis chargé de lever des troupes pour le Roi de France; cet homme, qui se dit Moine, & qui m'a promis, il y a un an, de servir sous la banniere du Seigneur de mon village, refuse de venir avec moi : il est si peu Moine, que je viens de le surprendre avec sa maîtresse. Seigneur Chevalier, répondit le Supérieur, il y a dix ans que ce Moine est au Couvent, & qu'il en porte l'habit : il est vrai que je l'envoyai l'année derniere faire une quête à Paris; mais quand même il auroit promis d'aller servir le Roi, cet engagement ne pourroit avoir lieu, attendu qu'il étoit engagé avec son Couvent : l'habit qu'il porte est une preuve que ce Soldat est un imposteur. Mon Pere, nous allons voir, reprit Richard; l'habit ne fait pas le Moine. Alors il interrogea le jeune Religieux : il lui demanda s'il étoit Prêtre; il répondit qu'il ne l'étoit

* On lisoit dans quelques anciennes éditions, que Richard rencontra le Diable & un Ange qui se disputoient l'ame d'un Moine. J'ai rétabli le texte que des ennemis de la vie religieuse avoient sans doute altéré. Les prétentions du Diable sur l'ame d'un Moine, sont injurieuses aux Religieux; au lieu qu'il est tout simple qu'un Frere Quêteur puisse être tenté & succomber. Les plus saints Fondateurs, & notamment Saint Bruno, se sont fort élevés contre la Quête.

pas, & convint qu'il avoit promis de ſervir, mais que c'étoit par un motif de charité, pour empêcher qu'on ne prît un jeune homme, qui, du travail de ſes mains, entretenoit ſon pere qui étoit fort vieux, ſa mere qui étoit malade, & ſes deux ſœurs. Richard loua beaucoup le Moine, & étoit prêt de le rendre à ſon Supérieur pour cette ſeule bonne action. Il reſtoit l'article de la Maîtreſſe; le Moine nia d'abord : le Soldat jure qu'il a dit la vérité, & offre de faire venir la jeune fille, qui habitoit une petite maiſon dans la forêt même. Le Chevalier prit le Soldat au mot, & le Moine pâlit : en moins d'un quart-d'heure la jeune fille arrive. Richard lui demande qui elle eſt, & ſi elle connoît le Religieux? Hélas! oui, répondit-elle d'un air naïf, c'eſt lui qui a empêché mon frere d'aller à la guerre. Oh, oh! s'écria Richard, je vois bien qu'il ne faut pas juger d'une action, ſans en connoître le motif : pourſuivez, dit-il à la jeune fille; par quel haſard vous a-t-il amenée ici? Il a dit à mon pere, continua-t-elle, qu'il le plaignoit beaucoup d'avoir une famille ſi nombreuſe, & qu'il vouloit l'aider à la placer; il a propoſé à mon frere de le faire recevoir Frere Portier, mais mon frere a refuſé, & il a mis ma ſœur auprès de la niece du Supérieur. Et vous, ma fille, dit Richard? Moi! c'eſt pour lui qu'il me deſtine, répondit-elle naïvement, il n'attend qu'une diſpenſe de Rome pour confirmer notre mariage. Ce mot de mariage étonna Richard, qui ne croyoit pas les choſes ſi avancées. A force d'interroger l'innocente Payſanne, il apprit que le Moine, après lui avoir fait entendre que les Religieux avoient leurs Religieuſes, s'étoit fait marier par le Sacriſtain, & qu'il lui avoit perſuadé qu'avant de rendre leur mariage public, il falloit avoir la confirmation du Pape, ſans quoi les traîtres excommuniés, qui haïſſoient les Moines, pourroient leur porter un grand préjudice. N'en dites rien, Monſeigneur, je vous prie, ajouta-t-elle, ce ſecret n'eſt ſu que de vous, du Pere Supérieur & du Sacriſtain. Richard ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité de cette enfant, car elle n'avoit pas encore quinze ans. Bientôt l'indignation ſuccéda à ce premier mouvement; il adjuga le Moine au Gendarme, auquel il recommanda de veiller

ſoigneuſement ſur ſa conduite, & de le lui repréſenter, lorſque la guerre des François ſeroit terminée, s'il n'étoit pas tué : il retira la ſœur d'auprès de la niece du Supérieur, & ramena ces deux jeunes filles au château. Il leur fit connoître l'abyme où le ſcélérat les avoit plongées, les fit rendre à leur pere, & aſſura une penſion à cette honnête famille, au ſein de laquelle l'hypocriſie avoit eſſayé d'introduire la corruption. Richard ne ſe borna point à la punition du Moine, il remonta à la ſource du mal : il vit que la quête entraînoit néceſſairement une vie errante & diſſipée ; qu'elle offroit aux Religieux des occaſions périlleuſes, auxquelles la vertu des plus grands Saints avoit bien de la peine à réſiſter. En conſéquence il défendit aux Moines de quêter, & leur donna des terreins incultes à défricher & à faire valoir. Les Religieux ne manquerent point de crier à l'impiété, & de menacer Richard de leurs anathêmes. Il fit punir les plus mutins ; & tant qu'il fut le maître, on ne vit point de Quêteurs. Comment voulez-vous, diſoit-il aux Moines, que j'extirpe la mendicité, ſource de la plupart des maux qui affligent les États, lorſque vous en faites un précepte, & que vous en donnez l'exemple ?

CHAPITRE IV.

Etrange mariage de Richard. Mort de ſon épouſe. Qui elle étoit.

LA fille que Richard avoit donnée à élever à ſon Capitaine des Gardes, croiſſoit à vue d'œil : à ſept ans elle étoit auſſi formée qu'une autre à quinze. Sa beauté étoit frappante ; c'étoient les graces les plus naïves, les yeux les plus tendres, la bouche la plus agréable ; elle réuniſſoit tous les caracteres de la beauté ; en ſorte qu'elle plaiſoit également à tout le monde. Ceux qui n'aimoient que les beautés ingénues, étoient ſéduits par ſon air ſimple & modeſte ; les cœurs qui ne pouvoient être frappés que par des traits vifs & piquans, trouvoient en elle tout ce qui

pouvoit leur plaire : elle recueilloit les ſuffrages de celui qui préféroit les brunes, & l'admiration de celui qui couroit après les blondes ; ſon eſprit & ſon caractere prenoient le ton de tous les caracteres & de tous les eſprits. Vive, indolente, capricieuſe avec les uns, toujours égale avec les autres ; ſenſée ou folâtre ſelon les circonſtances ; médiſante ou diſcrete, raiſonnable ou inconſéquente, avare ou généreuſe, ſévere ou compatiſſante, affable ou impérieuſe ; elle ſe rendoit charmante à tous ceux qui l'approchoient.

Richard ne put échapper à ſes charmes ; il ſe félicitoit chaque jour de l'avoir ſauvée ; il mettoit tous ſes ſoins à former ſon cœur & à cultiver ſon eſprit. Ses ſuccès paſſoient ſes eſpérances ; il avoit commencé par l'aimer comme ſa fille, il en vint à ne voir en elle qu'une maîtreſſe adorée ; & lorſqu'il voulut ſe rendre compte de ſes ſentimens, il ne fut plus le maître de les combattre. Malgré ſon amour il ne ſongeoit point à en faire ſon épouſe ; il avoit trop de delicateſſe pour n'en faire que l'objet de ſes plaiſirs ; il ſe bornoit à l'aimer ſans ſonger encore à ce que deviendroit ſon amour. Une circonſtance à laquelle il n'avoit pas penſé, le força de faire des réflexions ſur ſon état.

Robert étoit vieux, ſon épouſe étoit morte, & Richard étoit le ſeul eſpoir de la Normandie. Il s'expoſoit aux aventures les plus périlleuſes, & il pouvoit être enlevé à ſes ſujets. Les Barons & les Chevaliers s'aſſemblerent ; ils lui repréſenterent combien le peuple ſeroit à plaindre s'il ne laiſſoit pas de ſucceſſeur. L'État étoit menacé d'une invaſion par les Anglois, les François ſoutiendroient leurs prétentions, & les Seigneurs les déchireroient par leurs factions. Ils le ſupplierent au nom de la Nation, de choiſir une femme qui pût lui donner des héritiers, & conſerver la Normandie à ſes anciens Maîtres. Richard leur répondit qu'il auroit égard à leurs repréſentations.

Si la tendreſſe pour Éléonore, c'eſt ainſi qu'il avoit nommé la jeune orpheline, eût pu augmenter, la ſituation où le mettoient les repréſentions de ſes ſujets l'auroient portée à l'excès. Il ſentoit ſon cœur incapable d'en aimer une autre qu'elle ; il ne pouvoit penſer à la quitter ſans une peine inſupportable, & n'oſoit ſonger à l'épouſer ſans honte. La naiſſance d'Éléonore le déſeſpéroit ;

un enfant trouvé par haſard, né peut-être d'une mere infâme! Ces idées le jetoient dans la conſternation. Éléonore s'en apperçut, & voulut ſavoir la cauſe de ſon chagrin. Richard lui avoua ſon amour & ſon embarras : Éléonore, qui connoiſſoit l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur ſon cœur, au lieu de ſe plaindre du ſort, exhorta ſon amant à choiſir une épouſe digne de lui. Elle lui nomma les objets les plus aimables. Il les rejeta avec mépris; plus elle lui marquoit du déſintéreſſement, & plus elle l'enchaînoit. Enfin, ne pouvant plus y réſiſter, il tombe à ſes genoux, & lui proteſte qu'il eſt déterminé à l'épouſer : elle combattit cette réſolution avec force; elle ſavoit bien que plus elle mettroit d'éloquence à l'en détourner, & plus elle l'y affermeroit.

Enfin Richard convoqua une aſſemblée de tous les États, & déclara qu'il avoit choiſi une épouſe, & que dans ce choix il n'avoit conſulté que l'intérêt de ſes peuples. Il leur perſuada qu'il avoit évité de former une alliance avec les Princes voiſins, afin que jamais ſes États ne puſſent paſſer à des Souverains étrangers; & qu'au cas de défaut d'enfans, ils puſſent être gouvernés par les Seigneurs de la nation; qu'il avoit aſſez de parens pour n'avoir point à craindre de manquer de ſucceſſeurs, & qu'en tout événement il le déſigneroit avant ſa mort. Il ajouta qu'il n'avoit pas voulu non plus choiſir parmi les filles des Seigneurs de ſa Cour; qu'il connoiſſoit leur mérite, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'exciter la jalouſie de perſonne. Alors il raconta comment il avoit rencontré la jeune Éléonore, les ſoins qu'il avoit pris pour la former & la rendre digne d'être leur Souveraine. Les Seigneurs étoient ſi prévenus en faveur de l'orpheline, que le choix de Richard fut univerſellemont approuvé : s'il y en eut qui le blâmerent, ce furent ceux qui aſpiroient à s'en faire aimer.

Le mariage du Duc avec Éléonore fut célébré avec la plus grande magnificence. Il y eut un carouſel où Richard ſe diſtingua : il combattit ſucceſſivement contre le Comte d'Alençon, le Comte de la Marche & le Duc d'Aquitaine; il les vainquit dans toutes ſortes d'exercices. Pluſieurs autres Chevaliers s'y diſtinguerent; le Comte

de Vendôme abbatit le Comte de Champagne & l'Amoureux de Galles : on appelloit ainſi le Chevalier déſigné pour épouſer la Princeſſe d'Angleterre. Éléonore préſidoit aux joutes & diſtribuoit le prix. Jamais mariage ne fut en apparence plus heureux que celui de Richard ; mais que de contradictions lui fit eſſuyer ſon épouſe ! Elle le tourmentoit de maniere que, quelques raiſons qu'il eut de ſe plaindre, il étoit forcé de convenir, lorſqu'il examinoit les choſes de près, que c'étoit lui ſeul qui avoit tort : elle lui donnoit à tout moment ſujet d'être jaloux, & ſes moindres ſoupçons paroiſſoient des injuſtices. Elle le contrarioit ſans ceſſe ; c'étoit toujours elle qui ſe plaignoit d'être contrariée, & lui ſeul ſe croyoit coupable ; il l'adoroit, & elle lui reprochoit ſans ceſſe ſon indifférence. Elle fit tout ce qu'elle put pour le rendre injuſte, cruel & méchant ; mais elle ne put jamais parvenir à changer ſon caractere.

Enfin, après ſept ans de mariage, la Ducheſſe Éléonore, ennuyée ſans doute de ne pouvoir faire tomber ſon mari dans le piége, feignit une maladie mortelle ; elle affectoit de ſouffrir des douleurs inſupportables. Richard étoit déſolé ; plus il témoignoit de chagrin, & plus elle jetoit de cris. Elle ne vouloit être ſervie que par lui, il ne la quittoit pas un inſtant : elle tomba dans le délire ; elle frappoit tous ceux qui l'approchoient, & ſur-tout Richard. Dans certains momens qu'elle étoit tranquille, elle l'appelloit, & lui demandoit pardon du mal qu'elle lui avoit fait : Richard fondoit en larmes & l'embraſſoit ; elle profitoit de cette circonſtance pour rentrer en fureur & l'accabler.

Dans un de ces intervalles de tranquillité, elle lui dit qu'elle avoit une grace à lui demander, & lui fit promettre de lui accorder. C'en eſt fait, lui dit-elle, je vous perds, je ſens que ma fin approche ; puiſſe une autre épouſe, plus digne de vous, vous conſoler de ma perte. Je vous dois tout, c'eſt vous qui m'avez élevée du ſein de la miſere au faîte de la grandeur : ſi je meurs avec quelque regret, c'eſt de n'avoir pas eu plus d'attraits à vous ſacrifier ; la grace que je vous prie de m'accorder, c'eſt de me faire enterrer aux lieux où j'ai été élevée. Vous me ferez tranſ-

porter dans le mauſolée que je m'y ſuis fait conſtruire : il eſt au milieu de la forêt. Quand mon corps y aura été dépoſé, je deſire de n'y être veillée que par vous : je mourrai tranquille, ſi je ſuis aſſurée que vous me donnerez ce dernier témoignage de votre amitié.

Richard, en ſanglottant, l'embraſſe, la preſſe dans ſes bras, & n'y trouve plus qu'un cadavre inanimé. Il jette un cri perçant & tombe évanoui auprès de ſon lit : on accourt, on l'emporte, il ne revient à la vie que pour gémir & verſer un torrent de larmes : tout entier à ſa douleur, il étoit inſenſible aux carreſſes de ſon pere & à toute ſorte de conſolation. On fit d'inutiles efforts pour l'empêcher d'exécuter les dernieres volontés de ſon épouſe ; il accompagna ſon corps au lieu de la ſépulture, l'y fit dépoſer avec beaucoup d'appareil, renvoya tout le monde, & ne garda auprès de lui qu'un Chevalier : ils paſſerent la nuit auprès d'elle. Richard ne ceſſa de pleurer, il ne pouvoit ſe perſuader qu'il alloit être ſéparé pour jamais de tout ce que la nature avoit produit de plus beau.

Vers le point du jour, Richard entendit du bruit dans le cercueil, un rayon d'eſpérance ranime ſes ſens ; il ſe leve, mais le cercueil éclata de toutes parts avec un fracas horrible : le cadavre jette un cri qui fait retentir la forêt. L'intrépide Richard admire & ne s'effraie point ; mais, par un mouvement naturel, met l'épée à la main. Richard, Richard, s'écrie le cadavre en s'aſſeyant, une femme morte vous fait peur, vous à qui les Génies, ni les brigands n'ont jamais inſpiré de crainte. Hélas ! dit Richard, ce n'eſt pas la crainte qui m'agite, c'eſt l'eſpoir de te voir encore faire ma félicité : Ciel, eſt-il poſſible que tu reſpires ! quoi, ta mort ne ſeroit qu'une illuſion ! Ton Eléonore n'étoit qu'évanouie, dit-elle, le Ciel nous réſerve encore des jours heureux ; mais le temps preſſe, je ſens qu'un peu d'eau fraîche m'eſt abſolument néceſſaire ; allez à la fontaine voiſine, vous trouverez un vaſe qui ſert aux Bergers, vous le remplirez & vous me l'apporterez auſſi-tôt ſans en répandre une goute. Richard ne perd point un moment, il court à la fontaine : tandis qu'il y puiſe, il entend dans le tombeau le cri d'un homme frappé d'un coup mortel : il revient & ne trouve que le

Chevalier, qu'il avoit laiſſé dans le mauſolée, expirant; le cadavre & le cercueil avoient diſparu. Richard enleve hors de ce lieu le malheureux Chevalier, qui à peine a le temps de lui apprendre que ſon Éléonore n'étoit qu'un méchant Génie qui s'étoit transformé en femme, pour faire tomber le ſage Richard dans les piéges du crime, en le rendant paſſionné pour ſes charmes. Richard ne pouvoit croire ce qu'il entendoit. Hélas, dit le Chevalier, je ſuis ſa victime: la honte de n'avoir pu, ni vous effrayer, ni corrompre votre vertu, l'a rendu furieux; il s'eſt élancé ſur moi, m'a ſaiſi dans ſes bras, & en me diſant ce que je viens de vous répéter, il m'a empoiſonné de ſon haleine infecte. Richard, pour le faire revenir, lui jeta l'eau qu'il tenoit, mais il vit auſſi-tôt expirer ſon malheureux compagnon: il ne ſe reſſouvint d'Éléonore, que pour abhorrer ſa perfide beauté, il ne regreta que le Chevalier; il lui fit faire les plus belles funérailles.

Richard ne ſe conſoloit point d'avoir eu pour épouſe un monſtre auſſi déteſtable: alors n'étant plus faſciné par ſes perfides attraits, il ſe rappella avec douleur les tourmens que la fauſſe Éléonore lui avoit fait ſouffrir. Il ne penſoit pas, ſans rougir, à la honte d'avoir épouſé une fille abandonnée, & d'avoir dédaigné des Princeſſes qui lui auroient fait d'illuſtres alliances. Il deſiroit que le Génie prît un corps paſſible, & qu'il vînt le défier avec toutes les forces de l'enfer: Richard étoit ſi animé par la vengeance, qu'il ſe ſentoit le courage de le combattre, & qu'il étoit aſſuré de la victoire. Cependant il n'oſoit pas publier quelle étoit Éléonore; il réſolut de garder là-deſſus le plus profond ſecret, le ſeul qui eût pu le révéler n'étoit plus. Il feignit d'être affligé de la perte de ſon épouſe; & afin que perſonne ne pût ſoupçonner la vérité, il fit fermer le tombeau, & défendit que perſonne l'ouvrît.

Cependant tout le Clergé de Normandie faiſoit retentir les Egliſes de prieres & d'oraiſons funèbres pour la Ducheſſe Éléonore. Richard ne ſavoit comment les faire ceſſer: employer ſon autorité ſans en donner aucun motif, eût paru une choſe extraordinaire, & peut-être impie: d'un autre côté il ne pouvoit ſouffrir qu'on adreſsât des prieres au Ciel pour un Eſprit infernal. Il prit enfin ſon

parti, il aſſembla les Evêques, & leur avoua tout ce qu'il ſavoit de la fauſſe Éléonore : il le confirma par le récit de la mort du Chevalier, & les conduiſit à la porte du mauſolée, où l'on croyoit fauſſement que repoſoient les cendres de la Ducheſſe. A peine l'eut-on ouverte, qu'une odeur empeſtée s'exhala dans la forêt : lorſque la vapeur fut diſſipée, on entra dans le monument, on vit les débris du cercueil, mais on ne trouva aucun veſtige du cadavre. Richard fit exhumer le Chevalier, & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé : on le fit enterrer une ſeconde fois avec les mêmes cérémonies que la premiere.

Richard, indigné d'avoir paſſé ſept années avec un tel monſtre, réſolut de ne plus ſe marier : il s'enferma dans l'Abbaye de Fécamp, dont il étoit Fondateur, avec trois des Officiers de ſa maiſon, déteſtant le Génie qui l'avoit trompé, mais ne penſant jamais à la maniere dont il s'y étoit pris, ni à la figure qu'il avoit empruntée, ſans ſe ſentir attendri.

CHAPITRE V.

Triomphe de Richard. Il enleve la Princeſſe d'Angleterre à ſon amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.

RICHARD avoit paſſé deux années entieres dans ſa retraite de Fécamp, où il ſe convainquit que ſi les Monaſteres renferment quelquefois de mauvais Religieux, il en eſt dont les mœurs pures l'emportent de beaucoup ſur l'auſtérité tant vantée des Philoſophes de l'antiquité. Il ne ſortit de l'Abbaye qu'à l'occaſion du Tournoi que Charlemagne fit publier dans toute l'Europe. Ce Prince, qui réuniſſoit ſous ſa puiſſance la France & l'Empire d'Occident, & qui pour le bonheur du monde, eût mérité d'en être le Souverain, venoit d'aſſurer au Pape le Gouvernement de Rome. Il voulut célébrer par des fêtes ſon retour dans ſes Etats. Il envoya des Couriers de tous côtés, invita les Chevaliers de tous les pays de venir embellir cette fête, & indiqua Paris ſa capitale pour le lieu du

rendez-vous. Dès que Richard en fut inſtruit, il ſe mit en route, & arriva à Paris en même temps qu'Aymé, Duc de Baviere, Roger, Duc de Danemarck, Olivier & Roland, couſins du Roi Charlemagne, Thierri d'Ardenne, Salomon de Bretagne, Renault de Montauban & ſes trois freres, Charles, Comte d'Alençon, le Comte de Vendôme, le Duc de Bourbon, & l'Amoureux de Galles, qui conduiſoit à ces fêtes la belle Clarice, fille du Roi d'Angleterre. Lorſqu'ils furent tous arrivés, ils allerent enſemble féliciter l'Empereur ſur ſon retour, & ſur les établiſſemens utiles qu'il venoit de faire dans ſa capitale. Charlemagne les reçut avec cet air de bonté & de grandeur dont il accompagnoit toutes ſes actions : il les félicita à ſon tour ſur leurs exploits & ſur la gloire qu'ils venoient acquérir dans les joutes : il fixa le Tournoi au Dimanche ſuivant. Comme les Chevaliers étoient en grand nombre, il fut décidé qu'ils ſe partageroient en deux troupes, & que l'une combattroit contre l'autre. Ce fut le ſort qui en décida. La premiere troupe fut formée de Roger le Danois, du Comte de Pragme, d'Oligier de Vienne ſon couſin, & de pluſieurs autres. Cette troupe devoit tenir les joutes en dedans du camp. Richard ſans peur, Salomon, Duc de Bretagne, les quatre fils du Comte Aimon, Thierri, Seigneur d'Ardenne, le Duc de Bourbon & le Comte d'Alençon, compoſoient la ſeconde troupe.

Le Tournoi commença vers une heure après midi. L'Impératrice-Reine de France ſe plaça ſur un échafaud couvert d'un brocard d'or ; elle étoit accompagnée de pluſieurs Princeſſes ; elle avoit à ſon côté Clarice, dont la beauté attiroit les regards des Chevaliers & des ſpectateurs : derriere les Princeſſes étoient placées les autres Dames de la Cour, toutes magnifiquement parées, mais plus remarquables par leurs attraits que par leur parure.

Les Chevaliers, précédés de leurs Hérauts, couverts de leurs armes étincelantes, firent le tour du camp, en baiſſant leurs lances devant les Dames : comme chacun avoit la ſienne ſur l'échafaud de la Reine, c'étoit à qui montreroit plus de grace & d'agilité. Après cette montre, les Chevaliers rejoignirent leur troupe. Lorſque les Hérauts eurent donné le ſignal, & que les trompettes eurent fait retentir

retentir les airs, Richard qui montoit un cheval de race, qu'il avoit formé lui-même, courut le premier; le brave Roland, l'Hector de ſon ſiecle, courut de ſon côté contre Richard; deux rochers d'égale grandeur qui ſe détachent du ſommet de la même montagne, ne tombent pas avec une rapidité plus égale. Ils ſe frappent, & leurs lances ſe briſent ſur leurs écus. Ils reprennent du terrein, & partent avec plus d'impétuoſité; Richard atteint Roland ſur le heaume, & le déſarçonne. Roland ſe remet; ils reviennent, ſe meſurent, & ſe frappent avec une telle force, qu'ils vont tomber, avec leurs chevaux, à vingt pas l'un de l'autre: leur chûte fut ſi violente qu'ils reſterent à terre preſqu'évanouis & ſans connoiſſance. Chacun des combattans étoit le chef d'un parti. Les Chevaliers qui ne les voyoient pas ſe relever, coururent à eux & leverent leur viſiere; l'air rétablit leurs forces, & ils remonterent ſur leurs chevaux. Olivier, couſin de Roland, prit ſa place, & Salomon, Duc de Bretagne, celle de Richard; Olivier terraſſa & mit Salomon hors de combat. Les joûtes devinrent générales, les deux partis ſe battoient l'un contre l'autre. Gui de Bourgogne & Oger, s'entrechoquerent & tomberent chacun de ſon côté. L'Amoureux de Galles, dont le courage & la force ſembloient doubler par le deſir de plaire à la Princeſſe d'Angleterre, avoit mis hors de combat le vaillant Duc de Bourgogne & le robuſte Comte d'Alençon, moins jaloux dans ce moment de plaire à leurs Maîtreſſes, que d'obtenir l'eſtime de Charlemagne. L'Amoureux de Galles s'applaudiſſoit de ſon triomphe: Richard fut indigné de tant d'orgueil, il réſolut de le mortifier aux yeux de ſa Maîtreſſe; il s'élance contre l'Anglois, & du premier coup le renverſe à dix pas de ſon cheval. Les deux troupes ne ſe ménageoient point: Richard fit des proueſſes incroyables pour forcer le parti qui étoit en dedans, défendu par Roland qui lui oppoſoit une réſiſtance invincible. Richard fait le tour du camp, & tout ce qui ſe préſente à ſes coups, il l'écarte ou l'abat. Tous les Chevaliers le redoutent: par-tout où il paſſe, il eſt comme l'aimant au milieu de la limaille de fer, lorſque leurs poles ſont oppoſés; il regne un grand intervalle entre lui & ſes

ennemis. Enfin l'avantage eſt égal entre les deux Chefs; Richard reçut le prix du Tournoi par les Dames du côté de dehors, & Roland l'obtint de celles du dedans.

Charlemagne loua chaque Chevalier en particulier, il ne mit aucune différence entre les vainqueurs & les vaincus, encourageant les uns & les autres. Il donna un feſtin auquel les Chevaliers, les Seigneurs & les Dames furent invités. La bonne opinion que l'Amoureux de Galles avoit témoigné de lui-même, avoit indiſpoſé Richard: ſoit prévention, ſoit jalouſie, il le vit à regret l'amant de Clarice: le haſard le plaça à table à côté d'elle; Richard lui marqua les attentions & les ſoins les plus empreſſés, Clarice n'y fut point inſenſible.

Richard qui, depuis la trahiſon du Génie, étoit en garde contre la beauté, avoit été ſurpris de celle de la Princeſſe d'Angleterre: la converſation de Clarice, le ſon de ſa voix changerent l'admiration de Richard en un ſentiment plus tendre; avant la fin du repas, il en étoit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été d'Éléonore. Lorgueilleux Anglois étoit placé vis-à-vis: la jalouſie dans le cœur & le dépit ſur le front, il les obſervoit, répondoit à ſon voiſin d'un air diſtrait, & lançoit ſur ſa Maîtreſſe des regards foudroyans. Richard étoit gai, complaiſant, aimable. L'Anglois étoit ſombre, exigeant & ſévere. Richard étoit modeſte, ſembloit ignorer ſon mérite, & parut étonné que Clarice eût entendu parler de ſes exploits. L'Anglois ne ceſſoit de vanter les ſiens, & les exagéroit à ſa Maîtreſſe. Les femmes ont un inſtinct ſingulier pour apprécier les bonnes ou les mauvaiſes qualités de leurs amans. Si leur cœur ſe trompe ſouvent lorſqu'il ſe donne, leur eſprit n'eſt jamais en défaut lorſqu'il nous juge. Le parallele que Clarice fit de Richard & de l'Amoureux de Galles, lui fit voir dans ce dernier tous les défauts qu'elle n'avoit fait qu'appercevoir; la fureur qu'elle voyoit dans ſes yeux, lui fit trouver ces défauts inſupportables. Richard vanta le bonheur de l'Anglois, & loua le choix de la Princeſſe. Elle rougit, & lui dit naïvement qu'elle n'avoit pas été à portée de choiſir, & que le Prince de Galles lui avoit été donné par ſes parens; qu'à la vérité il l'adoroit, mais qu'elle n'avoit jamais pu le ſouffrir.

La fin du ſouper interrompit Richard. Il demanda à la Princeſſe la permiſſion de la ſervir : l'Amoureux de Galles ne tarda point à les joindre. « Chevalier, lui dit-il, vous êtes auſſi preſſant auprès des Belles qu'aux Tournois ; mais il me ſemble que Clarice vous coûtera plus à vaincre que ſon Amant ». Ce bruſque reproche fit rougir Richard, & n'embarraſſa pas moins la Princeſſe. Seigneur Chevalier, répondit l'intrépide Normand, les armes ſont journalieres, vous avez été vaincu aujourd'hui, je le ſerai peut-être demain. Quant à la belle Clarice, je ſens qu'il faudroit être bien téméraire pour oſer entreprendre une telle conquête. L'orgueilleux Anglois prit au pied de la lettre le compliment de Richard. Je ſais ce qu'elle m'a coûté, reprit-il, vous y perdriez vos peines : ainſi, croyez-moi, la France vous offre mille beautés moins difficiles, attaquez-les ; Clarice & moi applaudirons à vos victoires. Clarice, dit Richard, me nommera les cœurs que je dois attaquer, ſouffrez que je la conſulte, & que je lui offre mes ſervices en échange de ſes conſeils. L'Anglois ne répondit rien, prit un air ſombre, & conduiſit Clarice à la Reine qui venoit à eux.

Le lendemain Richard fit demander à la Princeſſe d'Angleterre la permiſſion de la voir. L'Amoureux de Galles, Edouard, en fut informé, il ſe trouva chez Clarice, lorſque Richard y arriva. Tous les trois éprouvoient la gêne la plus cruelle : la Princeſſe ſe ſentoit un penchant ſecret pour Richard, qui, de ſon côté, brûloit pour elle. Les yeux d'un jaloux ſont pénétrans, mais l'orgueil d'Edouard étoit un voile qui le raſſuroit. Il les obſédoit ſans ceſſe, & cette contrainte en irritant les feux de ſon rival, contribua beaucoup à lui enlever ſa Maîtreſſe. Huit jours ſe paſſerent dans cette gêne : Richard enfin profita d'un moment favorable, pour déclarer ſa paſſion à Clarice. Si vous aimiez Edouard, lui dit-il, ſi votre cœur l'eût préféré à d'autres, je n'aurois jamais fait connoître mon amour. C'eſt une déloyauté que de chercher à déſunir deux cœurs que l'amour a joints : il abuſe de l'autorité que vos parens ont ſur vous : il doit en être puni. Clarice héſitoit ; malgré l'amour qu'elle avoit pour Richard, ſa reconnoiſſance pour l'Amoureux de Galles balançoit ſa nouvelle paſſion. Si lorſque vos pa-

rens, reprit-il, vous destinerent à Edouard, ils avoient consulté votre cœur, l'auriez-vous accepté? Non, répondit la Princesse. Eh bien, dit Richard, je vous rends vos droits: vous n'avez rien promis, vous n'avez pas à craindre d'être parjure. Clarice fut si ébranlée par tout ce qu'ajouta Richard, qu'enfin elle l'accepta pour amant. Il lui promit de la délivrer du jaloux qui l'obsédoit, ou du moins de la mettre en état de se choisir librement un époux.

Après que les fêtes eurent pris fin, & que le départ de Clarice fut fixé, Richard qui avoit su adroitement qu'Edouard devoit la reconduire en Angleterre, & la faire passer par la Normandie, partit deux jours avant, ne s'arrêta point à Rouen, & alla s'enfermer dans un Château à dix lieues au-delà, sur le chemin qui conduit à la mer; il ne prit avec lui qu'un Ecuyer, auquel il ordonna de rester dans le donjon du Château, d'observer tout ce qui paroîtroit sur le chemin de Paris, & de l'avertir lorsqu'il verroit une Dame accompagnée de deux Demoiselles montées sur des hacquenées blanches, escortées de onze Chevaliers. Cet ordre donné, Richard s'arma, tint son cheval tout prêt, & attendit l'avis de son Ecuyer. Il fut un jour entier dans cette attente, montant à tout instant au donjon, dans la crainte que l'Ecuyer ne s'endormît, & parce qu'il sembloit qu'en observant lui-même, il les appercevroit plutôt.

Il les vit enfin à une lieue de distance. Edouard marchoit à côté de Clarice, les deux Demoiselles les suivoient, quatre Chevaliers les précédoient, & les six autres fermoient la marche. Richard ne les a pas plutôt apperçus qu'il monte à cheval, prend sa lance & va au-devant d'eux. Dès qu'il est à portée de se faire entendre, il leur ordonne de se retirer & de lui abandonner la Princesse qu'ils conduisent & qui lui appartient. Clarice reconnut aisément la voix du Chevalier. L'Amoureux de Galles, qui ne le remit pas, lui cria: Insensé! qu'elle est ton audace, d'oser seul t'exposer à une entreprise pour laquelle cent comme toi ne seroient pas encore assez forts? C'est ce qu'il faudra voir, repart Richard, en mettant l'épée à la main: Edouard alloit en venir au combat, deux des Chevaliers qui le précédoient l'en empêcherent, & l'un d'eux prit sa place;

mais d'un ſeul coup Richard fit reculer au loin le cheval & celui qui le montoit : le ſecond eut le même ſort. Alors quatre Chevaliers réunirent leurs forces, & baiſſerent leurs lances contre lui. Il les évite avec adreſſe, voltige autour d'eux, frappe l'un à la tête, l'autre à la cuiſſe, un troiſieme dans la viſiere, & enleve le quatrieme de ſon cheval, le précipite à terre, & lui enfonce la tête dans le ſable juſqu'à la poitrine : ſes jambes en s'agitant frappent le cheval de l'Amoureux de Galles, & lui portent dans le poitrail un coup d'éperon qui le met en ſang. Edouard eſt furieux, il reconnoît Richard. La honte & la jalouſie redoublent ſes forces : il court à lui : Richard l'attend. Edouard lui porte un coup d'épée qui eût dû ſéparer en deux le Chevalier & ſa monture ; mais Richard qui voit le coup, le fait gauchir, & l'épée vole en éclats. Richard s'élance ſur lui, le prend d'une main, & de l'autre tient la pointe de l'épée au défaut de l'armure, prêt à la lui plonger dans le ſein, s'il refuſe de ſe rendre. Dans le moment que Richard eſt ainſi occupé, deux Chevaliers couroient ſur lui & alloient le terraſſer ; c'en étoit fait de lui, ſi Clarice ne fût accourue & n'eût détourné leurs lances. A ce moment Edouard qui ſe voit trahi, fait un ſoupir, demande grace à Richard, & lui dit qu'il ſe rend. A peine Richard l'a-t-il quitté, qu'il voit le perfide prendre ſon poignard & le lever ſur le ſein de la Princeſſe : Richard jette un cri, pouſſe ſon cheval, paſſe entre Edouard & Clarice, la ſauve, revient contre l'aſſaſſin, le déſarme, & du même poignard l'étend aux pieds de ſa Maîtreſſe. Il reſtoit encore quatre Chevaliers ; Clarice leur propoſe de ſe retirer, ils refuſent. L'épée de Richard étoit émouſſée, & les Chevaliers l'attaquent à la fois. Une des compagnes de Clarice deſcend de cheval, prend deux épées des Chevaliers étendus ſur le ſable, en donne une à Richard, & garde l'autre en cas d'événement. Le Chevalier attend ſes ennemis de pied ferme ; lorſqu'ils ſont prêts à le frapper, il ſe détourne & paſſe derriere eux. Il ne les frappe pas, mais il porte de ſi rudes coups ſur la croupe de leurs chevaux, que tous les quatre en un clin d'œil ſont emportés à plus de deux cents pas ; deux des chevaux s'abbatirent & expirerent ſur la place ; les deux autres refuſerent d'obéir à la voix & à

l'éperon. Richard ne voulut point profiter de l'avantage qu'il avoit d'être à cheval, il donna le ſien à garder à une des Dames, & ſe préſenta au combat contre les deux Chevaliers qui étoient à pied. Ils rougirent de l'attaquer à la fois; Richard les bleſſa l'un après l'autre, & les laiſſa ſur le ſable; il s'avance vers les deux qui reſtoient : étonnés des prodiges dont ils venoient d'être témoins, ils lui demanderent grace; il la leur accorda; ils ſe rendirent. Richard envoya ordre à ſon Ecuyer de faire enterrer les morts, & de faire tranſporter les bleſſés à Rouen dans ſon Palais.

Alors Richard dit à Clarice qu'il avoit rempli la promeſſe qu'il lui avoit faite, de la mettre à portée de ſe choiſir un époux. Vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore : mais ſi je ne puis vous plaire, ordonnez, j'irai moi-même vous remettre dans les bras de l'heureux époux que vous choiſirez. Clarice lui répondit que ſon choix étoit fait; mais qu'elle dépendoit du Roi ſon pere. Richard la raſſura, & Clarice lui jura qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui. Le Chevalier tomba à ſes genoux, & lui jura à ſon tour une fidélité à toute épreuve.

Quand les morts & les bleſſés furent enlevés, Richard, Clarice, ſes deux compagnes, & les deux Chevaliers priſonniers prirent le chemin de Rouen, où ils furent reçus avec la plus grande joie. Richard eut le plus grand ſoin des bleſſés; il y en eut trois qui guérirent de leurs bleſſures. Peu de jours après Richard convoqua les Etats, & raconta tout ce qui s'étoit paſſé depuis le moment qu'il avoit vu Clarice, juſqu'au combat de l'Amoureux de Galles. Il fut interrompu par un murmure qui s'éleva dans l'aſſemblée. Ce Prince, que Richard croyoit avoir tué, palpitoit encore lorſqu'on ſe diſpoſoit à l'enterrer. L'Ecuyer le ſecourut, & ſes ſoins le rendirent à la vie. Il lui demanda le ſecret le plus inviolable; l'Ecuyer le promit. Edouard fut rétabli en peu de jours; il ſe montra à quelques amis à Rouen. Il leur dit que le Duc ne manquoit pas de ſe vanter de l'avoir tué, mais qu'en cela, comme ſur bien d'autres exploits, il avoit l'art d'en impoſer à la crédulité du peuple.

Lorſque Richard en parlant aux Etats en vint à la mort d'Edouard, ceux qui l'avoient vu ne manquerent pas de ſe récrier. Richard interpella Clarice, elle proteſta qu'elle l'avoit vu tomber à ſes pieds. On fit venir l'Ecuyer qui avoua la vérité. Un inconnu préſenta au Duc une lettre qu'un Anglois qu'il n'avoit jamais vu, lui avoit remiſe, & qui s'étoit embarqué dans le même moment. Le Duc l'ouvre & la lit en préſence des Etats. EDOUARD, PRINCE DE GALLES, à RICHARD, DUC DE NORMANDIE. « Tu » m'as ravi ce que j'avois de plus cher; & comme ſi le titre » de Raviſſeur ne te ſuffiſoit pas pour te déshonorer aux » yeux des Nations, tu te vantes d'avoir donné la mort » à ton rival : je te préviens que je pars; & que, ſi dans » quatre jours tu ne me renvoyes pas Clarice à Londres, » je viendrai avec une puiſſante armée ravager la Norman- » die, t'arracher ta proie, & punir par ton ſupplice ta » perfidie & ton impoſture ».

Après la lecture de cette lettre, Richard dit à ſes ſujets qu'il étoit prêt de ſoutenir, les armes à la main, que tout ce qu'il avoit raconté, à l'exception de la mort d'Edouard, qu'il croyoit certaine, étoit exactement vrai; que s'il avoit beſoin de ſe juſtifier auprès d'eux, il n'y avoit qu'à interroger les Priſonniers. Tout le monde d'une voix unanime s'écria que c'étoit une choſe inutile, & qu'on en devoit croire Richard. Je prévois, ajouta-t-il, que nous allons avoir ſur les bras une guerre ſanglante avec le Roi d'Angleterre, qu'Edouard n'a pas manqué de prévenir. Mon deſſein étoit de vous propoſer Clarice pour Souveraine; vous voyez ſa beauté, & vous avez ſouvent entendu parler de ſes vertus. Elle n'eût aſpiré qu'à faire votre bonheur & le mien : j'aurois pu l'épouſer ſans vous conſulter; mais comme vous êtes chers à mon cœur, c'étoit de vous que je voulois la tenir. La menace d'Edouard eſt une circonſtance qui mérite vos réflexions. C'eſt à vous à délibérer, ſi vous aimez mieux que votre Souverain ſe couvre d'un opprobre qui rejaillira ſur vous, en renvoyant une jeune Princeſſe à des tyrans, ou ſi vous préférez mon honneur & le vôtre à une paix qu'il faudroit acheter par une ignominie. On ne peut

aucun tems à délibérer ; toute l'aſſemblée s'écria ; CLARICE ET LA GUERRE.

Auſſitôt Richard dicta lui-même le Cartel qu'il fit écrire par un de ſes Miniſtres. RICHARD DUC DE NORMANDIE à EDOUARD PRINCE DE GALLES. » Un raviſſeur eſt celui qui, comme toi, abuſe de l'autorité d'un pere injuſte, pour ſe rendre maître d'un » cœur dont il n'eſt pas digne, & auquel il ne laiſſe pas » la liberté du choix. Je n'ai délivré Clarice de ta tyrannie, que pour lui rendre cette liberté ; elle en diſpoſe » en ma faveur ; ſi elle m'eût ordonné de la rendre à » tes vœux, j'aurois reſpecté ſes ordres ; mais pour le » bonheur de mes ſujets elle préfere d'être leur Souveraine à l'honneur de régner un jour avec toi ſur l'Angleterre. Si tu n'avois pas craint de combattre ſeul à » ſeul contre moi, tu n'aurois pas été chercher l'appui » d'une armée. De quelque maniere que tu viennes en » Normandie, je t'y attends. Mes ſujets ſe diſpoſent à » recevoir tes troupes : il n'en eſt aucun qui n'ait ri » de tes menaces ; juge du cas que j'en fais ».

On applaudit à ce Cartel. Richard l'envoya par un Héraut, qui conduiſit en même tems les priſonniers au Roi d'Angleterre. Il étoit déjà prévenu que Clarice acceptoit la main de Richard. Il jura la perte du Duc, & proteſta qu'il auroit Clarice malgré lui. Il avoit déjà donné des ordres pour lever des troupes, Edouard en raſſembloit de tous côtés. Le Roi voulut commander lui-même ſon armée : il fit Edouard ſon Lieutenant Général, & ſous lui le Duc de Northumberland & le Comte de Wicheſter. Tous les Seigneurs Anglois demanderent à l'accompagner. Il fit un armement conſidérable qu'il chargea de toutes ſortes de munitions ; & lorſque tout fut raſſemblé, on s'embarqua, & l'armée Angloiſe deſcendit à Dieppe.

CHAPITRE VI.

Deſcente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille, victoire extraordinaire. Partie de chaſſe. Miroir conſtellé. Etrange avanture de Richard.

LE Roi d'Angleterre fit ſa deſcente ſans obſtacle; Richard ne fit aucun effort pour s'y oppoſer. Il attendit les Députés du Roi, qui le ſommerent de rendre Clarice, s'il ne vouloit expoſer ſon pays à la deſtruction, & ſes habitans à toutes les horreurs de la guerre. Richard répondit qu'il défendroit ſon épouſe juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, & qu'il comptoit aſſez ſur la fidélité de ſes ſujets, pour eſpérer que, tant qu'il en reſteroit, ils ne l'abandonneroient pas.

Richard avoit demandé du ſecours à Roland & à Renaud de Montauban: ils ne purent lui en donner aucun; ils étoient occupés à la guerre que Charlemagne faiſoit contre les Sarraſins, qui, après avoir été chaſſés de la France, y étoient encore entrés, & menaçoient de s'emparer de l'Aquitaine. Le Roi d'Angleterre ſe félicita de leur abſence & crut que ſans eux Richard ne pourroit jamais ſoutenir ſes efforts. Il aſſembla ſon Conſeil, & il fut décidé de profiter du déſordre où l'arrivée des Anglois avoit dû jetter les habitans. Les ennemis étoient campés au-delà de Dieppe. Dès que Richard ſut la réſolution du Conſeil, il ne voulut point les attendre, & marcha vers eux avec audace: il avoit pour maxime qu'à la guerre il faut ſe laiſſer attaquer le moins qu'on peut. Il avoit donné l'aîle droite à commander au Comte de Mortaigne, & la gauche au Comte d'Alençon.

Dans le tems qu'il étoit en marche pour joindre les ennemis, il apperçut au fond d'un valon un jeune homme richement armé ſur un cheval noir de la plus grande beauté. Le jeune Chevalier s'approcha d'un air modeſte, & Richard fut frappé de ſa figure: il lui trouvoit une reſſemblance ſinguliere avec Eléonore, il ſoupira & n'eut aucune mé-

ſiance. Il lui demanda par quel haſard, dans un jour où l'on ſe préparoit à combattre, il ſe trouvoit dans cet endroit écarté. Je ſuis étranger, dit le jeune homme, & n'ai pris aucun parti. Cependant votre valeur m'intéreſſe, le petit nombre de vos troupes, l'abſence de Roland & de Renaud ſur leſquels vous comptiez, l'orgueil du Prince de Galles, me déterminent à vous offrir mon bras; mon ſecours ne vous ſera peut-être pas indifférent; quoique jeune, ces mêmes Renaud & Roland ont daigné m'applaudir quelquefois, je connois l'armée ennemie, la langue angloiſe m'eſt auſſi familiere que la françoiſe; à la faveur de mon armure étrangere, je puis parvenir juſques dans la tente du Roi, & aſſiſter à ſes conſeils les plus ſecrets. Si vous daignez accepter mon ſecours, je vous l'offre, mais à condition que lorſque j'aurai beſoin du vôtre, vous ne me le refuſerez pas dans quelque circonſtance que je me trouve. Richard y conſentit, & le jeune homme l'aſſura que tant qu'ils ſeroient unis, l'armée n'avoit rien à craindre. Richard avoit bien de la peine à concilier l'air modeſte de ce jeune homme avec les proueſſes dont il ſe vantoit.

Le Duc, accompagné du Chevalier inconnu, ſe mit à la tête de ſes troupes. Dès que les deux armées furent en préſence, le jeune Chevalier, avec la permiſſion de Richard, fit donner le ſignal de la bataille par les trompettes; ce bruſque empreſſement, auquel les Anglois ne s'attendoient pas, les étonna. Mais ils furent bien plus ſurpris, lorſque les deux Chevaliers ſe précipiterent au milieu d'eux & abattirent plus de mille hommes en moins d'une demi-heure. Le feu qui dévore un chaume eſt moins prompt à nettoyer un champ. Leurs chevaux étoient comme deux lions. Ils devançoient les ennemis qui prenoient la fuite, & les forçant de revenir ſur leurs pas, les fugitifs faiſant face à ceux qui vouloient fuir, les choquoient, ils s'embarraſſoient les uns les autres, & ne ſongeoient point à ſe défendre. Il n'y eut pas un ſeul coup de leurs épées qui portât à faux. A la faveur de ces deux Héros, les Normands pénétrerent dans les lignes des ennemis, & les envelopperent de tous côtés. Edouard eſſaya de les rallier & de former une colonne qui fît face de tous côtés. Les Chevaliers s'apperçurent

de cette manœuvre, ils l'attaquerent de front, pénétrerent juſqu'au centre, & ouvrirent un paſſage aux Normands qui diſſiperent cette maſſe énorme. Le Chevalier inconnu rencontra le Roi d'Angleterre, il voulut le conduire à Richard : il lui propoſa de ſe rendre ; ce Prince ne lui répondit que par un coup d'épée, le jeune Chevalier l'abbatit à ſes pieds d'un coup de la ſienne. De ſon côté Richard avoit rencontré le Prince de Galles, qui cherchoit à l'éviter. Pour cette fois, lui dit le Duc, je t'ôterai le moyen de me démentir, quand on publiera que je t'ai tué ; auſſi-tôt il lui abbat la tête d'un revers, & ordonne qu'on la mette au bout d'une pique & qu'on la porte à Rouen.

Dès que le bruit de la mort du Roi fut répandue dans ſon armée, & qu'on vit la tête du Prince de Galles, les Anglois prirent la fuite avec précipitation, & pluſieurs ſe noyerent en s'embarquant, croyant avoir toujours les Chevaliers à leurs trouſſes. L'Inconnu en les voyant fuir les défioit ; ſa voix les faiſoit fuir encore plus vîte. Enfin ils diſparurent, & leur camp reſta tout entier au pouvoir des Normands, ſans que les Anglois euſſent emporté un ſeul pavillon.

Le Chevalier inconnu vint rejoindre Richard, & lui demanda s'il étoit content de ſon ſervice. Le Duc le combla d'éloges & de témoignages de reconnoiſſance. Il le pria de lui dire qui il étoit, & ce qu'il pourroit faire pour lui. Me tenir votre parole, lui dit l'Inconnu ; quant à mon nom, c'eſt un ſecret qui n'eſt pas en mon pouvoir de vous dire. Richard vouloit l'amener à Rouen & lui donner des fêtes, l'Etranger le remercia, il lui promit qu'ils ſe reverroient, gagna la forêt, & diſparut.

Le Duc, accompagné des Chevaliers & des Seigneurs de ſa Cour qui s'étoient le plus diſtingués à la bataille des Anglois, rentra dans Rouen au milieu des fêtes & des acclamations du peuple. Clarice vint au-devant de lui, ſa joie étoit altérée par la douleur qu'elle avoit de la mort du Roi ſon pere. Elle avoit appris qu'un Inconnu, qui avoit voulu le faire priſonnier l'avoit tué. Richard qui n'en vouloit qu'au Prince de Galles, & qui eût deſiré que le Roi ſe fût porté à un accommodement, le pleura

avec elle & la conſola peu-à-peu. Le Trône d'Angleterre fut occupé par la Reine qui fit ſa paix avec Richard, & qui l'aima comme ſon fils.

Peu de jours après la bataille, Richard voulut donner à ſa femme le plaiſir de la chaſſe. Le rendez-vous étoit au milieu de la forêt. Lorſque les Chaſſeurs furent aſſemblés, le Duc s'apperçut que ſes chiens étoient haraſſés & couverts de bleſſures. Il s'en plaignit à ſes Officiers, qui lui dirent qu'il y avoit un gros ſanglier blanc qui ravageoit la forêt, & qui attaquoit également les bêtes fauves & les chiens. Richard ſe propoſa de le chaſſer; ſes piqueurs lui dirent que ce ſanglier appartenoit aux Fées Gloriſandre & Eglantine, qui avoient pris ſoin de l'élever dans leur parc; il s'étoit échappé depuis quelque tems, & les Fées avoient promis une récompenſe magnifique à celui qui le leur ameneroit en vie. Richard alla lui-même chez les Fées, leur demanda la permiſſion de chaſſer leur ſanglier, & leur promit de le leur ramener. Elles furent ſenſibles à l'attention de Richard, & le remercierent de ſes ſoins, quoiqu'ils fuſſent inutiles, parce qu'il étoit dans la deſtinée de cet animal de ne pouvoir être pris que par un Duc de Normandie né d'une Chrétienne & d'un Sarraſin. Richard fut fâché de cette circonſtance; n'entreprit point la chaſſe du ſanglier, offrit ſes ſervices aux Fées, & ſe retira. Elles lui firent préſent d'un petit miroir de poche conſtellé, qui avoit la vertu de détruire les enchantemens. Elles lui apprirent la maniere de s'en ſervir. Quoiqu'on ne chaſsât pas le ſanglier blanc, la Ducheſſe ne fut pas moins ſatisfaite de ſa partie de chaſſe.

Le Duc s'étoit beaucoup fatigué. Il étoit dans le plus profond ſommeil, lorſque vers minuit il fut éveillé en ſurſaut: ſa porte s'ouvre, & le Chevalier inconnu, qui l'avoit ſi bien ſecondé le jour de la bataille de Dieppe, ouvre ſes rideaux. Richard, lui dit-il, je viens vous ſommer de votre parole: il n'y a pas un moment à perdre, armez-vous & ſuivez moi. Richard avoit quitté ſon lit avant que l'Etranger eût ceſſé de parler. Lorſqu'il fut armé il lui demanda où il falloit le ſuivre. A une avanture, dit l'Inconnu, où vous pourriez bien perdre le beau titre de Chevalier ſans peur que tout le monde vous donne. J'y perdrai plutôt

la vie, reprit Richard, j'ai été tourmenté par des lutins, tracaſſé pendant ſept ans par ma femme, qui étoit un vrai démon; j'ai danſé avec les Hellequins, je me ſuis battu avec les Chevaliers les plus renommés, rien de tout cela ne m'a effrayé. Nous verrons, interrompit le jeune homme, ſuivez-moi.

Richard ſuivit ſon conducteur dans la forêt; ils y trouverent douze Chevaliers qui ſe préparoient à combattre, & qui s'exerçoient en attendant le jour. Richard demanda qui ils étoient. Des Paladins, répondit l'Etranger, qui ne craignent guere votre intrépidité, & qui certainement vous feront trembler. Jeune homme, s'écria Richard, ſais-tu que tu me donne envie de les attaquer, pour te prouver que je ne les crains pas? Il n'eſt pas tems encore, lui dit l'Inconnu, réſervez votre courage pour une meilleure occaſion.

Toute la vengeance que la Fée Minutieuſe vouloit tirer de Richard conſiſtoit à lui faire perdre ſon nom d'intrépide; le Génie Brudener s'y étoit engagé, mais ſes ruſes & ſes efforts avoient toujours échoués. Il avoit réſolu cette nuit de venir à bout de ſon entrepriſe. Lorſque Richard & le Génie, car l'Inconnu étoit Brudener lui-même, furent bien enfoncés dans la forêt, un Ecuyer, d'une figure hideuſe & portant une torche dans chaque main, paroît & s'écrie: Que tardes-tu? Le grand Nazomega t'attend. Ce Chevalier fanfaron, qui doit te ſervir de ſecond, pourquoi ne l'amenes-tu pas? Ne devois-tu pas prévoir qu'il ſeroit auſſi effrayé que toi, lorſque tu lui propoſerois de combattre contre nous? Richard pouvoit ſe modérer à peine: laiſſe-moi faire, dit-il à ſon conducteur, tu vas voir rouler ſa tête ſur le ſable. Le jeune homme l'arrêta; Richard dit à l'Ecuyer: rends grace au mépris que j'ai pour toi, ſi tu reſpires encore; mais vas dire à celui qui t'envoie, que, fut-il eſcorté de l'enfer, je le combattrois. Eh bien, reprit le hideux Ecuyer, en ſecouant ſes torches, & en riant, ſuivez-moi. A peine ont-ils fait quelques pas, que les arbres qui les environnent ſe courbent, éclatent, & que toute la forêt ſemble crouler ſur leurs têtes. L'Ecuyer avec une de ſes torches met le feu à une feuille, & dans l'inſtant Richard

ſe trouve ſous une voûte de flamme. Il voit à chaque branche un glaive ſuſpendu : un vent violent agitoit ces glaives qui s'entrechoquoient. Le jeune Chevalier paroiſſoit tranſi de peur. Que crains-tu, lui dit Richard, courons-nous plus de danger ici qu'au centre des colonnes Angloiſes ? Avons-nous à perdre aujourd'hui une vie de plus qu'en un jour de bataille ? Cet Ecuyer t'annonçoit un combat, où donc ſont nos adverſaires ? Quel eſt le juge des joûtes à qui nous devons nous adreſſer ? A peine a-t-il parlé, qu'un coup de foudre frappe un arbre voiſin, fend l'écorce & en fait ſortir un démon d'une taille prodigieuſe ; il n'avoit qu'un œil placé au milieu de la poitrine ; il avoit dix oreilles & point de mains ; il n'avoit rien qui pût déſigner ſon ſexe : une balance étoit ſuſpendue devant lui ; à ſes pieds étoit un tas de couronnes & un glaive. l'Ecuyer conduiſit les deux Chevaliers devant le démon. Nazomega parut en même tems ; il accuſa le jeune Chevalier d'avoir violé ſa fille, & Richard d'avoir aſſaſſiné le Roi d'Angleterre après avoir enlevé Clarice. Nazomega offrit la preuve de tous ces faits. J'ignore, dit Richard, ſi ce jeune homme a violé ta fille, mais je ſais que tu ments lorſque tu avances que j'ai tué le Roi d'Angleterre, & que j'ai enlevé Clarice. Le Roi a péri en brave guerrier, par les mains d'un guerrier plus brave que toi, & Clarice m'a choiſi librement pour époux : quiconque dit le contraire ment, & je ſuis tout prêt à le lui prouver à pied & à cheval & avec telles armes qu'il jugera à-propos. Nazomega parut furieux ; il demanda au Juge de leur octroyer le champ de bataille, qui fut accordé dans l'inſtant. Il jetta ſon gantelet ; Richard alloit le relever, lorſque le Chevalier le prit, en repréſentant au Duc qu'il s'étoit offert pour ſecond, & que n'ayant pas d'autre adverſaire, il ne devoit combattre que dans le cas où le premier tenant ſeroit vaincu. Richard ſe plaça à côté du Juge pour être ſpectateur du combat.

Nazomega étoit d'une taille giganteſque ; ſes yeux étoient rouges & étincelans, ſon nez avoit la forme d'une trompe d'éléphant, étoit d'une groſſeur énorme, & alloit ſe perdre ſous ſon menton. Sa tête pointue étoit chauve d'un côté & couverte d'une forêt épaiſſe de cheveux de

l'autre : toute ſon armure étoit d'un criſtal de roche très-poli ; il étoit monté ſur une écreviſſe, qui depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, avoit une toiſe & demi, ſes antennes avoient quinze pieds. On propoſa au Chevalier le choix entre une monture ſemblable & ſon cheval, il préféra la derniere. Ils prirent du terrein, le Chevalier s'élança ſur ſon adverſaire : Nazomega qui avoit arraché une des antennes de l'écreviſſe, & qui s'en ſervoit au lieu de lance, l'attendit de pied ferme. Le Chevalier rompit ſa lance ſur l'écu du Géant ; & tandis qu'il ſe retournoit pour prendre du terrein, l'écreviſſe ne fit qu'étendre ſa jambe, ſaiſit le Chevalier avec ſa pince, l'enleve de deſſus ſon cheval & le terraſſe. Le Chevalier demanda grace & s'avoua vaincu : qu'on le garde, dit Nazomega, & qu'on le donne demain à mon écreviſſe après ſon avoine.

Richard monte à cheval & prend du terrein, il entend un coup de tonnerre, & voit auſſi-tôt la voûte enflammée vomir de toutes parts des démons qui voltigent, & qui prennent leurs places pour être témoins du combat. Nazomega pique ſon écreviſſe qui ne fait que s'appuyer ſur ſes pattes de derriere, & joint le Duc : Nazomega lui porte un coup d'antenne, elle ſe briſe contre ſes armes Le Monſtre met l'épée à la main, Richard ne demande pas mieux ; il apperçut la monture de Nazomega qui levoit la pince ; le Duc ſe retourne à propos & la coupe d'un revers, il en revint auſſi-tôt une nouvelle ; alors le combat devint furieux, les coups tomboient ſur leurs héaumes comme la grêle : Nazomega en portoit de ſi terribles, que le plus dur rocher eût volé en éclats. Richard eût dû périr mille fois, mais il ne ſentoit rien ; il paſſa deux ou trois fois ſon épée au travers du corps de ſon adverſaire, qui ne s'en portoit pas plus mal.

Ce combat fut interrompu par l'arrivée des douze Chevaliers que Richard avoit rencontrés dans la forêt. Deux étoient montés ſur des tigres, deux ſur des léopards, les deux autres ſur des lions, les deux qui ſuivoient ſur des rhinoceros, deux ſur des dromadaires,

& les deux derniers ſur des chevaux aîlés. Richard ſe vit attaqué à la fois par ces douze combattans, plus épouvantables par leurs figures que par les animaux qu'ils montoient. Leurs yeux paroiſſoient immobiles & dardoient des rayons qui éblouiſſoient Richard. Il ne s'effraya de rien, il ſe jetta au milieu d'eux, & les mit tous hors de combat. Alors Nazomega dit à Richard, tu l'emportes; mais ſais-tu pour qui tu te bats, c'eſt pour ton Génie perſécuteur, le même que tu as épouſé ſous le nom d'Éléonore, & qui t'a ſi bien ſecondé dans la bataille contre les Anglois. Comment, traître! s'écria le Duc, tu voudrois me perſuader que ce brave Chevalier eſt un Génie, un Enchanteur, un Démon. Tu ments, & je ſuis prêt à te prouver qu'il eſt le plus vaillant de tous les Chevaliers que j'ai vus. Homme téméraire, reprit Nazomega, ſais-tu contre qui tu combats? Sans doute, dit Richard, contre des Faux-monnoyeurs & des Brigands déguiſés qui dévaſtent ma forêt. Tu te trompes, répondit le Chevalier au nez courbé, c'eſt contre des Démons que ce Génie a évoqués des enfers. Je ne ſais quel eſt ſon deſſein, il nous raſſemble ici pour te combattre juſqu'à ce que tu avoues que tu as peur. Oh! parbleu, vous combattrez trop longtemps, lui dit-il; car de ma vie je n'ai menti, ni je ne mentirai. S'il eſt un Génie, comme vous le dites, pourquoi l'avez-vous terraſſé? Pourquoi étoit-il tranſi de peur quand il a combattu! Pour t'effrayer toi-même, répondit Nazomega. N'importe, dit Richard, quel qu'il ſoit, je le regarde comme très-vaillant & très-loyal, & je ſuis ici pour le ſoutenir. Chevalier obſtiné, reprit Nazomega, ſais-tu qu'il y va de ta vie, & que quiconque oſe lutter avec nous doit ſuccomber à la fin; crois-moi, ſoumets-toi, rends-moi les armes, fléchis le genou devant le grand Juge, & nous te laiſſerons aller, auſſi bien as-tu beſoin de repos. Richard ne réplique au harangueur que par un grand coup d'épée par le nez. Leur combat recommence; mais Richard voyant que les coups qu'il porte à ſon adverſaire, ne lui font aucun mal, & enfin convaincu qu'il ſe bat contre les Démons, tire adroitement

adroitement de ſa poche le miroir que lui avoient donné les Fées Eglantine & Gloriſandre, l'attache à ſon héaume, & à meſure que les objets enchantés ſe peignent dans la glace, ils diſparoiſſent. Les Démons reſterent immobiles; leurs corps phantaſtiques s'évaporerent dans les airs, & leur eſprit rentra dans les demeures ſombres: les feux qui formoient la voûte du champ de bataille parurent un brouillard léger qui tomba en roſée, & Richard ſe trouva ſeul avec le Chevalier inconnu.

Il y avoit vingt-quatre heures que le charme duroit, & que Richard combattoit; il étoit une heure après minuit. Lorſqu'il eut détruit l'enchantement, il s'adreſſa au jeune Chevalier. Puiſqu'il n'y a plus de combattans, lui dit-il, il eſt temps que je me retire, à moins que je ne puiſſe vous ſervir encore: en attendant, dites-moi ſi tout ce que m'a dit ce phantôme au grand nez, eſt vrai ou faux? Je vois bien qu'il y avoit de l'enchantement; mais ſeroit-il poſſible que je me fuſſe battu tout un jour contre le Diable? Eſt-il vrai que vous le ſoyez vous-même? Le faux Chevalier lui avoua qu'il avoit promis à la Fée Minucieuſe de la venger: il lui raconta l'hiſtoire de l'antipathie qui régnoit entre elle & la famille de Richard depuis le mariage du Duc Hubert, les efforts inutiles de différens Génies contre Hubert & ſon épouſe; contre Robert, & enfin les moyens qu'il avoit imaginés lui-même, pour faire perdre à Richard ſa réputation de Chevalier ſans peur. Vous me faites une injure cruelle, lui dit-il, en me confondant avec les Démons que vous avez combattus. Ces eſprits ſubalternes ſont ſoumis à nos ordres, un pouvoir ſuprême les oblige à nous obéir malgré eux-mêmes; je les ai évoqués, & c'eſt moi qui leur ai preſcrit tout ce que vous venez de voir; ſans votre taliſman, j'aurois pouſſé les choſes plus loin.

Tout ce que diſoit le Génie étoit nouveau pour Richard; il lui expliqua l'origine des Génies, des Fées, des Sylphes, des Eſprits aëriens, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes. Les Génies ont un art d'enſeigner & d'inſtruire avec une ſi grande facilité, qu'un mot leur ſuffit pour mettre un homme au fait du ſyſtême le

plus compliqué. Richard, après un quart-d'heure d'inſtruction, en ſavoit autant que Brudner lui-même, & c'eſt, dit-on, d'un deſcendant du Duc, que le Comte de Gabalis avoit appris les ſecrets qu'il eut l'imprudence de communiquer à un certain Abbé babillard, qui en fit part au public : on a depuis porté l'indiſcrétion juſqu'à les mettre ſur les trois théâtres de Paris.

Quelques promeſſes, dit le Génie au Duc, que j'aie faites à la Fée Minucieuſe de la venger, je vois bien qu'il m'eſt impoſſible de réuſſir ; je ne ſais quel eſt le Génie, qui vous protege, il eſt ſupérieur à moi : au ſurplus, quand il ne le ſeroit pas, votre valeur & votre caractere m'attachent à vous pour toujours : je ſais que j'ai tout à craindre de la Fée Minucieuſe, mais il en arrivera ce qu'elle voudra ; comptez ſur moi dans toutes les occaſions où je pourrai vous être utile. A ces mots, le Génie & le cheval diſparurent. Richard ſe trouvant ſeul, réfléchit ſur tout ce qui venoit de ſe paſſer, & conjectura que la plupart des événemens, dont les Philoſophes ſe donnoient tant de peines inutiles pour découvrir les cauſes, n'en avoient d'autres que les Enchanteurs & les Génies. Il ſe retira dans ſon palais où ſon épouſe l'attendoit avec impatience : il lui raconta ſon combat, elle frémiſſoit à chaque mot, & ne comprenoit pas comment ſon mari n'en faiſoit que rire.

CHAPITRE VII.

Combats & victoires multipliés de Richard. Bataille contre les Sarraſins. Hiſtoire de Henriette & d'un Chevalier François.

RICHARD s'occupoit à Rouen du bonheur de ſon peuple dont il partageoit l'amour avec Clarice ; elle adoroit ſon époux qui s'étudioit toujours à lui donner des preuves de ſa tendreſſe. Deux enfans furent les gages qu'ils ſe donnerent de leur amour. Il en deſtina un à lui ſuccéder au trône d'Angleterre, & l'autre au Duché de Normandie. Il ne conſulta pour leur éducation ni les Courtiſans, ni les Philoſophes ; il ne conſulta que la nature, & n'enviſagea que leur deſtination. Il les éloigna également de la vie molle des Grands, & de la trop grande application aux ſciences abſtraites : il aimoit & reſpectoit les Savans, mais il croyoit qu'un Roi n'avoit beſoin que d'être éclairé ſur l'utilité des ſciences : il voulut que ſes enfans connuſſent aſſez les arts pour récompenſer ceux qui les faiſoient fleurir dans leurs Etats, & pour n'être pas la dupe des Charlatans. Il ſe réſerva le ſoin de former leurs cœurs par l'exemple de ſes vertus ; il étoit perſuadé que les leçons de la morale ne germent preſque jamais quand elles tombent ſur un caractere naturellement pervers, ou qu'on n'a pas eu ſoin de le diſpoſer dès l'âge le plus tendre.

Le Duc de Normandie ſe livroit à ces devoirs importans, plus eſſentiels à la félicité publique, & plus honorables pour le Souverain, que les faits d'armes les plus éclatans, lorſque Charlemagne apprit que les Sarraſins que Charles-Martel avoit éloigné des frontieres de la France, menaçoient encore l'Aquitaine. Charles ne voulut point leur donner le temps d'exécuter leur entrepriſe. Pour les prévenir, il réſolut de les attaquer lui-même ſur leurs propres foyers. Il envoya des Hérauts dans toutes les Provinces & chez tous ſes Feudataires : il invita tous les Chevaliers François & tous ſes alliés, de ſe rendre au

près de lui pour partir en même temps : il manda au Comte de Toulouſe, qu'ayant aſſigné les plaines qui entourent ſa capitale, pour le rendez-vous général des troupes, il les y attendît pour les recevoir, & que tous les Chevaliers qui devoient accompagner leur Roi dans l'expédition des Sarraſins, y arriveroient dans peu de jours avec lui.

Lorſque l'invitation de Charlemagne fut parvenue à Richard, il écrivit au Roi qu'il ſe rendroit à Paris auſſitôt qu'il auroit fait avertir les Comtes d'Alençon, & de Mortaigne & de Caën, à chacun deſquels il donna trois cents Gendarmes à conduire, outre ceux qu'ils avoient ſous leurs ordres : il ſe joignit encore à eux à un grand nombre de Chevaliers. Cette troupe ſe mit en marche quelques jours avant le départ de Richard : lorſqu'il comprit qu'ils étoient près d'arriver, il ſe couvrit de ſes plus belles armes ; rien n'étoit comparable à leur éclat & à leur bonté, que leur magnificence. Un jeune homme d'une beauté ſurprenante, qu'il avoit rencontré quelque temps avant au milieu de la forêt, les lui avoit remiſes. C'étoit ſans deſſein que Richard s'arma ; il monta à cheval, & ne prit qu'un Ecuyer avec lui. Il arriva le lendemain dans la forêt Royale, à environ une lieue de Paris, & s'y cacha dans l'endroit le plus épais.

Dès que le jour eut paru, Richard fit parer magnifiquement ſon Ecuyer, & l'envoya vers Charlemagne, avec la plus ſévere défenſe de dire ſon nom. L'Ecuyer trouva le Roi environné de douze Pairs, des Chevaliers & des Barons : il dit au Roi. Sire, dès que vos ordres ont été connus du Chevalier mon maître, il a mis la plus grande diligence à les remplir : il eſt dans la forêt Royale ; & avant que de venir à votre Cour, il deſireroit d'éprouver ſon courage contre quelqu'un de vos Chevaliers, ſoit à la lance, ſoit à l'épée. L'Ecuyer demanda permiſſion pour ſon maître de défier les Chevaliers qui étoient préſens.

Olivier, Comte de Vienne, accepta le défi, & dit à l'Ecuyer qu'il pouvoit annoncer à ſon maître, quel qu'il fût, que puiſqu'il deſiroit combattre, il pouvoit être aſſuré qu'il trouveroit dans la forêt un rival qui tâcheroit de ſe rendre digne de lui. L'Ecuyer alla porter cette réponſe à Richard. Olivier le ſuivit de près, armé d'une lance

à toute épreuve. Dès qu'il parut dans la forêt, il trouva Richard qui attendoit, prêt à combattre contre le premier qui ſe préſenteroit. Après s'être ſalués, ils prirent du terrein & s'élancerent l'un contre l'autre, avec la rapidité d'un aigle qui fond ſur ſa proie. Quoique la lance d'Olivier eût été éprouvée, l'effort avec lequel il frappa Richard, & la bonté de l'armure de celui-ci, la fit voler en éclats. Richard fut ébranlé du coup, il ſe remit : Olivier lui oppoſa vainement ſon écu ; la force qu'il mit à lui réſiſter ne ſervit qu'à accélérer ſa chûte ; il tomba renverſé par-deſſus la croupe de ſon cheval, qui fut ſi épouvanté, qu'il abandonna Olivier. Ce Chevalier ſe releva tout honteux ; & après que ſon Ecuyer lui eut ramené ſon cheval, & raſſemblé les pieces de ſa lance, ils repartirent : Olivier revint à la Cour de Charlemagne, & raconta avec franchiſe ce qui venoit de lui arriver.

Oger, le Danois, ne put entendre de ſang-froid le récit de ce combat, il ſe propoſa de venger Olivier. Il s'arma & partit pour la forêt Royale. Richard s'attendoit bien que la défaite d'Olivier lui ſuſciteroit un nouvel adverſaire : il étoit à l'entrée de la forêt, ils ne s'apperçurent pas plutôt, qu'ils ſe mirent à combattre. Oger porta un coup ſi terrible, qu'il renverſa le cheval de Richard ſur ſa croupe ; mais il ſe releva auſſi-tôt, & Richard furieux porta un coup de lance à Oger qui le jeta ſur la pouſſiere & lui fit perdre connoiſſance : après s'être remis, il remonta ; & ne voyant plus paroître ſon adverſaire, qui s'étoit retiré dans la forêt lorſqu'il avoit vu tomber Oger, il s'en retourna tout affligé à la Cour. Olivier vint au-devant de lui, & le voyant triſte & rêveur, il lui demanda des nouvelles du combat. Mon cher couſin, lui dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher, je n'ai pas été plus heureux que vous.

Oh ! parbleu, nous verrons, dit Roland, qui ſera le plus fort ; il y aura bien du malheur ſi je ne venge l'un & l'autre. Il ordonne auſſi-tôt à ſon Ecuyer de lui amener ſon cheval, & de lui apporter ſon écu & ſa lance. Il brûloit d'impatience d'en venir aux mains ; il s'avança dans la forêt avec joie, dans l'eſpérance d'y trouver un Chevalier digne de lui. Richard reconnut

Roland à ſa marche fiere & rapide. Il alla à ſa rencontre, & régla le pas de ſon cheval ſur celui de ſon adverſaire. Ils ſe frapperent en même temps, &, comme deux corps également ſolides lancés l'un contre l'autre avec la même rapidité, ils reculerent avec la même vîteſſe. Richard fut renverſé ſur la croupe de ſon cheval & ſe retint; mais Roland avoit fait un ſi grand effort, qu'il tomba par terre avec le ſien, qu'il eut beaucoup de peine à faire relever. Il y remonta à l'aide de ſon Ecuyer : il chercha par-tout ſon ennemi, faiſant retentir la forêt de ſes cris : c'étoit la premiere fois qu'il lui arrivoit d'être vaincu, il vouloit ſe venger. Richard, qui ne combattoit que pour faire connoître ſa valeur, & à qui il ſuffiſoit d'avoir l'avantage ſur ſes rivaux, diſparut au moment que Roland fut par terre, & crut inutile de recommencer un combat qui pouvoit finir par la mort de l'un ou de l'autre.

Charlemagne ne put s'empêcher de rire en voyant la fureur de Roland : cependant il le conſola, & ſe félicita avec lui d'avoir à ſon ſervice un Chevalier auſſi brave. Il falloit être bien téméraire pour oſer, après la défaite de Roland, tenter de ſe battre avec ce Chevalier inconnu : mais plus cette victoire paroiſſoit ſurprenante, & plus on s'obſtinoit à la croire un effet du haſard. Le Duc de Bretagne voulut s'en convaincre par lui-même : il court à la forêt. Richard l'attendit de pied ferme, & dédaignant de prendre l'eſſor, il n'oppoſa au Duc que ſa propre réſiſtance, & ſemblable à un balon pouſſé contre un rocher, le Duc alla tomber à dix pas, & ſe démit la cuiſſe. Richard au déſeſpoir de cet accident, deſcend, & avec le ſecours de leurs deux Ecuyers, il le fit tranſporter à Paris.

Gui de Bourgogne ſuccéda au Duc de Bretagne; excepté qu'il ne ſe démit pas la cuiſſe, il ne fut pas plus heureux. Thierri d'Ardenne, qui avoit prévu la défaite de Gui, étoit parti peu d'heures après lui : il le rencontra qui s'en retournoit tout honteux. Il ne ſe découragea point; il diſoit en lui-même, ſi ce Chevalier inconnu a abbattu Roland, que perſonne n'avoit pu vaincre, pourquoi ne puis-je pas eſpérer que le même haſard me ſervira contre lui auſſi heureuſement. Le haſard fut inexorable, Thierri

s'en retourna avec une bleſſure au bras : il eut la gloire de n'être pas terraſſé.

Une noble émulation piqua les autres Chevaliers : Renaud de Montauban voulut en eſſayer ; il me terraſſera peut-être comme les autres, diſoit-il, que m'importe ? je n'en ſerai pas moins brave, & il en ſera plus digne de ſervir Charlemagne avec nous. Ce que Renaud avoit prévu arriva : après être revenus trois fois l'un contre l'autre avec un égal avantage, Richard déſarçonna Renaud, dont le cheval épouvanté l'emporta dans la forêt. Après Renaud, ſe préſenterent ſucceſſivement Guerin de Lorraine, Geofroi de Bordeaux, Noël, Comte de Nantes, Lambert, Prince de Bruxelles, Geofroi, Comte de Friſe, Samſon de Picardie, & pluſieurs autres Chevaliers qui furent tous abbatus.

Charlemagne, étonné de la valeur de l'inconnu, ne dédaigna pas de jouter avec lui : il part avec un ſeul Ecuyer, entre dans la forêt, & le défie. Richard, averti par ſon Ecuyer que c'étoit le Roi, abbat ſa lance, & la briſe contre terre en mille pieces ; deſcendant enſuite de ſon cheval, il met un genou à terre, leve la viſiere de ſon caſque & ſe nomme. Le Roi l'embraſſa, & lui confirma le titre d'intrépide : Charlemagne le conduiſit à Paris, & le préſenta à tous les Chevaliers, qui le reçurent avec les témoignages de la plus vive amitié.

Peu de jours après, les troupes de Normandie, de Picardie, de l'Iſle de France, s'étant rendues à Paris, le Roi ſe mit en marche avec ſes Chevaliers : ils allerent rejoindre le reſte de l'armée qui les attendoit dans les environs de Toulouſe. Lorſqu'ils furent réunis, l'armée de Charles ſe montoit à plus de cent mille hommes : elle traverſa les Pyrennées & ſe rendit en Eſpagne. Charles rencontra les Sarraſins ſur les frontieres de ſes Etats : il les força de reculer, leur enleva Hueſcar, Barcelonne, Gironne, Pampelune, & pluſieurs autres places, qu'il remit à Alphonſe, Roi d'Eſpagne. Ses Chevaliers ſe diſtinguerent par des exploits incroyables, & Richard fit des prodiges de valeur, qui ſont trop connus dans les faſtes Eſpagnols, pour les rapporter ici. Je dirai ſeulement qu'un des Généraux de l'armée ennemie promit à celui qui prendroit Richard

en vie, de lui donner autant d'or que Richard en peſeroit, & à celui qui, ne pouvant le prendre vivant, le tueroit, de lui donner la moitié de cette ſomme. Richard, un jour de bataille, prit lui-même ce Sarraſin, exigea de lui les deux récompenſes qu'il fit diſtribuer à l'armée de Charlemagne, & renvoya ſon priſonnier.

Après la conquête d'une partie de l'Eſpagne ſur les Sarraſins, Charlemagne s'en retournoit avec ſes Chevaliers; Richard les devançoit. Dans un village en deçà des Pyrennées, il mit fin à une aventure des plus extraordinaires: il rencontra devant la porte d'un château une foule de peuple, qu'un Chevalier, armé de toutes pieces, s'efforçoit d'écarter. Richard demanda pourquoi tout ce peuple vouloit entrer dans le château malgré cet homme qui paroiſſoit en être le Seigneur. On lui dit que tout le village étoit infecté de l'odeur du cadavre d'un rival qu'il avoit fait mourir dans un ſouterrein dépendant du château, où il retenoit auſſi ſa femme. Richard épouvanté de ce ſupplice horrible, & frappé de la puanteur du cadavre, malgré le grand éloignement, s'approche du Chevalier, & lui dit: homme déloyal, permets dans l'inſtant à ce peuple d'aller enterrer la victime de ta cruauté, & délivre ton épouſe du ſupplice abominable que tu lui fais ſouffrir. Si ta jalouſie te portoit à lui donner la mort, pourquoi prolonger ſa vie dans les tourmens? on peut excuſer l'effet d'un premier mouvement dans un cœur ſenſible & vivement irrité, mais une vengeance lente & réfléchie, n'eſt qu'un long aſſaſſinat, ou plutôt un tiſſu d'aſſaſſinats & de meurtres. Celui qui poignarderoit injuſtement cent hommes en un jour, ſeroit ſans doute plus coupable envers la ſociété, mais moins criminel envers ſoi-même, que l'homme atroce qui mettroit cent jours à faire expirer un ſeul homme dans des tourmens continuels.

Le Chevalier écouta Richard de ſang-froid, & lui dit: Si vous étiez à ma place, peut-être porteriez-vous plus loin votre vengeance. Avant que de me condamner, il falloit m'entendre. Richard le pria de lui raconter le ſujet qui le portoit à ces extrémités. Le Chevalier commença ainſi:

Chevalier, ainſi que toi, d'une Maiſon illuſtre & d'une

fortune conſidérable, eſtimé à la Cour, aimé de mes vaſſaux, & ne m'occcupant que du ſoin de ſoulager les malheureux; tous les jours que mon devoir ne m'attachoit point à la Cour, je les paſſois dans mes terres, encourageant ceux qui les cultivoient, par mes bienfaits, & vivant avec eux comme avec mes enfans : j'étois jeune; un de mes Fermiers à qui j'avois donné ma confiance & qui la méritoit, eut une fille. Je me chargeai de ſon éducation, je la confiai à une femme reſpectable ma parente; elle tâchoit de lui inſpirer toutes les vertus de ſon ſexe, il ſembloit que la jeune éleve allât au-devant de ſes leçons : les plus heureux talens ſe développerent dans la jeune Henriette; beauté, graces, voix ſéduiſante, eſprit vif & pénétrant, mémoire prodigieuſe, dextérité ſurprenante, aptitude la plus grande à apprendre & à concevoir tout ce qu'on lui enſeignoit, elle réuniſſoit tout. Malheureux! je me laiſſai ſurprendre par ces charmes qui ne devroient être que l'enveloppe de la vertu. A dix ans Henriette étoit un prodige; à dix ans elle fit ſur moi une impreſſion que ſa perfidie n'a pas encore effacée. Je redoublai de ſoins pour ſon inſtruction, je fis tout pour lui plaire; hélas! je n'eus que trop le malheur d'y réuſſir. Henriette s'attacha à moi; elle ſentoit le prix de mes bienfaits; je ne voulus point de ſa reconnoiſſance, je ne lui demandai que l'amitié la plus pure; & l'amour ſe fit entendre dans ſon cœur auſſi violemment que dans le mien, elle s'y livroit de bonne foi, mais avec innocence : ſes ſens parloient un langage qu'elle ne comprenoit point encore; elle éprouvoit toute la force des deſirs, ſans qu'elle pût diſtinguer quel en étoit le but.

Son pere s'en apperçut d'autant plus aiſément, que l'innocence de ſa fille lui permettoit de lire au fond de ſon ame. Il me vint trouver d'un air conſterné, les larmes couloient de ſes yeux. Ah! Monſeigneur, me dit-il, vous avez cru faire le bonheur d'Henriette & le mien, & vous avez fait ſa honte & mon malheur; la reconnoiſſance que je lui ai toujours inſpirée pour vos bontés, a produit en elle une paſſion qui va faire mon tourment. Je vous connois trop honnête pour vous croire le complice de ſes ſentimens; mais il n'eſt que trop vrai que vous en

êtes l'objet. S'il en eſt encore tems, Monſeigneur, aidez-moi à guérir ma pauvre fille; ce ſera pour elle un bien, plus grand que tout celui dont vous nous avez comblés juſqu'à préſent. Va, raſſure-toi, mon pauvre Pierre, lui dis-je, je connois les ſentimens de ta fille, & je vais te faire part des miens. Aſſieds-toi. Ah! Monſeigneur! s'écria le Fermier. Aſſieds-toi, & ne m'interromps point, repris-je en balbutiant.

Quand j'ai vu croître Henriette, je ne croyois avoir pour elle que l'amitié que l'on éprouve pour les objets de notre bienfaiſance. Je la regardois préciſément comme ma fille. Sa beauté qui ſe développa, ſes talens & ſon eſprit me la rendoient chere, l'habitude me fit une néceſſité de la voir. A la Cour, à l'armée, au milieu des affaires les plus embarraſſantes, Henriette étoit préſente à mon eſprit. Mon cher Pierre, quand je voulus m'examiner moi-même, je me trouvai le plus amoureux des hommes. Je cherchai à me diſtraire par les plaiſirs, je formai des liaiſons avec des femmes de mon état, l'indifférence & l'ennui étoient tout ce que j'éprouvois auprès d'elles, &, par une conſéquence néceſſaire, tout ce que je pouvois leur inſpirer; je revenois auprès de mon Henriette; ſa beauté qui augmentoit de jour en jour, & les épreuves mêmes que j'avois faites pour me guérir, ne ſervirent qu'à augmenter ma paſſion. Ne t'allarme point, mon ami, je fis tous mes efforts pour la diſſimuler à ta fille: ſi je n'avois couru qu'après le plaiſir, il m'eût été facile de la ſéduire; cette idée fut toujours bien éloignée de mon cœur. Cependant je brûlois: je réſolus d'en faire ma femme, elle n'avoit que quinze ans, & j'en avois trente. Je craignis qu'Henriette, éblouie par mes bienfaits & trompée par ſa reconnoiſſance, ne prît pour de l'amour ce qui ne pouvoit être que la délicateſſe d'une ame bien née; j'aimai mieux attendre encore, que de l'expoſer à ſe repentir un jour de s'être livrée avec imprudence à un premier penchant; j'ai fait plus, je l'ai menée à la Cour ſous le nom d'une parente; elle y a été admirée, elle a fait des conquêtes brillantes; mais plus elle plaiſoit, & plus elle ſe trouvoit flattée qu'on la fît appercevoir d'un mérite qui la rendoit digne de moi: j'affectai de la lier avec deux ou trois courtiſans beaucoup

plus jeunes que moi, d'une figure & d'une taille plus avantageuſes : ils chercherent à s'en faire aimer : mon cœur en ſouffroit, mais j'aurois fait un plus grand ſacrifice encore, ſi Henriette ſe fût attachée à l'un ou à l'autre ; je voulus que ſon choix fût libre. J'ai eu le bonheur de voir Henriette, inſenſible à leur tendreſſe, me raconter naïvement tous les efforts qu'ils faiſoient pour lui plaire, & les plaindre bonnnement de leur peu de ſuccès. Enfin le croirois-tu ? Henriette éclairée par l'âge & par l'expérience, m'avoua la premiere qu'elle n'aimoit que moi, & que quelque parti que je priſſe, jamais elle ne pourroit ſe réſoudre à en aimer un autre. Alors je lui déclarai mon amour : je lui dis que depuis huit ans je brûlois d'un feu que, pour ſon intérêt même, j'avois eu la précaution de lui cacher : je lui dis exactement tout ce que je viens de t'apprendre. Elle fut la premiere à me faire ſentir la diſtance qu'il y avoit entre nous, non pas du côté de la fortune, me dit-elle, je ſens que ce ſacrifice eſt celui qui doit coûter le moins à une ame telle que la vôtre, mais du côté de la naiſſance : fait pour parvenir aux premieres dignités de l'Etat, notre union pourroit vous en exclure. Elle jugeoit bien par la délicateſſe que j'avois miſe dans toute ma conduite, que je n'avois jamais prétendu en faire ma Maîtreſſe : elle me propoſa de ſe retirer dans un Couvent, & de ſe ſacrifier à ma gloire. Je fus effrayé de cette réſolution. Je l'aſſurai que mon parti étoit pris depuis long-temps, & que j'étois décidé de l'épouſer. Elle combattit fortement mon projet. Enfin vaincue par ſon amour & par mes larmes, elle crut avoir tout arrangé en me propoſant un mariage ſecret. Je rejetai cette propoſition comme injurieuſe à elle & à moi. Ces moyens ne conviennent qu'aux époux qui ont à rougir l'un de l'autre. Henriette a de la vertu, elle eſt fille d'un homme qui en a plus que les gens les plus qualifiés, je puis avouer l'un & l'autre ſans honte.

Pierre voulut me diſſuader de ce mariage, il fit tout ce qui dépendit de lui, il me menaça de refuſer ſon conſentement à ſa fille. Je pouvois uſer de violence, je ne voulus devoir Henriette qu'à elle-même & à ſes parens : je leur fis comprendre qu'un amour nourri pendant huit ans

dans le ſilence, combattu par tout ce que la prudence & la raiſon peuvent ſuggérer de plus puiſſant, n'étoit point l'effet d'une effervescence paſſagere, & n'avoit rien à craindre de l'inconſtance. Enfin j'obtins le conſentement du bon Fermier, qui ſe jeta à mes genoux, & me demanda pardon de me l'avoir refuſé : je connoiſſois trop bien les motifs de ſon refus pour lui en ſavoir mauvais gré. Henriette avoit accompli ſa dix-huitieme année, lorſque je l'épouſai. Depuis mon mariage, je n'ai été ni moins tendre, ni moins empreſſé. Nous eûmes deux enfans : Henriette ne me parut jamais avoir changé à mon égard, & de mon côté j'avois en elle la confiance la plus aveugle.

Voilà, continua le Chevalier en s'adreſſant à Richard, quelle a été ma conduite avec cette femme dont vous prenez la défenſe : voici ſes crimes. Je recevois chez moi tous les Seigneurs des environs, je procurois à ma femme tous les amuſemens que je pouvois ; elle étoit jeune & belle, je n'avois aucune raiſon de ne la pas croire vertueuſe, & je voyois, ſans aucun ombrage, les jeunes gens qui venoient chez moi lui faire des déclarations & des careſſes que je croyois innocentes. Un domeſtique m'avertit qu'elles ne l'étoient pas autant que je me l'imaginois, & je le chaſſai. D'autres perſonnes chercherent à me faire naître des ſoupçons, & je les reçus très-mal. Je répétai même à mon épouſe tout ce qu'on m'avoit dit, & je l'avertis de ſe méfier de ces gens-là. Elle ſuivit mon conſeil, & fut plus réſervée à l'avenir.

Le fils de mon ancien Ecuyer, à qui j'avois fait donner une éducation conforme à ſon état & à ſa fortune, & qui avoit acquis les plus belles connoiſſances, venoit chez moi ; je le recevois avec plaiſir, il vivoit avec nous comme étant de la maiſon ; je le deſtinois à remplacer ſon pere, qui a été tué dans un Tournois : ſi j'avois eu des diſpoſitions à être jaloux, c'étoit l'homme le moins capable de me donner des ſoupçons. Les mêmes perſonnes avec qui je m'étois brouillé pour avoir voulu m'en inſpirer, revinrent à la charge, & m'avertirent que ma femme aimoit ce jeune homme, & qu'ils me trahiſſoient l'un & l'autre. Cette obſtination de la part des perſonnes qui m'avoient de grandes obligations, & qui dans le fond ne pouvoient avoir

aucun intérêt à troubler notre union ; me piqua : je réſolus de m'éclaircir, plutôt pour confondre les calomniateurs, que par méfiance. Le haſard me ſervit mieux que je n'aurois pu l'eſpérer : l'eſprit agité & n'ayant pu dormir de toute la nuit, je me mis un matin à la fenêtre, elle donne ſur mon jardin qui eſt vaſte & orné de quatre boſquets fort épais. Un moment après je vis entrer la perfide avec ſon amant par une porte dérobée : je ne les perdis pas de vue ; ils ſe croyoient ſeuls : je vis le jeune homme embraſſer mon épouſe avec ardeur ; elle lui rendoit ſes careſſes avec plus d'ardeur encore. Il en vint à des jeux plus ſérieux, elle ſe livroit à lui avec plus de volupté qu'elle ne s'étoit jamais livrée à moi : je fus ſur le point d'aller les poignarder l'un & l'autre : je me modérai cependant, & j'attendis une autre occaſion pour n'avoir rien à me reprocher. Ma femme m'engagea de prier Dupuy, c'étoit le nom de ſon amant, à ſouper le ſoir même. Je lui répondis qu'il ſavoit bien qu'il étoit le maître : nous nous mîmes à table ; je diſſimulai toujours, j'obſervois tous leurs geſtes, leurs coups d'œil ; je les vis ſe preſſer la main par-deſſous la table ; j'étois furieux, mais je voulois les prendre ſur le fait. Je feignis de recevoir une lettre pendant le ſouper, je l'ouvris & je lus devant eux, que le Comte de Toulouſe me prioit de venir à ſa Cour pour une affaire très-preſſante ; je parus avoir quelque chagrin d'être obligé de partir.

Le lendemain je dis à mon épouſe, que pour éviter la chaleur du jour, je partirois à l'entrée de la nuit : elle approuva fort mon projet : je fis préparer mes chevaux, & je donnai tous les ordres néceſſaires. Elle ne manqua point de faire avertir ſon amant par une vieille domeſtique qui avoit ſa confiance, de venir à minuit. Je pars ; mais quand je fus arrivé dans une de mes terres, à une lieue d'ici, je m'arrêtai environ deux heures. Un de mes voiſins, qui m'avoit averti des débordemens de ma femme, s'étoit engagé non-ſeulement de me fournir l'occaſion de la prendre ſur le fait, mais encore de me donner des preuves que ma vie couroit le plus grand danger.

En effet, il ne tarda pas à venir me joindre : je lui racontai tout ce que j'avois vu. Si votre vie, me dit-il,

n'eût pas été menacée, jamais je ne me ſerois aviſé de porter le trouble dans votre cœur, je me ſerois contenté d'avertir votre femme, & j'aurois gardé le plus profond ſilence : je ne me ſuis déterminé à le rompre, que parce qu'il y va de vos jours. Vous vous rappellez que vous tuâtes dans une joute un jeune Chevalier, parce qu'il combattit contre vous avec des armes que les loix de l'honneur défendent, tandis que vous vous préſentiez avec une lance & une épée à fer émouſſé. Ce Chevalier avoit réſolu de ſe défaire de vous ; & votre femme étoit ſa complice : quant à Dupuy, voici deux lettres qui vous mettront au fait. Je les lus : la premiere contenoit des preuves non équivoques de l'amour de Dupuy & de ma femme. On ne voulut me livrer la ſeconde, qu'à condition que je promettrois de ne pas attenter aux jours de la perfide. Je ne voulois rien promettre, mais cet homme s'y prit avec une telle adreſſe, & fut ſi bien me toucher, qu'enfin j'engageai ma parole d'honneur. Il me remit la lettre, & j'y lus que Dupuy envoyoit à ſa maîtreſſe le flacon dont ils étoient convenus, & qu'il falloit ſubſtituer la liqueur *enchantée* à un des flacons de liqueurs ſpiritueuſes que je porte ordinairement, en cas d'accident à la chaſſe ou dans mes voyages. Mon voiſin me dit de faire apporter mes flacons ; il s'en trouva un caſſé, afin que je fuſſe obligé de me ſervir de l'autre. Je fis l'épreuve de la liqueur, j'y trempai du pain que je donnai à un chien : deux heures après que cet animal l'eut mangé, il tomba à terre, ſe débattit, & expira.

Convaincu de la perfidie de mon épouſe, je repris le chemin du château : je m'y introduiſis ſecrétement avec deux domeſtiques ; un troiſieme va frapper à la porte de la chambre de ma femme ; il la prie d'ouvrir pour prendre, diſoit-il, quelque choſe que j'avois oublié, & que je renvoyois chercher. Ma femme fit lever la vieille qui couchoit dans le même appartement, lui défendit de laiſſer entrer le domeſtique, & lui ordonna de lui remettre ce qu'il demandoit. La vieille obéit exactement, entr'ouvre la porte ; mais le domeſtique plus agile, ſous prétexte de prendre ce qu'on lui donnoit, ſaiſit la vieille à la gorge, entre, & je le ſuis avec deux autres de mes gens, dont

l'un portoit une torche allumée. Je m'approche du lit, & je trouve les deux traîtres couchés enſemble. Je les fis lier l'un & l'autre, ainſi que la vieille, je les conduiſis dans le ſouterrein où ils ſont encore ; & là, l'épée levée ſur leur ſein, je forçai la perfide de verſer elle-même le reſte du flacon dans un verre, & de l'offrir à ſon amant : j'obligeai celui-ci, ou de le boire, ou de s'attendre au ſupplice le plus affreux & le plus long. Il n'héſita point, & une demi-heure après il expira : quant à ma femme, j'avois promis de lui laiſſer la vie, je l'enfermai avec le cadavre de ſon amant, & ne voulus pas la ſéparer d'un homme qu'elle avoit tant aimé. La vieille eſt enfermée avec elle ; on a ſoin de leur apporter tous les jours, à travers une ouverture que j'ai laiſſée dans le mur, du pain & de l'eau. Jugez, ajouta le Chevalier en finiſſant, ſi la vengeance ſurpaſſe l'affront que j'ai reçu.

Richard convint que l'atrocité de cette femme méritoit la mort ; moins encore parce qu'elle avoit trompé le meilleur des époux, que parce qu'elle avoit voulu le faire périr. Je ne vous blâmerois pas, ajouta-t-il, ſi vous les euſſiez poignardés l'un à côté de l'autre dans le lit, ou même dans le ſouterrein ; mais perpétuer un ſupplice mille fois plus cruel que la mort même.... l'humanité ſe révolte. Chevalier, vous allez plus loin que les loix, jamais elles ne punirent les crimes les plus horribles de peines auſſi cruelles. Vous pouviez vous venger par le ſecours des loix, & ne pas recourir à des excès qui vous rendent preſque auſſi coupable qu'elle. Enfin Richard, à force de prieres, obtint du malheureux époux, qu'elle ſeroit tranſférée dans un Couvent où elle mourut cinq à ſix ans après.

CHAPITRE VIII.

Tempête. Enlevement de Richard ſur le mont Sinaï. Défaite d'un affreux Géant. Richard eſt tranſporté en Angleterre. Sa victoire & ſon couronnement.

RICHARD reprit la route de ſes Etats : il apprit, en traverſant la France, que la Reine d'Angleterre, mere de ſon épouſe, étoit morte : le trône appartenoit à la Ducheſſe ; & comme elle n'ambitionnoit pas l'honneur de régner, elle tranſmit ſes droits à Richard. Il ſe diſpoſa à ſe faire reconnoître. Il fit équiper douze grands vaiſſeaux : il n'avoit rien épargné pour rendre cette flotte brillante ; le Duc monta le premier ; le Comte d'Alençon le ſecond avec cent Chevaliers ; pluſieurs Chevaliers & Seigneurs monterent les autres vaiſſeaux.

A peine furent-ils en pleine mer, que la flotte fut attaquée par une violente tempête. L'air s'obſcurcit & ſe troubla, la mer mugit & s'enfla, les vaiſſeaux furent diſperſés : Richard faiſoit faire des manœuvres pour les rejoindre : il ordonnoit, il exécutoit, toujours ferme, toujours intrépide. Il apperçut à la lueur des éclairs les débris d'un vaiſſeau prêts à être ſubmergés ; ils portoient une femme magnifiquement parée & d'une beauté raviſſante. Elle verſoit un torrent de larmes ſur le ſort de ſes malheureux amis & de ſon frere, qu'elle avoit, diſoit-elle ; vu engloutis par les flots. Un coup de vent porta ces débris vers le vaiſſeau de Richard : il avoit entendu ſes plaintes, il eut le bonheur de la ſauver : il lui demanda qui elle étoit. Vous voyez, dit-elle, une Princeſſe, fille du Roi d'Eſpagne ; j'allois en Ecoſſe épouſer le Roi de ce pays ; mon pere m'avoit donné pour eſcorte cinquante Chevaliers, conduits par mon frere : tout a été ſubmergé : pere infortuné ! une vague lui a ravi toute ſa famille.

A peine fut-elle ſur le bord de Richard, que le vaiſſeau partit comme la foudre, & alla ſe briſer ſur les côtes de Gênes, le ſeul Richard ſe ſauva, les cadavres

des

des Chevaliers flottoient ſur les ondes. La fauſſe Princeſſe diſparut, Richard la chercha vainement ; il plaignoit ſon ſort, lorſqu'il apperçut dans les airs un démon qu'il reconnut pour Nazomega. C'étoit lui qui avoit ſuſcité l'orage, qui avoit pris la figure de la Princeſſe d'Eſpagne, & qui fit échouer le vaiſſeau : depuis le combat qu'il avoit ſoutenu contre Richard, la Fée Minucieuſe l'avoit pris ſous ſa protection, & l'avoit mis à la place du Génie.

Richard gravit ſur des rochers & ſe trouva dans une Iſle très-agréable ; il y étoit ſeul, & la nuit approchoit : la fraîcheur du lieu, la fatigue qu'il avoit eſſuyée pendant la tempête, l'engagerent à s'endormir. Nazomega ne pouvoit pas comprendre comment le Duc, inſenſible à ſes coups, rompoit toutes ſortes d'enchantemens : il ſe fit ſuivre de pluſieurs démons qu'il avoit évoqués, & fit enlever Richard dans les airs. Son ſommeil étoit ſi profond, que Nazomega & les démons le tranſporterent ſur le mont Sinaï ſans qu'il s'en apperçut. Cet enlèvement fut ſi rapide, qu'ils y arriverent avant la fin du jour ; tous les démons diſparurent avant le réveil de Richard. Le projet de Nazomega étoit de le livrer à un Géant, qui faiſoit mourir tous les Chevaliers qui alloient à Jéruſalem & dans la Paleſtine.

A ſon réveil, Richard, qui ſe croyoit dans l'Iſle où il avoit échoué, jeta les yeux de tous côtés : à la place d'un lieu déſert, il vit dans l'éloignement des maiſons, des Egliſes & des Monaſteres : il ſe crut encore dans les bras du ſommeil & dans l'illuſion d'un ſonge. Il avance & entre dans une Egliſe ; il interroge, & on lui répond qu'il eſt dans un Monaſtere du mont Sinaï. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été tranſporté dans ce lieu par un pouvoir ſuprême, il ſe proſterne, & prie la Divinité de le protéger contre ſes ennemis viſibles & inviſibles. Auſſi-tôt une voix lui ordonne de prendre l'épée qui eſt entre les mains de la ſtatue de Catherine, à qui ce Temple étoit conſacré, & de s'en ſervir pour tuer le Géant qu'il trouveroit ſur le port des Pélerins, où il faiſoit ſa réſidence, pour être plus à portée de les voir arriver : à meſure qu'ils débarquoient, il les enlevoit & les faiſoit mourir dans des tourmens affreux.

Richard s'approche avec reſpect de la ſtatue, qui tend le bras & lui préſente l'épée, ſymbole du zele avec lequel la Sainte avoit toujours défendu la vérité de ſa religion. Cette épée étoit dans ſon fourreau pour marquer que la Religion douce & tranquille ne ſait que ſe défendre & n'attaque jamais, qu'elle eſt prodigue de ſon ſang, & avare de celui de ſes ennemis. Richard reçut l'épée en préſence des Religieux qu'il avoit appelés. Il la tira de ſon fourreau, à leur grand étonnement; car ils lui raconterent que ni eux, ni pluſieurs Chevaliers qui l'avoient eſſayé, n'avoient jamais pu en venir à bout, quelques efforts qu'ils euſſent faits.

Les Religieux le félicitérent; ils lui raconterent tout ce que le Géant faiſoit ſouffrir aux Pélerins, pour les empêcher d'aller à la ville de Jéruſalem, dont il deſtinoit la conquête aux Sarraſins. Richard leur promit qu'il eſpéroit de les en délivrer. Il arrive ſur le port & ne tarde point à voir paroître le Géant : il avoit douze pieds de haut, c'eſt-à-dire, ſix de plus que Richard : le Duc ne fut point effrayé de ſa taille : arrête, lui dit-il, prépare-toi au combat, ou rends-toi mon priſonnier. Le Géant le regarda avec mépris, & agita dans les airs le tronc d'un gros chêne qui lui ſervoit de maſſue. De quel droit, continua-t-il, empêches-tu les Chrétiens d'aborder à Jéruſalem & les maſſacres-tu ? Le Géant ſans daigner lui répondre, laiſſe tomber ſa lourde maſſue ſur Richard, dont l'écu ſe trouva fracaſſé, il tomba lui-même. Le Géant la relevoit, mais Richard profitant de ce moment, lui porte un coup terrible dans le bas-ventre, & fait pouſſer au Géant un cri qui retentit le long des côtes de la mer : la maſſue lui échappa de la main, & alla tomber ſur un vaiſſeau qu'elle démâta. Richard voltigeoit avec agilité autour du coloſſe qui cherchoit à le ſaiſir. Il prenoit ſi bien ſes meſures, qu'il le bleſſoit à chaque inſtant : d'un revers il lui emporta la main droite; d'un ſecond, il lui coupa la jambe au-deſſus du pied, & le Géant tomba comme un chêne ſous le dernier coup de hache; il ſe défendoit encore avec ſa main gauche, dont il arrachoit des quartiers de rocher qu'il lançoit contre ſon adverſaire : adroit à les éviter, Richard s'élance & lui coupe encore cette main,

Rends-toi, lui diſoit il, renonce à ta cruauté, reconnois le Dieu qui m'a donné le courage de te combattre & la force de te vaincre, & je puis encore, par des ſecours qui te ſont inconnus, conſerver ta vie. Commence, lui répond le féroce Géant, par me rendre mon pied & mes mains, rapporte-moi ma maſſue, & je verrai. Richard le prend par les cheveux, & l'exhorte toujours à ſe rendre. Tu as entendu mes conditions, dit le Géant, remplis-les; quand j'aurai ma maſſue qui a échappée de mes mains, amene-moi encore ce Dieu dont tu parles, & ſi toi ou lui pouvez me vaincre, je te promets d'être ton priſonnier. Richard indigné de ce blaſphême, & voyant qu'il n'y avoit rien à eſpérer de ſa vilaine ame, lui ſouleve la tête & la ſépare de ſon corps.

Chargé de ce trophée, Richard regagne le haut du mont, & préſente la tête du Géant aux Religieux, qui ne pouvoient aſſez admirer ſa valeur. Ils lui firent préſent de l'épée, & offrirent de le faire conduire à leurs dépens en Angleterre, où il étoit fort preſſé de ſe rendre. Richard accepta l'offre de le conduire, mais il ne voulut pas que le Couvent en fît les frais. Tandis qu'ils combattoient de généroſité, il ſe préſente un jeune Ecuyer qui promet au Chevalier, s'il veut le prendre à ſon ſervice, de le défendre contre toute ſorte d'enchantemens. Richard reconnut Nazomega malgré ſon déguiſement: il porta la main ſur la garde de ſon épée, lorſque là même voix qui lui avoit ordonné d'aller combattre le Géant, ſe fit entendre: elle ordonna au Génie de ſe transformer en cheval aîlé, & de tranſporter le Chevalier en Angleterre.

Tu l'emportes, s'écria l'Enchanteur, en s'adreſſant à Richard, mon pouvoir eſt anéanti par l'être qui te protége: j'allois te tranſporter au pays qu'habitent les enfans du ſoleil, dans les rochers brûlans que ne connoiſſent point encore tes compatriotes, mais où un démon plus redoutable que moi, le démon de l'avarice, conduira un jour une partie des peuples de l'Europe: c'eſt-là que je me propoſois de te tenter par la vue des tréſors que la terre y recèle, & que j'aurois découverts à tes yeux. Si je n'avois pu t'éblouir par leur éclat, qui doit ſéduire tant de Nations, je t'aurois tranſporté au milieu des glaces du

Nord : c'eſt-là que tu aurois eu à combattre des peuples de Géants : il t'auroit été impoſſible de réſiſter à leur fureur : ſi le Ciel t'eût ſauvé, je t'abandonnois dans les déſerts de l'Afrique, je t'y aurois expoſé à des monſtres plus effroyables encore : ton courage t'eût été inutile, à moins que le Ciel ne t'eût prêté des aîles : les monſtres qui habitent ces forêts, ſont moins dangereux que ceux qui y peuplent les airs : s'ils ne t'avoient pas arraché la vie, je ſuis du moins aſſuré qu'ils t'auroient effrayé, & c'eſt tout ce que je deſirois ; mais enfin je ſuis vaincu, le Ciel m'enchaîne, je ſuis forcé de lui obéir, & de t'annoncer que tu n'auras plus à craindre les perſécutions des Enchanteurs, des Génies, ni des Démons, & que le Ciel les ſoumet à tes ordres.

A ces mots les bras & les jambes de Nazomega s'étendent, ſon col s'alonge, ſa tête ſe courbe vers la terre, & des plumes s'élevent ſur ſon dos. Il devient un cheval magnifique, il déploie ſes aîles, Richard s'élance ſur lui, & le Démon fend les airs avec plus de vîteſſe que l'aigle qui fond ſur ſa proie. Il parcourt en un clin-d'œil des régions immenſes, il plane au-deſſus des plus hautes montagnes, il avoit ſous ſes pieds des mers orageuſes : le Démon le tranſporte au-deſſus du Véſuve, & Richard a le temps de plonger ſa vue au fond du gouffre embrâſé : il traverſe l'Italie, s'éleve au-deſſus des Alpes ; le bruit qu'il fait en paſſant ſur leur ſommet, effraie les aigles & d'autres oiſeaux qui ſortent de leurs aires, & qui voltigent autour de lui ; Richard eſt obligé de les écarter avec ſon épée. Son cheval le fait paſſer au travers d'un nuage épais qui s'eſt élevé ſur une vallée profonde ; le tonnerre gronde ſous ſes pieds, & la foudre ſillonne les airs autour de lui, elle frappe ſon écu, qu'elle fond dans ſes mains ſans le bleſſer. Il parcourt la France, arrive à Calais & franchit le Canal ; enfin Nazomega arrivé ſur les bords de la Tamiſe, s'abbat, & poſe doucement à terre Richard, qui n'ayant plus beſoin de ſon ſecours, lui ordonne d'aller apprendre ſon arrivée, ſous telle figure qu'il lui plaira de prendre, aux Religieux du mont Sinaï.

Lorſqu'il fut parti, Richard prend le chemin de Londres ; il avoit apperçu en paſſant quelques-uns des vaiſſeaux qu'il

avoit pris en partant de Normandie, & qui avoient été battus de la tempête. Il entre dans la Ville, & bientôt il eſt reconnu par un des principaux Seigneurs de ſa Cour, qui demeure immobile de ſurpriſe. On croyoit Richard enſeveli ſous les flots : on avoit vu ſon vaiſſeau ſe briſer contre des rochers, trois autres avoient péri. Dès que les Normands furent informés de ſon arrivée, ils firent éclater leur joie. Ils apprirent au Duc que le peuple Anglois, qui ne veut que des Rois qu'il puiſſe tenir ſous ſa dépendance, s'aſſembloit déjà pour en nommer un de ſa nation. Richard, dont la politique étoit toujours d'employer la douceur avant d'en venir à des moyens extrêmes, fit publier ſon arrivée. Il aſſembla le peuple, & lui parla ainſi :

Le deſir que vous montrez d'être gouvernés par un Souverain né parmi vous, ne m'offenſe point, il m'eſt au contraire un garant de votre fidélité : un peuple qui aime ſa patrie, doit néceſſairement être attaché à ceux qui le gouvernent, lorſqu'ils s'appliquent à procurer à cette patrie le bonheur & la gloire ; c'eſt-là mon unique deſſein. Je ne ſuis pas né parmi vous, mais j'exerce des droits que m'a tranſmis une femme, votre compatriote, que j'adore, dont les mœurs & le courage m'ont donné de votre nation l'opinion la plus avantageuſe, & dont le caractere m'a fait vous aimer avant de vous connoître. Anglois, ſon pere étoit votre idole, & ſa mémoire doit vous être chere : refuſer à ſa fille les mêmes ſentimens, ſeroit une contradiction qui n'eſt point dans votre maniere de penſer. C'eſt cette fille au nom de laquelle je viens régner ſur vous : elle aime ſa patrie, & je chéris tout ce qu'elle aime.

Voyant que les murmures continuoient encore, Richard reprit ainſi, je hais la force & la violence, & je déteſte les querelles civiles : je ſerois au déſeſpoir ſi je croyois qu'il en coûtât une goutte de ſang à mes ſujets. Que ceux qui ſont oppoſés à mon élection choiſiſſent un Chevalier, je le combattrai : s'il eſt vainqueur, j'abandonne mes prétentions ; ſi je le ſuis, vous vous réunirez tous ſous mon obéiſſance. A cette propoſition, il s'éleva des applaudiſſemens de toutes parts, & l'aſſemblée fut renvoyée au lendemain.

Les Anglois choiſirent un Prince deſcendant d'Alfred le Grand, jeune homme élevé dans les montages d'Ecoſſe, accoutumé dès ſon enfance à lutter contre les monſtres des forêts, & ne connoiſſant d'autres armes que ſa maſſue, un poignard & ſa valeur. Richard ſe rendit ſur la place, & le brave Alfred ſe préſenta : le Duc ne voulut point combattre à armes inégales, il ſe ſaiſit d'une maſſue & d'un poignard comme ſon adverſaire. Les Anglois diviſés en deux partis faiſoient des vœux, les uns pour Richard, & les autres pour la liberté. Les deux combattans s'élancent, un ſilence profond regne dans l'aſſemblée. Alfred avoit levé ſa peſante maſſue, Richard l'évite, & le poids de l'arme d'Alfred fait courber ſa tête ſur le col de ſon cheval. Richard eût pu profiter de ce moment pour écraſer ſon adverſaire, il lui donna le temps de ſe remettre. Ils reviennent l'un contre l'autre, leurs maſſues ſe choquent ; & quoiqu'elles fuſſent de racine de cedre, armées de pointes acérées, le choc les entr'ouvre l'une & l'autre, les coups qu'elles peuvent porter dans cet état ne ſont plus dangereux, & le combat eût encore duré long-temps, ſi Richard, aulieu de frapper Alfred, n'eût adreſſé des coups multipliés ſur la tête du cheval ; il l'étourdit : le courſier entraîne Alfred qui ne peut le ramener contre ſon adverſaire. Richard dédaigne de profiter de ſon embarras, il demeure ſimple ſpectateur. Alfred eſt forcé de deſcendre ; le Duc deſcend de ſon côté, & tous les deux le poignard à la main ſe meſurent & marquent la place de leurs coups : Richard évite ceux d'Alfred, & le ſaiſit par le milieu du corps ; ils cherchent à ſe terraſſer ; les efforts même qu'ils font pour ſe renverſer, ſemblent les rendre immobiles. Richard feint de céder, ſon adverſaire s'ébranle, mais raſſemblant toutes ſes forces, Richard profitant d'un inſtant favorable, le met ſous ſes pieds & le déſarme. Il ne tenoit qu'à lui de lui plonger le poignard dans le ſein : avoue-toi vaincu, lui crie-t-il. Alfred ne répond que par les efforts qu'il fait pour ſe dégager, mais Richard le tient preſſé contre le ſable. Alors le peuple diviſé ſe réunit, & crie, *vive Richard, vive le Roi.* Dès que ce cri a frappé l'oreille d'Alfred, il cede & convient que Richard eſt vainqueur.

Richard le releve, l'embraſſe & lui dit que les Anglois ne pouvoient choiſir un Chevalier plus vaillant & plus fort : il le pria de lui accorder ſon amitié, & lui promit la ſienne.

Pendant le combat, il s'étoit élévé un bruit dont Richard, trop occupé, n'avoit pas demandé la cauſe ; c'étoit ſon épouſe, qui ayant appris la tempête que la flotte Normande avoit eſſuyée, tremblante pour le ſort du Duc, étoit venue à Londres pour en ſavoir des nouvelles. Elle arriva au moment où Richard luttoit contre Alfred, elle perça la foule & fut témoin de ſon triomphe. C'en fut un nouveau pour lui, lorſque ſortant des bras d'Alfred, qui lui marquoit ſon eſtime, & qui répondoit à ſes careſſes, il ſe trouva dans ceux de ſon épouſe. Il la préſenta aux Anglois, qui tomberent aux pieds de leur Princeſſe. Les deux époux furent couronnés le lendemain avec la plus grande ſolemnité, il y eut pendant quinze jours des fêtes & des tournois. Richard & ſon épouſe ſe fixerent en Anglerre ; & lorſque le Roi fut obligé d'aller en Normandie pour régler les affaires de l'État qu'il quittoit, & inſtaller ſon fils qu'il nomma ſon ſucceſſeur, il fut obligé de laiſſer la Reine en ôtage, tant ils craignoient de la perdre. Ils régnerent long-temps, & les meilleurs Rois qui ont occupé après leur mort le trône d'Angleterre, n'ont pu faire oublier à la Nation, les bienfaits de Richard & les vertus de cette Princeſſe.

FIN.